



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

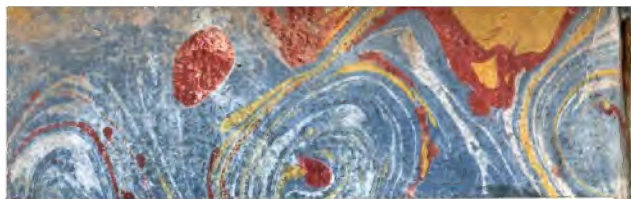
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Hugh Cecil Earl of Lonsdale.*







Hogarth Gallery, D. 2

B  
A. 4

**Œ U V R E S**  
**DE**  
***M. D'ARNAUD.***

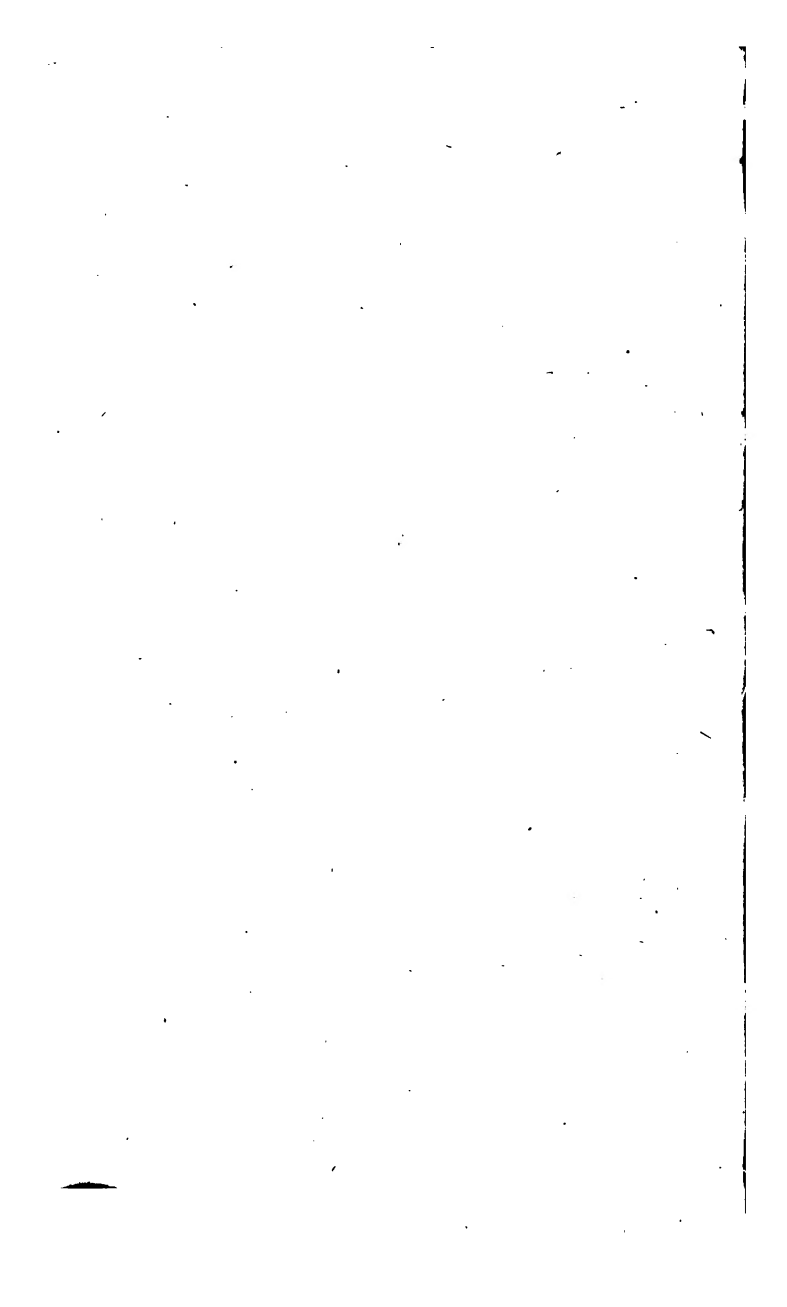
---

---

**ÉPREUVES DU SENTIMENT.**

---

---





# ÉPREUVES

DU

## SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

---

---

TOME TROISIÈME.

---

---



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques,  
au-dessus de celle des Mathurins,  
*au Grand Corneille.*

---

M. DCC. LXXIII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

248  
A142 of  
1773  
V. 3

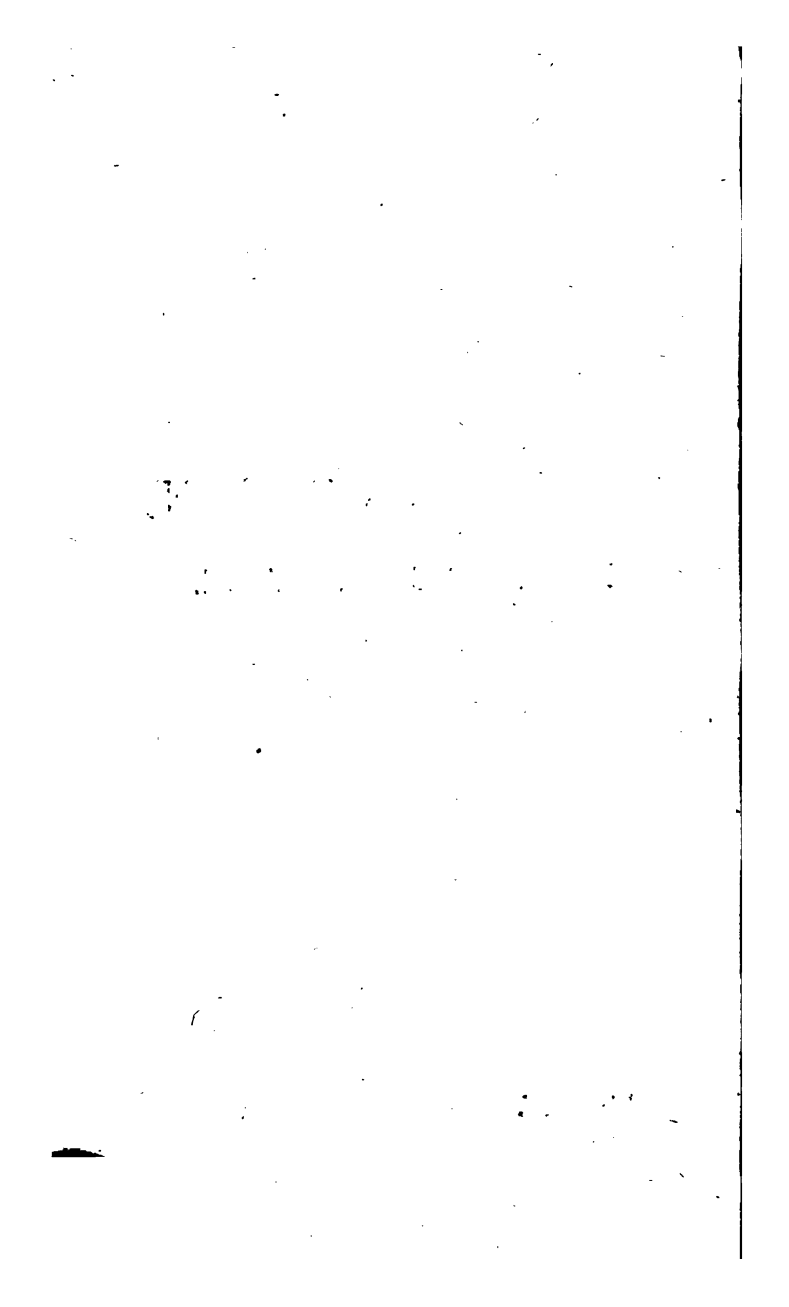
Ref. St.  
Trout  
10-11-53  
72087

**SIDNEY ET VOLSAN,**  
**NOUVELLE ANGLAISE.**

***Tome III.***

**A**







SIDNEY ET VOLSAN,  
*NOUVELLE ANGLAISE.*

---

J'ÉTOIS avant-hier, selon mon usage, au café de Guillaume. Après avoir épuisé la conversation sur diverses matières de politique, discuté gravement les prétentions de nos colons du nouveau monde, & cherché les moyens de concilier nos intérêts, en donnant la paix à l'Europe, on vint à parler de philosophie & de philosophes. Les uns se déclarèrent pour Bacon comme le premier qui étoit entré dans le labyrinthe des arts, & nous en avoit laissé le fil; les autres pour Locke, le seul raisonneur peut-être qui ait cherché de bonne-foi la vérité; d'autres enfin pour Clarke, pour Newton, & ce dernier avoit le parti

## 2 SIDNEY ET VOLSAN,

le plus considérable : on penchoit assez unanimement à le regarder comme le héros des sages de la Grande-Bretagne ; il étoit le créateur d'un système adopté de presque toutes les nations ; sa *Chronologie de l'histoire* avoit même de zélés partisans , tant la réputation a le droit de nous en imposer ! Ne pourroit-on comparer les faiblesses d'un grand-homme aux taches du soleil ? l'éclat de cet astre les absorbe , & l'on n'est frappé que de sa lumière.

Un gros homme qui nous écoutoit avec une espèce d'indifférence critique , & qui nous envoyoit au nez d'épais tourbillons de fumée , pose tranquillement sa pipe sur la table , & nous dit d'un ton imposant : Messieurs , vous n'avez pas la moindre idée de sagesse & de philosophie. Comment , nous écrivons-nous tous à la fois ! Oui , poursuit-il sans se déconcerter , mon philosophe à moi est sans faste , ainsi que sans ambition ; il n'aspire qu'à faire du bien à ses semblables , & n'envie pas assurément la vaine gloire de ces rêves-creux qui bornent leur



petit orgueil à bâtir des romans scientifiques. Des vertus, messieurs, des vertus, force actions de bienfaisance, & non des amas de livres ! nous sommes inondés de ces extravagances, de ces redites que multiplie l'impression ! A la bonne heure qu'Isaac Newton soit un grand-homme., & que notre isle s'applaudisse de lui avoir donné naissance, je souscris de tout mon cœur à un si juste éloge : mais je connais un plus grand-homme que lui.

Il n'a pas achevé ces mots, qu'il reprend sa pipe, & fume avec la même dignité.

Ces dernières paroles avoient excité une sorte de rumeur dans l'assemblée. Un plus grand - homme que Newton ! quel est donc ce mortel si rare ? On s'approche du fumeur, & une personne de la *coterie* le prie avec politesse de nous apprendre quelle étoit cette créature singulière qui l'emportoit sur ce philosophe, la gloire du peuple anglais. — Très-volontiers ; je suis charmé qu'on rende des hommages publics à la vertu : elle n'a point d'autre salaire que la considéra-

**8      SIDNEY ET VOLSAN,**

tion; il faut donc saisir toutes les occasions de s'acquitter avec elle d'une dette qu'un silence ingrat lui raviroit. D'ailleurs le nombre des bons exemples est si borné qu'on ne sçautroit trop les mettre sous les yeux... je ne doute pas que mon sage ne soit le vôtre... Holà, garçon, apporte-nous une bouteille de vin de *Porto*. Il est bon, messieurs, d'humecter le récit.

La franchise de cet homme extraordinaire nous sollicite à l'entendre; il annonçoit dans son extérieur & dans ses manières quelques traits de ressemblance avec ce digne chevalier Roger de Coverly, un des plus intéressants personnages de notre Spectateur; rangés tous autour de lui, nous le pressons de commencer son histoire.

Oui, messieurs, reprend-il, après s'être abreuvé d'un grand verre de vin, je me flatte de vous faire connaître le vrai philosophe; il y en a tant de faux! c'est un or si dénaturé par son alliage! Je vous avouerai que, depuis quelque temps, je suis bien fatigué, bien excédé de tous ces pédants & de

## NOUVELLE ANGLAISE. \*

leurs sublimes productions; il n'y a point d'écoliers à Cambridge ou à Oxford, point de femmelettes qui, en versant son thé, ne bégayent le jargon philosophique; & *god-dam* ! continue-t-il en agitant sa pipe avec violence, je ne me laisserai point de le redire : ce n'est pas à faire des livres encore une fois qu'éclate la vertu : c'est à multiplier les bonnes actions, à se rendre utile aux hommes, à les soulager sous ce fardeau de malheurs qui semble être imposé à notre nature, à mériter en un mot le nom de leur bienfaiteur : c'est le plus beau des titres.

Ce début nous attache.

Tel que vous me voyez, j'ai lu comme d'autres, beaucoup de sottises sérieuses; je me suis rempli la tête de mille fadaïses magnifiques qu'il a plu au stupide orgueil d'appeler des connaissances; j'ai changé de place, j'ai voyagé; j'ai vû une infinité de pygmées qui se croyoient des colosses, une multitude de nains qui s'élevoient ridicu-

---

*God-dam*, jurement anglais.



### 8      *SIDNEY ET VOLSAN;*

lement sur de hautes échasses , & dont la chute seule peut amuser , une quantité de gens qu'à leur impuissance de penser , j'aurois pris pour les plus hébétés des animaux , pour des végétaux rampants , si leur extérieur ne m'avoit attesté qu'ils appartenoint à l'espèce humaine. J'ai connu aussi des insensés moins divertissants , qui crioient de toute leur force qu'ils étoient des sages , & qui , d'une façon grave & mesurée , vous jettoient au nez des vessies , dont j'ai pris plaisir , en les crevant , à faire sortir l'air qui les boursoffloit. J'ai été frappé d'une foule d'erreurs grossières & pernicieuses qu'on vouloit me donner pour des vérités incontestables , & j'ai éprouvé que les préjugés les plus absurdes étoient quelquefois pour notre bonheur , préférables à ces prétendues lumières métaphysiques qui nous brouillent la vûe , au lieu de nous éclairer.

Ennuyé d'un spectacle aussi insipide que monotone , retrouvant par-tout de puériles vanités , de fastidieux mensonges , un impudent charlatanisme , & des opinions plus

## NOUVELLE ANGLAISE. 5

eternelles encore que bisarres, après avoir fait deux fois le tour du globe , je rencontre dans les Indes un de nos compatriotes nommé Sidney. Il étoit dans le service de terre , & riche sans dureté & sans insolence ; c'étoit l'homme le plus simple & le plus modeste ; on eût dit qu'il avoit servi de modèle à ce rare personnage imaginé par notre célèbre Richardson, à ce chevalier Grandisson que bien des gens ont traité de création romanesque. Je m'empressai de me lier avec cet honnête Breton ; chaque jour je découvrois en lui de nouvelles vertus... Je me hâte d'arriver à mon histoire, & je supprime un nombre de traits dont un seul formeroit un brillant panégyrique.

Voici donc la belle action de notre concitoyen , telle que je l'ai apprise de la bouche d'un de ses intimes amis : car il se garde bien de révéler ses bienfaits au grand jour. Vous ne serez pas étonnés que je vous la raconte avec tant d'exactitude ; je l'ai écrite de ma propre main : cela vaut mieux à mon avis que toutes les prouesses tant vantées.

10 *SIDNEY ET VOLSAN,*

de vos soi-disant héros les Alexandres , les Césars , dont on se charge la mémoire avec si peu de fruit. Je ne sçai quand nos infatigables barbouilleurs de papier , menteurs à gages ou compilateurs imbécilles, se laisseront de consacrer la petitesse , la fausse grandeur , le crime : l'oubli devrait bien être la punition des fots & des méchants.

Nous avions dans l'Inde une guerre à soutenir contre un nabab ; Sidney occupoit un de nos premiers emplois militaires. Dans une rencontre où nous obtinmes l'avantage, il apperçoit parmi les Marates un Européen qui combattoit avec furie ; cet homme s'étoit élancé dans nos bataillons ; il étoit pâle, égaré , tout couvert de sang ; il avoit déjà tué plusieurs des nôtres ; au moment qu'il frappe les regards de Sidney, il étoit acharné sur un soldat qui expiroit sous lui. Cette action atroce excita dans l'ame de l'Anglais un mouvement de surprise presque égal à son indignation ; il ne peut croire qu'une telle barbarie n'ait pas une cause : il ordonne qu'on se saisisse de cet homme , & qu'on le

lui amène vivant : on tombe sur ce furieux ; on a de la peine à l'arracher de dessus sa proie, & on l'emporte privé de connaissance, & perdant tout son sang dans la tente de Sidney.

Notre compatriote approche de ce forcené : il lui trouve une physionomie noble & intéressante, de ces traits qui décèlent une ame sensible. Sidney ne sçauroit concilier ce que le visage de cet inconnu sembloit annoncer, avec cet esprit de fureur qui l'avoit précipité dans le combat : il fait panser avec soin ses blessures. Malheureux jeune-homme, s'écrie Sidney en le regardant ! peut-on avoir une physionomie si touchante avec une ame aussi cruelle, aussi barbare ? d'où peut naître une contrariété si révoltante ?

On avoit bandé les plaies du prisonnier ; il ouvre les yeux : — Voir encore le jour, des hommes, & ne pouvoir leur déchirer le cœur ! ne pouvoir détruire toute la race humaine ! ô Dieu !

Cet infortuné s'étoit élancé en proférant

## 11 SIDNEY ET VOLSAN,

ce peu de paroles ; il retombe , referme les yeux , & veut s'arracher les linges appliqués sur ses blessures : on s'oppose à ses efforts , & il perd une seconde fois l'usage des sens. L'intérêt qu'il avoit fait naître augmente ; Sidney recommande qu'on en ait un soin particulier , & il donne ordre qu'on l'avertisse , aussi-tôt que le prisonnier viendra à sortir de l'espèce de léthargie où il étoit enseveli. Il faut , dit notre respectable concitoyen , que cet homme soit subjugué par quelque violente passion , ou que des malheurs éclatants lui aient rendu le genre - humain en horreur. Il n'est point de cœur qui se livre de soi-même , & sans être poussé par quelque grand mouvement , à un tel excès de cruauté.

Sidney est ramené auprès de l'inconnu par le sentiment qui l'avoit déjà prévenu en sa faveur. A peine est-il arrivé , que le blessé r'ouvre une paupière mourante , & tente une seconde fois de déchirer l'appareil. Notre Breton , cédant à sa générosité ordinaire , lui retient les mains : — Que faites-vous ,

monfieur ? vous n'êtes pas parmi des fau-  
vages ; les Anglais font des hommes... Des  
hommes , s'écrie avec un fombre défefpoir  
l'étranger ! des hommes !.. & voilà les mon-  
fres que je voudrois étouffer ! S'il vous reſte  
une étincelle de pitié , que vous ne foyez  
pas tout-à-fait des lions , des tigres , laiffez-  
moi courir à ma fin ; c'eſt la ſeule conſola-  
tion que j'attends , puisſque je ne puis en-  
traîner au tombeau tous ces perfides hu-  
mains... O ciel ! termine des jours affreux ;  
délivre-moi d'une exiſtence qui m'eſt in-  
ſupportable... Vos efforts , continue-t-il ,  
s'adreſſant au généreux Sidney , font inu-  
tiles ; je ſçaurai me procurer la mort mal-  
gré vos ſecours odieux.

A ces derniers mots , il ſe replonge la  
tête dans le lit , & il lui échappe une abon-  
dance de ſanglots.

Ce ſpectacle attendrit Sidney de plus en  
plus ; il redouble encore ſes attentions pour  
ce malheureux , & en prend les mêmes ſoins  
qu'un pere tendre eut pris de ſon fils.

Le malade, par degrés, & comme malgré

lui, revenoit à la vie ; on l'entendoit pousser de profonds gémissements ; il versoit souvent de ces larmes que les âmes sensibles, qui savent distinguer les diverses expressions de la douleur, reconnaissent pour être les larmes du cœur, bien différentes de celles que fait couler la faiblesse ou la tristesse pusillanime.

Le prisonnier enfin parut être forcé de céder aux soins généreux de notre concitoyen ; il se montra même plus tranquille, & le regardant avec des yeux moins farouches : quoi ! monsieur, lui dit-il, vous êtes un homme, & vous n'avez pas un cœur de fer ! ah ! croyez... soyez persuadé que je suis capable de reconnaissance . . . Mais, monsieur, quel est votre espoir ? de me conserver la vie, la vie, qui est pour moi la source des maux les plus cruels, les plus inouis ! Oh ! puisqu'enfin j'ai trouvé un être compatissant, laissez-moi mourir ! par pitié, ne retenez point mon dernier soupir : ce n'est plus qu'un souffle que j'abandonne au créateur. Eh quoi ! interrompt Sidney,

en prenant avec bonté les deux mains de l'inconnu, vous ne voulez pas m'aimer ! Je suis Anglais, vous me paraîsez Français : mais il n'y a point d'ennemis pour le cœur de Sidney ; il sçaura vous consoler... il est l'ami des infortunés. — Il seroit des amis !.. Ah ! monsieur, j'ai trop vécu ; mon ame est accablée de douleur ; vous m'avez vû égaré, furieux, m'acharnant sur des hommes... ils m'ont rendu barbare !

A ce mot, un torrent de larmes amères s'échappe dans son sein ; il reprend : non, monsieur, je ne suis point un cruel, un monstre ; j'ai un cœur, oui, j'ai un cœur, & c'est-là mon supplice !

Il répand de nouvelles larmes. Sidney l'embrasse : — Allons, jeune-homme, du courage ! mon ame vous est ouverte ; je n'en doute pas ; la cruauté ne vous est point naturelle : vous n'êtes point barbare ; à travers cet excès de fureur, j'ai démêlé votre caractère ; il étoit empreint sur votre front, au milieu des traces de sang qui le souilloient. — Eh ! monsieur, je suis bien loin



16 *SIDNEY ET VOLSAN,*

d'être inhumain ; jugez de mon désespoir : ils m'ont contraint à me dégrader , à me dénaturer... je me fais horreur à moi-même ! Hommes si indignes de ce nom...vous sçavez, cruels , si j'étois fait pour vous aimer ! — Mais , cher étranger , où avez-vous donc vécu ? parmi les monstres des forêts ? — Plût-au-ciel que je n'eusse pas eu d'autre société ! eh ! quelle bête féroce est plus à craindre que l'homme ! c'est parmi mes semblables , chez le peuple le plus doux , le plus poli que j'ai vécu , en France , à Paris.

Sidney l'amène insensiblement à lui confier ses peines ; il se relève sur un bras , cherche à rassurer sa voix languissante ; — Vous me paraissez digne que je me justifie à vos yeux : apprenez donc mes malheurs , & jugez si ma haine pour la vie & pour les humains n'est pas fondée,

Paris m'a vu naître ; je suis originaire d'une province où la noblesse est peu favorisée de la fortune ; tous mes ayeux ont servi avec honneur ; mon père avoit cru  
trouver

trouver dans la capitale la récompense de leurs services , & ces distinctions qui seules peuvent flatter & payer la vertu : c'est au vice qu'il faut abandonner le faste & l'éclat de l'or. Entraîné par un parent maternel qui s'étoit opposé à son goût pour les armes , mon père avoit cédé , & embrassé un état où l'intrigue & l'art de s'enrichir doivent nécessairement appuyer le mérite. Il ne fut que trop puni de sa complaisance ; loin d'acquérir du bien , il perdit même celui qu'il avoit reçu de sa famille. Trompé par des espérances sur lesquelles vingt ans de revers affidus n'avoient pu l'éclairer , il crut adoucir sa triste situation , en épousant une demoiselle très-bien née , qui joignoit à la beauté une sagesse inaltérable & fortifiée par d'heureux principes. Ma mère partagea avec fermeté la malheureuse destinée de mon père ; son courage augmenta avec ses disgraces ; elle eut à combattre plus que l'infortune , les séductions audacieuses de ces hommes puissants qui , ne croyant point à la vertu , imaginent que

rien ne leur doit résister , parce qu'ils ont pour eux le crédit & l'opulence. Deux de mes frères moururent les armes à la main ; ma mère survécut peu à cette perte ; de tous ses enfants , il ne restoit qu'une fille & moi ; mon père avoit beaucoup de peine à nous élever ; l'indigence même commençoit à nous presser.

Je passerai rapidement sur mes premières années. J'étois né sensible : c'est-là , monsieur , la principale source de mes infortunes & de mes chagrins. Mon ame se peignoit sur ma physionomie ; elle n'exhaloit que l'humanité , la tendresse ; funeste présent du ciel ! Je m'affermissois dans l'idée que la vertu , la probité , la sensibilité peuvent rendre heureux , que les hommes étoient obligeants , empressés à consoler , à secourir leurs semblables. Je n'étois pas sorti du berceau , que j'avois déjà des livres entre les mains ; voilà les premiers séducteurs qui m'ont égaré ! qu'ils m'ont trompé cruellement ! C'est dans ces miroirs imposteurs que j'avois observé & étudié la race hu-

maine. J'avois lu qu'il y avoit des héros, des sages, des cœurs bienfaisants, des amis zélés, des hommes en un mot, & mon ame aimoit à s'ouvrir à cette chère illusion, & à s'en remplir ; je regardois la politesse comme l'expression fidèle du sentiment ; je ne pouvois pas croire que la bouche ne fût point l'organe du cœur ; tout ce qu'on me disoit avoit pour moi l'attrait de la vérité : c'est avec cette façon de penser ou plutôt de sentir, que j'entrai dans le monde. Ma naissance, quelque goût que j'avois pour ces chimères qu'on appelle les beaux-arts, & qui ne servent dans la plupart des hommes qu'à affaiblir & effacer la nature, au lieu qu'elles l'affermissoient & l'enflammoient en moi, mon extrême envie de plaire, ce besoin d'aimer que je répandois sur tout ce qui m'entouroit, ma candeur enfin, ce sont les titres que j'apportoais dans la société, & je leur attachois quelque valeur. Je ne tardai pas à croire à tous les men-  
songes grossiers de la vie ; j'embrassai avidement tous les fantômes, ceux-mêmes qui

sont les plus faciles à s'évanouir ; je crus aux grands , aux amis , aux bienfaiteurs , aux honnêtes-gens , aux ames compatissantes , à ces ames sublimes qui aiment la vertu pour elle-même ; je crus à tout ce qui devoit être & qui n'est pas ; j'avois respiré avec la vie une hauteur d'ame qui répugnoit à ce qu'on appelle le talent de faire fortune. J'étois d'une délicatesse peut-être trop scrupuleuse sur les moyens ; ces souplesses parées du coloris de la bienséance , & qu'arrache souvent la nécessité , me paraissoient des bassesses honteuses & dégradantes , & je pensois que mes amis , car les amis étoient ma chimère favorite , me sçauroient quelque gré de cette noblesse de caractère. Je cherchois à mériter l'estime qu'ils sembloient me prodiguer : mais sur-tout j'étois jaloux de conserver ma propre estime , ce sentiment qui seul maintient la dignité de l'homme. C'étoit toujours d'après mon cœur que j'agissois : il guidoit toutes mes démarches ; son approbation étoit mon premier objet , & s'il me l'eût refusée , celle

d'autrui , les suffrages de la terre entière ne m'en auroient pu dédommager. Les plus brillantes sociétés m'ouvroient l'entrée de leurs maisons. Je ne vous parlerai point des femmes : j'ai beaucoup moins à m'en plaindre que des hommes ; elles sçavent répandre des graces jusques sur leurs imperfections, & l'on pardonne leur légèreté, leurs incon-  
séquences, & leur faiblesse de caractère, en faveur de leurs agréments. Du moins ont-elles une teinte de douceur & d'attendrissement qui corrige le révoltant des mauvais procédés ; elles n'offrent pas, comme les hommes, le tableau en grand de l'insolence & de la dureté. Autre songe dont j'aimois à entretenir l'illusion: j'imaginois que lorsqu'on étoit riche, on ne devoit connaître & goûter de bonheur que celui d'être utile, & de verser des bienfaits ; hélas ! c'étoit le seul plaisir que j'enviois à l'opulence.

Au milieu de cette ivresse, je m'aperçus qu'il falloit m'occuper sérieusement de moi ; je voyois l'adversité approcher à grand pas ; on me disoit que j'avois des

22 *SIDNEY ET VOLSAN;*

talents, & qu'il me feroit aisé de dompter mon inflexible destinée. Que vous dirai-je, monsieur? me voici arrivé au moment où les hommes se présentent à mes regards dans leurs véritables attitudes : le flambeau de l'infortune éclaire bien plus que celui de la raison. Mon père m'annonce que la perte d'un procès vient d'entraîner sa ruine totale; il n'avoit eu d'autre appui que son bon droit. Je n'eus pas besoin d'être excité par le devoir; le penchant seul me dictoit ce que je devois faire. Durant quelques années, je saisis tous les moyens honnêtes de procurer à mon digne père des adoucissements dans son indigence; il étoit pauvre, & il en devint plus cher, & plus intéressant à mon cœur; je prononçai le nom sacré de père avec plus de respect & de tendresse. Admis dans les cercles des grands, je me flattois qu'ils seroient attendris sur mes peines; sans rougir de ma situation, ni sans m'enfler de cet orgueil ridicule dont souvent s'étaye le malheur, je découvris la fâcheuse extrémité

où j'étois réduit ; je leur présentai sur-tout les larmes de mon père , une longue vie irréprochable , les derniers soupirs d'une honorable vieillesse : ils mirent dans leurs promesses une dignité familière , & me développèrent tout le faste & toute la morgue du protecteur , à moi qui aurois cru les avilir, si j'avois été assez méprisable pour descendre au rôle de protégé. Insensé ! je les aimois , & l'on ne sçauroit aimer , que l'on ne s'avoue dans l'âme une certaine égalité , sans laquelle ne peuvent exister , ni amitié , ni même plaisirs de société. Ces esclaves de cour ont d'autres esclaves plus dénaturés cent fois que leurs maîtres , & ces lâches valets me firent boire le malheur & l'humiliation jusqu'à la lie ; cette première épreuve me pénétra d'indignation. Croiriez-vous qu'un de ces *petits grands* , disoit un jour à plusieurs de ses pareils , à propos de quelques plaintes touchantes & énergiques qui m'étoient échappées : *Il seroit fâcheux que cet homme fît fortune ! il est amusant avec ses plaintes : cela lui donne*



**24 SIDNEY ET VOLSAN,**  
*un ressort d'imagination qui produit des saillies  
divertissantes.*

Ne voulant donc pas servir de spectacle ni de pâture à l'oisiveté cruelle de ces barbares élégants , je crus que je trouverois dans les gens de lettres , ces sentiments que leurs prétendus Mécènes m'avoient refusés. Je me disois : oh ! ces précepteurs des hommes doivent posséder toutes les vertus : ils en font à chaque instant l'éloge ; ils leur prêtent sur le théâtre tous les charmes de l'esprit, toute la force du génie. Que fera-ce des philosophes , de ces sages qui ne sont enflammés que de l'amour de l'humanité , qui de ce mot sanctifient tous leurs discours , toutes leurs pages , qui ont évalué toutes les chimères dont les autres hommes sont la dupe , & qui ne respirent que leur instruction & leur bonheur ? Je volai à ces espèces de législateurs de la raison humaine , avec une noble confiance ; je versai mes larmes dans leur sein : leur sein fut une terre aride où mes pleurs se perdirent , sans aucune sorte  
de

de consolation; je vis avec douleur que l'esprit, bien différent du génie, est un imposteur qui prend tous les masques, que ces superbes déclamateurs, ces froids panégyristes des vertus étoient de vils charlatans qui se rioient tout bas de l'enseigne qu'ils affichoient, qu'en un mot ils étoient durs par système, que hors d'eux, de la sphère étroite de leur petite réputation, hors de leurs intérêts, ils étoient étrangers à tous ces plans de politique & de sagesse qu'ils consignoient avec un faste dégoûtant dans leurs compilations informes; je fus convaincu qu'ils étoient dévorés plus encore que tous les autres humains, d'envie, d'avarice, de vanité, d'ambition, d'amour-propre, de haine, que leur basse & inquiète jalousie, leur sourde méhanceté ne connoissoit rien de sacré, & étoit toujours prête à s'immoler de nouvelles victimes, qu'ils étoient d'autant plus coupables, qu'ils avoient plus d'expérience & de lumières.

Je ne vous offrirai point des détails plus cruels les uns que les autres; je reçus mille

outrages ; mon cœur fut percé de mille coups, & ces blessures si profondes , si vives, se multiplient à l'infini pour les malheureux. A l'égard des riches , ma rage se ranime à cette seule idée ; ils sont prostitués à tous les vices , à tous les crimes ; leur insolence peut seule égaler leur inhumanité ; ils ne prennent pas même la peine de cacher l'airain de leur ame , au lieu que les grands s'efforcent de parer leur dureté d'un extérieur de politesse. Il semble que l'opulencè soit un titre pour cesser d'être homme , & le spectacle sans doute le plus indifférent pour ces vils favoris de la fortune , ce sont les souffrances du malheureux ; peut-être même cette image augmente-elle leur bonheur , grace à la perversité qui les dénature ! Oui , monsieur , les forêts , les cavernes ne renferment point d'êtres plus féroces ! Ah ! si un infortuné veut s'arracher à sa douleur , à la conscience de sa misérable situation , qu'il rejette , qu'il fuye la société des riches , qu'il espère plutôt des secours du dernier des

indigents : il en obtiendra du moins la pitié , ce sentiment de compassion qui console , & qui arrête les larmes du cœur.

Ce n'est pas à moi que quelqu'un aura le front de dire que je n'ai point vû dans leur véritable jour ces diverses espèces de monstres qu'endurcit l'opulence. Que je les hais ! & que dans mon cœur , je les ai couverts de la boue du mépris le plus diffamant ! Le bourgeois hébété pourroit penser, sentir , s'il avoit la force de se dégager de cet esprit servile d'imitation , qui le rend le singe mal-adroit des grands , & lui insinue cette funeste passion du luxe , la mort de tout sentiment d'honnêteté. Il se courbe tout entier sous le travail de sa fortune , parce qu'il attache sa considération , ses plaisirs mêmes , toute son existence , à la fortune ; il calcule par ses revenus les degrés de son bonheur & de sa vanité , cette vie factice , le tourment de la vie réelle. Mes chagrins n'auroient fait que glisser sur cette classe d'hommes , à qui cependant il ne manque que de céder à son bon naturel

28 *SIDNEY, ET VOLSAN,*

pour être de la première espèce. Pour ce qu'on appelle le peuple, c'est de la fange à peine animée, qui ne se conduit que par un intérêt sordide, dont le grossier mécanisme est aisé à saisir : ils pleureront sur le sort d'un infortuné, & dans le même instant, ils lui perceroient le cœur, si sa mort leur faisoit gagner un denier de plus que ce qu'ils retirent de leurs travaux.

J'avois enfin parcouru tous les états, & j'aspirois à découvrir un homme. Ce cœur sensible, me dis-je, fera parmi ces créatures arrachées aux prestiges du monde, qui professent une religion, l'ouvrage d'un Dieu de bienfaisance, qui, tous les jours, vont au pied des autels se pénétrer du pur esprit du christianisme. Ces derniers coups, monsieur, m'étoient réservés : c'est-là que j'ai trouvé des sécheresses de sentiment, le tuf de la dureté même. La pieuse inhumanité est la plus barbare de toutes. J'en ai reçu des consolations plus mortifiantes, plus homicides que des outrages. Quelle compassion que celle d'un faux dévot !

Alors désespéré , plein d'une sombre fureur , je tombe aux genoux de mon père : — O mon père , nous touchons à la plus affreuse extrémité ; je me flattois que ma jeunesse vous serviroit d'appui ; mes espérances s'évanouissent ; tous les cœurs sont fermés à mes larmes , & elles ne coulent que pour vous ; ah ! qu'allez-vous devenir ? Tout ce qui plaira , mon cher enfant , au Maître souverain , me répond le digne vieillard ; me seroit-il difficile de mourir ? je suis au bout de ma carrière. C'est toi qui m'arraches des pleurs , ô mon fils ! ma vie , tout mon bonheur étoient en toi , & je vais expirer en te laissant pour héritage mes larmes & mon adversité. J'ai vécu : près de soixante ans d'un malheur insurmontable doivent enfin m'avoir appris à ne plus rien attendre des hommes ; leur barbarie inflexible ne m'étonne plus ; tu aurois fait naître ma surprise , si tu m'eusses annoncé que tu avois trouvé une ame susceptible de compassion ; il n'en est point , non , il n'en est point qui ayent un caractère constant d'humanité ;

s'il leur échappe des sentiments ou des actes de pitié & de bienfaisance, c'est par intervalle ; elles retournent bientôt à cette dureté qui fait leur essence. L'homme, mon fils, est bien différent de ce que nous promet son nom ! Va, Dieu est le seul qui ne trompe point ; ce n'est plus qu'à lui qu'il faut avoir recours. Que mon sort ne t'inquiète pas ; il est à son terme : cherche seulement à conserver tes jours, ces jours qui sont réellement les miens, & laisse-moi sur le bord de ma fosse, où je tomberai sans peine, si l'Être suprême se défarme à ce prix, & rend sur la terre mon cher enfant plus heureux.

A ces mots, mon tendre père me presse dans ses bras avec des sanglots, me serre contre sa poitrine... ah ! monsieur, cette image est encore sous mes yeux !

Il est inutile de vous présenter toutes les démarches humiliantes & sans effet où je descendis : c'étoient autant de degrés de douleur par lesquels je passai, & qui m'enfonçoient de plus en plus dans le malheur.

Je n'envifageois que mon père, & fon infortune : voilà le feul objet qui frappoit mes regards , le feul motif qui me déterminoit. Dans ma médiocrité , le dirai-je , monfieur ? dans mon indigence même , j'avois goûté la douceur de rendre quelques fervices ; fouvent j'avois fait plus que de me priver du néceffaire : je m'étois expofé aux humiliations , aux menaces d'être traîné en prifon , pour obliger des infortunés ; je leur avois , en quelque forte , ouvert mon cœur pour les foulager ; après de telles actions , comment ne me ferois-je pas flatté que j'avois des amis ? & tous ces amis fe perdirent à mes yeux , comme de faibles vapeurs ; ils ne me laiffèrent voir que des ingrats , ou des ennemis implacables , acharnés à ma perte & à celle de mon père ; quel étoit mon crime ? je les avois vûs dans l'abbaiffement de la mifère , & ils avoient eu befoin de mes fecours.

Il nous reftoit une reffource : ma fœur arrivoit à l'inftant d'Amérique ; elle avoit époufé un gentilhomme qui , fans être opu-



lent, se trouvoit dans une situation agréable; il aimoit beaucoup sa femme, & elle avoit reçu de mon père les marques de bonté les plus tendres. Je ne doutai pas un moment qu'elle n'engageât son mari à nous être de quelque utilité dans des circonstances si pressantes; ils venoient d'acheter une terre à peu de distance de Paris. Je cache avec soin mon projet à mon père: je craignois d'alarmer sa délicatesse; je vole vers ma sœur qui m'oppose une froideur que mon amitié m'empêcha d'abord de remarquer. Je lui fais part de nos peines; elle apprend le sujet qui m'amenoit: à chaque parole, son visage s'altéroit, & perdoit des traits d'attachement & de familiarité; son insensibilité la trahissoit & se déployoit par degrés sur son front. Elle me répond, en balbutiant des mots entrecoupés, que son mari n'avoit pas entièrement acquitté l'achat de sa terre, qu'il avoit des enfants, que les devoirs d'une mère étoient de s'immoler à sa famille. Mon père, ajouta-t-elle, a manqué de conduite; il a rendu service à

des parents, à des amis qui aujourd'hui sont plus riches que nous : qu'il leur découvre son état ; j'en suis fâchée , je ne puis que le plaindre. Et vous , continue-t-elle en prenant le ton protecteur , avec vos talents , par quelle singularité n'obtenez-vous pas une place ? il faut se dompter , se conformer à sa situation ... si vous étiez venu en Amérique... vous n'aurez jamais l'esprit de la fortune. — Je n'aurai jamais un cœur de fer , le cœur d'une sœur dénaturée ; adieu , barbare ; votre père expire de misère , & c'est vous qui le laissez mourir , vous qu'il aimoit si tendrement ! allez , malheureuse , puissent vos enfants ne vous pas punir de votre crime ! vous ne me reverrez jamais.

Je m'arrache avec précipitation de cette détestable demeure. Je reviens auprès de mon père ; je veux lui dérober ce nouveau sujet de chagrin : il pesoit trop sur mon cœur , il m'échappe : — Sçachez ce qui m'a éloigné de vous pendant quelques jours. J'ai cru que vous aviez encore une fille , que j'avois encore une sœur : j'ai rencontré

un monstre d'inhumanité ; mon père , elle m'a refusé les moindres secours , des secours pour vous , & elle vous doit la vie , son état ! Mon enfant , repart le vieillard courageux qui s'efforçoit de repousser ses pleurs , sans doute c'est un coup affreux d'effuyer des traits de dureté de ceux qui tiennent de nous leur être , que nous avons portés dans nos bras , pressés contre notre cœur... c'est le comble de l'infortune : mais mon Dieu & mon fils , poursuit-il en m'embrassant , & en me couvrant de ses cheveux blancs & de ses larmes , me consolent ; ils recevront mon dernier soupir. Il faut encore pardonner à ta sœur ; elle est dépendante d'un mari , & ses enfants ... — Eh ! mon père , c'est-là ce qui devoit lui faire sentir tous vos droits !

Vous pleurez , interrompt l'inconnu ! hélas ! monsieur , je ne vous ai encore rien dit.

On plonge mon père , mon malheureux père dans le fond d'une prison ; je vais me jeter aux pieds du créancier impitoyable ;

je les embrasse avec des cris ; il n'est point de prières , point d'humiliations auxquelles je ne m'abaisse : rien ne peut l'attendrir ; il me repousse avec férocity ; & j'ai été convert de tant d'opprobres , sans me venger ! je ne lui ai point arraché la vie ! L'infortune anéantit , & c'étoit celle de mon père qui remplissoit toute ma sensibilité ; j'en étois pénétré. J'implorai tous les secours les plus faibles , les plus sacrés : ils me furent tous refusés. Je me défis du peu d'effets que je possédois. Enfin , monsieur , je vais vous offrir le tableau le plus horrible & le plus déchirant : mon père en prison , y succombant sous l'indigence , n'ayant d'autre soutien , d'autre consolateur que son fils malheureux , son fils abandonné de la terre entière , dénué lui-même de tout , entouré de monstres , de rochers ... monsieur ... je suis homme de condition... j'ai l'ame la plus haute , la plus éloignée de ramper... il s'agissoit d'un vieillard , d'un père dont je retenois le dernier soupir... la nature me parle ; la voix du sang me crie : je m'immole ; je

36 *SIDNEY ET VOLSAN*,  
me dompte ; je me résous pour ce père  
infortuné à la situation la plus dégradante...

Ici des sanglots étouffent la voix du prisonnier.

Généreux Anglais, le croiriez-vous ? que vais-je vous révéler ?.. je fus réduit par ces cruels à demander l'aumône pour l'auteur de mes jours ; j'attendois la nuit , & d'une voix noyée dans les pleurs , de cette voix sombre , l'accent de la douleur profonde , je réclamois la pitié de ces monstres dont j'aurois voulu déchirer le sein.

A ces derniers mots , Sidney avec des larmes qui couloient le long de ses joues , presse l'étranger dans ses bras. — Excellente créature ! que votre ame est belle ! & que vous méritez des amis !

Je comptois , poursuit l'inconnu , ces aumônes , quel mot , monsieur ! par autant de parties de mon cœur qui sembloient se détacher de mon sein ; avec de si honteuses & de si faibles ressources , j'avois du moins la consolation d'arrêter le souffle d'un père expirant. Mais je n'étois pas assez brisé

sous le fléau de la fortune : on m'arrête comme un de ces misérables de profession qui mendient pour entretenir leur lâche & punissable fainéantise. Je crie aux tigres qui m'entourent ; c'est pour mon père , c'est pour mon père que je suis descendu à cette bassesse ; il est en prison , & sa vie dépend de ma promptitude à lui porter des secours ; au nom de l'humanité... si vous avez un père..

On ne m'entend point ; on m'enferme dans une espèce de cachot destiné aux malfaiteurs. Je demande à être traîné aux pieds du magistrat ; j'y suis conduit ; il s'arme d'abord d'un front sévère , & me fait les questions d'un juge qui va prononcer contre moi. Hélas ! monsieur , lui dis-je , oui , je demandois l'aumône ; assurément je ne suis pas fait pour m'abaisser à des moyens si ignominieux ; je suis homme de naissance , & je sçaurois peut-être mourir mieux que tout autre : mais , monsieur , mon père est dans la plus affreuse misère ; il est en prison , & c'est pour lui que je réclamois la charité publique , la charité pour

38 *SIDNEY ET VOLSAN;*

l'auteur de mes jours ! Le magistrat touché me renvoie , & me promet son appui ; il meurt , & je perds avec lui toutes mes espérances.

L'âge enfin est le seul protecteur qui agisse en faveur de mon père ; les loix lui ouvrent la porte des prisons ; il en sort ; j'obtiens sur un vaisseau marchand un poste des plus médiocres , & qui me procuroit à peine de quoi vivre. Vous concevez que mon premier sentiment fut pour mon père ; je cours à lui ; nous sommes impatients de nous rendre au lieu fixé pour notre embarquement ; je prends mon père dans mes bras , & je le porte au vaisseau. Allons , cher & malheureux père , hâtons-nous de fuir cette terre de crimes , où la vertu , l'humanité sont écrasées sous les pieds insolents du riche & du coupable ; abandonnons les sauvages d'Europe : les tigres d'Asie nous seront peut-être moins cruels ; puisque j'ai de quoi entretenir mes déplorables jours , vous vivrez , ô mon père , vous vivrez... Hélas ! je n'ai d'amis que vous ! oublions

jusqu'au nom de ma patrie ! eh ! mon père... ce n'est pas aux malheureux qu'il convient d'aimer !

Je ne vous ai raconté jusqu'ici qu'une partie de mes disgrâces : mon cœur en connaît d'autres , monsieur , & sans doute les plus amères , après celles que me faisoit éprouver la déplorable situation de l'auteur de mes jours.

Les infortunés ont l'ame plus préparée que celle des heureux à recevoir les impressions de la tendresse ; le malheur entraîne avec soi une sombre mélancolie où se concentrent les grandes passions , & d'où elles s'échappent : j'osai donc aimer. Je vous dérobe des détails que je dois éloigner. L'objet de mon amour étoit une jeune personne , fille unique , & qui avoit des prétentions à une fortune trop considérable , pour que je m'exposasse à demander sa main ; & quelle femme auroit voulu partager l'effroyable destinée qui me poursuivoit ? La raison , l'honnêteté m'imposoient donc la nécessité de me taire ; tout m'ordonnoit de subjuguier



un penchant qu'il m'étoit défendu d'inspirer. Je n'écoutai point la raison, le devoir; je fermai les yeux sur mon affreux état: j'écoutai l'amour; je ne vis que les charmes de Julie; c'est le nom de l'adorable personne qui regnera dans mon cœur jusqu'au dernier soupir. Elle vola en quelque sorte au devant de mon aveu, soit qu'elle m'aimât autant que je l'aimois, ou soit qu'elle attachât de la délicatesse à prévenir l'ardeur timide d'un infortuné, & qu'elle voulût par sa tendresse me dédommager de mes peines, & me consoler. La générosité prête une nouvelle flamme à l'amour, & alors il a d'autant plus de pouvoir qu'il prend à ses propres yeux les traits & toute la grandeur de la vertu. Nous nous dîmes enfin tous deux que nous brûlions l'un pour l'autre. Que ces épanchements versoient de douceurs dans mon ame! quelles délices je goûtois à me prosterner aux pieds de Julie, comme à ceux de ma divinité suprême!.. Non, monsieur, il n'y a que les malheureux qui sçachent aimer, & c'est  
pour

pour eux que cette passion a toute sa force & tout son enchantement. Quelle volupté m'enivroit , lorsque c'étoit la main de ma maitresse qui essuyoit mes larmes ! quelle plénituderavissante ses assurances de m'aimer toujours apportoit dans mon sein ! Julie m'aideroit à supporter le fardeau de la vie ; notre amour , malgré sa vivacité , étoit exempt de remords ; la vertu n'avoit rien à nous reprocher. Cette passion dévorante étoit l'unique secret que j'avois pour mon père.

Un parent de la demoiselle lit dans nos cœurs : de jeunes personnes connaissent peu l'art de la dissimulation ; il me demande un entretien particulier. Monsieur , me dit-il , je débiterai avec vous par une confiance qui ne vous offenserá point ; je crois que vous méritez l'estime de tous les honnêtes-gens , & on vous l'accorde déjà malgré votre extrême jeunesse ; vous êtes d'une naissance & d'une figure qui semblent m'assurer que la probité vous conduira. Je me suis apperçu que ma nièce étoit peut-être trop pénétrée des sentiments qui vous sont

dûs ; je vous le redis avec plaisir , monsieur , vous me paraissez avoir l'ame délicate & éclairée sur les devoirs de l'honneur ; vous êtes sans bien , & ma nièce aura quelque fortune... Je le sçais , monsieur , interrompis-je avec quelque dépit , je sçais que votre nièce est la plus adorable des femmes , & que je suis le plus malheureux des hommes ; je n'ai point vû ses richesses , monsieur , j'ai vû ses charmes , ses vertus. Oui , il y auroit de la lâcheté à moi de vous le cacher : j'aime éperduement la divine Julie ; je mourrois mille fois plutôt que de cesser de l'adorer ; c'est un sentiment trop cher , trop nécessaire à mon cœur , & il ne s'éteindra qu'avec ma vie. Je pourrois , monsieur , vous offrir l'avantage de ma naissance , vous dire que j'ai droit de prétendre à tous les emplois : mais qu'est-ce que la naissance , la vertu , la pure tendresse , quand on est sans fortune ? je l'ai trop éprouvé ! voilà mon crime , monsieur... eh bien ! vous me connaîtrez , vous me connaîtrez...

Je quitte brusquement ce parent de Julie

en versant un torrent de larmes ; j'ai pourtant la force de me contraindre en présence de mon père : mais lorsque je me trouve seul , c'est en ce moment que je ressens toute l'horreur de ma situation. Renoncer à voir Julie ! renoncer à l'aimer ! étois-je capable d'un tel effort ? je pouvois mourir privé de sa vûe : mais vaincre une passion qui étoit mon ame même ! jamais le cœur humain ne fut livré à des combats plus violents ; non , jamais il ne fut plus bouleversé.

Au milieu de ce désordre de ma raison & de tous mes sens , la vérité , l'honneur faisoient entendre leur voix :— Ne suis-je pas insensé , coupable même de séduction de céder à un penchant qui blesse les intérêts de ce que j'aime le plus au monde ? un amour qui ne sçait pas se sacrifier connaît-il la délicatesse & toute l'étendue du sentiment ? quelle est donc ma tendresse ? je balance à m'immoler à tout ce que j'adore ! goûtons le plaisir d'aimer assez Julie pour m'oublier , pour m'anéantir entièrement ; n'envisageons qu'elle seule ; rendons à cette fille divine

tous les droits que la pitié sans doute plus que l'amour, semble m'avoir donnés sur son cœur ; qu'elle soit heureuse , & que j'expire de mille morts !.. Qu'elle soit heureuse ... & le fera-t-elle , si un autre me ravit sa main ? Quel est le comble du bonheur sur la terre , si ce n'est l'amour véritable, un amour aussi , aussi pur , aussi vertueux que le nôtre ? Personne , non , personne n'aimeroit Julie comme je l'aime ; & elle partage mes transports ; elle jouira de la félicité même , elle trouvera tout dans un cœur qui ne sent & ne respire que par le sien ; ma naissance appuyée de sa fortune, m'élèvera à des places qui dédommageront sa famille de mon adversité ... La dédommager du malheur où je l'entraînerai , car mon affreuse destinée est une contagion que je répands sur tout ce qui m'environne ! dérober Julie à l'éclair qui l'attend & qui lui est dû ! vouloir qu'elle verse avec moi des larmes , qu'elle se couvire de mon humiliation !.. je n'aurai point cette barbarie ; content d'adorer Julie en secret , il me restera encore la satisfaction

de répandre des larmes pour elle... je hâterai l'instant de ma mort; je m'arracherai une vie odieuse... & mon père, qui prendra soin de ses jours ?

Je n'achevois pas ces mots que ce digne vieillard s'offre à ma vue; je cours à lui, comme emporté par un mouvement involontaire; je tombe à ses genoux: ô le plus tendre des pères, lui dis-je au milieu des sanglots, vous me voyez dans une situation... eh! pourquoi m'est-il défendu de mourir? Il me relève promptement, m'embrasse avec cette effusion de l'ame qui caractérise la tendresse paternelle: — Qu'as-tu, mon cher enfant? quel nouveau coup nous menace? — C'est moi, mon père, c'est moi que tous les coups ont frappé! J'ai du moins cette consolation, que vous ne partagez pas avec moi l'excès de l'infortune; pardonnez-moi jusqu'ici je vous en ai fait un mystère; je sens toute ma faute, j'en suis puni; mon père... j'aime, je succombe sous une passion que je dois étouffer. — Quoi! mon fils, tu connaitrois l'amour! — J'en ressens toutes

les fureurs, tous les maux ; mon état n'étoit pas assez déplorable !

Enfin , monsieur , j'apprends à mon père l'origine & les progrès malheureux d'un penchant que j'emporterai dans le tombeau ; je ne lui cachai point le cruel entretien que je venois d'avoir avec ce parent de Julie , toutes les mortifications qu'avoient essuyées mon amour , ou plutôt mon orgueil. Mon père m'écouta avec bonté ; ce n'étoit pas un censeur sévère , un vieillard endurci par les disgraces & par les années qui combattoit ma tendresse : c'étoit un ami indulgent & secourable , qui me plaignoit & qui me consolait , en m'ouvrant les yeux sur les dangers liés nécessairement aux passions. Mon fils , me disoit-il , ce dernier trait manquoit à tous ceux qui nous accablent. Nous ! oser être sensibles ! aimer ! sçais-tu que c'est une espèce de grace qu'on fait aux infortunés que de les laisser exister ? cher enfant ! les malheureux ne sçauroient trop resserrer les besoins de leurs cœurs. Hélas ! tu vois où l'amour conduit !

Ce respectable père s'arrête-là en gémissant, & me serrant contre sa poitrine : — Mon fils , si je n'avois pas aimé , aurois-je la douleur de souffrir dans un autre moi-même ? que dis-je ? tes malheurs me touchent mille fois plus que les miens ; j'ai peu de jours à vivre , & je te laisse peut-être une longue carrière de chagrins à parcourir : quel présent , mon fils , je t'ai fait , en te donnant la vie ! Crois-moi : c'est ton ami qui te parle , qui t'embrasse ; repousse un sentiment qui ne peut qu'ajouter à tes peines ; on endure tout , jusqu'aux horreurs de la mort : mais on ne peut supporter l'humiliation , & la famille de Julie ne te pardonnera jamais notre adversité. Accoutumons-nous à nous suffire à nous-mêmes ; viens puiser dans mon sein des consolations que tout l'univers nous refuse ; ayez le courage de ne plus chercher la présence de Julie ; tu l'aimes , dis-tu ? — Si je l'aime , mon père ! jugez-en par le désespoir où vous me voyez ; c'est vous , c'est vous qui me retenez à la vie ; mon faible appui vous



48 *SIDNEY ET VOLSAN,*  
est nécessaire... — Hélas ! mon fils , le fardeau de ma misérable existence ne t'embarassera pas long-temps ; ce sont tes seuls intérêts qui m'animent. Puisque Julie t'est chère , ne vas pas suivre mon exemple ; j'ai rendu ta mère malheureuse : eh ! qu'il est cruel de faire couler les larmes de ce qu'on aime ! j'adorois ta mère ; le même amour nous unissoit , & je l'ai vû souffrir , se dessécher de douleur sous mes yeux. Ah ! mon fils quel spectacle ! épargne-toi , épargne-toi de pareils tourments. N'arrache pas Julie au bonheur que tout semble lui promettre... & sans doute je supporterois mon infortune avec plus de résignation , s'il n'y avoit sur la terre que moi seul de malheureux !

Je ne pouvois quitter les bras paternels ; on diroit que la nature a mis l'adoucissement de nos maux dans le sein des auteurs de nos jours. O ciel ! que la mort est plus affreuse lorsqu'on ne peut exhiler sa vie dans leurs embrassements ! Que mon père ne m'a-t-il fermé la paupière !

Je

Je lui obéis ; je ne retournai plus dans la maison de Julie : mais quel horrible supplice j'éprouvai ! combien de fois je fus prêt de manquer à la parole qui m'engageoit ! je revoyois incessamment sa demeure ; mes yeux y étoient toujours rappelés ; mon ame , si je puis le dire , ne la quittoit point. J'obtiens enfin l'emploi dont je vous ai parlé. Je pressai notre départ ; eh ! pouvois-je assez-tôt abandonner un pays où tout paraissoit armé contre moi ?

Nous nous éloignons du rivage. Si je jettois quelques regards sur la France , c'étoit pour me dire en secret : c'est - là que je laisse tout ce que j'adore ; chaque instant , chaque flot ajoute à l'intervalle qui me sépare de Julie ; c'en est fait , je ne la verrai plus ! non , je ne la verrai plus ! Cependant je lui avois écrit cette lettre au moment que j'entrois dans le vaisseau qui m'emportoit loin de cette partie du monde... où mon amour , où mon cœur est demeuré.

« Mes transports, divine Julie , peuvent

Tome III.

E

» enfin éclater. Je ne doute point que vous  
» ne soyez instruite des raisons qui m'ont  
» forcé à fuir votre présence ; votre parent  
» est venu m'éclairer sur mes devoirs ; il  
» auroit pu ménager davantage ma sensibi-  
» lité : mais il faut être malheureux comme  
» je le suis , pour connaître ces délicatesses  
» que le monde ignore ; & ne suis-je pas au  
» comble de l'infortune ? je vous adore , je  
» ne sçaurois avoir d'autre sentiment , & je  
» ne puis aspirer à votre main ! N'ayons  
» point de vanité aux regards d'une femme  
» qui mérite mon estime autant que mon  
» amour. Hélas ! mon seul orgueil étoit de  
» vous idolâtrer. Julie , je suis le plus  
» malheureux des hommes , & ce n'est que  
» dans le ciel que nos ames peuvent être  
» unies. Arrachez donc mon image de votre  
» cœur : c'est moi qui vous en conjure ; la  
» vôtre me suivra par-tout , en Asie , au bout  
» du monde : je lui adresse mes regrets , mes  
» larmes. Je vous aime plus que jamais , &  
» je vous presse de m'oublier ; oui , oubliez-  
» moi , oubliez-moi , faites le bonheur de  
» votre famille , de celui qui est destiné...

» Ah ! Julie , qu'ai-je dit ? quelle idée insup-  
 » portable ! ma souveraine maitresse... un  
 » autre sera votre époux ! c'est avec ce trait  
 » dans le cœur que je vous quitte , que je  
 » pars , que je vais mourir ; & comment  
 » vivrois-je ? il est impossible de résister à  
 » cet excès du malheur. Ce sont mes der-  
 » nières larmes , mon dernier soupir que  
 » je vous envoie. Adieu , adieu pour tou-  
 » jours , mon adorable Julie ! lorsque vous  
 » recevrez cette lettre , mon sort , n'en  
 » doutez point , sera terminé. »

Et j'ai vécu , monsieur , pour un père...  
 Il n'est plus ! avec quelle tendresse durant  
 tout le voyage il essayoit d'adoucir mes  
 maux ! comme il ouvroit son sein à mes  
 pleurs ! Nous arrivons en ce pays ; un scé-  
 lérat guidé par le seul esprit de méchan-  
 ceté me fait perdre mon poste ; nous som-  
 mes précipités dans la plus affreuse indi-  
 gence ; je vois mon père défaillant de faim ;  
 je crie à l'humanité ; je montre à tous les  
 yeux ma désolation , l'horreur de ma misère ,  
 les rides respectables d'un vieillard expirant

de besoin , dans le sein d'un malheureux fils , ses cheveux blancs trempés de mes pleurs , sa tombe prête à s'ouvrir : tous les yeux se détournent , tous les cœurs se ferment ; je tombe à genoux : on me repousse , monsieur , on me rejette ! ah ! l'humanité n'est point sur la terre ! les monstres des Indes n'ont pas moins de férocité que les monstres d'Europe. Enfin , monsieur , nous nous traînons dans une caverne aux bords de la mer ; c'est-là que mon père succombe dans mes bras ; il veut me parler ; il me fait signe que quelques aliments pourroient encore le rappeler à la vie : je cours chercher des herbes dont j'exprime le suc sur ses lèvres arides & mourantes ; je le couvre de mes baisers ; je le serre contre mon cœur , j'appelle la nature à mon secours... il pousse le dernier soupir.

La douleur , le désespoir , la rage s'emparent de tous mes sens ; je m'élance de la caverne ; la fureur précipite mes pas ; je vois un parti Indien qui alloit se battre contre des Européens : ceux-ci sur-tout sont

les objets de ma haine & de mon indignation , eux qui se prétendent éclairés sur les devoirs de la nature ! eux qui se disent les premiers des hommes !.. Vous avez été témoin de mon emportement : j'aurois voulu détruire , anéantir la nature entière... mon père est mort... il est mort de faim... ah ! monsieur , pourquoi m'avez-vous sauvé la vie ? laissez-moi me délivrer d'un fardeau insupportable : vous connaissez tous mes malheurs ; eh ! le moyen de les réparer , & de ne pas mourir !.. Vous me paraîsez différent des hommes , de ces barbares ... vous êtes susceptible de pitié ! ne reculez donc pas la fin d'une existence surchargée de douleurs !

Vous ne mourrez point , s'écrie Sidney , en l'embrassant ! digne jeune homme ! vous avez trouvé un cœur , un ami ; ne croyez pas que tous les hommes soient des monstres d'inhumanité ; vous éprouverez qu'il est des âmes sensibles : oui , je veux vous servir de père... comment vous nommez-vous ? — Mon nom est Volsan. — Eh

34 *SIDNEY ET VOLSAN,*

bien ! mon cher Volsan , vous serez mon fils... — Ah ! monsieur , on ne retrouve point un père !

Sidney redoubloit de soin & de tendresse pour rappeler à la vie ce malheureux jeune-homme. Il y avoit déjà deux jours que sa santé commençoit à se rétablir, quoiqu'il demeurât enseveli dans un sombre désespoir. Sidney entre. Monsieur , lui dit aussitôt Volsan , puisque j'ai pu vous inspirer quelque sentiment de compassion , qu'on m'aide à retrouver cette caverne où mon malheureux père... il m'a été impossible de lui conserver la vie... du moins j'aurai la force de lui creuser une fosse , de lui rendre les derniers devoirs ; ses tristes restes ne seront pas exposés... je verserai sur eux mes larmes , j'attacherai encore mes baisers , mes pleurs sur cet infortuné qu'ont laissé périr ces hommes cruels... Je viens , mon ami , interrompt Sidney , pour vous réconcilier avec ce genre humain... — Que dites-vous ? — Suivez-moi seulement , allons.

Il lui donne le bras & le conduit à une tente prochaine.

Quel objet frappe les regards de Volfan ! mon père , s'écrie-t-il , je vous tiens dans mes bras !

On ne sçauroit exprimer ces situations ; le Français étoit tombé sur le sein d'un vieillard qui ne pouvoit prononcer que ces paroles entrecoupées : mon fils ! mon cher fils ! cher enfant ! Tantôt il embrassoit Volfan ; tantôt il alloit couvrir de ses baisers les mains de notre digne compatriote : — Vous me rendez mon fils , généreux Anglais ! vous rendez deux ames l'une à l'autre ! goûtez bien ce spectacle ; il est digne de la Divinité même ; c'est l'ouvrage délicieux de votre bienfaisance.

Volfan r'ouvre les yeux. — Quoi ! mon père , je vous revois encore ! vous vivez ! — Oui , mon fils , & voilà , ajoûte-t-il en montrant Sidney , l'auteur de notre bonheur ! C'est moi qui suis assez heureux , interrompt l'honnête Breton , pour vous avoir donné cette preuve de sensibilité ; croyez



que ma félicité l'emporte sur la vôtre. Mon cher Volsan, j'ai couru moi-même à la caverne que vous m'aviez indiquée ; j'y ai trouvé votre père entre les bras d'un Bannian, qui cherchoit à ranimer ses forces défaillantes ; vous voyez qu'il y a des hommes ; je l'ai fait transporter ici ; vivez tous deux pour m'aimer... Pour vous adorer comme notre suprême bienfaiteur, reprend vivement le vieillard. Mon fils, poursuit-il en s'adressant à Volsan, tu ne sçaurois témoigner assez de reconnaissance à cette ame généreuse. J'expirois : par un dernier effort, je relève ma paupière pour te voir encore ; au lieu de toi, un inconnu s'offre à mes yeux ; il versoit dans ma bouche une liqueur dont le prompt effet me met en état d'user de quelques aliments que cet étranger charitable m'avoit apportés ; je revois enfin la lumière : mais je ne voyois pas mon cher fils ; il m'est rendu, & j'ai la satisfaction, continue-t-il, de rendre grâce à un second soutien de ma vieillesse.

Il veut se prosterner aux pieds de Sid-

ney. Mon père, que faites-vous, dit notre digne concitoyen en le relevant & en le pressant dans ses bras? je vous le répète, je suis mille fois plus heureux que vous : j'oblige deux cœurs sensibles; regardez-moi désormais comme votre fidèle ami. Les Anglais, ajoûte-t-il en fouriant avec bonté, ne font pas toujours la guerre aux Français.

Volsan & son père, en s'avouant qu'il leur étoit impossible de s'acquitter envers Sidney, goûtoient le plaisir des ames sublimes, celui de faire céder la hauteur qui nous est si naturelle, aux douceurs de la reconnaissance. Et en effet il y a plus de mérite peut-être à recevoir un bienfait qu'à le dispenser; la vanité & la noble estime de soi-même peuvent se mêler à la générosité, au lieu qu'un cœur reconnaissant cède tous ses droits de supériorité; son sentiment est plus pur; le sacrifice de l'orgueil est sans contredit l'effort des vertus humaines.

Si le bon Sidney étoit le modèle des bienfaiteurs, nos deux Français étoient les héros de la reconnaissance; lorsqu'ils s'approchoient de leur ami, qu'ils lui parloient,

58 *SIDNEY ET VOLSAN,*

ils laissoient couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les ames sensibles. Je n'ai encore rien fait , leur disoit sans cesse l'excellent Anglais ; ce n'est pas assez de vous avoir conservé la vie : il faut que vous me deviez cette seconde existence sans laquelle la première n'est qu'un fardeau ; que j'e serois satisfait de contribuer à votre bien-être ! mon ouvrage n'est qu'à moitié , & j'aspire à l'achever. Puis se tournant vers le jeune Volsan : ne m'avez-vous pas dit, bon jeune-homme , que vous aimiez une personne digne de votre tendresse ? — Ah ! l'amour , mon cher bienfaiteur , doit mourir dans mon sein ; je ne veux avoir d'autre transport , d'autre passion que la reconnaissance ; généreux Sidney , qu'elle remplisse tout mon cœur : c'est peu que ce cœur pour tout ce que je vous dois ! Mon cher fils , répond l'Anglais en le serrant contre sa poitrine , je partage pour vous les sentimens de votre père ; encore une fois , mon projet est de m'occuper de votre bonheur ; tout le mien y est attaché ; & seriez-vous heureux , si vous ne possédiez pas ce

que vous aimez ? Croyez , mon ami , que je connais l'amour , & ses charmes , & ses peines ; j'ai trop de sensibilité pour ne pas me pénétrer de votre situation ; je retourne incessamment en Europe ; je ferai un voyage à Paris , & je vous y accompagnerai.

Sidney fit connaître aux deux Volsans le généreux Indien qui avoit rendu la vie au père. Le Banián étonné de la chaleur qu'ils mettoient dans leurs remerciements , se contenta de leur dire avec cette noble simplicité qui rend la vertu si aimable : Eh ! qu'ai-je fait pour mériter ces transports de reconnaissance ? Est-ce que dans votre Europe la première des actions n'est pas de secourir les malheureux ? C'est moi qui dois vous remercier ; vous m'avez offert l'occasion de goûter le plus pur des plaisirs , de soulager mon semblable ; notre pitié s'étend sur tout ce qui existe ; les plus vils animaux ont droit à notre bienfaisance. Mais votre religion est différente de la nôtre, interrompit le jeune Volsan ! Pensez-vous , reprend le Banián , que Brama nous ordonne d'être inhur-

main ? & quelle religion pourroit condamner la nature ? Assurément vous n'êtes pas assez chéri du ciel pour croire à la purification du Gange , & aux cinq paradis ; les clartés immortelles de Wistnou ne se sont point manifestées à vos yeux ; vous n'êtes point au nombre des enfants prédestinés de Périmal : mais quand ce vieillard ( il montrait le vieux Volsan , ) eût été le rebut de l'Inde , au nombre de ces ignobles *Halachores* , ces justes objets de notre mépris , j'aurois volé au secours de cet infortuné ; je lui ai conservé les jours : je suis payé de mort

*De Périmal.* C'est une des premières divinités des Indiens : ils l'adorent sous la forme d'une perche ou d'un mât extrêmement élevé. On connaît toutes les absurdités de leur croyance ; ils regardent l'eau du Gange comme très-propre à tous les genres d'expiations , ainsi qu'aux ablutions les plus salubres. Ceux qui en mourant peuvent avoir la consolation de recevoir sur leur visage de l'urine de vache , ne laissent aucun doute sur leur félicité future : *ô cæcas hominum mentes !*

*De ces ignobles Halachores,* c'est la caste la plus méprisée dans l'Inde ; ils sont chargés de balayer les maisons ; ils vivent du reste des aliments sans choix ni distinction ; ils sont assez maudits de Brama pour manger de la chair de porc , & pour employer les ânes à porter les immondices ; l'âne est aux yeux des Indiens un animal souillé , &c.

bienfait : j'ai rempli mon devoir d'homme ; j'ai fait du bien. Je prie seulement Brama d'achever son ouvrage ; c'est lui qui m'a guidé vers cette caverne ; puisse - t - il vous appeler tous deux à lui ! Au reste , votre erreur ne vous fera jamais rien perdre des sentimens que l'humanité vous doit ; je vous rendrois service en vous plaignant ; c'est au ciel à deffiller les yeux des aveugles , & à nous à leur prêter le bâton qui peut les soutenir , à leur tendre la main ; il n'y a que des méchants qui les poussent dans le précipice ; la justice & la grandeur appartiennent aux Dieux , & la bonté aux hommes.

Les deux Français écoutoient avec admiration cet Indien respectable ; ils se lièrent avec lui , ainsi que Sidney ; enfin ils quittent ces riches contrées , & reprennent le chemin de l'Europe.

Sidney surprit plusieurs fois le jeune Volsan qui regardoit la mer avec mélancolie , & en laissant couler des larmes. L'image de Julie revenoit toujours plus puissante dans

son ame ; loin de ressentir une joie secrète à la vûe des bords qui l'approchoient de sa patrie , il laissoit éclater une tristesse plus sombre. Où vais-je , se disoit-il ? en Europe , en France , pour être le témoin du bonheur d'un autre qui possède tous les charmes de Julie , & qui en est aimé ? Et ne devois-je pas plutôt m'éloigner pour toujours d'une patrie ingrate qui va m'être encore plus odieuse ? ne devois-je pas suivre en Angleterre mon cher bienfaiteur ? &... je ne reverrois pas Julie ?.. je n'aurai pas la force de la fuir ; non , je ne la fuirai point ; j'irai... malheureux ! n'es-tu point las d'avoir épuisé toutes les infortunes ? quelle fureur te précipite au devant du coup assassin qui t'attend ?.. & si Julie n'étoit pas mariée !.. pourrois-je devenir son époux ? est-ce à moi d'abuser des bontés de Sidney ? n'est-ce pas être ingrat que de mettre sa bienfaisance à de nouvelles épreuves ?

Il prononçoit à haute voix ces dernières paroles. Non , lui dit Sidney qu'il n'a-

voir point apperçu , & qui vole à lui pour l'embrasser , non , vous ne devez pas craindre de fatiguer l'amitié d'un homme que vous avez obligé , en lui présentant les moyens de se livrer à sa sensibilité ; & quel plus doux plaisir , mon cher Volsan , que celui d'être utile ? puisse Julie n'avoir point encore formé d'engagement ! vous serez en état de lui offrir votre main , c'est moi qui vous l'assure. Volsan ne peut que regarder ce modèle de générosité , & laisser couler des pleurs : — Vous êtes donc une créature céleste ! Je suis votre ami , répond Sidney en le pressant encore dans ses bras.

Ils arrivent à Paris. Le jeune - homme emporté par l'amour , court à la demeure de Julie : il apprend que le père est mort , & que la mère & la fille se sont retirées en province ; il s'empresse de sçavoir si Julie est mariée ; on ne peut lui donner d'éclaircissement sur cette nouvelle circonstance. Ses premières idées ne s'arrêtent que sur une fatale image : Julie l'a oublié !



Julie en aime un autre ! un autre est son époux ! tous ses pressentiments lui confirment cet excès du malheur. Mais pourquoi ont-elles quitté Paris ? avec la fortune dont elles jouissoient, ne devoient-elles pas rester dans la capitale ? Julie aura cédé à l'amour ; son mari l'aura emmenée avec sa mère dans le fond d'une province, où il fait tout son bonheur de ne vivre que pour son épouse, de l'adorer uniquement ; & quel autre sentiment peut faire naître Julie ? l'univers entier disparaît devant elle ; lorsqu'on possède Julie, que peut-on voir ? que peut-on désirer ?

C'étoient-là les réflexions accablantes où se plongeait le malheureux Volsan : il ne veut cependant pas se refuser la moindre lumière sur sa funeste destinée. Il y a des moments où il se représente Julie dans le tombeau ; & alors il aimeroit mieux qu'elle fût vivante, dût-elle être dans les bras d'un rival heureux : un véritable amour ne connaît point de bornes dans ses sacrifices.

Volsan avoit fait des perquisitions ; rien ne  
peut

peut l'éclairer sur le sort de Julie & de sa mère ; il ne sçauroit cacher sa douleur aux regards paternels & à ceux du plus sensible des amis. Les douceurs de l'amitié , les tendresses du sang ne suffisent donc point à la satisfaction du cœur humain ! & n'appartient-il qu'à l'amour de nous faire saisir cette ombre de bonheur que nous poursuivons sur la terre ?

Il désespéroit de réussir dans ses recherches ; il étoit un jour abandonné à sa sombre mélancolie. Quoi ! monsieur , lui dit-on , vous êtes à Paris ! Il lève les yeux , & démêle dans les traits de la personne qui lui parloit , une vieille domestique qu'il avoit connue au service de Julie. — Angélique ! qu'as-tu fait de ta maîtresse ? sans doute un époux... Il n'a pas la force de continuer ; toute son ame s'élançoit , si l'on peut s'exprimer ainsi , au devant de la réponse... — Ah ! monsieur ! N'achève pas , s'écrie Volsan. Il s'arrête , & est prêt à tomber de faiblesse. Voilà , reprend-il , le coup que je craignois tant ! & en pouvois-je dou-

ter? Dis-lui, Angelique, dis lui... jamais je ne cesserai de l'aimer , & ... du moins est-elle heureuse? son bonheur... son bonheur sera le mien. Que voulez - vous dire , monsieur , répart Angelique en montrant un air affligé? vous parlez de mariage! vous ignorez donc l'état de mademoiselle! elle est réduite à la plus affreuse pauvreté... — Julie malheureuse ! Angélique , que je cours à ses pieds ; je conserverai ses jours ; elle m'en est mille fois plus respectable , plus chère... quels lieux habite - t - elle ? Sa mère... — Elles s'étoient d'abord retirées en Normandie , dans la petite ville de \*\* : elles ont perdu une pension que leur faisoit un de leurs parents , & elles sont revenues à Paris cacher leur indigence. J'ai eu le bonheur de les retrouver ; je desirois bien leur être d'une plus grande utilité , poursuit-elle en laissant échapper quelques pleurs : mais je leur donne tous mes soins , toute mon ame : hélas ! elles sont bien à plaindre ! Vous ne sçaviez donc pas que monsieur étoit mort , & qu'un dérangement

dans ses affaires a entraîné la ruine totale de sa fortune?

Cette domestique entre dans plusieurs autres détails ; Volsan apprend que la mère & la fille sont obligées de vivre du travail de leurs mains , & que Julie , au milieu de tant d'infortunes ne l'a point oublié , & même prononce toujours son nom avec des témoignages de regret & de tendresse. Il eut succombé à des nouvelles si affligeantes , sans son impatience de voler aux genoux de Julie & de la secourir : — Allons , ma chère Angélique , montre - moi le chemin. — Comment, monsieur ! — Que je les voye , que je tombe à leurs pieds ; que j'adoucisse le triste sort de tout ce que j'aime. — Permettez, monsieur... — Je ne veux rien entendre , volons. — Du moins différez votre visite de quelques moments. — De quelques moments ! y penses - tu ? Julie malheureuse !.. ah ! mon ame a déjà devancé mes pas. — Que j'aie le temps , monsieur , de prévenir mes maitresses , & ensuite j'irai vous avertir.

Tous ces retardemens ne font qu'enflammer le jeune Français ; chaque minute qui lui dérobe la présence de Julie lui paraît un délai insupportable ; enfin il convient avec Angélique qu'il l'accompagnera jusqu'à la porte de leur réduit , & qu'il n'entrera, que lorsqu'elle sera venue de la part de Julie & de sa mère lui en accorder la permission.

Volsan la suit avec tout l'empressement que la généreuse envie d'obliger peut ajouter aux transports de l'amour ; ils s'arrêtent dans une rue détournée , montent au cinquième étage. Cette fille heurte doucement à une porte qu'on lui ouvre aussi-tôt ; Volsan prête une oreille attentive ; tout son cœur est livré à mille agitations différentes. Dans quelle situation retrouve-t-il Julie ? un tel séjour peut-il être sa demeure ? Julie que tout sembloit appeler à l'éclat de l'opulence & du rang , être précipitée dans cet abîme d'infortune ! mais il est aimé ; il pourra adoucir ses peines. Il entend ces mots : — Ma chère Angélique , nous appor-

rez-vous quelque nouvelle consolante ? — Je ne me suis point acquittée de ma commission, mademoiselle. — Et quelle raison... — Je n'ai pas eu le temps de poursuivre ma route ; j'ai rencontré... vous ne vous y attendez ni l'une ni l'autre ; seriez - vous fâchées de revoir monsieur Volfan ? Volfan, s'écrie Julie ! tu sçaurois... Il vous aime toujours, interrompt Angélique. Il m'aimeroit, répond Julie en jettant un cri ! Volfan ! Ah ! sans doute il ignore notre adversité...

Volfan ne la laisse pas achever ; il pousse avec vivacité la porte, & court se jeter aux pieds de Julie qui étoit tombée évanouie dans le sein de sa mère , immobile elle-même d'étonnement & de joie. — Non , je n'ignore point vos malheurs , divine Julie ; ce sont de nouveaux titres pour mériter mes respects , mes adorations , & ils vous rendroient encore plus chère à mon cœur , si je pouvois vous idolâtrer davantage. Monsieur Volfan, dit la mère ! est-il possible ?.. ah ! monsieur, vous nous revoyez dans un état bien différent de celui où

70 *SIDNEY ET VOLSAN,*

vous nous avez laissées ! — Je vous revois plus dignes que jamais de mes hommages, de ma vénération ; vous êtes aussi des victimes du caprice & de l'ingratitude de la fortune !

Julie avoit repris ses sens. On n'exprime point les transports de deux cœurs réunis par l'amour le plus vif & le plus tendre , & que lie encore davantage le nœud du malheur. Rien n'égale une passion cimentée par le temps & à l'épreuve de l'infortune ; il entre même dans ces attachements une fierté d'ame , & une noblesse de sentiment qui prêtent de nouvelles forces à la tendresse , & la mettent à l'abri du changement & de l'inconstance. — Quoi ! c'est vous , Volsan , c'est vous qui venez nous consoler ! votre présence ne nous fait point rougir ; jugez combien nous vous estimons ! Volsan , nous avons perdu tous nos amis ! & voilà le seul cœur dans l'univers qui se montre sensible à nos chagrins. Julie , en disant ces mots , tendoit son bras à Angélique qui le couvroit de baisers & de lar-

mes. Vous avez perdu tous vos amis , repris Volfan , vous si digne d'être aimée , d'être adorée ! les perfides !... divine Julie , n'y auroit-il que moi qui sçusse aimer ?

Ces deux infortunées racontent à Volfan , toutes leurs disgraces : méconnues de leurs parents , secourues par un seul qui venoit de mourir , livrées à l'indigence la plus dure , la plus humiliante , elles n'avoient point de sein qui s'ouvrit à leurs plaintes. Votre présence , ajoute Julie en s'adressant à son amant , nous fait oublier notre cruelle situation ; vous le voyez : je suis obligée de travailler pour soutenir les jours de ma mère , & les miens qui lui sont nécessaires ; c'est Angélique qui va vendre mes travaux , & qui nous en rapporte le prix. Volfan se prosterne devant elle : — Laissez-moi baiser avec vénération ces mains si respectables ; que je les arrose de mes pleurs. Ah ! Julie , que dans cette situation vous êtes bien plus élevée à mes yeux , que lorsque vous étiez environnée des prestiges de la fortune ! Julie secourant sa mère , sera tou-



jours l'objet de mes adorations , ma divinité. Il se lève avec transport : — Mes chères amies , pardonnez-moi cette expression : espérez... j'adoucirai votre sort... mon cœur est le vôtre ; j'ai un ami... je vous arracherai à cet état affreux.

Volsan court à son père qui étoit avec Sidney : — Mon père... mon père... & vous mon sublime ami , j'ai trouvé... j'ai vû Julie. Il s'élance dans les bras de Sidney : — Mon cher bienfaiteur ! elle est malheureuse ; & à ces mots , il fond en sanglots. Il reprend la voix , & expose tous les détails de leur triste situation. C'en est assez , interrompt Sidney ; mon ami , éloignez ces fâcheuses images ; vous avez toujours le dessein d'épouser Julie ? — Eh ! monsieur , mon cœur auroit-il pu changer ? épouser Julie ! je l'élèverois sur le trône du monde , si la fortune m'y plaçoit : mais comment unir nos destinées ? nous ne devons , ô ciel ! connaître d'autres liens que la chaîne du malheur. Si du moins je pouvois les retirer de cette horrible indigence ! Et avez-vous douté que  
vous.

vous le puissiez , répond notre honnête compatriote ? oubliez-vous que Sidney est votre ami ?

Jamais Sidney n'avoit été plus tendre & plus caressant ; vingt fois il embrasse Volsan & son fils ; il les regardoit avec cet intérêt si puissant qu'inspire l'amitié. Souvenez-vous , leur dit-il en leur prenant à tous deux la main , que c'est vous qui m'avez obligé. J'ai pu être de quelque utilité à deux amis dignes de ce nom ; c'est le comble du bonheur ; & je vous le dois. Daignez m'aimer : voilà ma récompense ; en est-il une qui touche davantage ? Que Sidney soit toujours dans votre cœur ! me le promettez-vous ? Les deux Français ne répondent que par leurs larmes. Le mien , continue-t-il , vous sera sans cesse ouvert ; vous aurez en Angleterre , ( s'adressant au vieillard ) un fils tendre & respectueux ; & vous , mon cher Volsan , le frère & l'ami le plus zélé.

Avant que de les quitter , il les presse encore contre son sein , en leur disant : ô

mes amis ! que vous m'avez rendu heureux !

Le lendemain matin nos deux Français se préparoient à voler chez le digne Sidney ; le jeune Volsan reçoit cette lettre :

« Mes affaires me rappellent dans ma patrie ! J'ai voulu nous épargner à tous trois » l'appareil d'une douloureuse séparation ; » ma sensibilité cependant me trahissoit , & » elle n'a jamais été plus vive qu'au moment où je vous quitte. Peut-être , mes » amis , ne nous reverrons-nous plus ! Ce » qui me console , c'est que je pars en vous » laissant quelques faibles témoignages d'une » amitié que j'emporterai au tombeau. Si » je meurs , que je revive dans votre souvenir ! Mais ce n'est pas à moi de faire » couler vos pleurs ; l'amitié est le plus doux » spectacle pour le Maître suprême , & en » faveur de ce sentiment , il permettra que » je jouisse encore de votre présence , & » que je puisse vous donner de nouvelles » preuves de mon attachement. Jeune Volsan , c'est à vous que je m'adresse : vous » êtes sage , instruit par le malheur ; il vous

» fera donc plus aisé d'être raisonnable , &  
 » de sentir le prix de cette médiocrité dé-  
 » cente , le partage des vrais plaisirs & des  
 » vertus; épousez Julie ; avez-vous pu croi-  
 » re , mon ami , que je ne fusse pas em-  
 » pressé de hâter cet engagement , sans le-  
 » quel il n'y auroit point de bonheur pour  
 » vous ? Je sçais trop combien l'amour hon-  
 » nête est nécessaire à un cœur sensible : je  
 » l'ai éprouvé ; & cette consolation m'est  
 » retirée pour la vie. Mais il s'agit en ce  
 » moment de votre félicité : vivez avec vo-  
 » tre père , qui est votre ami ; ne formez  
 » qu'une famille de gens estimables qui ser-  
 » vira d'exemple aux hommes. Je vous au-  
 » rois prié de me présenter à Julie & à sa  
 » mère ; j'ai craint que ma vûe ne leur fût  
 » pas aussi agréable , que la leur m'eût in-  
 » téressé ; elles sont dans l'infortune , & l'ad-  
 » versité exige des égards & des circonf-  
 » pections qui sont connus de vous. Adieu ,  
 » je vous aimerai en quelque pays que le  
 » sort me jette ; vous recevrez de mes nou-  
 » velles ; donnez-moi souvent des vôtres ;

» parlez-moi de votre amitié, de votre ten-  
 » dresse, de votre situation, & ne me par-  
 » lez jamais de reconnaissance : eh ! c'est  
 » moi qui en suis pénétré. Je vous dois tout,  
 » si vous m'estimez assez pour regarder de  
 » faibles bienfaits comme votre propre bien.  
 » Adieu encore une fois. Votre ami, SIDNEY.

*P. S.* » Je vous recommande cette pauvre  
 » Angélique ; elle mérite d'avoir quelque  
 » part à nos attentions. »

Volsan n'a pas achevé de lire la lettre ;  
 qu'un inconnu lui remet de la part de Sid-  
 ney trois mille livres sterling.

Le jeune homme & le vieillard restent  
 sans pouvoir proférer une parole, accablés  
 des bontés de leur ami. Le fils s'écrie  
 le premier : ô cœur céleste , tu te dé-  
 robes à nos adorations ! c'est altérer tes  
 bienfaits que de nous priver de la dou-  
 ceur de nous prosterner à tes pieds, de  
 t'idolâtrer comme le modèle des bien-  
 faiseurs ; va , nos cœurs te suivront par-  
 tout. Quel homme, disoit le vieillard ! mon  
 cher enfant, ce n'est point un être de notre

espèce ! Sidney ! nous ne pouvons mourir de reconnaissance à vos genoux !

Il est inutile de nous arrêter sur tous les transports avec lesquels le jeune Volfan courut chez sa maitresse ; il s'enivre du bonheur de faire celui de tout ce qu'il aime ; il contente l'amour , la nature ; il épouse Julie , achète un petit bien de campagne , où il va demeurer avec sa femme , son père & la mère de Julie ; Angélique fut au nombre des heureux qu'avoit faits Sidney. Le jeune Volfan qui joignoit à un cœur sensible l'esprit d'un sage , s'étoit mis à la tête d'une manufacture dont le produit passa ses espérances. Chaque jour , chaque moment ajoûtoit à leur fortune comme à leur félicité & à leur gratitude ; ils bénissent l'Etre suprême & Sidney dans tout ce qu'ils possèdent ; tout leur parle , tout les entretient , tout les enflamme pour leur bienfaiteur. Alors le jeune Volfan lève les yeux vers le ciel , reconnaît que le malheur a son terme , que les vertus ont même leur récompense sur la terre , qu'il est enfin des

hommes qui honorent l'humanité, & dans les traits desquels on reconnaît ce modèle divin, si défiguré dans la plûpart de ses images.

Sidney remplissoit fidèlement sa promesse : il écrivoit souvent à ses amis dont les réponses étoient pleines du sentiment le plus vif & le plus pur ; ils ne recevoient jamais assez-tôt de ses nouvelles ; ils accusoient la lenteur des courriers. Quelle fut leur douleur, lorsqu'ils apprirent que Sidney faisoit un second voyage aux Indes ! Il étoit impossible que leur commerce épistolaire subsistât avec la même exactitude. Ces cœurs si attendris, si reconnaissans, sont saisis d'alarmes ; ils tremblent sans cesse pour leur ami : il est l'unique objet de leurs conversations, de leurs pensées. Les papiers publics sont leur seule lecture ; la moindre circonstance d'un naufrage les frappe de terreur pour Sidney ; leurs ames, si l'on peut le dire, traversent avec lui les mers, envisagent le danger dans chaque vague, sont impatientes de le voir arriver au port ; tous

les Anglais étoient devenus leurs concitoyens ; leur famille. Une lettre qu'ils reçurent de Sidney leur fit goûter une joie inexprimable ; ils l'arrosèrent de leurs pleurs ; la portèrent vingt fois à leurs bouches ; le jeune Volsan la mettoit continuellement dans son sein. Il semble , disoit-il , que ce soit mon ami que je tiens contre mon cœur ; cet écrit s'anime , il me parle , il ressent mes témoignages d'amitié ! ô Sidney , quel long intervalle nous sépare ! que nos cœurs de si loin ne peuvent-ils s'entendre , s'approcher ! Sidney ! quand pourrai-je te serrer dans mes bras ? je ne t'ai point assez dit , non , tu ne sçais point assez combien tu nous es cher , combien nous t'adorons !

La bonne Angélique mêloit ses transports à ceux de ses maîtres ; elle répétoit souvent en joignant les mains , & les levant au ciel : ce monsieur Sidney pour un Anglais , est un homme excellent ! je prie Dieu de tout mon cœur qu'il le conserve ; il est bien digne de se convertir !

Des nouvelles de Sidney se font atten-



dre : nos Français sont en proie à toutes les agitations de l'incertitude ; leurs craintes, leur trouble augmentent ; ils se livrent à de noirs pressentiments ; ils s'alarment d'après les vaines illusions des songes : la sensibilité conduit quelquefois à la faiblesse ; les cœurs tendres ne sont jamais rassurés : ils ont les yeux continuellement ouverts sur des dangers , où les indifférents s'endorment dans une pleine sécurité.

Les appréhensions de cette famille reconnaissante ne furent que trop justifiées : la foudre vient les anéantir : ils apprennent que Sidney n'est plus.

Il n'est pas possible de peindre les horreurs de cette situation : le jeune Volsan tombe sur la terre , en poussant un cri ; la femme éplorée est expirante sur le corps de son mari qu'elle s'efforce , au milieu des sanglots , de rappeler à la vie ; leurs enfants les entourent en pleurant , tandis que le vieillard immobile , la tête appuyée sur les mains , versoit des torrents de larmes. Une désolation générale est répandue dans

la maison ; le fils r'ouvre les yeux & les referme ; le nom de Sidney étoit la seule parole qui échappoit à son morne désespoir. Son épouse lui montrait sa famille qui n'avoit d'appui que lui : il les repoussoit avec fureur , & faisoit signe qu'il ne vouloit plus que mourir. Sans cesse on ramenoit ses enfans dans son sein ; Julie à ses genoux le pressoit de vivre pour leur conservation , lui parloit de sa tendresse ; il sort de cet accablement pour traîner une mélancolie ténébreuse ; il observoit un silence farouche , & cherchoit les lieux les plus écartés. Vouloit-il proférer quelques mots , sa voix expiroit sur ses lèvres ; il ferroit avec un lugubre gémissement sa femme & ses enfans dans ses bras ; ensuite il lançoit un regard furieux au ciel, comme pour lui reprocher la perte de son ami ; son père frappé de cette foudroyante nouvelle , étoit , depuis ce moment , malade , & demandoit avec instance d'aller rejoindre au tombeau leur malheureux bienfaiteur ; Volsangouôit pourtant quelque con-

solation à mêler ses larmes aux siennes ; ils se représentoient mutuellement tout ce que Sidney avoit fait pour eux , & toujours avec des regrets plus amers. Julie partageoit le profond chagrin de son mari.

Il s'étoit un jour enfoncé dans un bois voisin de la grande route , s'abandonnant à la rêverie, la tête baissée vers la terre, & affaibli sous le poids de l'affliction. L'aspect des campagnes , des bois sur-tout, semble être un spectacle réservé aux regards de la tristesse ; la sombre verdure des arbres lui offre un appareil convenable à l'espèce de deuil dont elle cherche à s'envelopper ; tous ces témoins muets paraissent s'animer pour ressentir ses peines , pour recevoir le dépôt de ses larmes ; ces asyles solitaires prêtent à la mélancolie une teinte touchante , & lui font goûter une sorte de volupté à s'entretenir en silence de sa douleur & à s'en pénétrer.

Volsan se relève de son anéantissement , emporté par une ame trop pleine qui brûloit de se répandre : il s'écrie d'une voix concen-

trée: Sidney! Sidney! je ne te reverrai plus! quoi! je ne te reverrai plus! je ne pourrai plus te presser contre ce cœur, qui n'est rempli que de ta perte! Les vertus n'affranchissent donc point de la mort! toi, l'honneur de l'humanité, tu lui es enlevé! pour jamais! Ah! mon ami, mon tendre ami, que ne puis-je mourir cent fois pour te rendre l'existence, pour te voir, t'embrasser un seul instant, pour te dire encore combien tu m'es cher! Hélas! je ne te l'ai jamais dit avec ces transports qui font aujourd'hui mon supplice; non, je ne te l'ai jamais dit assez, & comme je le ressentais! Ame angélique, m'entends-tu du haut des cieux? tu ne peux être dans un autre séjour; eh! sur la terre, qui ressembloit plus que toi à l'Être suprême? Il est juste: il ne nous auroit pas accordé l'immortalité, que tu jouirois de cette récompense! Sans doute il t'aura reprise dans son sein! eh! n'en étois-tu pas une des émanations les plus pures? Abaisse tes regards sur moi; vois mes larmes, celles d'une famille entière dont tu

84 *SIDNEY ET VOLFAN,*

étois le créateur, les délices... & tu n'es plus!.. si du moins j'étois assuré que mes regrets, mes pleurs pussent parvenir jusqu'à toi... ô mon cher Sidney !

Il est dans tes bras, dit quelqu'un qui se précipite au cou de Volfan ; — Sidney!.. (& en effet c'étoit lui-même) c'est tout ce que peut dire Volfan. — Oui, c'est ton ami, mon cher Volfan, qui accourt du bout du monde pour jouir du spectacle de l'amitié, & goûter de nouveaux plaisirs, t'offrir de nouveaux services.

Volfan revenu à lui, retombe dans les bras de son bienfaiteur : — Sidney ! je ne vous ai point perdu ! c'est vous ! c'est vous, ami adorable ! — J'ai été sur le point de succomber à une maladie ; le faux bruit de ma mort s'est même répandu pendant quelques jours ; le ciel sans doute m'a retiré du tombeau pour t'aimer encore plus tendrement ; je te suis donc toujours cher ? Volfan ne peut que le serrer contre sa poitrine avec un nouveau transport, & l'inonder de ses larmes. Sidney continue : je te cherchois ;

Un payfan m'a dit que tu étois dans ce bois , & je me suis fait un plaisir de te surprendre ; me le pardonneras-tu ? Volfan s'élançe des bras de Sidney : — Il faut que vous voyez votre ouyrage , que vous recueilliez le prix de vos bienfaits , que mes enfans... ils sont les vôtres... ( Il appelle un de ses domestiques que le hazard conduisoit vers cet endroit ) Cours vite chez moi . . . mon bienfaiteur . . . il nous est rendu ! .. il nous est rendu ! .. qu'on vienne se jeter à ses pieds , mon père , ma femme , mes enfans , Angélique ... Non , interrompt Sidney , c'est moi qui vole au - devant de ta chère famille.

Et auffi-tôt il précipite ses pas vers la maison de Volfan.

Ils entrent dans l'appartement du vieillard qui veut parler : il reste la bouche ouverte , & n'a que la force de tendre ses bras languissans à Sidney. Une femme charmante & modeste qui n'avoit pas vingt-cinq ans , trois enfans dont le plus âgé à peine en avoit six , le jeune Volfan , Angélique même,

tous courent au généreux Anglais, embrassent ses genoux , les arrosent de larmes ; on n'entend que ce mot , le seul que l'ivresse de la sensibilité permette d'articuler : notre cher bienfaiteur ! Sidney les relève avec toute l'effusion de son ame bienfaisante , les presse dans ses bras , contre son sein ! Ma chère femme , mes chers enfants , s'écrie Volsan , vous voyez votre véritable époux , votre véritable père ! voilà l'auteur de vos jours , de ce bonheur si pur dont vous vous remplissez ! rendez-lui vos hommages ; prosterner-vous devant lui ; c'est l'image de l'Être suprême... ô mon cher Sidney , ressentez-vous bien la joie de la bienfaisance ? enivrez-vous à longs-traits de ses douceurs.

Sidney donna des éloges à la beauté simple & intéressante de Julie ; c'étoit la vertu qui avoit pris les traits de l'amour ; il soulevoit dans ses bras ces innocentes créatures , ces enfants qui l'accabloient de leurs naïves caresses ; ils lui sourioient avec ce charme ingénu , qui n'appartient qu'aux premiers beaux jours de cet âge heureux ;

fainé lui dit de ce ton enfantin , animé de tant de graces : monsieur , mon bon papa nous avoit bien recommandé de prier Dieu pour vous ; nous lui demandions sans cesse qu'il vous fit vivre long-temps , & nous pleurions de ce qu'il n'avoit pas exaucé notre prière ; que nous allons le remercier ! vous êtes notre père aussi !

Quel hommage , quelle volupté pour l'ame sensible de notre cher Breton ! il étoit aisé de s'appercevoir que toute la famille de Volfan se faisoit une occupation sérieuse de la reconnaissance.

Sidney passa quelques semaines avec ses amis ; il leur confia l'état de son cœur ; il n'avoit qu'une fois en sa vie connu la passion de l'amour : au moment d'épouser l'objet de son attachement , la mort étoit venue l'enlever à sa famille ; il ajouta qu'il éprouvoit une espèce de satisfaction à lui donner d'éternels regrets , & à pleurer sur sa mémoire. Malheur , disoit-il , à qui ignore le plaisir de répandre des larmes ! Mon ami , ( il s'adressoit à Volfan ) c'est cette conformité de sentiments qui m'a lié encore da-



vantage à vous ; j'envisageois ma malheureuse amante dans votre épouse ; si l'amour ne se fût pas fait sentir à mon ame , peut-être mon amitié eût-elle été moins vive & moins délicate : quiconque a sçu chérir une maitresse , est disposé à ouvrir son cœur à un ami

Les moindres paroles de Sidney produisoient un intérêt qui attachoit toujours plus. Le vieillard reprit sa santé & en quelque sorte la vigueur de la jeunesse ; son fils entra avec l'Anglais dans le détail de ses affaires.

Vous vous ressouviendrez qu'à notre exemple il avoit embrassé la profession de commerçant ; il étoit Français & gentilhomme , & il avoit le courage de ne pas rougir de cet état qui est plus noble que le méprisable personnage d'être subalterne , le rebut des antichambres de la grandeur & de la fortune.

Chaque jour , Sidney goûtoit dans cette maison de nouveaux plaisirs. Volsan fit plus que de lui présenter un fidèle tableau de son

son heureuse situation ; il lui exposa son ame entière , lui montra la tranquillité dont elle jouissoit. Ce n'étoit plus ce farouche misantrope , l'ennemi de la race humaine : c'étoit un sage instruit & fortifié par la leçon du malheur , qui remercioit incessamment Dieu & Sidney , & qui envisageoit chaque objet dans son véritable point de vûe ; il ne haïssoit plus les hommes ; il les plaignoit , & leur pardonnoit en faveur du bienfaisant Anglais. Comment auroit-il pû s'irriter contre une espèce qui avoit produit Sidney ? Son bonheur étoit au comble : la fortune de sa sœur s'étoit dérangée au point d'avoir été contrainte de recourir à sa générosité , & il avoit joui de la plus douce des vengeances : il l'avoit obligée. Sa maison respiroit la noble simplicité de son ame ; l'art n'y étouffoit point les beautés de la nature ; on y voyoit une bibliothèque peu nombreuse à la vérité , mais composée de livres choisis , tels que les *Essais* de Montaigne , les *Caractères* de la Bruyère , *Télémaque* , le *Spéctateur*

anglais, &c. Molière & la Fontaine y tenoient le premier rang parmi les écrivains utiles. Tout ce qui contribue à développer les devoirs de la morale, & à la faire aimer, se trouvoit dans cette bibliothèque que n'avoient point grossie le desœuvrement & le faste. Volsan pensoit de même que les Chinois qui rejettent toutes les autres connaissances pour la science de l'homme : c'est à cette étude qu'ils bornent leur application, & c'est la seule qui leur paraisse digne de fixer l'attention d'un être raisonnable. Le jardin de notre vrai philosophe répondoit assez à ses goûts littéraires ; il ne renfermoit point de ces plantes d'ornement

---

*Molière & la Fontaine.* On ne peut assez redire que Molière & la Fontaine de tous nos écrivains sont peut-être les raisonneurs les plus solides, & conséquemment les plus nécessaires à notre instruction ; c'est l'homme même qu'ils nous présentent ; le Misanthrope seul est un chef-d'œuvre de vraie philosophie, & il n'y a point dans tous les traités volumineux & ampoulés de nos pédagogues de sagesse ; un tableau qui nous offre les avantages & les douceurs d'une vieillesse vertueuse avec autant d'énergie & de vérité que la fable de Philémon & de Baucis. Je ne parle pas des autres fables de ce grand homme, que l'on peut appeler dans leur genre autant de petits drames parfaits, & dont la morale semble être dictée par Socrate lui-même.

que l'on acquiert à grand frais , & qui n'ont d'autre mérite que d'être les productions d'un sol étranger : il n'offroit que les présents de notre agriculture , cultivés avec soin , & sur-tout ceux qui sont nécessaires à la nourriture & à la santé. Au bout d'un parc , étoit un bouquet de saules planté sur les bords d'un petit ruisseau qui alloit se perdre dans une espèce de souterrain , & dont la chute formoit un bruit sourd & mélancolique. C'étoit-là ce que Volsan appelloit *sa Solitude; l'École de l'Homme*; il y venoit tous les jours, (pour nous servir de ses expressions) *réparer son ame, s'élever, & se remplir de la reconnaissance qui l'attachoit à son cher Sidney*. Non , disoit-il souvent à sa famille, on n'est jamais plus sensible que lorsqu'on a l'avantage de vivre dans la retraite; les facultés d'une ame isolée s'étendent & s'affermissent par l'épreuve de la réflexion; les gens du monde ne savent point aimer; les passions sublimes & courageuses ne naissent & ne se nourrissent que dans le silence & dans la méditation profonde. Un

cœur qui peut goûter la jouissance de lui-même, est nécessairement porté à la pure amitié & à la vertu.

Volsan n'oublioit pas dans ce qu'il nommoit sa tâche journalière, le soin de visiter les malheureux, de distribuer des aumônes. Mais sa générosité ne s'arrêtoit point à ces actes de bienfaisance : il soulageoit peut-être davantage les infortunés, en les invitant à lui détailler leurs peines ; il ouvroit son sein à toute l'effusion de leurs plaintes ; il les consolait & pleuroit avec eux, & leur faisoit regarder la religion comme la première source des remèdes contre le malheur. Qu'il parloit avec transport de la divinité ! qu'il se plaisoit à peindre sa grandeur, sa bonté, sa clémence ! c'étoit un fils tendre qui répandoit l'amour dont il étoit pénétré pour son père. Alors Volsan s'élevoit au-dessus de l'homme ; on eût dit qu'il étoit entré dans les secrets du Créateur suprême : tant il présentait avec chaleur & avec noblesse la grande chaîne de ses bienfaits, & les divers rapports qui forment de cet univers un tout

merveilleux ! Il se faisoit sur-tout une loi invariable du moindre de ses devoirs ; ses plus doux plaisirs étoient d'honorer la vieillesse de l'auteur de ses jours , de lui rendre moins effrayantes les approches du tombeau , d'aimer sa femme , de s'occuper de l'éducation de ses enfans , sans les confier à des guides mercénaires , d'inspirer , en un mot , à ses domestiques comme à sa famille , toutes ses vertus , celles de son épouse , & leur tendresse unanime pour son généreux ami.

La veille du départ de Sidney , on apporta à la fin du dîner une cassette dont Volsan remit la clef à notre compatriote , en le priant avec instance de l'ouvrir. Sidney ne put se refuser à des sollicitations si pressantes : il ouvre , & voit plusieurs sacs de louis ; il est frappé d'étonnement. Volsan se jette à son cou : — Mon cher Sidney , voilà les trois mille livres sterlings que vous m'avez prêtées si généreusement ; cette somme m'a été profitable au point que je jouis , comme vous le voyez , d'un état qui remplit mes desirs. Oui , digne bienfaiteur ,

mes sentimens ne sçauroient trop éclater ; ma fortune , & bien plus , mon bonheur font votre ouvrage ; cette petite terre est à moi , & avec le produit de mon commerce , j'ai les moyens suffisans d'élever ma chère famille qui vous bénira jusqu'au dernier soupir ; & je puis faire du bien ! Excellentes créatures , s'écrie Sidney ! que vous méritez ce bonheur qu'il est permis à si peu d'hommes de connaître ! serois-je assez heureux pour y avoir contribué ? .. Mes amis ! c'est moi qui suis récompensé ! cet argent m'a trop rapporté , pour que je n'en paye pas les intérêts.

Aussi-tôt l'Anglais divise la somme en trois parts , & donne chacune aux trois enfans , en leur disant : mes petits amis , reprenez votre bien ; c'est la seule fois que vous désobéirez à votre père ; ne me refusez pas ; car vous me fâcheriez , & embrassez-moi.

Volsan , son père , sa femme veulent forcer Sidney de reprendre cet argent : il s'obstine dans ses refus , tire un diamant de son doigt , & le met avec vivacité à celui de

Julie : Madame , ajoute-t-il , mon cher Vol-  
 fan m'aime assez pour permettre que vous  
 portiez ce faible gage de mon amitié. Ce  
 présent étoit un diamant de cinq cent  
 guinées.

Le Français n'avoit pas la force de s'ex-  
 primer ; son ame succomboit sous l'excès  
 du sentiment. Quelle image ! quelle volupté  
 pour notre modèle de bienfaisance ! il s'é-  
 crie : eh bien ! mon digne ami , avouez  
 donc que tous les cœurs ne sont pas éga-  
 lement corrompus. Que j'aurois de joie de  
 vous avoir réconcilié avec le genre hu-  
 main ! Parce que la mer est exposée à des  
 tempêtes , qu'il s'en élève souvent des ora-  
 ges , me nierez-vous que la navigation n'ait  
 des jours calmes & agréables ? Si des vol-  
 cans , des inondations ravagent la terre ;  
 si sa surface est défigurée par des montagnes  
 d'une hauteur immense & surchargées d'une  
 neige éternelle , par des forêts impénétra-  
 bles qui semblent recéler les profondeurs  
 de la nuit ; si son sein déchiré offre des  
 précipices affreux , des cavernes lugubres ,



n'y voyez-vous pas de vastes campagnes couvertes de riches moissons, des collines parées de fleurs & de fruits, des bois délicieux qui tempèrent l'excessive chaleur ; des fleuves nourriciers qui apportent avec eux l'abondance & la vie, des étendues surprenantes de pays où l'œil est égaré de merveilles en merveilles, où la nature s'est pluë à répandre ses divers bienfaits, & nous sourit en quelque sorte, sous des aspects toujours plus attirants & plus variés ? Dussiez-vous ne rencontrer dans le monde entier qu'une seule créature vertueuse & compatisante, elle suffiroit pour vous faire aimer toute la race humaine. Volsan, les hommes sont plus insensés que méchants : ils ne sont dignes que de compassion ; la plupart des crimes viennent de leur faiblesse, & puis, quel sentiment pénible que la haine ! il est si naturel, si doux d'aimer, d'obliger ! Ah ! mon ami, interrogeons-nous bien : il n'y a point de plaisir au-dessus de la bienfaisance ; c'est le seul dont la jouissance soit pure & durable ; les autres sont bientôt évanouis ;  
leur

leur idée même est perdue pour la mémoire, ou quelquefois y laisse des traces affligeantes, & celui-là demeure & se nourrit éternellement dans notre ame. Vous avez eu à vous plaindre de vos parents, de vos sociétés qui se disoient vos amis, des grands, des gens de lettres, de ceux qui sont attachés aux autels : en concluez-vous qu'il est impossible de trouver un parent qui sente toute la force du sang, un ami véritable, un grand qui soit sensible & humain, un homme d'esprit dont la bonté égale la modestie, un vrai dévot qui mette en pratique tous les préceptes d'une religion émanée du ciel ? Que d'exemples, Volsan, s'offrent pour vous combattre, parmi nos Anglais, dans votre propre nation ! Locke, Newton se sont montrés par leurs vertus, supérieurs à leurs talents. Ils soulageoient la misère ; ils adoucissoient ces chagrins qui semblent se refuser à toute espèce de consolation ; ils étoient simples, parce qu'ils étoient grands & bienfaisants, & c'est le partage du génie. Il n'appartient qu'au bel-

esprit d'être insensible & orgueilleux : c'est une contrefaçon , l'ouvrage de l'art , au lieu que le génie n'est autre chose qu'une ame saine & robuste qui jouit de toutes les facultés ; les besoins sont des vertus ; l'ordre ne sauroit produire le vice. Pouvez-vous oublier que vous avez eu un Fénelon dont le cœur fut le chef-d'œuvre de l'humanité ? La différence des cultes ne nous a point empêchés de lui payer les tributs d'estime & de tendresse qui lui sont dûs. Est-

---

*La différence des cultes , &c.* L'immortel auteur de *Télémaque* a sans doute éprouvé combien la vertu réunie au talent a d'empire sur le cœur humain. Elle sait dompter les haines nationales qui sont les plus enracinées , & se concilier les ennemis les plus farouches. Marlborough & le prince Eugène , dans nos guerres malheureuses sur la fin du dernier règne , tandis qu'ils portoient par-tout le ravage , ordonnèrent qu'on respectât les possessions & les terres dépendantes de l'illustre archevêque de Cambrai ; ce nom seul si cher à l'humanité , étoit une sauvegarde pour qui-conque le prononçoit , & ce qui est plus étonnant , les soldats même n'avoient pas besoin de l'exemple & du commandement de leurs officiers , pour prendre en faveur du prélat ces sentiments de douceur & de vénération. Spectacle bien délicieux pour une ame vraiment philosophe ! lorsque les trois quarts de l'Europe étoient embrasés du feu de la guerre , il y avoit un petit coin dans la France qui , sous les seuls auspices du génie & de la candeur , goûtoit les avantages d'une paix inaltérable. O récompense du mérite préférable à toutes ces frivoles marques d'honneur qui

ce à moi de remettre sous vos yeux cet autre sage aussi estimable à qui votre pays doit s'enorgueillir d'avoir donné la naissance : Catinat ne fut-il pas un exemple rare de vertu, de bravoure & de modestie ? Combien chez les Français & les Anglais est-il encore de grands qui ne font éclater leur noblesse que par leur générosité ! que de riches qui répandent leur fortune sur les calamités publiques ! que de ministres des temples qui ne sont que les économes du bien des pauvres ! Ces bonnes

---

sont si peu réelles aux yeux de l'homme qui pense ! & que Fénelon devoit être touché d'un prix si flatteur, le seul, il est vrai, qui pût acquitter ce que la reconnaissance humaine lui devoit !

*Catinat.* Ce grand homme est peut-être le modèle des philosophes pratique, c'est-à-dire, du petit nombre des sages véritables, bien différents de ces charlatans sans pudeur qui osent s'arroger avec faste le nom de philosophes, & qui n'ont que le jargon & le pédantisme ambitieux de l'école. Catinat couvert de gloire, sçut fuir l'éclat, aimer la simplicité, pardonner à ses envieux, attendre en silence que son roi lui reprochât de ne l'avoir pas regardé comme son ami ; & l'on observera que c'étoit Louis XIV qui lui adressoit ces paroles. C'est à Saint-Gratien qu'il courut jouir de l'estime de lui-même ; il y cultiva ses jardins, y vécut jusques dans un âge avancé, la récompense de l'homme qui a mérité d'exister, & il a laissé une mémoire qui ne mourra jamais.

actions ne sont pas connues, parce que la vertu se cache : mon ami, il n'y a que le crime qui se montre, & qui, graces à l'imbécillité humaine, fasse parler de lui. Vous-même, dans une contrée éloignée, livrée à toutes les extravagances de l'idolâtrie, n'avez-vous pas éprouvé que l'empire de l'humanité s'étendoit par-tout ? Ce Banian qui a, pour ainsi-dire, ressuscité votre père, n'est-il pas un homme respectable à vos yeux ? Et moi, Volsan, s'il convenoit de me nommer, doutez-vous que vous ne me soyiez cher ? Que j'aurois voulu vous donner des preuves encore plus fortes de mon amitié ! chaque jour ajoûte à mes sentiments, & j'aime à croire que le trépas même aura peine à les détruire.

Volsan & tous les autres qui environnoient l'Anglais, l'écoutoient avec attendrissement. Le premier se rend assez maître de sa sensibilité, pour faire voir à Sidney que son ame étoit entièrement changée : — Je vous l'ai déjà dit : le calme & la douceur ont succédé à cette sombre mélancolie qui empoisonnoit l'air même que je res-

pirois ; je sens qu'il est des plaisirs pour notre existence. Cependant , continue-t-il , n'allez pas imaginer que le repentir ou l'inconstance dans la façon de penser , m'aient conduit : ce n'est qu'en votre faveur que j'ai repris pour les hommes des sentiments qu'avoient éteints leurs procédés cruels ; ils sont les mêmes à mes regards , toujours au-dessous du nom qu'ils portent : du moins y en aura-t-il peu à qui j'accorde qu'ont doive faire grace. Mais je vois & j'aime mon cher Sidney dans chacun d'eux ; non , il n'y aura jamais que lui seul dans le monde entier qui méritera sans exception mon estime & ma tendresse.

Le hazard veut qu'en faisant quelques pas vers son ami pour l'embrasser , Sidney pousse une porte qui s'ouvre : quel spectacle pour notre compatriote ! il apperçoit son portrait entouré de génies caressants , & couronné de fleurs , avec cette inscription : A NOTRE BIENFAITEUR. Il tombe aussi-tôt dans les bras de Volsan. — Qu'ai-je vu , digne homme ? — L'objet , après

Dieu, de mon hommage le plus sincère & le plus éclatant ; tous les jours, mon père & le reste de ma famille viennent lui présenter leurs purs respects, prononcer de la voix du cœur : voilà l'auteur de notre véritable existence, de la félicité inaltérable dont nous jouissons ! daigne le ciel nous acquitter envers lui ! Mon cher Sidney, vous voyez le temple de la reconnaissance, & mes enfants, tous les matins, l'embellissent de fleurs. Les Chinois honorent la mémoire de Confucius : pourquoi n'honorerions-nous pas l'image du plus vertueux & du plus bienfaisant des hommes ? Je l'ai tracée d'après mon cœur ; j'avois quelques éléments de peinture, & c'est le sentiment même qui a conduit ma main ; à chaque instant ce portrait, me rappelle mon ami, mon adorable Sidney . . . Oui, poursuivent le père & Julie, c'est l'objet du culte de l'amitié, & vous en êtes, généreux Anglais, la divinité.

Sidney ne peut s'arracher de leurs bras ; il laisse couler dans leur sein une abondance de larmes, de ces larmes d'une joie pure

& céleste. Ah ! s'écrie-t-il , anges sur la terre ! que votre ame est supérieure à la mienne ! vous êtes encore plus sensibles que moi ! mes amis , ne nous séparons plus ; je n'ai point de femme , ni d'enfants : soyez ma famille , mes enfants , les enfants de mon cœur ; soyez tout ce que j'aime. Je ne vous quitterai que pour un voyage aux Indes qui me reste à faire , & je revole auprès de vous.

Sidney leur a tenu parole ; il est vrai qu'ils l'ont suivi en Angleterre ; ils habitent avec lui une campagne délicieuse où l'on diroit que se sont conservés les beaux jours & l'innocence de l'âge d'or : c'est , en quelque sorte , une nouvelle Philadelphie. Sidney y est entouré d'une foule de malheureux dont il sèche les larmes , & qui l'appellent leur père ; il partage avec Volcan les soins qu'exige sa petite colonie , & il revient toujours se féliciter de son bonheur dans le sein de *sa chère famille* : c'est le nom qu'il a donné à ses amis , dignes en effet de ces sentimens ; leur reconnaissance



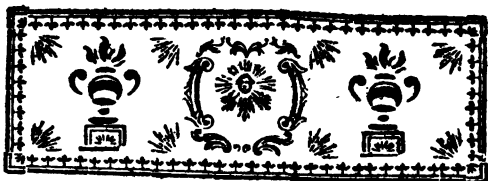
104 *SIDNEY ET VOLSAN, &c.*  
est égale à sa tendresse , & peut-être n'y  
avoit-il sur la terre que leur amitié qui  
pût récompenser les vertus de notre com-  
patriote.

Cette histoire de Sidney & de Volsan fut terminée par un applaudissement général ; toute l'assemblée , d'une voix unanime, proclama l'Anglais le héros des cœurs bien-faisants , comme le Français remporta les éloges de l'ame la plus sensible & la plus reconnaissante. On étoit embarrassé seulement de sçavoir à qui l'on donneroit le prix : on parla , on s'échauffa beaucoup ; tous les lieux communs du pour & du contre furent épuisés ; & il arriva ce qui résulte nécessairement de toutes les discussions : on se retira , sans que les opinions eussent pu se concilier. Pour moi , je m'accorde , dit en nous quittant , un de nos amis , à penser que de tels humains ne sçauroient trop recevoir de louanges : mais Newton, messieurs, n'en fera pas moins un grand-homme.



**ADELSON ET SALVINI,**  
**NOUVELLE ANGLAISE.**





## ADELSON ET SALVINI, *NOUVELLE ANGLAISE.*

---

**R**OME paraît , en quelque sorte , avoir conservé ses droits sur l'admiration & sur les hommages des autres peuples ; si elle a perdu l'empire du monde , elle règne encore par les arts. Adelson étoit du nombre des étrangers qui viennent grossir la foule de ses citoyens ; la peinture le ramenoit sans cesse aux chefs-d'œuvres des Raphaël & des Corrège ; il prodiguoit aux artistes ces bienfaits si rares que n'accompagnent point l'avilissement & la stupide vanité.

Parmi les élèves de l'école romaine , on distinguoit un jeune-homme nommé Salvini ; peu favorisé de la fortune , il n'avoit qu'à se louer de la nature : elle sembloit avoir pris

plaisir à remettre dans ses mains les pinceaux des plus grands maîtres. Il joignoit à ce talent supérieur tous les avantages d'une éducation cultivée : il avoit fait d'excellentes études ; les beautés des fameux poètes de l'antiquité & de sa nation lui étoient aussi familières que celles des peintres célèbres ; il lui échappoit même de très-jolis vers : on eut dit qu'il s'étoit proposé pour modèle Salvator Rosa qui manioit avec un égal succès la plume & la palette. D'ailleurs un tempérament mélancolique & sombre annonçoit dans Salvini un naturel susceptible de l'effervescence des passions ; il cherchoit les solitudes les plus écartées , & passoit les jours entiers , enfoncé dans les Catacombes , pour se livrer , disoit-il , à la

*Salvator Rosa ou Salvatorici* partageoit son tems entre la musique , la peinture & la poésie : il a composé six satyres où se trouvent des morceaux estimables , & les connaisseurs , malgré leurs incorrections , font le plus grand cas de quelques-uns de ses tableaux.

*Les Catacombes.* Cimetières dans des lieux souterrains près de Rome , où les premiers Chrétiens entéroient leurs martyrs , & qui leur servirent quelquefois d'azyle contre la persécution. C'est dans les Catacombes que le célèbre abbé de Rancé , comme nous l'a-

méditation qui est le germe & l'aliment de toutes les connaissances humaines. En effet ce n'est qu'à la retraite & au soin assidu de descendre en soi-même , & de s'approfondir , que nos plus grands hommes sont redevables du degré d'élévation où ils sont parvenus. La réputation est le rameau d'or qu'on ne sçauroit cueillir sans l'arracher. De pareilles dispositions décèlent ordinairement le génie , mais font craindre aussi les suites d'un caractère farouche , & dominé par des mouvements impérieux que la raison & l'amour de l'ordre ont quelquefois de la peine à réprimer. Dans ces ames de feu , le crime touche presque toujours à la vertu : il ne faut qu'un moment pour allumer l'incendie , & de là l'éruption , le débordement, le ravage de ces passions si dan-

---

vons déjà observé , alloit recueillir & enflammer ce génie sombre & mélancolique qui se manifesta dans la suite par le rigoureux établissement de la Trappe. Jamais les grandes passions & les grandes vertus ne sont nées & ne se sont nourries que dans le silence & la retraite. L'homme en société perd tous ses traits distinctifs ; ce n'est plus qu'une froide copie de ce qui l'environne. Voilà pour quelle raison on nous accuse de manquer de caractère : nous ne vivons pas assez avec nous-mêmes , & nous empruntons trop des autres.

gereuses, si funestes. Tel homme de cette trempe eut été un modèle pour l'humanité, qu'une malheureuse circonstance en a rendu l'horreur & le fléau. La société, en nous policant, a, si l'on peut le dire, relâché nos fibres, & retranché de nos traits particuliers pour nous donner le même visage & la même inertie dans la faculté de sentir & d'agir. Sans contredit, la vérité de la nature y a perdu: mais peut-être de l'instant que le genre-humain a fait corps, cette sorte de faiblesse lui a-t-elle été avantageuse; elle a étendu les rapports, & fondé l'intérêt commun.

L'infortune aigriroit encore l'humeur triste & sauvage de Salvini: victime de l'indigence où étoient tombés ses parents, il s'attendrissoit sur-tout sur le sort malheureux d'une mère à laquelle il étoit extrêmement attaché; & l'adversité apporte nécessairement de l'altération à cette douceur de mœurs, une des premières qualités de l'homme sociable. Le jeune peintre fuyoit le monde avec le même empressement que les autres le recherchent. Cependant il lui

avoit été impossible de se refuser aux témoignages d'estime que lui prodiguoit Adelson. Ce lord, qui prévenoit le mérite, n'avoit point été repoussé par la condition inférieure & l'espèce de misanthropie de l'italien ; il avoit même fait les avances, persuadé que le talent, après la vertu, est la vraie grandeur personnelle, qui est au-dessus de toutes ces dignités arbitraires, chimères créées par la convention, & qui sont encore supérieures à ceux qui s'en croient honorés, Adelson mettoit tous ces brillants accessoires au nombre de ses moindres avantages ; il possédoit des qualités plus essentielles : cette noblesse avouée par la nature, & qu'on ne sçauroit contester ; une figure extrêmement agréable, un goût exquis pour les arts, & une ame aussi élevée que sensible : les bonnes actions étoient pour son cœur des besoins dominants qu'il brûloit de satisfaire. Une candeur touchante & une sécurité peut-être trop aveugle prêtoient un nouveau charme à ses vertus. Ces sortes de caractères se font adorer. Il ne pouvoit penser qu'il y eût des méchants &



des perfides ; il croyoit à l'amitié , à la reconnaissance , à la franchise , à ces sentimens qui sont autant de voluptés pour un heureux naturel ; on eût dit qu'il étoit né dans ces premiers beaux jours du monde où l'innocence guidoit toutes les démarches , où le crime ne s'étoit point encore fait connaître ; & comme ses bienfaits , sa belle ame ne demandoit qu'à s'épancher.

Salvini fut bientôt l'objet de la générosité délicate d'Adelson , & , ce qui est plus flatteur pour l'orgueil de l'honnête-homme , il inspira au lord le touchant & noble sentiment de l'amitié : il en étoit digne ; les bontés de l'Anglais l'attachoient moins que cette amitié honorable qui l'aggrandissoit à ses propres yeux. La confiance fait disparaître la puérile & odieuse distinction des rangs ; elle rétablit les ames dans cette heureuse égalité qui seule les rapproche , & qui forme ces liaisons que ne corrompent point l'intérêt ou le besoin vague de société. Il y a bien peu de bienfaiteurs qui sçachent être amis : ne cherchons point d'autre raison  
de

de l'ingratitude ; le lord ne devoit pas appréhender que Salvini fût jamais infecté de ce vice , la plus horrible maladie du cœur humain : celui-ci étoit aussi reconnaissant que l'autre se montrait généreux ; ils vivoient dans une union si étroite , qu'on les appelloit les deux frères.

Les talents de Salvini & ses qualités estimables n'avoient pas seuls contribué à cet attachement : la mélancolie où il aimoit à s'enfvelir , en étoit peut-être la première cause. Adelson nourrissoit une douleur secrète dont rien ne pouvoit le distraire ; & il sembloit goûter une sorte de plaisir à laisser son ame s'exhaler dans ses sombres vapeurs , en présence de l'Italien. Souvent il gardoit des jours entiers, le silence ; quelquefois il lui échappoit des gémissements , & ses pleurs étoient prêts à couler ; il tournoit au ciel de longs regards qu'il tenoit ensuite long-temps baissés vers la terre. Le jeune homme pensoit que ces indices d'un noir chagrin étoient l'effet de la maladie dont plusieurs Anglais sont attaqués : il

voyoit dans son ami tous les symptômes de la consommation , & il se contentoit de le plaindre , sans lui montrer la peine qu'il ressentait : il auroit craint , en lui parlant de son mal , de l'aigrir davantage.

Il y avoit près de deux ans que le lord s'arrêtoit à Rome ; l'Italien le surprend , un jour , une lettre à la main , & laissant tomber des larmes qu'il s'efforçoit de cacher. Mon cher Salvini , dit Adelson , après l'avoir regardé quelque temps , vous sentiriez-vous capable d'un effort d'amitié , qui mettroit le comble à mes sentiments pour vous ? Parlez , mylord , répond d'un ton pénétré le jeune-homme : de quoi s'agit-il ? vous ne pouvez douter de mon attachement , de ma reconnaissance. — Mon ami , ce n'est point la reconnaissance que je réclame en ce moment , c'est l'amitié. Je sens que vous êtes devenu nécessaire à mon bonheur ; mon ame recherche la vôtre. Malheur à quiconque ne connaît pas cette passion si douce , si délicieuse qui unit deux cœurs sans le secours des sens ! l'amitié m'est pres-

qu'aussi chère que l'amour , &... il faut que nous nous séparions. — Des affaires , mylord , vous rappellent à Londres ? la fortune . . . — Ah , Salvini ! qu'est-ce que la fortune ? un motif bien au-dessus des richesses , au-dessus de tout , m'arrache de ce séjour , & me force de vous dire un éternel adieu. Oui , j'abandonne Rome ... Salvini , pour jamais... je ne reverrois plus mon ami !.. je vais vous faire une proposition dont je ne me dissimule point l'importance. J'aime mon pays ; le vôtre , sans doute , doit vous inspirer la même affection : mais êtes-vous obligé de rester à Rome pour lui conserver l'attachement d'un fidèle patriote ?

Salvini avec vivacité se jette en pleurant dans les bras du lord : — Par - tout , par-tout où ira mon cher bienfaiteur , j'y vole ; mylord , vous avez raison de penser que je suis attaché à l'Italie , quoique j'y traîne une destinée malheureuse ; j'y laisserai une mère infortunée , qui m'en est plus chère... — Je vous procurerai les moyens

de lui donner des secours : Salvini, ces sentimens me lient à vous davantage : un fils insensible ne seroit pas digne d'être mon ami. — Je ne vous dirai point encore que mon art, dont je suis idolâtre, a besoin d'avoir sous les yeux les richesses de Rome, pour s'enflammer & se perfectionner : mais je suis homme avant que d'être artiste ; vous m'avez comblé de bienfaits, & je vous dois tous les sacrifices.

Le lord embrasse Salvini : — Je sens le prix de ce procédé ; c'est moi qui vous devrai une gratitude éternelle. Allons, partons pour Londres... Salvini, vous apprendrez ce qui me rappelle en Angleterre.

Ils ont bientôt quitté l'Italie ; ils traversent la France. A peine sont-ils à Douvres, l'Anglais reçoit une nouvelle lettre ; il crie aux postillons : hâtez-vous, volez, je vous promets deux... trois... quatre guinées ; & puis se tournant avec transport vers Salvini : — Mon ami... mon ami... mes sens ne peuvent suffire à ma joie... l'excès de mon bonheur... je n'arriverai point assez tôt !

Le jeune-homme étoit immobile d'éton-

nement. Pour Adelfon, il ressembloit à quelqu'un qui seroit tombé dans le délire ; un saisissement de plaisir lui avoit coupé la parole. Ils ont enfin gagné Londres.

Le lord , agité de la plus vive impatience , conduit Salvini à son hôtel , & sans descendre de sa chaise de poste : mon cher , lui dit-il , voilà votre maison ; mes domestiques sont les vôtres ; disposez de ma fortune comme de mon cœur. Adieu , nous nous reverrons.

Et aussi-tôt il fait de nouvelles instances aux postillons , pour qu'ils redoublent de vitesse , & il disparaît.

La surprise du peintre ne peut se concevoir ; il revoit le lendemain Adelfon , qui , toujours plein de cette ivresse de joie , ne reste avec lui qu'un instant. Salvini auroit bien voulu pénétrer le motif de ces fréquents voyages : mais l'amitié se soumet à des circonspections que ne connaît point l'amour ; il auroit cru blesser la délicatesse , s'il n'avoit respecté la discrétion de son bienfaiteur : c'étoient de légers incon-

## 118 *ADELSON ET SALVINI;*

vénients pour un étranger qui d'ailleurs n'avoit point à regretter son pays ; il se livroit tout entier à son talent , & ne s'arrachoit à ses travaux que pour jouir du peu de moments que lui accordoit Adelson.

Celui-ci le regardoit souvent , & ne pouvoit se dissimuler l'embarras qui le trahissoit ; il paroissoit comme accablé d'un grand secret , & prêt à le révéler ; ensuite il reprenoit une autre physionomie , & se jettoit sur un entretien bien éloigné de celui qu'il avoit eu dessein d'avoir. Ces agitations augmentèrent. Il entre un matin chez le peintre , & le trouve occupé à finir un tableau dont le sujet étoit Pygmalion animant sa statue : on la voyoit se développer , s'embellir de tous les charmes. Je vous crois , lui dit le lord en souriant , après avoir examiné cette peinture , un talent d'imaginer égal à la beauté de votre pinceau : mais , Salvini , vous auriez beau vous figurer tous les agréments des déesses réunis , ils n'atteindroient point un certain modèle , qui , assurément , surpasse toutes

vos brillantes fictions ; & en prononçant ces mots , Adelson tenoit les yeux attachés sur le jeune-homme. Il reprend en changeant de ton : Salvini , avez-vous jamais été amoureux ? Jamais , mylord ; les arts & l'amitié doivent suffire à mon cœur ; je veux fuir un sèxe qui prend trop d'empire sur le nôtre : j'ai lû que l'amour étoit la passion la plus redoutable. Oui , la plus redoutable , interrompt l'Anglais , mais aussi la plus séduisante ; & tout à coup il change de conversation.

Plusieurs jours s'écoulent ainsi , le lord faisant de continuelles absences , & Salvini appréhendant de laisser échapper sa curiosité , quoiqu'elle s'irritât davantage , & qu'il eût de la peine à la combattre.

Adelson propose à Salvini une partie de campagne : ils vont à dix mille de Londres , & s'arrêtent dans un endroit délicieux. Le lord apprend au jeune-homme qu'ils sont dans une de ses terres ; celui-ci demeure transporté à l'aspect de ces tapis de verdure qui jouissent d'une fraîcheur riant & in-



connue aux autres climats : c'est-là que la vue s'étend & se repose sur l'abondance, & le luxe nourricier de la liberté ; de vastes boulingrins , des prairies artificielles , couvertes de nombreux troupeaux , offrent de tout côté la richesse de la nature. Ce spectacle si attendrissant pour un homme sensible aux beautés vraies , & qui sait les apprécier , émeut de plus en plus Salvini ; il s'abandonne à cette douce rêverie qu'inspirent les objets champêtres. Convenez , dit Adelson , que ce n'est qu'à la campagne que le cœur se développe dans toute son étendue ; je n'en ai guères recherché la cause : mais les passions prennent dans ces lieux une teinte de mélancolie qui leur prête un charme inexprimable ; on n'aime point ainsi à la ville. J'éprouve ce prestige innocent , répond l'Italien ; le sentiment qui m'attache à vous , mylord , m'est encore plus cher ici qu'à Londres , & je quitterois tous les palais des souverains pour une semblable retraite. — Ah , mon ami ! qu'on doit leur porter peu d'envie ! c'est moi qui suis

suis roi de l'Angleterre , de toute la nature. Salvini , je goûte dans ces champs le bonheur suprême ; j'ai l'avantage d'y réunir l'amitié & l'amour... Salvini , je vais vous confier enfin mon secret : il y a long-temps qu'il pèse à mon cœur ; j'ai trop souffert d'avoir avec vous cette réserve. J'ai tant en horreur la défiance ! il est si doux de verser son ame dans celle d'un ami ! c'est vivre , c'est être heureux dans un autre !... vous sçavez , un jour , les raisons qui m'avoient retenu... avez-vous apporté vos crayons ? Mylord , répart le peintre en souriant , depuis quand un preux chevalier voyage-t-il sans son épée ? assurément j'ai mes crayons , & je suis impatient de dessiner des objets... Un moment, interrompt le lord ; j'ai à vous proposer de nous tracer une image bien préférable à toutes ces perspectives... jusqu'à présent vous n'avez représenté que des mortelles , & je veux que vous m'ayez l'obligation d'avoir une idée de la beauté , telle que la fable l'a imaginée sous les noms de Vénus , de Flore...

Oh ! vous ferez de mon sentiment ; attendez, je reviens.

Adelson revole près de Salvini ; il donnoit la main à une jeune personne de quinze ou seize ans : le peintre reste interdit , dans l'extase ; cette charmante créature étoit embarrassée , & son embarras l'embellissoit encore. Ma chère Nelly, n'ayez nulle crainte, dit le lord ; je vous présente , continue-t-il , en lui faisant remarquer l'Italien , ce que j'aime le plus après vous ; & vous , mon ami , vous voyez la maitresse de mon cœur ; il vous appartient de juger des graces : décidez si tant de charmes ne méritent pas mon hommage... Ne rougissez point , Nelly, ne rougissez point ; l'éloge vous est dû. Lorsqu'on a l'ame si supérieure à la beauté , on peut s'entendre dire qu'on est belle.

Adelson les conduisit tous deux dans un cabinet de verdure ; Nelly paraissoit y régner , comme on nous dépeint la déesse des fleurs , faisant éclore d'un regard toutes les richesses de la nouvelle saison. Salvini ne sortoit point de son enchantement.

Nelly étoit en effet une créature céleste : sa vue excitoit les transports , le trouble , la langueur , cette espèce de ravissement qui naîtroit de la présence d'une divinité ; le feu de l'esprit , la volupté pure & innocence de l'ame se faisoient sentir dans ses regards. Le son de sa voix achevoit le prodige de ses yeux ; la moindre de ses paroles alloit porter au fond du cœur une sensation délicieuse qu'on aimoit à conserver ; sa taille souple & déliée n'empêchoit point que sa démarche ne fût majestueuse ; formoit-elle un pas , un geste : on s'attachoit à ce pas ; on suivoit avec vivacité le mouvement de ce geste ; c'étoient toujours de nouvelles graces qui se découvroient , & un nouvel intérêt qu'on éprouvoit. Il sembloit que les poètes avoient imaginé exprès pour Nelly cette comparaison d'une belle fille à la rose naissante.

De quel trait de flamme Salvini est pénétré ! un ravage subit s'est répandu dans tous ses sens ; il ne voit plus qu'à peine ; ses genoux se dérobent sous lui ; il fait des efforts

pour se soutenir. En vain cherche-t-il à se remettre de son émotion ; il veut faire un compliment à Nelly : des sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Comment , dit Adelson , en s'applaudissant du trouble du jeune homme ! mon ami , un joli visage te déconcerte à ce point ! est-ce que les peintres ne doivent pas être familiarisés avec le spectacle de la beauté ? Allons , prends tes crayons : vite , que l'amitié me dessine l'amour.

Salvini s'efforçoit de rétablir sur son visage un calme dont son ame étoit bien éloignée de jouir : il veut se mettre à l'ouvrage ; il se trompe dans l'emploi des crayons : ils se brisent , ou s'échappent de sa main. Quand ses yeux venoient à rencontrer ceux de Nelly , son désordre augmentoit ; c'étoit précisément la scène d'Apelle peignant Campaspe en présence d'Alexandre. Le trop confiant Adelson continuoit de railler le peintre sur son embarras ; enfin après avoir vingt fois recommencé & effacé , il est parvenu à saisir la ressemblance de l'air

mable Anglaise , avec tant de chaleur & de vérité , que le lord s'écrie : homme admirable ! que je t'ai d'obligation ! tu m'as créé une seconde Nelly ; oui , la voilà bien ! voilà ce doux sourire qui me charme , ces yeux qui sont pour moi les cieux ouverts ! tu as fait un miracle , mon cher Salvini... elle est pourtant encore mieux dans mon cœur.

L'Anglais & l'Italien se trouvent seuls. Adelson prend la parole :

Je suis au comble de la félicité ; la dissimulation est si peu faite pour moi ! c'étoit l'unique secret que j'eusse pour l'amitié : Nelly & sa mère m'imposoient la loi de me taire. Elles me reprochent incessamment ma confiance & la traitent d'indiscrétion ; elles prétendent que cette facilité à ouvrir mon cœur me causera de nouveaux chagrins , car elle m'en a déjà fait essuyer de violents ; mais le moyen de vivre & de se livrer à des soupçons qui fatiguent ! Resserrer ses sentiments au lieu de les multiplier en les épanchant dans le sein d'autrui , n'est-ce pas s'emprisonner , se garotter de chaînes.

nes ; quand on peut jouir de la liberté ? La franchise & l'effusion sont les premiers des plaisirs pour une ame sensible. Le croiriez-vous ? depuis que je vous ai fait voir Nelly, mon bonheur en est augmenté ; elle en a plus de charmes à mes yeux. Oui, je suis le plus heureux des hommes : je possède une maitresse & un ami ! avouez que cette fille angélique est la beauté , l'enchantement même.

Salvini répondoit par des mots entrecoupés , & en balbutiant ; il auroit été aisé de s'appercevoir que son ame éprouvoit un bouleversement affreux : mais Adelson étoit loin de saisir ce trouble ; il eût rejeté comme un crime la moindre défiance : incapable de former le plus faible doute sur la vertu de Nelly & sur celle de l'Italien. La jalousie n'est-elle pas , en effet, un transport offensant pour l'objet qu'on aime ? Si elle peut ajouter à l'amour , elle ôte nécessairement à l'estime ; & ce sentiment affaibli, la tendresse y perd de sa pureté & de sa délicatesse.

Le lord poursuit : il faut que je vous fasse la confiance entière , & que j'entre dans les détails de tout ce qui a pu contribuer à mon bonheur : car je me flatte d'avoir surmonté les obstacles qui m'ont jusqu'ici combattu. Allons nous asseoir près de cette allée de pommiers ; Salvini, ils me sont précieux : c'est-là que j'ai vu pour la première fois la souveraine de mon cœur.

Ils vont se rendre auprès de ces arbres dont l'ombrage agréable couronnoit un joli côteau, d'où l'on découvroit plusieurs petits villages situés à peu de distance les uns des autres ; Adelfon reprend ainsi :

Je suis né à Londres. A peine fus-je sorti de l'enfance qu'une maladie de peu de jours m'enleva ma mère. Mon père qui occupoit alors un des principaux emplois du gouvernement , quoiqu'il m'aimât beaucoup , abandonna mon éducation à des maîtres dont la complaisance mercénaire flatta mes passions plutôt que de les détruire ; elles m'emportèrent dans les égarements qui rarement en sont séparés. Le dégoût ne tarda



point à fuivre de fausses jouissances. Je cherchai les plaisirs véritables : je croyois les avoir trouvés dans la retraite , dans l'étude & la culture des arts. Mon cœur n'étoit pas pleinement satisfait : il me demandoit un attachement plus décidé ; il saisit bientôt ce qui devoit être l'objet de tous ses vœux. Je me dérobois souvent au tumulte de la capitale , pour venir ici m'interroger en secret sur les moyens d'arriver à ce bonheur dont je ne démêlois guères la cause. Une profonde rêverie m'avoit entraîné vers ces pommiers. Des voix de femmes me retirent de cette espèce de méditation ; je lève les yeux : Salvini , j'aperçois une jeune personne... un ange de beauté ; il n'est pas possible d'exprimer les transports qui vinrent me saisir. Une dame d'un certain âge , & qui me parut être sa mère , s'entretenoit avec elle ; le sujet de la conversation étoit les plaisirs innocents que l'on goûte à la campagne , la douceur de mœurs & d'affections qu'on y semble respirer avec l'air ; on convenoit que la

simplicité de ce séjour étoit préférable au luxe des villes, & que la vraie félicité ne pouvoit se rencontrer que dans cette portion du peuple qui s'est vouée aux travaux de l'agriculture.

J'abordai les deux étrangères, & je n'eus pas besoin de m'informer de leur condition pour leur témoigner un respect que la présence de la jeune personne m'avoit déjà inspiré. Il faudra nécessairement, mon cher Salvini, vous résoudre à me passer une infinité de circonstances qui vous paraîtront peut-être minutieuses : mais vous l'ignorez, tout prend la flamme de l'intérêt pour un amant qui parle de ce qu'il aime, & ce qui se rapporte à Nelly ne sçauroit être de peu d'importance. Je fus promptement instruit de leurs noms, de leurs qualités ; la charmante *miss* se taisoit : mais que son silence étoit expressif ! elle me regardoit, rougissoit, & devenoit toujours plus séduisante. La dame, qui en effet étoit sa mère, voulut bien entrer avec moi dans des explications relatives à sa famille & à son état ;

le mari , gentilhomme Ecoffais , avoit ruiné sa fortune , en s'opposant avec une opiniâtreté invincible au parti de la cour ; il venoit de mourir ; sa veuve & Nelly ne vivoient que d'un bien très-médiocre ; elles possédoient une petite métairie distante environ d'un mille ; la beauté de la promenade les avoit conduites insensiblement vers cette allée de pommiers. Ah ! mon cher Salvini , quel étoit mon trouble ou plutôt mon ravissement ! Je demandai à madame Rivers , c'est ainsi qu'on l'appelloit , la permission de les ramener chez elle ; nous arrivâmes à leur maison : mon ami ; c'étoit le temple de la vertu & de l'innocence ; tout y respiroit cette pureté d'ame qui embellit & fait aimer les plus simples demeures. Que j'eus de peine à m'arracher de cet azyle enchanté ! la mère & la fille ne me quittèrent qu'à la porte. J'entendis nommer la jeune personne , Nelly ; & aussitôt ce nom si cher retentit & se grava dans mon cœur : lorsque j'étois seul , ma bouche le répétoit sans cesse. J'avois obtenu

la liberté de leur faire quelques visites; il est inutile de vous dire que j'aurois voulu passer ma vie dans cette maison où mon âme restoit attachée. Mes yeux s'étoient tout à coup ouverts; je ressemblois à un homme qui enveloppé de nuages, & entouré de rochers inaccessibles, se seroit vu, dans un clin d'œil, transporté sous un ciel serein, au milieu d'une vaste campagne, où tout porteroit le charme à ses sens. Je reconnus qu'un seul regard de Nelly pouvoit faire mon bonheur suprême, & je sentis combien l'amour est une passion satisfaisante, lorsqu'il est accompagné de la vertu & de l'honnêteté: car je ne desirois point séduire l'adorable Nelly; ma tendresse étoit une sorte de culte religieux; je respectois ce que j'aimois; & il est si doux de regarder sa maîtresse comme l'objet d'un pur hommage! Vous ne serez pas surpris que, malgré son peu d'opulence, j'eusse déjà conçu le dessein de l'épouser: n'a-t-elle pas tout? elle est belle, elle est vertueuse, & elle est sensible: quelle volupté pour moi

cœur de pouvoir déposer à ses pieds des richesses que je tiens du hazard ! c'est elle qui possède les vrais trésors. Ah ! Nelly, Nelly ! que n'ai-je l'empire du monde à vous offrir, & que ce présent seroit encore bien au-dessous de ce que vous méritez !

J'étois le plus heureux des amants ; j'avois sçu vaincre toutes les raisons qui m'étoient opposées par madame Rivers ; elle prétendoit que nos fortunes trop disproportionnées mettroient un empêchement insurmontable à mon mariage avec sa fille. Je la rassurai , je la persuadai : la vérité & le sentiment ont tant d'empire ! enfin , du consentement de sa mère , Nelly daigna m'écouter ; il me fut permis de lui parler de mon amour. Oh , mon ami ! à quelle ivresse délicieuse je m'abandonnai , quand elle m'avoua , en rougissant , que ma tendresse ne lui étoit pas indifférente ! je lus dans ses regards que l'aimable pudeur l'empêchoit de me dire tout ce qu'elle ressentait ; je tombai à ses pieds ; je les arrosai de ces larmes si douces , si précieuses que

Le sentiment fait couler. Adorable Nelly , m'écriai-je , réglez à jamais sur mon ame ; je prends le ciel à témoin que je n'aurai point d'autre femme que vous ; & je vais presser l'instant qui formera ces nœuds où j'attache ma vie. Eh ! me seroit-il possible d'exister sans vous posséder , sans vous idolâtrer , sans vous le répéter mille fois... ma chère Nelly , un si violent amour ne sçau-roit s'exprimer ; oui , je fais serment à vos genoux de vous adorer toujours davantage.

Que vous dirai-je ? Nelly troublée me laissa saisir sa main ; j'y imprimai un baiser de feu ; je pensai expirer du plaisir que me fit goûter cette simple faveur.

Ma famille vaincue par mes sollicitations , & par celles de ses amis , avoit consenti à cette alliance si désirée ; elle convenoit que les charmes & la vertu de Nelly , ainsi que son extraction , devoient faire oublier l'inégalité des biens ; je tonchois au moment d'être son époux. Mon père même m'avoit accordé la permission de lui présenter madame Rivers & sa fille.

Plein des plus flatteuses images, je cours à leur azyle; mon ame se précipitoit au-devant d'elles; je m'enivrois du plaisir d'annoncer à Nelly que j'allois à la face de l'univers la proclamer ma souveraine: un domestique en pleurs frappe ma vue. — Nelly?.. elle seroit morte? Ah, mylord, répart ce garçon, en jettant des cris, je doute qu'elle vive encore... — Comment? — Deux hommes masqués, suivis d'une troupe de satellites, sont descendus ici; ils se sont rendus maîtres de la maison, malgré notre résistance, & ont emmené dans un carrosse madame Rivers & sa fille. Nous avons observé que miss pleuroit beaucoup. Les ravisseurs ont bientôt disparu, & nous ignorons quelle route ils ont prise.

Pendant ce peu de mots, mon ame étoit restée suspendue; je m'abandonne à tous les transports; je pousse avec impétuosité mon cheval sur le premier chemin qui s'offre à ma vue; je reviens avec la même vitesse; j'ordonne à mes domestiques de se partager en différents endroits; je leur crie; je me

meurs ; du secours ! on m'enlève Nelly : qu'on me la retrouve ! qu'on me la ramène !

Je succombe sous tant d'agitation ; je perds la connaissance : je la reprends pour devenir furieux ; je me laisse aller à la course de mon cheval. J'apperçois un carrosse : je ne doute point qu'il ne renferme Nelly ; j'y vole ; j'aurois voulu avoir les ailes de la foudre ; j'atteignois la voiture ; un jeune homme qui avoit mis la tête à la portière, fait signe au cocher d'arrêter ; il s'élance l'épée à la main , commande au postillon de poursuivre sa route , & fond sur moi , en me disant : tu n'iras pas plus loin ; tu cherches Nelly ; il faut que l'un de nous deux meure ; c'est tout ce que je puis t'apprendre. Aussi-tôt je mets pied à terre ; je me précipite avec rage sur l'inconnu ; j'ai affaire à un rival , m'écriai-je , je n'en suis que trop assuré : il va éprouver si l'on m'offense impunément. Nous mesurons nos armes ; je porte un coup à mon adversaire ; il tombe ; j'accours le secourir. Eh bien ! lui dis-je en lui tendant la main , cruel ! je



ſçaurai pour quelle raifon tu m'arraches tout ce que j'aime. Pour quelle raifon , répond le perfide ? tu ne ſçauras rien. Tu m'as donné la mort , mais je goûte, en mourant , le plaifir de caufer tes malheurs. Sois certain que Nelly ne te fera point rendue ; & tu ignoreras le nom de ta victime. A peine achevoit-il ces paroles , qu'il pouffoit le dernier ſoupir.

J'étois immobile de défefpoir ; j'héſitois ſi je m'ôteroïs la vie de cette épée teinte du ſang de mon ennemi , ou ſi je redoubleroïs mes efforts pour atteindre le carroſſe ; j'embraſſai ce dernier parti ; les vents ne ſont pas plus prompts ; mon cheval expira ſous moi ; toutes mes perquiſitions furent ſans effet ; mes domeſtiques n'eurent pas plus de ſuccès. Quelle ſituation horrible ! perdre Nelly à l'inſtant où je recevois ſa main ! n'avoir pas la moindre lumière ſur ſa deſtinée ! Il y avoit des moments où repouſſant ma confiance , mon amour , j'allois juſqu'à me figurer Nelly coupable , voulant me fuir , aimant un autre... Je ne  
tardois

tardois pas à lui demander pardon de ces idées si offensantes pour sa vertu & pour ma tendresse. Non, me disois-je, non ; cette charmante fille n'est point capable de m'en avoir imposé ; & j'en dois croire ses larmes ; c'étoit moi qu'elle pleuroit ! qu'est-elle devenue ? Je ne découvrirai point la trace des monstres qui me l'ont ravie , les lieux où, sans doute , ils la retiennent !.. peut-être a-t-elle succombé à sa douleur ! Barbare que j'ai immolé , tu as bien eu raison de t'applaudir de ma peine ! c'est toi qui m'as percé le cœur , qui me le déchires tous les jours ; c'est moi qui meurs mille fois , quand un seul coup t'a privé de l'existence.

J'éprouvois cependant que l'espérance est la dernière des illusions qui cessent de nous abuser ; malgré moi , je me livrois à des pressentiments favorables ; je revoyois Nelly rendue à mon amour , & marchant à l'autel pour consacrer une foi qui ne s'étoit point démentie.

La réalité ne favorisoit pas une idée si

flatteuse : tout me refusoit des éclaircissements sur une destinée à laquelle étoit liée la mienne ; mon ame flottoit dans une incertitude continuelle.

De quels nouveaux coups je suis accablé ! ou me remet une lettre dont le caractère m'étoit inconnu ; on m'apprenoit par cet écrit que madame Rivers & sa fille avoient cessé de vivre. Je tombe à la renverse ; je me trouve , après trois jours de léthargie , dans mon lit , entouré de médecins , & de mon père pleurant à mes côtés ; je n'ai que la force de dire : elle est morte , mon père ! il m'embrasse , me presse d'accepter les remèdes qu'on me présentait. Non , non , il est inutile de me rappeler à la vie. Vous m'aimez ! desirez ma fin , mon anéantissement... ma chère Nelly ! elle m'est enlevée... pour jamais... pour jamais !

Je demeurai près d'un an dans une situation plus cruelle sans doute que le trépas , qui est le terme de nos maux. On craignoit même que je ne perdisse la raison ; hélas ! je ne l'avois que trop conservée !

je n'envisageois que trop l'étendue de ma perte , & le sort affreux qui m'étoit préparé , si je soutenois plus long - temps le fardeau de l'existence.

Les soins constants de mon père , mes sociétés , les arts qui sont nos premiers amis , nos consolateurs , s'il en peut être , me ranimèrent assez pour que mon dernier soupir s'arrêtât. Mon père me redisoit sans cesse que sa vie dépendoit de la mienne ; je vécus donc pour m'abreuver continuellement de mes larmes , pour adorer le souvenir de ma chère Nelly ; je croyois l'entendre , la voir ; je lui parlois ; je lui jurois un amour éternel. Les disgraces se multiplient : la mort vint m'enlever mon père ; ses dernières paroles furent de nouvelles sollicitations , des ordres , en quelque sorte , de ne me pas refuser aux soulagemens qui me seroient offerts. Rien ne m'attachoit plus à l'Angleterre ; que dis-je , ma patrie m'étoit devenue odieuse ; je n'y contemplais qu'un tombeau qui devoit les restes inanimés de l'auteur de mes jours ,

140 *ADELSON ET SALVINI*,  
de Nelly. L'homme étoit changer de cœur,  
en changeant de climat : l'insensé ! il s'ima-  
gine que ce fantôme fugitif, que le bonheur  
l'attend sous d'autres cieux, qu'il va le fai-  
re, & il ne fait que déplacer ses inquié-  
tudes & ses ennuis. J'aurois volé au bout du  
monde, que j'y eusse emporté une image  
dont les traits m'étoient toujours plus chers.

Je parcours l'Europe ; je viens à Rome :  
les merveilles de la peinture m'y retiennent.  
J'embrassois avidement tout ce qui avoit  
l'apparence d'apporter quelque adoucisse-  
ment à ma sombre mélancolie. On ne trom-  
pe point de pareils chagrins : je vous re-  
cherchai, soit que je fusse entraîné par une  
conformité d'humeur, soit que nous ayons  
besoin d'aimer, & que j'eusse reconnu en  
vous quelques unes de ces qualités qui pro-  
duisent l'amitié. Malgré une prévention qui  
vous étoit favorable, & que votre conduite  
justifioit, je m'étois imposé la loi de ne vous  
parler jamais de Nelly ; il faut avoir éprouvé  
les disgrâces attachées aux passions, pour  
plaindre ceux qui en sont les victimes. H

n'entroit pas dans vos entretiens le moindre mot des plaisirs, des peines de l'amour; & puis, je cherchois à effacer un tableau qui n'étoit que trop empreint au fond de mon ame.

Un de mes compatriotes m'écrit de Naples qu'il se répandoit à Londres un bruit sourd que madame Rivers & sa fille étoient vivantes; vous me surprenez, cette lettre à la main: je l'arrosois de mes larmes. J'ajoûtois peu de croyance à cette nouvelle; le sort m'avoit trop maltraité pour que je pusse me flatter qu'il y auroit un terme à mes souffrances. Cependant mon cœur, malgré moi, s'ouvrit à des rayons confus: je formai la résolution de retourner en Angleterre, & de tenter encore des recherches. On n'est jamais assuré de son malheur; on ne sçauroit s'accoutumer à croire qu'un objet que l'on a vû, sous ses yeux, jouir de la faculté de penser, de sentir, d'agir, qu'un objet que l'on a adoré, ait cessé d'exister, & ne soit plus rien, qu'un souvenir vague dont chaque jour emporte

des traits. Je cédai aux faibles lueurs d'une espérance peu fondée : je vous proposai de me suivre dans ma patrie ; vous me fîtes le sacrifice de la vôtre , & cette marque d'amitié acheva de vous donner sur mon cœur des droits que le temps affermit.

Concevez-vous , mon cher Salvini , le changement de ma situation , quand je reçois à Douvres une lettre de la main même de madame Rivers , qui , instruite de mon retour en Angleterre , me prévenoit que sa fille vivoit , qu'elle m'aimoit toujours , & qu'elles avoient repris possession de leur ancienne demeure ? Elle se réservoit , ajoûtoit-elle , quand nous nous verrions , de m'informer des particularités d'une aventure aussi extraordinaire ; elle finissoit par me conjurer , au nom de Nellj , de garder le silence , elle me rappelloit des désagréments que ma sincérité & ma franchise m'avoient causés. Vous fûtes témoin de mes transports ; je ne sçais comment j'ai résisté à une nouvelle aussi peu attendue ; tous mes sens étoient remplis d'une ivresse délicieuse. Je

vous conduis , comme vous devez vous en  
 ressouvenir , dans ma maison à Londres , &  
 je vole chez madame Rivers. J'apperçois  
 sa fille plus belle , plus adorable qu'elle n'a-  
 voit jamais été ; je veux parler : je ne puis  
 que former des sons inarticulés , & je vais  
 tomber à leurs pieds , sans connaissance.  
 Je ne sors de mon évanouissement que pour  
 goûter tout le charme de l'amour ; Nelly  
 avec sa mère s'empressoit de me secourir ;  
 je voyois sur ce visage enchanteur , la  
 crainte , le trouble , l'effroi de la tendresse :  
 une de ses mains me soutenoit ; ses beaux  
 yeux noirs s'ouvroient sur les miens avec  
 cette douce langueur , cet intérêt si puissant  
 qui porte & fait couler dans l'âme un tor-  
 rent de pure volupté. Quel spectacle , mon  
 ami ! dans quel ravissement tous mes sens  
 sont absorbés ! faut-il que l'expression soit  
 si fort au-dessous du sentiment ! Je m'écrie :  
 je vous revois , ange du ciel ! vous m'êtes  
 rendue ! .. vous m'aimeriez toujours ! .. ma-  
 dame Rivers ! ma tendre mère ! laissez-moi  
 mourir , laissez - moi mourir de joie à vos



genoux : est-il bien vrai ? vous respirez ! Nelly ! ma chère Nelly ! j'ai retrouvé mon adorable amante , mon épouse ! ah ! je brûle de ferrer ces nœuds... & qui m'osoit disputer votre cœur ? par quelle horrible catastrophe vous avois-je perdue ?

Madame Rivers me développa toutes les horreurs du complot tramé pour leur ruine & pour la mienne. Un parent de son mari , nommé sir Henri Struley , prétendoit avoir été traversé par mon père dans la sollicitation d'une place ; ils s'étoient même battus , & mon père l'avoit blessé & désarmé ; de-là étoit née une haine implacable , & impatiente d'éclater ; il avoit cru trouver l'occasion de la satisfaire , en m'empêchant d'épouser sa parente. Il étoit venu plusieurs fois chez madame Rivers pour l'engager à me fermer sa maison ; & cette dame , dans la crainte de m'affliger , ou d'exciter un éclat désagréable , m'avoit fait mystère des visites & de la demande de Struley ; il ne s'étoit pas borné à exiger que madame Rivers me renvoyât : il lui avoit amené un  
riche

riche Gallois qui bientôt étoit devenu éperduement amoureux de sa fille. Nelly avoit déclaré à sa mère que mon rival lui étoit odieux , & qu'elle n'en aimeroit jamais d'autre que moi ; madame Rivers , loin de la contraindre , avoit été la première à la confirmer dans ces sentiments , & dans sa résolution de n'accepter que ma main : mais le titre de parent sembloit donner des droits à mon ennemi , & les obliger l'une & l'autre à supporter sa présence. Struley & le Gallois , convaincus du mauvais succès de leurs manœuvres , n'écoutant plus que la violence , s'étoient décidés à se servir de la force ; masqués tous deux , & escortés d'une troupe de scélérats à leurs gages , ils étoient venus enlever la mère & la fille , les avoient entraînées dans un carrosse , malgré leur résistance & leurs cris.

Le jeune-homme étoit précisément celui qui est tombé depuis sous mes coups. Un des satellites de Struley , qui s'étoit arrêté pour voir l'issue du combat , avoit rendu un fidèle compte à son maître : le perfide.

plus furieux alors à cette nouvelle , avoit redoublé d'activité dans sa vengeance. Madame Rivers & Nelly , au bout de trois jours de marche , s'étoient vû renfermer dans un amas de vieilles tours qui ressembloient moins à un château qu'à une prison , situées au milieu de trois montagnes escarpées , & qu'on eût dit être séparées du reste de la terre. C'est là que ces deux infortunées avoient vécu dans les larmes & dans le désespoir ; Nelly ne pouvoit m'oublier ; la femme & la fille de ce barbare parent , aussi cruelles que lui , gardoient à vûe leurs misérables prisonnières. Enfin , par une espèce de miracle , à l'aide d'un honnête domestique attendri sur leur sort , elles s'étoient échappées & sauvées à Londres , & y vivoient cachées dans la foule obscure des habitants de la *cité*. C'est de ce même domestique leur libérateur , qu'elles apprirent que son maître m'avoit adressé une lettre anonyme où il les faisoit passer pour mortes. Leur premier soin avoit été de s'informer de moi ; on sçavoit bien dans

ma patrie que je voyageois : mais on ignoroit précisément où devoient se fixer mes voyages. La nouvelle que Struley étoit passé dans les pays étrangers , avoit rendu à madame Rivers & à sa fille la liberté de se montrer , & de retourner à leur métairie. A peine y sont-elles rentrées , qu'un de mes oncles leur fait part de mon arrivée en Angleterre : aussi-tôt elles m'écrivent à mon passage à Douvres... Salvini , j'ai revû la maitresse de mon cœur : nos chagrins sont dissipés. Nelly étoit mourante ; on ne lui a pas plutôt annoncé mon retour , que sa beauté , ses charmes sont revenus , avec la vie , & l'espoir de nous réunir. Madame Rivers est tombée malade ; je l'ai engagée à prendre avec sa fille un appartement dans mon château. D'ailleurs cette précaution les met à couvert des perfidies de ce misérable parent qui pourroit leur causer de nouvelles inquiétudes. Mon oncle , mylord Bermond , qui me tient lieu de père , se fait une fête de présider à notre mariage ; il viendra dans trois mois ; une affaire im-

portante, & relative au gouvernement, le retient à Londres, & je formerai aussi-tôt cette union trop différée... — Dans trois mois vous l'épouserez, demande Salvini d'un air rêveur ? — Dès l'arrivée de mon oncle, je posséderai la plus charmante, la plus vertueuse des femmes... Vous remplissez-vous bien de ma félicité ? L'Italien, sans répondre à la question, répète seulement : dans trois mois !.. — J'avoue que le terme est bien éloigné pour un cœur aussi enflammé que le mien : mais il faut me soumettre à ce qu'exigent mon devoir & ma tendresse pour mon parent. Pardon, mon ami, si j'ai pu hésiter à vous confier mon secret ; n'accusez point mon amitié : elle se livre à vous sans réserve. C'étoient Nelly & sa mère qui vouloient absolument qu'un mystère profond enveloppât cet amour jusqu'au moment que nous serons unis ; je ne les avois point prévenues sur une confidence que je vous devois ; elles m'ont fait même la guerre de vous avoir amené ici. Lorsqu'elles vous connaîtront, n'en doutez point, elles seront

empressées à vous rendre la justice que vous méritez , & je suis bien assuré qu'elles s'applaudiront de notre liaison ; oui , elles prendront mes sentiments pour vous. Que je vais être heureux ! l'amour , l'amitié , tous les plaisirs , toutes les vertus répandront leurs charmes sur ma vie !

Un domestique entre : il venoit de la part de madame Rivers inviter le lord à passer dans son appartement ; le peintre demeure abandonné à lui-même.

Son premier mouvement est de jeter un long soupir , & de s'appuyer la tête & les deux mains sur une table ; il reste près d'un quart d'heure dans cet anéantissement : il en sort pour se promener à grands pas , levant les yeux au ciel , gémissant , & se frappant la poitrine , comme s'il eût voulu frapper son cœur. Sans cesse il revenoit auprès de Nelly , & sans cesse il s'en éloignoit ; il passoit tout à coup de la gaieté la plus vive au plus sombre accablement ; une inquiétude éternelle l'agitoit ; quelquefois il couroit s'enfoncer dans le parc ; il choisissoit les endroits

les plus sauvages ; on l'y trouvoit plongé dans une morne rêverie , bien différente de cette douce impression si chère aux âmes sensibles , qui nous ramenant à nous mêmes , nous porte à réfléchir sur les beautés de la nature , & nous fait goûter les plaisirs tranquilles de la campagne & de la retraite.

Adelson , par ses caresses & ses propos agréables , étoit bien éloigné de chasser cette mélancolie qui , tous les jours , devenoit plus forte. En vain il en faisoit à l'Italien des reproches continuels : — Auriez - vous des chagrins que vous cachiez à votre ami ? vous sçavez combien je vous aime ! Ah ! mylord , répondoit Salvini d'une voix étouffée , je ne mérite point ces sentiments... je ne suis digne que de votre compassion. — Dites , mon cher Salvini , de l'amitié la plus tendre. L'Anglais couroit embrasser le jeune-homme qui paraissoit le repousser , qui gémissoit. — Vous gémissiez ! vous semblez vous refuser aux épanchements de mon cœur ! Salvini , encore une fois , parlez-moi avec franchise : auriez-vous à vous plain-

dre... — De moi-même, mylord; oui, c'est moi qui suis mon ennemi, qui devrois me punir ! Je ne sçais... une langueur que je ne puis vaincre, se répand sur mes jours ; la vie m'est à charge ; la société m'importune, & je la recherche... Laissez-moi, mylord, retourner à Rome, fuir l'univers entier... Hélas ! ne puis-je m'arracher à moi-même ? je voudrois être enseveli dans le désert le plus sombre, dans la caverne la plus ténébreuse... — Mais, Salvini, quel trouble vous égare ? mon attachement pour vous... — Oh ! je ressens vos bontés vivement... peut-être, mylord... le desir de revoir ma patrie... ma mère... — Salvini, si c'est la tendresse filiale qui vous force à nous quitter, je me rends à ces raisons, quelques peines que mon amitié ait à souffrir. — Non, je ne partirai point, mylord, je ne partirai point... je resterai près de vous...

Il ne peut achever ; un torrent de larmes lui coupe la parole. Adelson, frappé d'étonnement, ne sçauroit concevoir



d'où naît ce désordre subit dans l'ame & dans les expressions de l'Italien ; plus il se répandoit en protestations d'amitié , plus les transports chagrins de Salvini s'irritoient.

Le lord va trouver Nelly : — Vous n'ignorez point qu'après vous , Salvini est ce qui m'intéresse le plus ; daignez joindre vos efforts aux miens pour l'arrêter ici ; il est naturellement mélancolique : je ne sçais ce qui a pu aigrir cette humeur farouche ; loin d'avoir rien à me reprocher , j'ai redoublé mes attentions , mes égards ; il m'est plus cher que jamais , & il parle de retourner en Italie. Je vous l'avouerai , son départ m'affligeroit beaucoup , & je desirerois que rien n'altérât le bonheur que bientôt je vous devrai... Nelly , il versoit des pleurs , & je ne puis pénétrer la cause de cette tristesse si profonde !.. le desir de revoir sa patrie peut-il être aussi dominant ?.. Sa mère ... il y a quelqu'autre motif... saisissez l'instant commode pour avoir une conversation avec Salvini ; dites - lui qu'il

s'ouvre avec moi sur cet objet , que je suis son ami ; en un mot , sçachez pourquoi il veut nous quitter : votre sèxe a tant d'empire sur le nôtre ! D'ailleurs , ma chère Nelly , qui résisteroit à vos charmes ? il sera impossible à Salvini de ne vous pas découvrir la source de cette inquiétude qui le tourmente ; faites-lui valoir mon amitié , les avantages qu'il en pourra recueillir ; pressez-le de rester avec nous ; je le vois , il médite d'abandonner l'Angleterre. Vous réussirez , un mot de votre bouche suffira ; oh ! j'en suis sûr , vous le retiendrez.

Salvini reportoit incessamment ses regards sur le calendrier ; il devenoit plus recherché dans son habillement ; il avoit ébauché à plusieurs reprises un dessin ; il le déchiroit , en ramassoit les morceaux , les rejettoit encore ; il en faisoit de même à l'égard de quelques lettres qu'il avoit commencées , où il revenoit vingt fois , & qu'il finissoit par effacer : Étoit-il seul , il ne lui échappoit que ces mots : le temps est bien rapide !

En effet , les jours s'écouloient ; chaque

moment rapprochoit du terme où étoit fixée l'arrivée de l'oncle d'Adelson. L'Italien , enfoncé dans son appartement , fuyant la lumière , dans un recueillement ténébreux , s'écrie enfin : j'aime ! est-il vrai ? j'aime ! & qui aimé-je ? grand Dieu ! Il s'arrête à ces paroles qui sortoient du fond de son cœur. Il reprend : ah ! Salvini , ne te l'avoue point ; garde - toi de prononcer ce nom . . . & ce crime , c'est moi qui en suis souillé ! j'outrage l'honnêteté , la confiance , la confiance d'un bienfaiteur , d'un ami . . . je cesserai de l'outrager ; je partirai. Eh ! en aurai-je la force ? .. du moins j'aurai celle de mourir ; ce n'est que la mort qui puisse me rendre le repos , m'empêcher de me flétrir d'un forfait . . . du comble des attentats. Il n'y auroit point d'exemple d'une perfidie semblable ; je serois ingrat à ce point . . . J'ai encore assez de vertu pour contempler l'abyme où je me précipite : arrêtons-nous sur les bords ; arrachons-nous à l'affreuse nécessité de trahir le plus confiant , le plus adorable , le meilleur de tous les

hommes... ah ! malheureux ! tu connais donc l'amour !

Salvini versoit un torrent de larmes ; il a résolu de sortir au moment même de la maison , sans prendre congé du lord. — Hâtons-nous , fuyons , fuyons un séjour où je m'expose à devenir le plus coupable des scélérats... Mais que pensera Adelson de mon procédé ? il m'accusera de bifarrerie , d'ingratitude ; eh ! plaise au ciel qu'il n'ait pas à m'imputer un crime plus noir encore ! ne ferai-je pas justifié à mes yeux ? je sçaurai que j'ai fait mon devoir. Peut-être , dans la suite , instruirai-je mon ami de la raison qui m'a fait renoncer à sa société ; il m'en estimera davantage ; du moins il me plaindra... précipitons mon départ ; je n'ai pas encore manqué ouvertement à la vertu.

Salvini s'occupoit des préparatifs de son voyage. Quelquefois sa vivacité se rallentissoit. Enfin il s'est déterminé : tout est prêt ; il va quitter à l'instant Adelson , sans le voir ; il lui a écrit une lettre où il l'assure d'une reconnaissance éternelle, où il se con-

tente de lui dire que des motifs qu'il lui apprendra un jour, l'ont forcé de partir aussi brusquement ; il finissoit par lui indiquer un endroit où le lord lui feroit remettre ses effets , & lui donneroit de ses nouvelles.

Cet infortuné jeune - homme luttoit ainsi contre lui-même ; il conservoit sa vertu, sa propre estime : il n'étoit point encore coupable. Il veut sortir de sa chambre dans laquelle il ne rentrera plus ; il ne reverra plus un objet , qu'il redoutoit de nommer.

Il fait quelques pas ; ses regards , sa main tremblante se portent sur un dessin... ses forces l'abandonnent , & il va tomber sur un siège , en s'écriant du fond du cœur : le voilà donc ce tyran de mon ame , dont j'ai vingt fois repoussé , anéanti l'image , dont, malgré mes résolutions , j'ai renouvelé les traits ! eh ! je les détruisois en vain ! n'étoient-ils pas imprimés , gravés au fond de mon cœur ?.. ( tous ses yeux sont attachés sur ce dessin ) je ne puis la quitter. Il est décidé... ce fatal penchant me rentrainera toujours !

Salvini s'efforce de se relever , il s'avance,

& il retombe encore. Alors des sanglots le suffoquent : — Nelly , tu l'emportes ! il m'est enfin échappé ce nom que je tremblois de prononcer , l'arrêt de ma destinée ! Comment ai - je pu concevoir une passion dont la pensée seule doit m'être interdite ? quel délire ! quel égarement insensé , criminel ! Adelson a prévenu tous mes desirs ; il m'a comblé de bienfaits ; il m'honore de sa confiance ; & pour prix d'une amitié si généreuse , je serai son rival ! Que sçai-je où me conduira un amour... qu'il ne m'est plus possible de vaincre ! Si je demeure ici plus long-temps , je ne réponds point de moi ; l'avenir me présente une destinée effroyable ... qu'il faut prévenir.

Aussi-tôt il court à son épée ; elle étoit sur son sein ; Nelly paraît ; le bras de Salvini reste suspendu. La jeune personne vole à lui , & lui arrachant l'épée : — Que prétendiez-vous faire , malheureux ? — Percer mon sein de mille coups , m'ôter une vie qui m'est odieuse ... étoit-ce à vous à me secourir ?

Nelly n'avoit jamais été plus séduisante ; ses graces ne tenoient rien de l'art ; on jugeoit à la fraîcheur de son teint , qu'elle sortoit des bras du sommeil , & ce moment est le triomphe de la beauté. Le peintre éprouvoit un trouble inconcevable. Nelly le prend avec bonté par la main : elle la sent trembler dans la sienne ; elle le fait asseoir à ses côtés ; le frémissement s'étoit répandu dans tous ses membres. Monsieur, lui dit-elle d'une voix enchanteresse , daignez vous calmer , & m'instruire d'où peut naître un désespoir qui n'a point d'exemple. Vous sçavez combien mylord vous aime : c'est lui qui m'a engagée à vous voir , & je bénis le ciel d'être venue en ce moment. Vous paraissez être attaché au plus sensible des hommes , &... qu'apperçois-je.. vous partiez ! — Je ne partirai point , mifs ; je mourrai ... aux pieds d'Adelson ... je ne sçais... — Remettez-vous , monsieur. Encore une fois , quels sont vos chagrins ? un départ si brusque ... confiez-vous à mylord : il n'est point de peines que l'amitié ne puisse

soulager. Il va vous épouser, interrompt Salvini ?.. Je ne me connais plus , poursuit-il en changeant de ton , le spectacle de la félicité irrite mes maux. Telle est la bisarrierie , ou plutôt l'ascendant infernal d'un caractère qu'il n'est pas en mon pouvoir de dompter , & même d'adoucir... personne ne m'aime sur la terre !..

— Oubliez-vous qu'Adelson est votre ami ? Salvini, vos plaintes sont injustes ; vous nous êtes cher à tous deux. — Je vous serois cher , miss ? quoi ! vous vous intéresseriez au sort d'un infortuné , qui expire ?..

— Vivez pour partager notre satisfaction.

— Miss , & vous serez donc contente ? — En doutez-vous ? Adelson fait tout pour moi ; il a ma reconnaissance , mon estime , ma tendresse... ô Dieu ! qu'avez-vous ?.. la pâleur...

Nelly n'achève point. Salvini avoit perdu l'usage des sens ; il revient à la vie ; il se lève avec impétuosité : — Je ne suis pas fait pour être le témoin d'une fête si attendue... Je ne dois me livrer qu'à la douleur , fuir Adelson . . . vous fuir pour toujours.



— Salvini, expliquez - vous. — Il faut que j'abandonne ces lieux ; l'Angleterre m'est odieuse ! un sentiment que je ne puis détruire , me rappelle dans mon pays , me force d'y retourner ... j'y ai une mère ... ayez pitié de ma situation , elle est affreuse ! — J'annoncerai donc à mylord que vous avez résolu absolument de nous quitter ? — Non , mîs , n'allez point ... je resterai ; je vous verrai ... il n'est pas possible de se séparer ... d'un ami ... je vous prie d'assurer mylord que jamais je n'eus plus d'attachement , plus de reconnaissance.

Des sanglots, des torrents de pleurs étouffent la voix de Salvini. Nelly , persuadée que ces diverses agitations ne sont que les accès d'une noire mélancolie , lui parle encore , & elle est toujours plus belle. L'Italien croyoit entendre & voir une divinité ; chaque mot que prononçoit cette fille charmante répandoit dans son ame un calme consolateur ; elle termine la conversation par le presser de retarder du moins son départ. Salvini, ajoute - t-elle avec cette grace

si touchante, & dont l'empire est si absolu, c'est une prière que je vous fais. Une prière, Miss, répond le peintre transporté ! J'ai entendu l'ordre du ciel même. Vous ferez obéie : je demeure pour jamais en ces lieux. Mylord est sûr de la victoire, lorsqu'il commande par votre bouche.

Nelly va informer le lord du succès de sa visite. Elle lui apprend dans quelle situation elle avoit trouvé le peintre, prêt d'attenter à ses jours, emporté d'idées en idées, déterminé cependant à ne plus se séparer d'Adelson. Ils ne doutent point que cette humeur attrabilaire ne soit l'effet d'un désir violent qu'a le peintre de revoir sa patrie; on sçait que ce désir a produit quelquefois des maladies dangereuses. Les Suisses, cette nation si estimable, sont tellement attachés à leur pays, qu'on en a vu mourir de douleur lorsqu'ils en étoient éloignés. J'aurai, dit le lord, un entretien avec Salvini. C'est un malade avec lequel nous devons user de ménagement; quoiqu'il n'ait aucune raison de s'affliger, je compâti à son état; la tristesse

est peut-être le plus cruel de tous les maux !  
Nelly , je l'ai éprouvé !

A peine Nelly a-t-elle disparu, Salvini revient à s'interroger. — Me voilà donc coupable ! je ne m'arracherai point de ce séjour ! Nelly est donc la maîtresse de mon cœur ! elle me donne des loix ! elle m'enchaîne ici ! & quelle sera l'issue de cette lâche complaisance pour un penchant qui m'entraîne nécessairement au crime ? comment supporter désormais les regards de mylord ? qu'un cœur coupable éprouve de difficultés à se cacher ! & je ne sçaurois m'en imposer à moi-même... Adelson, t'offenserois - je en me bornant à voir Nelly , à l'adorer en secret , à mourir en idolâtrant ? je me renfermerai dans cette unique satisfaction ; ma tendresse n'éclatera point... Où vais-je m'égarer ? ah ! je suis perdu ! je n'ai plus la force de me sauver d'un péril inévitable ... je vois , je vois l'abyme ... j'y tomberai !

Salvini retiré bientôt de ces réflexions , s'enivroit par tous les sens d'un poison trop

funeste : il recherchoit avec empressement les occasions de voir , d'entendre Nelly , de lui parler , & le désordre de sa raison augmentoit.

Le lord , depuis quelques semaines , avoit parmi ses domestiques un Sicilien qu'on appelloit Geronio ; ce garçon étoit chargé de tout ce qui concernoit le service du peintre ; il monroit de la pénétration & de la souplesse ; il n'avoit pas tardé à s'appercevoir du trouble qui dévorait son maître ; souvent il l'entendoit soupirer ; il l'avoit surpris plusieurs fois couvrant une espèce de petit portrait de ses baisers & de ses larmes. Salvini , un jour , oublia de cacher cet indice de sa malheureuse passion ; Geronio le trouve , & il ne lui est pas difficile de reconnaître l'objet que ce dessin représentoit. Alors le domestique est confirmé dans des soupçons qu'il avoit d'abord conçus assez légèrement ; & d'après cette connaissance , il arrange un projet dont on verra bientôt la suite.

Un soir que l'Italien étoit plus triste qu'

l'ordinaire, Geronio parut le plaindre. Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, cette liberté : mais, quoique domestique, je suis sensible, & votre situation me touche vivement. Salvini se contenta de témoigner sa reconnaissance au Sicilien, qui n'en resta point à cette première démarche. Il étudia tous les moyens de gagner la confiance du peintre ; il employa les plus adroites flatteries, piège dont il est si difficile de se garantir ! il le pressa, si l'on peut le dire, de son génie infernal, & sçut enfin, par degrés, l'amener jusqu'à l'indiscret aveu de sa passion. De ce moment, Salvini s'avance vers sa perte. Rien ne contribue tant à nous égarer, qu'un perfide confident qui applaudit à nos faiblesses. Alors le mal redouble d'activité, & nos yeux qui pouvoient se rouvrir encore, se ferment pour toujours.

Le bandeau s'étendoit de plus en plus sur ceux de Salvini ; Geronio s'attachoit à détruire ses remords, & tous les jours ils s'affaiblissoient ; Nelly plus que jamais régnoit dans son ame.

Adelson vient le trouver ; il est embarrassé à sa vûe. C'en étoit fait, Salvini ne devoit plus connaître cette sécurité qu'il n'appartient qu'à la vertu de goûter ; le cœur se trahit malgré lui-même , & l'agitation d'une conscience qui s'accuse , se peint presque toujours sur le visage. Mon ami , dit le lord , je veux avoir une conversation avec vous. Miss Rivers m'a fait part de l'affreuse extrémité où elle vous a surpris. Comment ! porter à ce degré la mélancolie qui vous consume ! Salvini , vous m'êtes cher ; vous n'en doutez point ; après Nelly , vous êtes ce que j'aime davantage ! mais je ne puis être heureux , si mes amis ne le sont pas. Seriez-vous dominé par un desir violent de retourner à Rome , & le séjour de votre patrie seroit-il absolument nécessaire à votre santé , à votre repos ? séparons-nous ; il m'en coûtera beaucoup ; je vous le redis : mais j'oublie mes intérêts & mes plaisirs pour les vôtres ; du moins vous vous souviendrez que vous avez laissé à Londres un ami . . . vous

pleurez ! quel trouble vous agite ? — Non , mylord , non , je ne vous quitterai point ; je ne le puis ... je le devrois. — Votre mère auroit-elle besoin de quelqu'adoucissement dans son infortune ? parlez librement : ma bourse vous est ouverte comme mon cœur ; je me suis tû sur ce sujet avec Nelly ; je connais trop la réserve qui doit accompagner un service, quel qu'il soit ; ce sont - là de ces secrets que l'on cache même à l'amour.

Salvini tombe à ses genoux ; ses pleurs redoublent : — O le plus généreux des hommes!.. sur qui répandez-vous vos bienfaits ? mylord , je ne puis soutenir vos regards... Si vous sçaviez combien je souffre... ah ! .. ma mère est comblée de vos bontés, & moi... Adelson ... quelle est ma reconnaissance?.. ô ciel ! — Mon dessein est d'achever ce que j'ai à peine commencé, d'assurer votre bonheur, & de vous mettre en situation de jouir dans votre pays d'un sort à l'abri des caprices de la fortune : Salvini , attendez tout de mon amitié. — De votre amitié, mylord!..

eh bien ! mon cœur est à vous !.. non , vous n'aurez jamais à vous plaindre... — Allons , mon ami , bannissez cette humeur sombre , & reprenez votre tranquillité.

Adelfon se retire. L'Italien demeuré seul apperçoit Géronio : — Ne me parle plus d'une faiblesse trop criminelle. J'ai vû Adelfon ; je suis pénétré de ses bienfaits ; je cède à mes remords ; je ne sens que l'amitié , que mon devoir ; quelle ame généreuse ! & j'abuserois de sa confiance ! je le trahirois !.. Géronio , je me vaincrai ; je n'entretiendrai plus une passion ... qui me conduira au tombeau.

Et il se replongeoit dans son accablement , tandis que le perfide domestique déployoit tout l'art de sa scélératesse pour écarter son repentir , & le rendre à un égarement trop funeste.

Le lord tentoit tous les moyens d'amuser Nelly , jusqu'à l'arrivée de mylord Bermond , qui étoit l'époque du mariage ; il lui donnoit les divertissemens de la chasse , de la pêche ; il crut qu'un plaisir plus recherché , & plus digne d'une ame sensible , l'attacheroit davantage : il fait construire un petit



168 *ADELSON ET SALVINI*;  
théâtre dans son château , & il invite plusieurs sociétés des environs à se réunir pour l'exécution de son projet. On proposa de représenter la célèbre tragédie de Roméo & Juliette. Nelly fut chargée du rôle de l'héroïne de la pièce ; & par un effet imprévu du hazard , Adelson voulut que le peintre , qui sçavoit très-bien l'anglais , remplît celui de Roméo. Jamais on n'avoit vû l'aimant mieux rendu ; toute l'assemblée applaudissoit avec fureur ; l'Italien ajoûtoit à son personnage ; souvent ce n'étoit point Roméo qui parloit : c'étoit Salvini lui-même avec tous ses transports. Nelly ne sçavoit que penser de ces additions ; en vain lui rappelloit-elle son rôle ; il n'écoutoit que l'amour qui l'enflammoit ; Adelson & les spectateurs attribuoient au talent du jeune-homme ce qui partoît de l'excès de sa passion ; enfin il joua avec tant de chaleur & de vérité , qu'il se blessa dangereusement dans la scène , où Roméo se donne la mort ; on l'emporta au bruit des acclamations , baigné dans son sang ; son ami vole à son secours. Eh ! s'écrioit Salvini ,

vini, laissez-moi mourir, puisqu'elle m'est enlevée, puisque je ne puis la posséder. Adelson imaginant que le blessé étoit dans le délire, & qu'il avoit la tête encore pleine de son rôle, tâchoit de dissiper ce qu'il appelloit une illusion, & ce qui n'étoit qu'un sentiment trop réel & trop approfondi.

La blessure de Salvini étoit guérie; celle de son cœur devenoit tous les jours plus incurable. De quelle ivresse délicieuse étois-je pénétré, disoit-il à son domestique, lorsqu'il m'a été permis de lire dans les yeux de l'adorable Nelly, d'y fixer mon âme entière! avec quels transports, quelle flamme, Roméo lui parloit de sa tendresse! qu'elle me ravissoit, quand elle m'assuroit d'une ardeur mutuelle! Ah! Géronio, je n'entendois point Juliette: c'étoit Nelly elle-même; je lui ai fait répéter vingt fois que j'étois aimé; j'ai pensé mourir à ses pieds de l'excès du plaisir que j'y goûtois; malheureux! & c'étoit ainsi que je trompois ma passion! qu'elle est belle, lorsque sa bouche prononce le mot d'amour!

Adelson, tu seras le plus heureux des mortels!.. Mon rôle ne m'avoit que trop égaré; j'étois Roméo brûlant de tous les feux, impatient de s'arracher la vie... Hélas! pourquoi traîner encore une existence qui m'est trop odieuse? pourquoi ne pas terminer par un seul coup un enchaînement de tant de chagrins, de douleurs, d'inutiles repentirs? puis-je me dissimuler que j'offense mon ami, quoique j'aie tenu jusqu'ici ce secret renfermé? il n'est sçu, Géronio, que du ciel & de toi! mais, moi! ignoré-je que j'aime, que je me nourris de cette fatale tendresse, que je suis coupable? Il ne m'échappe point de soupir qui ne soit un crime! & je n'ai pas le pouvoir de me soustraire au destin effrayant qui m'emporte! Géronio... je me sens capable de tous les excès.

L'adroit Sicilien recueille ces derniers mots; il juge du degré d'égarement où il lui fera facile d'amener le malheureux Salvini; il cherche à l'enflammer encore. Tout-à-coup le peintre s'écrie: je vais trouver

mylord , me jeter à ses pieds , lui tout déclarer. — O ciel ! monsieur , qu'allez-vous faire ? attendez... — Non , je n'attends plus rien . . . je n'espère plus rien que la mort. Qu'Adelson se venge & me la donne ; qu'il déchire ce cœur entraîné au crime , malgré ses combats , tous ses efforts . . . c'est trop balancer.

Géronio appelloit vainement son maître ; il étoit prêt de parler au lord , lorsqu'Adelson lui apprend que dans cinq jours mylord Bermond arrive , & qu'on célébrera son mariage.

Cette nouvelle a foudroyé le peintre ; il revient avec précipitation , tombe sur un siège : — Géronio , je suis perdu ! dans cinq jours... Nelly épouse mylord ! Dans cinq jours , répond le scélérat ! le terme est bien court ! Il regarde attentivement Salvini ; il continue : quel parti prendrez-vous ? — Quel parti ?.. celui de me percer le cœur... je ne sçaurois assez-tôt m'anéantir ... non , je ne ferai pas témoin du bonheur d'Adelson ; je ne le ferai pas ; je ne puis l'être . . . &

c'est au moment où le repentir me conduisoit à ses genoux... Ah ! lord cruel , quels sont tes bienfaits ? .. Géronio , tu es mon ami , mon seul ami... c'est de toi seul que j'attends du secours : conseille-moi , guide-moi , dispose de moi à ton gré ; je me remets entièrement entre tes mains. — Vous sentez-vous le courage de vivre pour être heureux ? Le perfide domestique prononce ces paroles d'un air réfléchi. — Tu sçaurois quelque moyen... Géronio ? .. — Vous voudriez mettre obstacle à ce mariage ? — Y mettre obstacle ! ah ! l'empêcher ... pour jamais , en détruire jusqu'à l'idée. . . parle , parle , te seroit-il possible ? — Livrez - vous à l'espérance , monsieur ; vous sçauvez , quand il sera temps , les ressorts que j'emploie. — Ces nœuds cruels ne se formeront donc pas !.. mais , en cédant à tes projets , j'offenserai l'amitié... — Eh ? qu'entendez-vous , je vous prie , par amitié ? Adelson , monsieur , ne vous rend - il pas le plus infortuné des hommes ? Il vous a fait connaître Nelly : ne devoit-il point prévoir que vous en de-

viendriez amoureux , puisque lui-même il n'a pu résister à ses charmes ? mais il se plaît à vous déchirer le cœur , n'en doutez pas , n'en doutez pas : il jouit de votre trouble ; l'image de votre peine augmente son bonheur ; oui , il seroit moins heureux , s'il ne vous voyoit pas souffrir : avez-vous pu imaginer que votre amour lui échappât ? Je le surprends fort souvent qui vous regarde , & parle ensuite bas à Nelly ; soyez persuadé que vous êtes l'objet de ces confidences , & que loin de plaindre votre situation , il en rit avec sa maîtresse...

Il en rit , interrompt le peintre en courant au domestique!.. Que veux-tu malheureux ? verser dans mon ame des poisons... que je rejette. Non , je ne me plongerai point dans le crime , dans l'oubli de mes devoirs , dans l'ingratitude la plus abominable... qu'Adelson épouse Nelly , qu'il soit heureux , & que je meure... cruel ! c'est la mort qu'il me faut ; c'est la mort que je te demande , le fer , le poison , ce qui m'ôte-  
ra plutôt la vie ; dépêche toi ; voilà le

service que j'exige de ta fidélité; je n'en veux point d'autre. Et pensez-vous, reprend Géronio, que votre mort touchera beaucoup Adelson? C'en est assez, s'écrie Salvini, en laissant échapper un torrent de larmes; misérable ! tu te joues de ma faiblesse ! ne me tiens plus de semblables discours, ou je vais tout révéler à mon ami. Sors de ma présence.

Géronio se retire, en levant les yeux au ciel, & comme attendri sur l'état de son maître. Salvini le rappelle : — Il est donc vrai que mylord Bermond arrive ? — Oh ! il n'y a pas à en douter ; une joie universelle est répandue dans le château. — Une joie universelle ! tout le monde est content, quand je suis dans un abîme de douleur ! — Eh ! monsieur, il ne tiendrait qu'à vous de vous en retirer, & vous voulez absolument être la victime de l'infortune ?.. Allez rapporter à mylord que je vous suis trop attaché, que vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres ; dites-lui bien... que je donneroïis ma vie pour vous... il est juste que j'en sois puni.

Et l'artificieux Géronio , en prononçant ces paroles , feignoit de verser des pleurs. Salvini , la tête penchée sur les mains , étoit enfoncé dans une rêverie profonde ; il sort de cette léthargie , & tout à coup : — Décide de mon sort ; que faut-il que je fasse ? — Je vous l'ai déjà dit , monsieur : Que vous cédiez à mes conseils ; ils ne tendent qu'à votre bonheur ; écoutez - moi : vous avez jusqu'à minuit à réfléchir , si vous voulez finir vos jours dans le désespoir , ou reculer , empêcher ce mariage , & peut-être... — Achève. — Que sçait-on... vous-même... — Parle , explique-toi... — Je suis forcé de me taire ; je vous le répète : interrogez - vous bien sur l'état de votre cœur ; déterminez - vous , & choisissez promptement , ou d'une mort que vous ne sçauriez trop hâter , ou ... de l'espérance la plus flatteuse. — Que veux-tu dire ? de l'espérance... parle donc ... Géronio , mon unique ami ! — Il est inutile , monsieur , de me faire des questions ; je ne sçaurois céder à votre curiosité ; tout ce qu'il m'est permis de vous



confier, c'est qu'à minuit vous ferez libre de mettre obstacle au bonheur d'Adelson... que le vôtre... souffrez que je vous quitte; vous me reverrez à l'heure convenue.

Le peintre fait de nouvelles instances; Géronio persiste avec fermeté dans sa discrétion, & laisse son maître absorbé dans une foule d'idées contraires. Il est des moments rapides où les illusions les plus séduisantes lui prodiguent tous leurs prestiges; d'autres instants apportent dans son cœur l'irrésolution, le remords.

L'heure arrêtée est venue; Salvini revoit Géronio. — Eh bien! vos réflexions sont-elles faites? — De quoi me parles-tu? je ne sçais ce que je veux, à quel sentiment obéir, ce que je suis... mon ame est battue d'une tempête... mais... ne m'as-tu pas dit... que je pourrois espérer?... — Venez, monsieur, suivez-moi; tout est dans un profond sommeil.

Salvini égaré, hors de lui-même, tous les sens soulevés, s'abandonne à la conduite de son domestique. Les ténèbres étoient

épaisses; ils traversent les cours du château, & se rendent sous les murs du parc. L'infortuné jeune-homme étoit traîné, en quelque sorte, par le perfide Géronio, sans sçavoir le but de cette démarche, & prêt à succomber sous les divers assauts qui l'agitoient.

Un homme enveloppé d'un manteau, s'adresse à l'Italien : — Asseyez-vous, monsieur, à mes côtés.

Géronio, qui vous est extrêmement attaché, m'a rapporté, monsieur, que vous étiez épris d'une violente passion pour la fille de madame Rivers; sur tous les détails que m'a confiés cet honnête domestique, j'ai conçu pour vous un sentiment qui me fait prendre un vif intérêt à vos peines. J'ai donc résolu de vous obliger, d'empêcher ce mariage, & . . . ne convenez-vous point que Nelly vous est chère? — Oh ! plus que je ne sçaurois l'exprimer ! voilà ce qui me rend en horreur à moi-même ! je n'ai plus de raison ! je ne sens... je ne brûle que du plus violent amour ! je

ne sçaurois cependant me cacher que je cours au crime ; j'offense mon bienfaiteur , mon ami. — Adelson votre ami ! vous n'avez pas d'ennemi plus cruel. — Que dites-vous ? — Sans lui ... Nelly vous aimeroit... vous l'épouseriez. — Nelly m'aimeroit ! je ferois son époux... comment ! . . je ne puis résister ... je ne puis résister . . . ah ! laissez-moi... laissez-moi. Oui , poursuit l'inconnu , je pourrois l'amener à vous donner la main ; j'ai des droits auprès d'elle & de sa mère ; quand vous me connaîtrez , vous verrez que je suis en état de vous tenir ma parole. — Arrêtez... vous portez à mon cœur les coups les plus inattendus , les plus terribles... Nelly , feroit à moi , sans Adelson !.. son amant , son mari ! . . il n'est pas possible ! . . ô Dieu ! un moment ; que je respire ; je ne soutiens pas cette image ... Cruels , retirez-vous , je suis encore vertueux.

L'Italien tombe à terre au pied d'un arbre ; il est en proie aux orages de différentes passions : — Posséder Nelly ! c'est tout ce qu'il peut dire , ce qui l'accable. Son ame ,

sous tant de combats , est prête à s'exhaler. Le perfide Geronio est à ses côtés : — Monsieur , il faut vous décider ; le temps presse ; consentez à ce qu'on va exiger de vous , & vous êtes au comble de vos vœux. Eh bien... eh bien , répond Salvini d'une voix embarrassée ; je promets... je ferai ... je ne puis trahir l'amitié , l'honneur... Adieu , monsieur , dit l'inconnu ; vous refusez de m'entendre ? Nelly a bientôt perdu ses charmes à vos yeux ; elle étoit votre femme ; elle va être celle d'Adelfon. — Barbare... monsieur , qui êtes-vous ? Nelly vous est donc soumise ! — Je n'ai pas besoin de me découvrir , puisque mes services vous sont inutiles ; vous auriez sçu mon nom , si vous les eussiez acceptés. C'est trop demeurer ici : je me retire ; n'espérez pas me rappeler.

L'inconnu est déjà à quelque distance du malheureux Salvini qui étoit terrassé sous la violence de sa situation : — Geronio ... Geronio ... courez à lui ; qu'il revienne ; que je lui parle... ( Le Sicilien a ramené le séducteur. ) Je suis déterminé ,

monfieur, à tout faire, tout... mais gardez-vous de me propofer... fongez... percez mon cœur, s'il faut qu'Adelfon... — Ne craignez rien pour fes jours : ils font en sûreté : on n'en veut point à fa vie ; on ne veut que l'empêcher d'être l'époux de Nelly, & vous favoriser dans votre amour. Voici de quoi il s'agit : écoutez-moi bien, & pefez tout ce que je vais vous dire ; votre destinée eft dans vos mains ; vous avez deux jours pour remplir mon projet ; paffé ce terme, votre malheur eft irréparable.

Il faut que dans la foirée de demain ou d'après demain, vous engagiez Adelfon à venir fe promener fous ces murs ; vous le retiendrez jufqu'au moment que je paraîtrai avec quelques amis ; nous nous faifirons de lui, fans lui faire aucun mal, & nous l'entraînerons à une barque que nous aurons préparée, & qui le transportera hors de notre Ile. Il eft inutile de vous faire part des moyens que j'employerai ; qu'il vous fuffife de fçavoir que nous lui rendrons la liberté, lorsque vous ferez maître de Nelly,

c'est-à-dire , lorsque vous l'aurez épousée. Je vous répète qu'elle sera forcée de m'obéir , & que vous apprendrez qui je suis , quand vous aurez satisfait à ma demande.

Le peintre veut répondre ; son cœur est soulevé , déchiré. Je vous ai tout dit , poursuit l'inconnu ; adieu ; moins vous différez , & plutôt vous serez heureux.

Salvini demeure immobile ; il a perdu la voix ; il ressemble à un homme qui verroit un rocher penchant sur sa tête , & prêt à l'écraser ; il reste près d'une heure dans cet accablement , & se tournant vers le traître Géronio , il s'écrie d'un ton douloureux : j'épouferois Nelly ! . . je trahirois Adelson ! ah Dieu !

Géronio le traîne mourant à sa chambre ; c'en est fait , le sommeil a fui pour jamais des paupières de cet infortuné. Le retour de la lumière ne sert qu'à aigrir son désespoir. Les heures s'écoulent ; la nuit approche ; il n'a encore rien déterminé ; il ne peut s'arrêter à l'affreuse résolution qui causera tant de chagrin à son bienfaiteur , & peut-

être sa perte. Cependant mylord Bermond va arriver ; Salvini ne peut se résoudre ; à peine a-t-il la force de marcher.

Un bruit général s'élève dans le château, & annonce la présence de l'oncle d'Adelson ; le lord vient chercher lui-même l'Italien dans son appartement pour le présenter à son parent. Quels objets pour les yeux de Salvini ! mylord Bermond prodiguant à son neveu les caresses d'un père, madame Rivers ne pouvant contenir sa joie, & Nelly plus belle qu'elle n'avoit encore été ; on lisoit dans les regards des deux amants, l'ivresse de leur bonheur prochain. Mylord Bermond donne ses ordres, afin que le lendemain même le mariage soit célébré. Quel coup de foudre pour le cœur d'un homme dévoré de la plus forte passion ! Il court à Géronio, en découvrant avec fureur son estomach : — Tiens, voilà mon cœur, perce-le de mille coups ; hâte-toi de m'arracher la vie, de m'épargner un crime. Je sens... je sens que je ne puis résister à mon ascendant : il me subjugue... tu penses que, ce soir, on

nous attend sous les murailles du parc?—J'ai reçu des nouvelles; quoique l'on soit irrité contre vous, on veut bien avoir encore cette complaisance; demain, monsieur, l'occasion est perdue pour toujours. — Quelle heure est-il? — Environ cinq heures & demi. — Dans deux heures, j'aurai perdu le fruit de vingt-six années! je serai le plus cruel des hommes, un monstre d'ingratitude! . . & il ne fera plus temps de retourner sur mes pas!

Salvini s'arrêtoit, tomboit sur une chaise, plongé dans le désespoir, se relevoit avec impétuosité, tournoit les yeux au ciel, les rabaissoit ensuite vers la terre, murmuroit des paroles: les plus fortes convulsions paraissent l'agiter.

Le Sicilien ne profère que ce peu de mots: monsieur, le temps presse. Allons, répond le peintre après un long silence, & en poussant un profond gémissement: tout est décidé.

Il vole près du lord qu'il trouve avec son oncle, madame Rivers, & miss Nelly,



dont la satisfaction & la tendresse éclatoient ; cette image enflamme de fureur l'Italien , & le desir de se venger lui inspire l'adresse d'arracher Adelson à la société , & de l'entraîner à la promenade. D'une voix tombante , il le sollicite de sortir de l'enceinte du parc. Ils ont gagné la campagne ; ils ont atteint l'endroit où l'on va attaquer Adelson , s'en saisir , à l'instant même qu'il ouvroit ses bras à un homme comblé de ses bienfaits. Salvini , lui dit-il avec bonté , assurément je me regarde comme le plus fortuné des mortels ; c'est demain qu'un ange de beauté & d'innocence est dans mon sein ; mon oncle est pour moi le père le plus tendre ; madame Rivers me témoigne tous les sentimens d'une mère ; cependant je ne jouis pas d'une félicité parfaite !.. c'est vous , cruel ami , qui m'empêchez de la goûter ! Le trouble du peintre augmente : — Comment , mylord ! ma présence empoisonneroit vos plaisirs ? — Elle ne pourroit que les augmenter ; vous devez en être persuadé : mais ce dégoût du monde & de la vie , où vous aimez

aimez à vous plonger , me cause un violent chagrin. Enseignez moi le remède qu'on y peut apporter. — Le remède , mylord... le remède est la fin la plus prompte d'une existence que j'abhorre , je vous l'ai dit. — Mon cher Salvini , au nom de l'amitié , abandonnez-vous à mes soins ; confiez-moi vos peines... vous pleurez ! vous paraîsez hors de vous-même ! rappelez-vous notre amitié ; encore une fois : est-ce le sort de votre mère qui vous inquiète ? elle sera heureuse ; vous le ferez ; je partagerai ma fortune avec vous deux... — Arrêtez , mylord... arrêtez. — D'ailleurs ne vous ai-je pas prévenu que Nelly ignoreroit les faibles services que j'aurois la satisfaction de vous rendre ?... vous ne revenez point de votre égarement!.. — Ah ! mylord ! — Embrassez votre ami , soulagez-vous dans son sein du fardeau qui vous pèse... & toujours vous refuser à mes épanchements ! — Fuyez , mylord... laissez... je suis un misérable , indigne de tant de bienfaits. — Qu'entends-je ? que voulez-vous dire ? — Ne voyez-vous

pas que je n'ai plus de raison... que je meurs ... je succombe sous le mal qui m'accable.

Salvini entend sonner les trois quarts de huit heures , & c'étoit à neuf que devoit s'exécuter le fatal projet ; le désordre de ses sens augmente ; il ne prononce plus que des paroles entrecoupées ; il est dans le délire ; il finit par s'écrier : Mylord , mon cher bienfaiteur, je ne sçais...les forces me manquent...retournons...retournons vite au château.

Adelson , étonné , interdit , lui prête son bras pour s'appuyer. Salvini arrivé à son appartement , presse le lord de se retirer , en l'assurant que sa santé étoit meilleure , & que le repos achèveroit de le rétablir.

A peine il est seul , que ces mots s'échappent avec un cri du fond de son cœur : tu triomphes , Adelson ? c'est à moi d'être en proie à tous les tourments : il en coûte donc bien d'être criminel !.. je ne le ferai point ; je ne le ferai jamais ; sois heureux avec Nelly... avec Nelly ! pensée horrible ! que devenir ?

Géronio accourt : On s'impatiente ; monsieur , de vous attendre ; on voudroit savoir pourquoi vous ne vous êtes pas rendu avec Adelson , à l'heure marquée. — Pourquoi , Géronio ? .. Allons , conduis-moi.

Salvini balbutioit ces paroles d'un air égaré ; le Sicilien l'emmène , ou plutôt l'entraîne sur ses pas. Tout étoit livré au sommeil ; les ténèbres de la nuit redoubloient encore aux yeux de l'Italien ; on ne l'a pas plutôt apperçu qu'on lui crie : qu'avez-vous fait de mylord ? où est-il ? il y a plus de trois heures que je suis ici. — Mylord... Adelson... il est venu... — Expliquez-vous. — J'ai eu la force de l'amener en ces lieux... que vous dirai-je ? — Et vous n'avez pu le retenir jusqu'à mon arrivée ? — Je n'ai point été le maître... j'ai voulu... je n'ai pu trahir la confiance... c'est moi qui l'ai pressé de s'en retourner ; c'est moi qu'il faut punir , qui suis le plus malheureux des hommes ! Ajoutez le plus lâche , reprend l'inconnu transporté de fureur. — Craignez ... gardez-vous d'irriter un cœur qui n'est déjà que trop en-

flammé! — Sans la pitié... — La pitié!... la pitié d'un traître! — Tu m'oses insulter! l'épée à la main. — Ah! je vole au-devant de tes coups... déchire mon sein, hâte-toi d'y porter la mort!

Ils tombent l'un sur l'autre comme deux forcenés. Géronio s'efforçoit en vain de les séparer, Salvini ne cherchoit qu'à mourir. C'est l'inconnu cependant qui succombe.

L'Italien poursuivi par cette agitation qui accompagne le meurtre, incertain si son adversaire a perdu la vie, est empressé de se retirer; il ne retrouve point son domestique; il passe la nuit tourmenté par l'image de ses malheurs: la mort d'un homme, le mariage d'Adelson & de Nelly qui se prépare sous ses yeux, que de traits qui l'affaiblissent!

Le jour paraît; une rumeur soudaine se fait entendre; des payfans ont trouvé un cadavre dans la campagne; ils l'apportent au château: le peintre frappé de terreur reconnaît sa victime. Mais quelle surprise pour Adelson, pour Nelly & sa mère, lors-

qu'ils démêlent dans les traits du mort ceux d'un persécuteur implacable ! Struley, s'écrie madame Rivers ! il revenoit sans doute pour tramer contre nous de nouveaux complots.

On auroit bien voulu pénétrer les raisons de cette catastrophe ; Salvini garda un profond silence. La fuite de Geronio qui ne se remontra plus , fit croire que ce domestique pouvoit être complice de ce meurtre. Madame Rivers ainsi que sa fille ne purent s'empêcher de plaindre la destinée de leur parent.

Quel nouveau sujet de réflexions pour le peintre , quand il est instruit que c'étoit Struley qui s'intéressoit en sa faveur ! Il ne peut bannir de son esprit l'image si séduisante que cet homme altéré de vengeance avoit eu l'adresse de lui présenter. Il y a des moments où il embrasse cette chimère insensée , où , d'après le mensonge de Struley , il s' imagine que sans Adelson , il auroit pu plaire à Nelly & l'épouser. Cette erreur grossière de l'Italien ne paraîtra point naturelle : mais

un cœur plein de sa passion n'est frappé que de ce qui la flatte , & l'amour sur-tout est la plus facile à s'abuser. Les amants ressemblent assez aux ambitieux : ils n'envisagent que le bout de la carrière, & ne voient point tous les pas qui leur restent à faire pour y arriver.

On s'occupoit des préparatifs de la cérémonie qui devoit sceller le bonheur d'Adelson ; son oncle étoit le premier à demander qu'on hâtât cette union si désirée ; on approchoit du terme ; quelle attente pour le malheureux Salvini !

Mylord Bermond reçoit une lettre : c'étoit mylord-duc \*\*\* qui lui écrivoit , & qui le prioit de venir le trouver à sa terre, distante environ de vingt-cinq mille de celle d'Adelson ; il lui demandoit comme une grace de suspendre le mariage de son neveu jusqu'à leur entrevûe. Mylord-duc remplissoit la place de premier ministre , & ses vertus personnelles faisoient aimer sa grandeur. Mylord Bermond ne pouvoit se refuser à ses desirs. Que Salvini, dans le fond du cœur , rend de grâces au ciel de cet évé-

nement inattendu ! c'est un mourant qui revient à la vie. Pour Adelson & son amante , ils sont dans l'accablement. Mylord Bermond console son neveu , lui promet de précipiter son retour , l'embrasse avec tendresse , & monte à cheval , suivi de deux domestiques..

Madame Rivers & sa fille partageoient avec le lord le chagrin que lui causoit ce retardement ; il n'est point de courts délais pour des cœurs vivement épris.

Adelson reçoit des nouvelles de son oncle , qui le presse aussi-tôt son billet reçu , de se rendre à la terre de mylord-duc ; il n'entroit d'ailleurs dans aucune explication , ne disoit pas un seul mot sur Nelly , ni sur le mariage projeté. Nouvelles alarmes de la part de madame Rivers , & de sa fille. Eh bien ! s'écrie la dernière , Adelson , en croirez-vous mes pressentiments ? — Je ne vois rien , ma chère , qui doive nous alarmer. Mon oncle est ami de mylord-duc ; ils auront eu quelque conversation au sujet de mon avancement. — Je crains tout , mylord : vous me quittez , vous partez.



— Je reviens à vos genoux; vous douteriez...

— Je n'ai aucun doute, mylord, mais je passerai des moments, des heures, des jours sans vous voir! — Ne craignez point, ma divine amie: mon absence ne sera pas longue.

— Adelson, vous n'aimez donc pas ?

Le lord veut avoir un entretien secret avec le peintre. Fermez la porte, lui dit Adelson, & soyons seuls: — Salvini, je puis déposer mes peines dans votre sein: qu'il a fallu me contraindre aux yeux de ma chère Nelly! je me suis prévalu d'une fermeté que je suis bien éloigné d'avoir; la faiblesse, la crainte seroient-elles le partage de l'amour? C'est donc aux regards de l'amitié que je montre mon âme entière. Je me sépare de tout ce que j'aime; le silence de mon oncle à son égard est affreux! Je ne sçais... mais je pars le cœur ferré d'une tristesse mortelle, & accablé des plus noirs pressentiments. Que me veut mylord Bermond? pourquoi ne me parle-t-il pas de Nelly, de notre mariage?... Salvini, je remets ce dépôt sacré dans vos mains; c'est mon cœur même que

je

je vous confie... Vous pâlissez ! vous paraîsez interdit !.. apprenez-moi donc d'où naît en vous ce trouble qui augmente tous les jours. Encore à notre dernière promenade, vous souvient-il de cette espèce d'égarement dont vous avez été frappé ? — Mylord, que j'abandonne l'Angleterre ; que je retourne en Italie ... épargnez-moi... — Eh quoi ! toujours le dessein de vous séparer d'un ami ! — D'un ami ! ah ! mylord. . . Adelson ! — Vous ne m'aimeriez plus ? — Mon cœur est à vous plus que jamais , & c'est cette reconnaissance , cette amitié . . . souffrez que je m'éloigne , que je parte , que je fuye... — Salvini, je vous l'ai dit , si vous persistez absolument dans cette résolution , attendez que mon mariage... — Votre mariage ! — Selon les apparences , je ne retournerai chez mylord-duc que le temps de savoir ce que me veut mon oncle , & nous accourons sceller cette union où ma vie même est attachée. Vous demeurerez avec madame Rivers & sa fille , vous les consolerez... (Nelly entre ) Ma divine amie ,

unissez-vous à moi pour engager Salvini à différer son départ, du moins jusqu'à mon retour. Le peintre a jetté un regard sur Nelly, & il n'a plus la force de demander ni même de souhaiter son éloignement.

Adelson va se séparer de Nelly; sa douleur se réveille; ses larmes recommencent à couler: — Adelson, nous ne nous reverrons plus! c'est pour la dernière fois que je vous parle... Non, je ne puis repousser un secret effroi qui m'accable. Le lord combat encore ces craintes qu'il traite d'allarmes chimériques, & quitte enfin madame Rivers & sa fille, en les recommandant à Salvini.

De retour dans sa chambre, le peintre se rend compte de tout ce qu'il a éprouvé; il s'applaudissoit d'abord de sa vertu; il avoit renouvelé ses instances auprès du lord pour s'arracher d'un séjour si funeste; il avoit voulu fuir Nelly. S'examinait-il avec moins de complaisance, il s'accusoit de faiblesse, il se retrouvoit coupable. Pouvoit-il se dissimuler le peu de chaleur qu'il avoit mis dans ses efforts & dans ses sollicitations?

Que n'avoit-il eu la fermeté d'avouer à son ami le motif qui exigeoit son départ ! il s'éclaircit enfin sur cette joie cachée qu'il ressentoit à la vue des inconvénients qui retardoient le mariage d'Adelfon.

Les lueurs qui pouvoient conduire l'Italien au repentir , n'ont pas tardé à se dissiper : il est sorti de sa mélancolie ; il recherche la société de madame Rivers & de sa fille ; il est empressé d'aborder Nelly , lorsqu'elle se trouve seule ; il lui échappe des soupirs ; il s'abandonne au plaisir de la regarder & de l'entendre. Quelle douce volupté pour son cœur , quand il voit couler ses larmes ! la tristesse ajoute à l'empire de la beauté , & les pleurs lui prêtent un nouvel éclat. L'Italien présente au nom du lord les charmes d'un amour heureux ; il animoit de tous ses transports des entretiens qu'il auroit dû éviter : mais il n'étoit plus temps qu'il luttât contre sa destinée : elle l'emportoit ; les premiers pas étoient tracés ; il alloit d'imprudence en imprudence , d'erreur en erreur , se jeter dans

le précipice : il ne trembloit plus à son approche. C'est dans leur naissance qu'on détruit les passions : ont-elles fait quelques progrès , la vertu , la raison deviennent inutiles. Salvini ne s'écarte point de Nelly ; le malheureux jeune-homme se familiarisoit avec cet amour qui devoit causer sa perte.

Adelson fait tenir cette lettre à madame Rivers.

« Ma chère & honorée mère.

« Ce nom , madame , vous est bien dû ,  
» & je brûle de le consacrer par les senti-  
» ments du fils le plus tendre. Je vous eusse  
» écrit dès mon arrivée , si je n'avois voulu  
» vous donner , à vous & à ma chère Nelly ,  
» des nouvelles satisfaisantes ; & je n'en  
» avois que de cruelles à vous communi-  
» quer. Ne vous alarmez pas de ce début :  
» l'orage est dissipé ; il ne m'en reste que  
» la frayeur , & grâces à Dieu , je n'envisage  
» que le plus heureux avenir. Vous n'igno-  
» rez point que mylord-duc aime beaucoup  
» mon oncle ; il l'avoit engagé de venir chez  
» lui , pour lui faire une proposition... l'idée

» seule m'est insupportable ! il lui offroit  
 » pour moi une de ses nièces en mariage ».

Il l'épousera , s'écrie Nelly ! Cette infortunée perd connaissance ; Salvini vole à son secours. Tandis que madame Rivers appelle les domestiques , Nelly reprend un peu l'usage des sens ; elle s'apperçoit que Salvini l'a ferrée dans ses bras , contre son cœur , qu'il a même approché une joue brûlante de la sienne ; elle croit s'être trompée : cependant elle repousse doucement le peintre , en le remerciant de son zèle ; la mère entre , elle cherche à calmer la douleur de sa fille , & achève la lecture de la lettre.

« Mylord Bermond (continuoit Adelson)  
 » auroit eû peut-être la faiblesse de céder ;  
 » son ami s'est joint à lui pour me tenter  
 » par la perspective d'un état brillant. Vous  
 » vous attendez bien à ma résistance , &  
 » je ne prétends pas m'en faire un mérite.  
 » Quels sacrifices seroient dignes de votre  
 » charmante fille ? »

Il prodiguoit dans cet écrit de nouvelles

assurances d'un amour éternel pour Nelly : il prenoit le ciel à témoin qu'il n'auroit pas d'autre épouse ; il ajoûtoit encore qu'il partoît à l'instant, & qu'elles devoient être persuadées de son impatience à conclure un mariage , qu'il regardoit comme l'époque de sa félicité ; il parloit aussi du plaisir qu'il auroit de revoir son ami.

Nelly ne revient pas du coup que lui ont porté les premières lignes de cette lettre. Adelson va paraître , elle touche à l'autel , & son cœur est absorbé dans la crainte & dans la douleur.

Pour l'Italien , le voilà , si l'on peut le dire , retombé dans un abîme , du faite de l'espérance. Il ne voit plus que ce moment terrible où le lord est l'époux de tout ce qu'il adore ; il s'étoit livré à des songes caressants : un reveil plein d'horreur les a fait tous évanouir. Il va donc , se disoit-il , être l'heureux possesseur de tant de charmes ! quelle étoit belle dans cette situation où sa sensibilité éclatoit ! quels parfums enchanteurs j'ai respirés dans son haleine ! n'auroit-

elle pas surpris un sentiment auquel je ne puis plus résister ? non , mon amour , mon idolâtrie ne lui sont point échappés ; & je contribuerai à augmenter les plaisirs d'un rival ! Nelly , Nelly brûle pour un autre... lui , mon ami !.. il est mon bourreau ; c'est lui qui m'a ravi repos , raison , vertu. Ah ! que ne m'arrachoit-il la vie , au lieu de m'entraîner dans cette fatale contrée !.. Femme divine , pourquoi t'ai-je vûe ? Règne donc sur mon ame en tyran , qui m'est trop cher ; détermine tous mes transports , toutes mes fureurs ; plus d'amitié , plus de reconnaissance : oublions tout , immolons tout , & ne voyons que mon amour ! Je veux mourir aux pieds de Nelly ; que mes derniers regards s'attachent sur les siens ... Quel est mon projet ? Adelson ! Adelson , pourquoi m'avez - vous laissé en ces lieux , à moi - même , à ce vautour qui me déchire ? Je ne me connais plus , je ne sçais que résoudre , que faire... tout m'abandonne... il ne m'est plus possible de soutenir ces combats.



Le lord ne paraissoit point. Nelly s'écarte de sa mère, pour aller pleurer en liberté dans l'endroit le plus retiré du parc. C'est là qu'elle se livre à sa douleur comme à son amour ; elle goûte une sorte de satisfaction à se remplir de son chagrin. Les peines, celles du cœur surtout, auroient-elles quelque douceur pour les âmes sensibles ? & y auroit-il du plaisir à s'enivrer de ses larmes ? C'est dans cette situation que Salvini surprend la jeune personne. Jamais elle ne s'étoit montrée plus aimable, plus séduisante : on diroit que la campagne est le séjour propre à la beauté ; elle y paraît se rapprocher davantage de la nature ; tout ce qui l'environne tient plus à ses charmes. Les beaux-yeux de Nelly, couverts de pleurs, étoient un spectacle bien dangereux pour Salvini : il l'aborde en tremblant ; il sent un frisson rapide courir de veines en veines ; ses yeux sont couverts d'un nuage qui s'épaissit ; ses genoux chancellent ; sa voix ne sauroit s'ouvrir un passage ; ces mots enfin lui échappent : *mais, pourquoi cette mélancolie ?* ce

poison du cœur n'est pas fait pour vous. — Ah! Salvini, la sensibilité entraîne toujours la tristesse, & cet état ne doit point vous être étranger; je ne vois point Adelson! — Vous le verrez... vous le verrez... c'est à moi de ressentir toute la violence du chagrin, de hair, de détester la vie. — Salvini, vous n'aimez point... — Je n'aime point!.. si vous sçaviez lire dans le cœur, vous saisissez... je suis le plus à plaindre des hommes. — L'amitié... — L'amitié, mis... n'est point l'amour! — Aimeriez-vous?... — Oui, j'aime, j'aime avec fureur, j'aime à l'idolâtrie; je brûle... je meurs; tout mon sang est une flamme qui me dévore... — Et quel est l'objet de cette passion insurmontable?

Salvini fixe sur Nelly un regard, où peut-être elle crut appercevoir ce qu'il ne pouvoit plus cacher: elle a une forte d'effroi, & veut se lever; il se précipite à ses pieds, la force de se rasseoir: — Vous m'entendez; c'est ici que j'expirerai. Ah! il y a trop long - temps que je combats ... il faut

céder, il faut éclater; oui, je meurs d'amour pour la femme la plus adorable, la plus charmante, & qui est destinée... — Qu'entends-je, Salvini, est-il vrai?... — Je sçais que je manque à tout, à l'amitié, à la probité, à l'honneur; je sçais qu'Adelson est mon bienfaiteur, mon ami, qu'il va vous épouser, qu'il vous aime, que vous l'aimez; je le vois, je n'en puis plus douter: mais il m'est impossible de renfermer une passion qui maîtrise tous mes sens; elle m'entraîne à vous redire ici, à vos genoux, que je vous adore, que vous n'êtes pas sortie de mon cœur, depuis l'instant fatal qui vous a présentée à mes regards, que vous êtes ma divinité suprême, que cet amour furieux ne s'éteindra qu'avec moi; non, il n'y a que le tombeau qui puisse triompher de ce malheureux penchant. — Salvini... ô ciel! vous me voyez interdite! Est-ce vous qui parlez? vous, comblé des bienfaits d'un homme qui a fait plus encore en votre faveur! il vous a prodigué son estime, sa tendresse, sa confiance, & c'est lui que vous

offensez si indignement ! quel est donc votre espoir ? — Que vous m'enfonciez un poignard dans le sein , que vous déchiriez ma blessure ! & pensez - vous que je ne voye pas , que je ne sente pas tout l'excès de mon crime ? Il n'y a plus de retour , de repentir pour moi ; je suis tout à ma passion ; mylord n'est plus mon ami ; non , il n'est plus mon ami ; tout m'est odieux. Ce n'est pas à vous à me faire connaître mes torts , mon forfait , ma monstrueuse ingratitude ; je sçais ... que vous en aimez un autre , qu'il sera heureux , qu'il le doit être ... mais je vous aurai parlé de mon amour ; je le nourrirai dans le secret de mon cœur ; je me répéterai incessamment que je vous aime , que je vous adorerai jusqu'au dernier soupir ... Et ma cruelle situation a-t-elle pu vous échapper ? quand ces jours passés , vous avez perdu l'usage des sens , comment votre cœur n'a-t-il pas ressenti l'agitation , la flamme du mien ? je vous ai pressée dans mes bras ; quels étoient mes transports ! Cette noire mélancolie

qui me consume , ce dégoût affreux de mon existence , le soin que je prenois de fuir la société , Adelson , vous - même : tout ne devoit-il pas vous instruire des tourments que vous me causez !

Nelly se lève avec précipitation : — C'en est assez , Salvini ; je vois trop que vous êtes ingrat envers mylord ; s'il en étoit informé , il en mourroit de douleur : mais je veux lui épargner ces coups. Vous entendrez la voix des remords , ils vous déchireront , ils doivent dès ce moment vous déchirer : songez que vous avez outragé votre ami & une femme qui l'adore & qui doit être son épouse.

Nelly , en achevant ces paroles , tournoit ses pas vers le château ; le peintre ne la quittoit point : — Qui l'adore ! il est donc vrai que vous l'aimez , que je m'abusois !.. écoutez - moi au nom de l'humanité. Eh bien , misé , ce sera la première & la dernière fois qu'aura éclaté cet amour criminel : non , mes yeux ne chercheront plus les vôtres ; je me défendrai jusqu'au moins

dire soupir ; je me contenterai d'aimer , de souffrir , de brûler en secret... qu'ai-je dit ? je voulois me taire , je n'ai pu me contraindre ; révélez à mylord tous mes crimes ; peignez-moi comme le plus lâche , le plus coupable , le plus malheureux des hommes... S'il vous échappe un mot , je m'immole , en présence d'Adelson , à vos pieds... C'est malgré moi , mis , c'est malgré moi que j'ai parlé. Oui , j'ai offensé , j'ai trahi l'amitié , je ne le sens que trop... mes remords vous vengeront ; ce sont des furies que vous avez lancées dans mon cœur ; ah ! je n'ai pas besoin d'un autre supplice.

Nelly étoit rentrée auprès de madame Rivers , & l'Italien avoit couru se renfermer dans sa chambre.

La jeune personne ne sortoit point de son étonnement ; elle étoit incertaine si elle feroit part de cette aventure au lord , ou si elle se borneroit à la confier seulement à sa mère : elle prit la résolution de n'en rien découvrir à l'un ni à l'autre ; elle espéroit que Salvini rendu à la réflexion , se juge-

roit lui-même sur l'énormité de sa faute, & qu'il parviendrait à détruire des sentimens que son mariage avec Adelson feroit bientôt évanouir. D'ailleurs elle craignoit de causer du chagrin à son amant, en lui ouvrant les yeux sur la perfidie de l'Italien, & elle pensoit qu'il étoit de la prudence de ménager un furieux qui courroit en quelque sorte au-devant de sa fin.

Deux jours entiers s'écoulent sans que Nelly ait vû le peintre; elle ne doute pas qu'il n'ait quitté le château; elle passoit près de son appartement; elle est tentée d'y entrer. Elle trouve dans l'antichambre une lettre posée sur une table : un mouvement de curiosité la presse d'y porter la main; elle voit avec surprise qu'elle lui est adressée; elle l'ouvre, & lit ces mots :

« J'ai donc révélé ce que je devois me  
» cacher à moi-même, un amour aussi cou-  
» pable qu'infructueux, une horrible trahi-  
» son qu'il ne m'étoit pas possible d'expier !  
» je me suis ouillé de tous les forfaits, de  
» toutes les bassesses : j'ai été ingrat. La vie

» étoit pour moi un supplice continuel: tour-  
 » menté par une passion invincible, par des  
 » remords inutiles; sentant tout le prix de  
 » la vertu, & ne pouvant plus la recou-  
 » vrer; me complaisant dans mon crime,  
 » quoique j'en visse toute l'horreur; ché-  
 » rissant Adelson, & l'outrageant, quelque-  
 » fois même le détestant, lui qui m'a com-  
 » blé de tant de biens, qui m'honoroit du  
 » nom de son ami, qui versoit son ame dans  
 » la mienne; brûlant enfin, vous adorant,  
 » vous en ayant fait l'aveu, quand je de-  
 » vois m'interdire jusqu'à la pensée de vous  
 » aimer, & prêt à tout sacrifier à cet amour  
 » effréné, oui, prêt à m'abandonner aux  
 » plus affreux excès: telle étoit ma situa-  
 » tion. Il n'y avoit qu'un seul moyen de  
 » me dérober à l'ascendant qui me dominoit:  
 » je l'ai saisi avec joie; la terre n'a point  
 » d'abîmes où je puisse m'ensevelir assez  
 » profondément: non, je ne sçaurois assez  
 » tôt m'anéantir; & dans ce moment où je  
 » médite ma destruction, vous réglez en-  
 » core avec plus de tyrannie sur tous mes



» fens. Je ne vous demande qu'une grace ;  
 » que j'attends de votre compassion. Votre  
 » amour , qu'ai-je dit ? votre amour pour  
 » Adelson vous empêcheroit-il de m'accor-  
 » der le sentiment de la pitié ? il est bien fai-  
 » ble au prix des miens. Que la cause de  
 » ma fin soit un secret éternel entre vous  
 » & moi ; que sur-tout mylord ignore à ja-  
 » mais jusqu'à quel point j'étois indigne de  
 » ses bontés. Ah ! quelle idée j'emporte dans  
 » le tombeau ? que ma mémoire du moins  
 » se sauve de la flétrissure de ma vie ! Me  
 » refuseriez-vous ce bienfait ? lorsque vous  
 » lirez ces mots , je ne mériterai plus votre  
 » colère ; je n'existerai plus : le poison... »

O Dieu , s'écrie Nelly ! elle laisse tomber  
 de ses mains la lettre. Elle entend du bruit  
 dans l'appartement voisin ; elle y court :  
 quel objet la frappe ? le malheureux Sal-  
 vini jettant les derniers soupirs , & se dé-  
 battant contre la mort. Nelly pousse des  
 cris , elle vole aux domestiques : — Au se-  
 cours , au secours ! Salvini se meurt ; il s'est  
 empoisonné ; madame Rivers , sa fille , toute

la

la maison environnent l'infortuné jeune-homme ; un puissant antidote lui est administré par un chirurgien que le hazard avoit amené au château ; il donne quelque signe qu'il respire encore ; il reprend connaissance ; ses yeux se r'ouvrent ; la première personne qu'il apperçoit est Nelly ; il lui dit d'une voix basse : mis, c'est vous qui me rappelez au jour !

Madame Rivers fut curieuse , dans la fuite , de sçavoir comment sa fille avoit découvert que le peintre s'étoit empoisonné : Nelly ne lui fit que la moitié de la confidence ; elle avoua qu'elle avoit trouvé un billet où Salvini rendoit compte du genre de mort qui terminoit ses jours, se plaignant d'une mélancolie à laquelle il ne pouvoit résister ; elle ajoûta qu'elle avoit déchiré cet écrit , & elle se garda bien de révéler le motif véritable qui entraînoit cet infortuné au tombeau ; elle épia l'occasion de parler à l'Italien , lorsqu'ils se trouveroient seuls ; elle saisit l'instant.

Salvini , lui dit Nelly , vous voyez que

je sçais me taire. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. J'ai fait tout ce que l'humanité, je dirai même la compassion m'ordonnoient. Voilà votre santé rétablie. Reprenez cette lettre qui éclairciroit un mystère qu'on ne sçauroit tenir trop caché ; je vous la rends , mais à une condition à laquelle il faut absolument vous soumettre : partez ; allez trouver mylord ; il ne vient point ! obtenez de lui qu'il vous laisse retourner en Italie : ne nous revoyons jamais, & puissiez-vous oublier vos fautes , comme je veux les oublier ! Je vous donne ma parole qu'Adelson ni personne ne seront instruits des raisons qui m'ont fait exiger votre départ : mais je vous le répète : hâtez-vous de quitter l'Angleterre ; j'épargne une affreuse découverte à mylord , & à vous la honte de soutenir la présence d'un bienfaiteur qui douteroit qu'on pût être assez ingrat... — Je le sçais , mifs ; je sçais que je suis le plus criminel des hommes , un monstre à vos yeux , à mes propres regards , que la terre , le ciel , tout me condamne...

Eh ! pourquoi m'avez-vous rappelé à la vie ? — Pour connaître le repentir, Salvini ; pour rougir d'avoir abusé de la confiance de mylord ; pour pleurer éternellement votre faute. Je vous l'ai promis : j'observerai le secret. Encore une fois , j'abandonne aux remords le soin de votre punition . . . — Cruelle ! & c'est ainsi que vous m'arrachez du sein de la mort ! je ne sentoie plus mes tourments : votre image avoit fui de mon cœur... Ah ! pardonnez à mon trouble ; je fais ferment à vos pieds de ne plus vous entretenir d'une malheureuse passion... je la subjugueraie , je la subjugueraie. Souffrez du moins que je jouisse de votre vûe ; ne m'enviez pas la douceur de vivre aux lieux que vous habitez , de respirer l'air que vous respirez... — Non , Salvini , non , vous ne resterez point dans ce séjour. Les sentiments qui m'attachent à mylord , le titre de son épouse que bientôt je vais porter , la raison , la bienfiance , ce que je dois à mon mari futur , à moi-même , tout vous impose la nécessité de partir promptement , de fuir :

si vous vous obstinez à demeurer, craignez.  
— Achevez, mifs, je vous entends... ce ne fera pas vous qui découvrirez à mylord un crime dont je ne suis que trop puni : femme barbare, ce sera moi, & j'y cours. Je ne lui cacherai rien : il sçaura à quel point je vous adore, que je meurs de cet amour si malheureux ; il lira dans mon cœur, je l'offrirai à ses coups : je me précipiterai au devant de son épée ; qu'il le déchire ce cœur misérable, ce cœur qui ne peut... Ah ! mifs, vous m'ordonnez de vous fuir ! eh ! la mort me paraît cent fois moins cruelle que d'être privé de votre présence... Je vous l'ai déjà dit : je vous idolâtrerai en secret ; vous serez la divinité inconnue à qui j'adresserai tous mes vœux ; je garderai le silence, oui, je le garderai... — Et ce silence même est offensant pour Adelson & pour moi. Vous me promettez de contraindre un penchant dont nous sommes tous trois blessés, & vous osez m'en parler encore ! Il est inutile de nous abuser l'un & l'autre ; vous m'obéirez ; vous obéirez à la

raison , à l'honneur , nous nous séparerons.

Nelly retournoit vers madame Rivers qui se promenoit dans le parc. — Je resterai attaché à vos pas ; c'est à vos pieds que je veux perdre la vie ; c'en est fait , mon sort est d'être le plus criminel des hommes , & je me jette dans le précipice ; la raison , la vertu , l'amitié , la reconnaissance... je ne les connais plus. Vous me réduisez aux plus affreuses extrémités ; vous voulez que je meure loin de vos yeux : eh bien ! tremblez : rien ne me fera sacré ; je cours à ma destinée ; je veux être un monstre d'ingratitude , de perfidie ; je veux détester Adelson... je lui percerois le sein... — Malheureux ! qu'avez-vous dit ? sortez ; vous me faites horreur ! — Et je n'implore que votre pitié ; voyez-moi dans les larmes , dans l'égarement du désespoir. — Vous pourriez attenter aux jours de mylord , de votre ami ! — Qui ! moi ! être son assassin ! j'aurois proféré un pareil blasphême ! jamais , mis , jamais je n'en ai eu la pensée : ah ! qu'Adelson soit récompensé par vous de ses vertus !

qu'il soit votre époux ... & que l'enfer soit dans mon cœur !

Salvini se retire avec précipitation : il trouve le moyen de faire parvenir à Nelly une lettre , où il employoit les expressions les plus fortes , pour l'assurer qu'il dompteroit cette passion si impérieuse ; il ajoûtoit qu'avec le temps & la réflexion , il répareroit ses fautes , & qu'il ne se rempliroit que de la reconnaissance due à mylord. Nelly , quoique sans expérience , avoit compris que l'Italien n'étoit pas en état de s'acquitter de sa promesse ; elle le regardoit comme un malade dans le délire , incapable de former la moindre volonté , & de suivre le moindre raisonnement ; & elle étoit déterminée à tout révéler au lord , lorsqu'ils se reverroient ; elle évitoit même de se rencontrer avec Salvini , quoiqu'il vint tous les jours leur rendre visite.

Seroit-il des mouvements que notre cœur ne sçauroit maîtriser ? Quiconque lira cette histoire , doit se dire qu'une fois emporté par le débordement des passions , le plus

vertueux des hommes commettrait une indiscretion peu excusable d'oser répondre de ses forces. Eh ! qu'est-ce que cette malheureuse sagesse humaine sur laquelle nous nous appuyons ? & que sommes-nous , quand une puissance supérieure nous abandonne à notre propre faiblesse ?

On me pardonnera aisément cette courte digression , quand on se remplira de la situation de l'infortuné Salvini. Voyons-le se débattre sous le penchant qui l'accabloit , comme une faible proie qui se débattrait sous les serres du vautour. Il concevoit mille projets qui se détruisoient tous ; il sortoit du château pour jamais , & il y rentroit à l'instant. Son ame s'épuisoit sous tant d'assauts multipliés ; elle étoit battue d'agitations en agitations , d'orages en orages ; il s'écrioit au milieu des nuits ; il voyoit des fantômes menaçants , des spectres qui l'entraînoient au fond des abîmes ; tous les crimes dans leur difformité s'élevoient contre lui. Tantôt il se prosternoit aux genoux d'Adelson , & avec des torrents de larmes ,



il lui révéloit ses égarements, & lui demandoit pardon de son ingratitude ; tantôt c'étoit aux pieds de Nelly qu'il couroit jurer un éternel amour ; il éprouvoit un frémissement continuel ; le moindre bruit l'épouvantoit ; il ne goûtoit plus le repos. Quelle étoit la source des coupables transports & des malheurs de Salvini ? On ne sçauroit trop le répéter : sa complaisance pour les premières impressions qu'il avoit ressenties à la vûe de la jeune Anglaise. S'il eût sçu combattre ces mouvements dans leur naissance, il auroit triomphé ; il eut été peut-être le plus estimable des hommes : mais il ne lui étoit plus possible de retourner en arrière, & il se précipitoit, tête baissée, contre l'écueil qui l'attendoit.

Tous les regards, le cœur même de Nelly étoient fixés sur l'avenue du château. Adelson devoit arriver par ce chemin ; elle craignoit toujours que mylord-duc ne l'eût emporté ; son ame étoit en suspens.

La situation de Salvini étoit encore plus violente ; on eût dit que le désordre de  
ses

les sens se répandoit sur toute la nature : un tonnerre affreux gronde ; la foudre sillonne la nue , & tombe en un long tourbillon enflammé. Ce spectacle ne contribua pas peu à échauffer encore davantage l'effervescence des noirs transports qui agitoient l'Italien. On ne sçauroit révoquer en doute l'empire du physique sur le moral. Combien de scélérats ont commis de sang froid des crimes atroces dans l'horreur des nuits , qui , le jour , auroient hésité , & peut-être cédé aux remords ! Deux carrosses & des domestiques à cheval entrent dans la cour du château ; plusieurs femmes descendent des voitures avec des corbeilles à la main ; un des domestiques les précède , monte précipitamment , & remet ce billet à Nelly.

« Enfin , ma divine Nelly , nous avons  
 » vaincu tous les obstacles. De moment en  
 » moment , je comptois voler près de ma  
 » charmante épouse. Une maladie subite  
 » dont a été frappé mylord-duc, nous a for-  
 » cés mon oncle & moi de rester auprès

» de lui : il est actuellement hors de danger,  
» & il exige que notre mariage se célèbre  
» dans son château avec sa convalescence.  
» Nous y passerons trois jours ; je vous en-  
» voie des parures que vous embellirez.  
» Hâtez-vous de venir faire le bonheur d'un  
» homme dont l'ame n'est remplie que de  
» vous ; le moindre délai me fait mourir.  
» Mille tendresses à notre adorable mère qui  
» voudra bien vous accompagner. Songez  
» encore une fois que nous vous attendons,  
» que les minutes sont pour moi des siècles  
» de tourments.

» P. S. Vous amenez notre ami ; il faut  
» que la fête soit complète. »

Nelly sortoit de l'anéantissement , pour se pénétrer d'un bonheur aussi vif qu'inattendu : car l'espérance même l'avoir abandonnée ; tout ne lui présentait que des obstacles insurmontables ; elle n'envifageoit d'autre terme de ses inquiétudes que le tombeau , & c'est en ce moment qu'un coup de lumière la frappe , & lui fait voir sa nouvelle destinée , le lord plein d'impatience & d'amour , brûlant de ferrer des nœuds

dont leurs cœurs étoient déjà si étroitement enchaînés : quelle révolution inexprimable pour une ame sensible !

Aussi-tôt ces femmes entourent Nelly , la revêtent des plus riches habillemens ; le château retentissoit de transports de joie & de bénédictions sans nombre pour les deux époux. Cette jeune personne étoit adorée : jamais on n'avoit vû plus de graces réunies à plus de modestie & de douceur ; les serviteurs de mylord l'appelloient déjà leur chère maitresse. Pour madame Rivers , elle ne pouvoit se contraindre : à chaque instant elle remercioit à haute voix le ciel d'une protection si visible. Enfin , disoit-elle , je vais mourir contente , puisque je vois marier ma fille , ma chère Nelly ! L'une & l'autre se tenoient embrassées , en versant ces douces larmes qui sont l'expression du plaisir pur ; les carrosses étoient avancés dans la cour , prêts à les recevoir. Madame Rivers étoit descendue avec les femmes qui devoient suivre sa fille , & elle s'occupoit de quelques détails relatifs au mariage.

Salvini n'avoit point paru ; il s'élance dans la chambre de Nelly qui étoit seule : elle est intimidée à la vûe d'un homme pâle, égaré , agité d'un tremblement affreux , ne parlant que d'une voix étouffée : — Vous allez donc l'épouser ! — Oui , je pars ; mylord me chargeoit de vous amener , mais , ajoute-t-elle , en affectant une fermeté qu'elle n'avoit pas , je crois que vous ferez mieux de rester ici.

Nelly s'avançoit vers la porte de l'appartement ; le peintre a l'audace de la retenir par le bras. — Salvini , cette témérité... Il tombe à ses genoux , les embrasse avec transport. — Écoutez-moi... pour la dernière fois... différez... d'un jour... d'un jour... Nelly l'épouse... dans les bras d'un autre!.. arrêtez... — Cet égarement , Salvini... laissez-moi , ou... Il se relève furieux : — Non , vous n'irez point... mes pleurs , mon désespoir , rien ne vous touche ; je vous fuis à l'autel. Nelly est prête à sortir : il s'oppose à son passage , & tirant son épée : — Prenez ; déchirez mon cœur , ce cœur qui vous ido-

lâtre ; donnez-moi mille morts... Nelly épouvantée veut fuir ; il court à la malheureuse Anglaise , la rend immobile en attachant sur elle un œil étincelant de rage , & lui plonge l'épée dans le sein.

Nelly tombe en s'écriant : Adelfon ! ô mon Dieu ! Des domestiques accourent au bruit de la chute ; Salvini , comme possédé des furies , leur dit : oui , je viens d'immoler ce que j'avois de plus cher ; & il veut ramasser son épée & s'en frapper ; on se jette sur lui , & on le traîne sans connaissance dans un autre appartement.

Madame Rivers qui ne voyoit point arriver sa fille , s'impatiente , remonte , & court à sa chambre : elle la voit sans vie , & nageant dans des flots de sang. — Ma fille ! c'est la seule parole que puisse prononcer cette misérable mère ; elle court l'embrasser , lui prodigue tous les secours , ne peut plus douter qu'ils sont inutiles ; elle l'inonde d'un torrent de larmes , se meurtrit la poitrine , pousse des cris affreux ; sa voix s'ouvre un passage à travers l'abondance

des sanglots, pour demander de quelle main part cet assassinat : on lui nomme Salvini. — Salvini ! grand Dieu ! On lui apprend qu'il n'est plus au château, qu'on a voulu lui épargner la présence du meurtrier, & qu'il est transporté à Londres sous une garde sûre ; que d'ailleurs il est dans un accablement qui ne lui a pas permis de dire un seul mot, & qu'on ignore pourquoi il s'est souillé d'un meurtre aussi abominable. Cette malheureuse femme, égarée de désespoir, tenoit toujours le cadavre de Nelly serré contre son sein, l'appelloit sans cesse sa fille, sa chère fille ; elle n'a que la force d'ordonner que personne ne sorte du château, se chargeant, ajoute-t-elle, du soin de faire part à mylord d'une nouvelle si terrible.

Adelson attendoit Nelly avec tous les transports de l'amour ; il tiroit à chaque instant sa montre : — Oh ! si elle m'aimoit comme je l'adore ! elle auroit volé ici ; qui peut la retenir ? Il retournoit vingt fois sur le chemin où elle devoit passer ; il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, s'ils n'a-

voient point vû deux carrosses escortés de domestiques : on ne lui rendoit aucune réponse satisfaisante ; ensuite il revenoit au château de mylord-duc , présidoit encore à de nouveaux arrangements pour la fête ; il s'étoit réservé le plaisir d'offrir un bouquet de diamants à sa chère épouse ; c'est le nom qu'il lui donnoit déjà.

La nuit approche , elle arrive. Adelson ne pouvant plus résister à son impatience , s'échappe en secret , sans avertir les deux lords , monte à cheval , suivi d'un seul postillon , & se rend à toute bride jusqu'aux murs de son château. Il donne ordre au postillon de l'attendre ; il avoit la clef d'une des portes de son parc ; il va sans bruit à l'appartement de Nelly , & ouvre avec la même précaution , dans le dessein de se procurer ainsi qu'à Nelly une surprise agréable.

Quel spectacle , quel spectacle pour l'infortuné lord ! plusieurs personnes dans différentes attitudes de douleur , un flambeau qui éclairoit à peine ; une femme échevelée ,



224. *ADELSON ET SALVINI,*

mourante dans le désespoir , étendue sur un cadavre dont le sang ruisseloit à gros bouillons par une large blessure ! il recule de terreur ; il reconnaît ... s'écrie : Nelly ! & il va se précipiter sur ce corps ensanglanté.

On accourt auprès de mylord ; madame Rivers sort de son accablement , & haussant un peu la tête , à la vue d'Adelson qu'elle n'avoit point apperçu , elle redouble ses sanglots. Le lord a la bouche collée sur la blessure de sa malheureuse maîtresse : il veut retenir son sang ; il pense la rappeler au jour. — Nelly ! ma chère Nelly ! quel est le monstre qui me la ravit ? Au nom du peintre , la foudre a renversé Adelson sur la terre : — Salvini ! mon ami ! Salvini !

Il se lève , enflammé de rage : — Où est-il ? où est-il ? où est cet homme infernal ? que je lui déchire ... que je lui dévore le cœur ! Madame Rivers court en pleurant au-devant du lord : — Le misérable est sur le chemin de Londres ; c'est à la justice à l'accabler de ses tourments. Adelson se re-

jettant sur le corps , le presse dans ses bras :  
— Que lui avoit fait cette adorable , cette innocente créature ? & voilà le prix de tant d'amitié , de tant confiance ! On lui répond qu'on ne sçait point quel motif a pu porter l'italien à cette atrocité.—Salvini...quoï!Nelly! Nelly ! tu m'es enlevée ! & par quels coups!

Adelson est replongé auprès de madame Rivers dans son sommeil de douleur ; tous les deux passent la nuit dans cette horrible situation ; de temps en temps , le lord pouffoit des rugissements.

Mylord-duc & mylord Bermond ont été instruits de cette effrayante catastrophe ; ils accourent ; on veut éloigner cet infortuné de ces objets affreux ; c'est alors qu'éclate toute la violence de ses transports :  
— Vous ne m'arracherez point à ces restes inanimés ! je les embrasserai ; je les baignerai de mes larmes ; j'y attacherai mon ame jusqu'au dernier soupir ; qu'on m'ensevelisse avec elle ; que le tombeau nous réunisse ; je l'ai perdue ... quand elle étoit dans mes bras !

Son oncle verse des pleurs avec lui , & tente de le consoler ; il le repousse , il n'entend rien : — Qu'on ne me parle point de consolation ; je n'en veux point ; je n'en voudrai jamais ; plus de parents , plus d'amis... ah ! c'est un ami !..

Il s'arrête à ce mot , & cherche à se percer de son épée. On trouve moyen de s'en saisir ; on emploie la force pour lui dérober l'appareil funéraire : il combat tous les efforts , il s'élance au cercueil qui renfermoit la malheureuse Nelly , la presse encore contre son sein , jette des cris douloureux , veut se précipiter dans la fosse ; mylord Bermond & madame Rivers le ramènent malgré lui dans son appartement , où il est gardé avec soin ; le délire s'en empare , & l'on craint même que sa raison ne soit altérée.

Salvini étoit à Londres , dans le fond d'un noir cachot , couché sur une pierre , écrasé sous le fardeau des chaînes , tourmenté par les images de Nelly & d'Adelson , ne respirant que sa fin , & ne pouvant se la pro-

curer , s'efforçant de tromper les précautions qu'on avoit prises , & de se briser la tête ; il ne parloit point , & se tenoit toujours penché vers la terre.

Appelé devant les juges , l'Italien n'affaiblit point l'horreur de son crime ; il ne déguise aucune circonstance , & se reconnaît le plus coupable des hommes. La seule grace qu'il intercède de la pitié humaine , est la prompte exécution de sa sentence , avouant que toutes les tortures que la justice étoit en droit de lui faire souffrir , ne seroient point comparables aux supplices qui lui déchiroient le cœur.

Le temps ne diminuoit rien de l'extrême douleur d'Adelson ; son oncle l'instruit enfin du motif qui avoit armé la rage du peintre contre les jours de Nelly. A cette découverte, la fureur du lord se porte à de nouvelles violences ; il ressemble à un homme qui ayant eu un bandeau sur les yeux , se le verroit tout à coup enlever , & seroit frappé d'un jour affreux ; il accuse son horrible aveuglement ; il se rappelle , en détestant

une amitié trop crédule , une infinité de circonstances qui auroient dû l'éclairer ; il parle de courir à Londres , pour aller épuiser sa vengeance sur l'assassin , & le percer de mille coups : mylord Bermond continue de le retenir.

Adelson adresse une lettre détaillée aux juges qui devoient prononcer contre Salvini. Il y traçoit une vive peinture de tous les bienfaits dont il avoit comblé ce malheureux : « J'ai fait plus encore , ajoûtoit-  
» il dans cet écrit : je l'ai aimé. Malheureux !  
» je m'applaudissois d'avoir trouvé un ami !  
» je lui ai accordé une confiance sans ré-  
» serve ; & il a osé insulter à mon aveugle  
» sécurité , me trahir quand je lui ouvrois  
» mon sein , concevoir des desirs , avoir une  
» passion effrenée pour une femme ! .. elle  
» n'est plus ! & c'est lui qui me l'enlève , qui  
» lui donne la mort ! Il a pu sans pitié en-  
» foncer l'épée dans ce cœur... qu'il périsse ,  
» qu'il périsse ! Il faut imaginer des peines...  
» l'Angleterre , l'univers entier n'en ont point  
» d'assez cruelles. Oh ! s'il pouvoit renaître

» pour mourir cent fois ! C'est sur son cœur,  
 » son traître cœur , qu'il faut attacher la  
 » violence des tortures. Que le fer , la  
 » flamme !.. il ne souffrira point assez.

» Sur-tout prenez bien garde qu'il n'ex-  
 » pire trop tôt. Ah ! le barbare ! fut-il dé-  
 » chiré par mille supplices , sentira-t-il mes  
 » tourments ? »

C'est ainsi que l'infortuné lord entretenoit une douleur furieuse ; c'étoit une flamme dévorante qui demandoit à se répandre. Il faisoit un moment de négligence de ses surveillants , prend le chemin de Londres , & vole à la prison de Salvini.

Il entre , précédé d'un geolier : — L'affassin de Nelly ! & aussi-tôt il se précipite , son épée nue , sur le peintre. Salvini lève la tête , & s'écrie , en secouant ses chaînes , & reculant de terreur contre la muraille : Adelfon ! Adelfon ! je ne puis me cacher dans les entrailles de la terre !.. Ah ! dit-il au geolier qui arrête le bras prêt à frapper , laissez-le m'arracher la vie... ce sera le comble de ses bienfaits.

Et il rabaisse son front ténébreux , & se replonge dans son accablement.

Quoi ! répond le lord écumant de rage , on m'empêchera de déchirer son cœur !.. Monstre ! misérable ! scélérat qu'a vomi l'enfer ! tu as pu être mon rival , percer un sein !.. trahir à ce point ma confiance !.. Que je me baigne dans son sang !.. que je m'en abreuve ! toute mon ame en a soif !

Le geolier fait de nouveaux efforts pour retenir l'Anglais qui se débatoit entre ses mains , toujours impatient de fondre sur Salvini : — Ah ! mylord , mylord , où vous emporte la vivacité ? cette action ne seroit pas digne de vous ; abandonnez à la justice la punition de ce criminel.

Adelson garde quelques moments le silence ; sa fureur se réveille : — Il ne me fera point permis de me venger , quand il a pu trancher des jours ... ô l'ame la plus détestable !.. que ne m'immolois-tu ? j'aurois pu en mourant te pardonner... mais tuer Nelly ! tuer Nelly !..

Il tombe sur un banc de pierre , accablé

de son désespoir ; son épée lui échappe ; deux ruisseaux de pleurs coulent le long de ses joues : — Dis-moi donc , misérable ! dis : parle ; quel démon t'a enflammé ? qui te portoit à un meurtre aussi exécrable , aussi inoui ? réponds , réponds. — L'amour : voilà la source de mes égarements , de mes horribles égarements . . . — L'amour , barbare ! & depuis quand l'amour fait-il commettre des assassinats ? . . Sçais-tu de quel crime tu t'es souillé ? — De tous. Je suis un monstre de perfidie , d'inhumanité . . d'ingratitude , le plus abominable des scélérats , au-dessous des bêtes les plus féroces ; ne venez point me montrer mes forfaits : mon cœur vous a prévenu ; il a prévenu mes bourreaux... Adelson . . vous êtes bien malheureux ! . . vous n'avez pas une idée de mes tourments. — Tu as donné la mort à tout ce que j'adorois ! . . peux-tu souffrir assez ? — Non , je le sçais ; quelque violents même que soient mes remords , ils seront toujours au - dessous de mon crime ... il est affreux ! . . Ah ! laissez-



moi : fuyez, fuyez ; votre présence ajoute encore au supplice qui me déchire.

Le lord est suffoqué par les larmes : — Cruel, es-tu bien pénétré de toute l'horreur de mes maux ?.. J'en vois l'auteur ! — Oui, je sens ce que c'est que d'avoir perdu Nelly... je vous ai rendu le plus infortuné des hommes, & j'en suis le plus criminel. Je pourrois chercher à vous paraître moins coupable, en vous peignant tous les combats que j'ai éprouvés, les révoltes d'une ame... qui n'étoit pas née pour le crime ; mais loin de l'adoucir, je veux irriter votre indignation ; votre pitié me puniroit trop ; je ne la mérite point ; je ne mérite que votre haine, votre vengeance, les tortures les plus cruelles... j'ai manqué à la terre, au ciel, à tout : je suis le bourreau de mon bienfaiteur, de mon ami... de Nelly !

Et à ce mot la voix de l'Italien se perd dans une abondance de sanglots ; il reprend :

Qui vous amène en ces lieux ? vous voulez

lez m'ôter la vie ! Ah ! cette mort eût été trop douce pour moi ... Mylord , c'est un trépas infâme , c'est l'échaffaut qui m'attend , & j'irai m'y couvrir aux yeux de Londres de toute l'ignominie qui doit me punir.

Il ajoûte en pleurant avec plus d'amertume : mais , Adelfon ... sçachez que vous m'avez toujours été cher. — Je t'ai toujours été cher , perfide ! & c'est par tes coups que je perds ce que j'aimois mille fois plus que moi-même ! rends-moi , rends-moi Nelly , tu me l'as ravie , & c'est pour jamais ! & pourquoi l'immoler à ta rage ? — J'aimois , je n'étois point aimé , & vous l'étiez ; vous alliez posséder tous ces charmes... que vous dirai-je ! le premier moment où j'ai vû Nelly , m'a enlevé mon repos , ma raison , ma vertu ... j'ai tout oublié. Mon amour a été plus fort que ma reconnaissance ; j'ai combattu vainement : je n'ai pu vaincre l'ascendant qui me subjugoit. Apprenez que j'ai tenté deux fois de finir

des jours qui m'étoient en horreur ; j'ai voulu employer le fer , le poison ; & Nelly , services cruels ! m'a deux fois sauvé la vie. J'ai souvent tenté de vous écrire , de vous apprendre la véritable cause de la mélancolie qui me dévorait , & la plume m'échappoit des mains. Souvenez-vous de l'aventure de la promenade sous les murs du parc ; le domestique que vous aviez chargé de mon service , étoit un scélérat guidé , selon les apparences , par Struley ; ce dernier que je ne connoissois point , me proposoit , pour servir mon amour , de mettre obstacle à votre mariage ; il avoit concerté le projet de vous enlever. A quelque degré d'aveuglement & de fureur que fût ma passion , l'amitié cependant l'emporta : je ne pus me résoudre à recueillir le fruit de mes perfidies ; je n'eus pas la force de vous trahir , vous devez vous le rappeler : jugez quel empire vous conserviez sur mon cœur , tandis que j'aurois bouleversé la nature entière , si j'en eusse été le maître , pour obtenir un seul regard de Nelly ! Stru-

ley irrité de ne me pas trouver encore aussi coupable qu'il pouvoit l'espérer , se battit avec moi , & c'est sous mes coups qu'il a succombé , tandis que je n'aspirois qu'à mourir sous les siens : hélas ! cette fin n'eut pas satisfait la vengeance céleste. Songez que , lorsque mylord Bermond vous fit venir chez mylord-duc , je vous pressai de m'emmener avec vous... il m'a été impossible de me dérober à mon horrible destinée ; il la faut subir. Je servirai d'exemple éternel de la faiblesse , ou plutôt de la perversité humaine. Oui , vous m'avez comblé de bienfaits ; oui , vous m'avez aimé ; vous avez épanché votre ame dans mon sein : pour vous récompenser , j'ai été un ingrat ; j'ai poignardé la plus adorable des femmes ... tout ce que vous aimiez... tout ce que j'aimois ! Concevez la violence , l'excès monstrueux d'un sentiment qui m'enflamme encore , qui ne s'éteindra qu'avec moi ; & frémissez d'horreur : au milieu des douleurs , des remords , des tiraillements de cœur où je suis en proie , je doute , oui , je doute que j'a-

gisse autrement , si je me trouvois dans la même situation. Qu'on me prépare les plus effroyables supplices : mais qu'on se hâte de me délivrer de l'existence ; c'est tout ce que j'ose solliciter de votre commisération , de votre générosité . . . Adelson , je vous adorois comme l'image de Dieu sur la terre ; j'eusse mille fois donné ma vie pour vous ; une passion... Notre ame est immortelle : il faudra donc qu'éternellement la mienne soit déchirée du regret inutile d'avoir manqué au meilleur des hommes !

Adelson court au prisonnier , le presse dans ses bras , en fremissant de tous ses membres : — Ah , malheureux ! tu fus mon ami ! & avec la même précipitation , il le quitte , & sort de ce séjour de crime.

Le lendemain , Salvini entend au milieu de la nuit ouvrir la porte de son cachot ; il ne doute pas que ce ne soit l'arrêt de sa condamnation qu'on vient lui annoncer ; il reconnaît à la faveur d'une faible clarté , un de ses geoliers , qui lui remet une lettre avec une bourse pleine d'or ; le premier

mouvement du peintre le porte à ouvrir la lettre ; il lit :

« Ta sentence est prononcée ; dans deux  
 » jours , on te traîne à Tyburn , pour y  
 » subir la fin de tes pareils. Je n'ai point  
 » cherché à fléchir la rigueur des loix ; elles  
 » ont dû s'armer contre toi de toute leur  
 » sévérité : tes mains sont teintes encore  
 » du sang de Nelly : quelle image ! Hor-  
 » rible meurtrier ! tu as commis tous  
 » les crimes ; c'est moi , c'est ton bien-  
 » faiteur que tu as assassiné , dont tu as  
 » déchiré le sein . . . Profite d'un moment  
 » de compassion : l'homme qui te rendra  
 » cette lettre avec de l'argent , est chargé  
 » de briser tes chaînes. Va , fuis ; hâte-  
 » toi d'abandonner cette contrée dont tu  
 » ne devois jamais approcher : va trahir  
 » d'autres amis ; va immoler ce qu'ils au-  
 » ront de plus cher ; ose vivre , si tu le  
 » peux. Pour moi , je vais expirer dans  
 » ces tourments du cœur qui devoient faire  
 » ton supplice. »

Ma liberté dépend donc de vous , dit Sab

vini au geolier , après avoir lû attentivement le billet , & en pouffant un profond soupir ! — A l'instant même , je vous ôte vos fers ; vous sortez de la prison , & nous passons en France ; on ne s'appercevra de notre fuite , que lorsque nous n'aurons plus rien à craindre. Il faut répondre à mylord , interrompt le peintre ; je n'implore de vous qu'une grace : débarrassez mes mains de ces chaînes que j'ai trop mérité de porter ; vous me procurerez ensuite de l'encre & du papier.

La commission est exécutée ; le geolier demeure interdit : il ne comprend pas d'où peut naître l'indifférence avec laquelle son prisonnier a paru recevoir une nouvelle si inespérée ; il auroit dû se livrer aux plus vifs transports , & il ne lui étoit pas échappé le moindre signe de joie. Il écrit , à la sombre lueur d'une lampe , une très - longue lettre , & la remet au geolier avec la bourse. — Comment ! que faites-vous ? — Mylord sçaura mes intentions ; qu'il ait promptement , je vous supplie , l'une & l'autre. —

Vous ne voulez donc pas ?.. — Hâtez-vous, je vous en conjure ; courez chez lui... n'est-ce pas dans deux jours que je subirai mon supplice... que finiront tous mes tourments ? — Oui , votre arrêt est prononcé. — Il suffit. J'attends une réponse de mylord. — Et vous garderez vos chaînes ? — Allez , accordez-moi seulement ce que je vous demande.

Adelson est étonné de revoir le geolier qu'il croyoit déjà loin de Londres avec le malheureux Italien. Sa surprise augmente, quand il jette les yeux sur l'argent ; il s'empresse de lire la lettre qui l'accompagnait.

« N'ajoutez pas à mes crimes , en ajoutant à vos bienfaits , si cependant c'étoit une nouvelle-preuve de votre générosité de vouloir me sauver la vie. Il faut que je la perde cette vie si odieuse , si criminelle , que je venge la nature , l'amitié , l'amour , le ciel , qui pour me punir sans doute , m'a abandonné à l'ivresse d'une passion dont la violence ne pourra jamais se concevoir. J'ai tout offensé , & j'ai tout à réparer ; ce ne peut être qu'en subissant



» que j'emporte cette consolation dans le  
 » tombeau ! Encore une fois , je sens combien  
 » je demande : mais c'est au mortel le plus  
 » sensible , c'est à Adelson que je fais cette  
 » prière , & il ne peut me la refuser. »

*P. S.* » On vous remettra l'argent qu'au-  
 » trefois je me ferois fait gloire d'accepter ;  
 » ces marques de bonté ne me sont plus  
 » nécessaires ; c'est mon pardon qu'inter-  
 » cède mon dernier soupir : mon cher bien-  
 » faiteur , au nom de l'humanité ! »

O ciel , s'écrie le lord ! le barbare ! exi-  
 ger que je lui pardonne ! moi ! lui pardon-  
 ner ! . . . Qu'il se dérobe au supplice , qu'il  
 vive . . . sa mort ne me rendra pas  
 Nelly.

A ce mot , il fond en larmes , & il reste  
 quelque temps sans parler. Mylord , que  
 voulez - vous que je lui dise , demande le  
 geolier ? — Qu'il saisisse un mouvement de  
 commisération . . . qu'il mérite peu ; qu'il fuie  
 avec toi , & qu'il me laisse mourir. C'est  
 lui qui me ravit tout ce qui pouvoit m'at-  
 tirer au monde ; il est tout couvert de son

fang, & il ose... va, fors, que je n'entende plus parler de ce misérable ; reprends cette bourse ; qu'il en dispose à son gré ... c'en est assez.

Le geolier se retire ; mylord court à lui : — Qu'il se sauve à l'instant... je suis bien à plaindre ! il ne me manquoit plus que de sentir de la pitié pour mon bourreau !

Eh bien ! s'écrie Salvini , en revoyant le geolier , quelle réponse ? — Que je brise vos fers , & que nous quittions promptement l'Angleterre ; mylord m'a rendu la bourse. Ah ! reprend l'Italien en pleurant sur ses chaînes , j'aurois cru Adelson plus généreux... Non , je ne fuirai point ; il faut que je meure , & du supplice des scélérats : que ne puis-je expier mon crime par mille morts encore plus affreuses ! Mylord me renvoye cet argent : je vous le donne ; je voudrois pouvoir faire davantage ; je n'exige de vous qu'un service , qu'il vous sera facile de me rendre... Mon ami , je n'ai pas toujours été criminel ; c'est l'amour qui m'a plongé dans ce cachot. Je ne verrai

donc plus Adelson!.. Je vous en conjure au nom de cette compassion qu'on accorderoit au dernier des êtres souffrants, lorsque je ne serai plus, allez trouver mylord; dites-lui que mon ame a toujours été remplie de ses bienfaits, que je l'ai toujours tendrement aimé, que dans l'égarement d'une funeste passion dont je n'ai point été le maître, il n'est jamais sorti de mon cœur, qu'il daigne pardonner à ma mémoire, puisqu'il n'a pas voulu... il ne me l'accordera point!..

Que veux tu, barbare? C'est tout ce que peut dire Adelson, entrant avec impétuosité dans le cachot, & agité des plus violents transports. Salvini jette un cri: — Mylord! je vous revois! Pars, répond le lord, dont le trouble augmente; les moments sont précieux...fuis avec cet homme. (Il s'adresse au geôlier) ôtez-lui ses chaînes, & que je ne le voye jamais. — Non, qu'on me laisse ces fers; ils ne sont point encore assez pénibles. Mylord, je vous l'ai écrit: je veux... la fin la plus prompte; & ce qui est plus

crUEL cent fois que la mort, je veux que le deshonneur & l'opprobre soient imprimés éternellement sur mon nom. Je serai un exemple mémorable de la reconnaissance, de l'amitié la plus vive, de l'ingratitude la plus noire, de la passion la plus effrénée, & du repentir le plus déchirant... Ah! Adelson, j'ai offensé l'ami le plus tendre!..

Il n'achève pas, il fond en larmes. Adelson, plus agité encore, prend la parole: — Eh! après tous ces coups, que prétens-tu sur mon cœur? Votre pitié, répart Salvini, en lui tendant ses deux mains chargées de chaînes, votre compassion; qu'elle succède à cette amitié... — C'est toi qui parles de l'amitié!.. Va, encore une fois, fois libre; le remords, si tu peux le ressentir, n'a-t-il pas des traits assez perçants?.. va, je n'en exige pas davantage. — Cette punition ne suffit point. — Tu veux donc mourir! — Et mourir dans l'opprobre, à Tyburn, repaître les regards avides d'un peuple entier. Le lord reprend d'un ton concentré, & en fixant sur le prisonnier un

œil sombre & farouche : je suis Anglais ; je sçais comment on peut terminer ses jours ; il me seroit facile de trouver les moyens de te dérober à l'infamie d'un trépas , que tu dois subir ... la religion m'arrête. — Mylord , je vous avois prévenu ; je n'ai que trop irrité le ciel : mais quand les loix divines n'enchaîneroient point mon bras , c'est aux yeux de l'Angleterre , sur un échaffaut , que pour expier , s'il se peut , mon crime , tout m'ordonne de périr , & j'y périrai. Que me demandes-tu donc , dit le lord avec une sorte de fureur ? — Pouvez-vous l'ignorer ? vous avez lu ma lettre. — Tu voudrois... — Je conçois que j'exige un miracle de générosité , une vertu qui passe les forces de la nature humaine ... je m'adresse à Adelfon. — Que je te pardonne ! qui ! moi ! je pourrois... va mourir , puisque tu refuses de te sauver : mais n'attends pas... — j'attends tout de vous. — Et ce n'est point assez d'avoir supporté ta présence une seconde fois ... d'être revenu... Toutes mes blessures se r'ouvrent ; je vois Nelly... l'é-

pée dans le sein!.. — Nelly elle-même, si elle pouvoit renaître, imploreroit cette grace en ma faveur; elle seroit assez généreuse... — Laisse-moi, Tu ne m'attendriras point; tu ne m'attendriras point... Non, je ne te pardonnerai pas... jamais. Jusques dans le tombeau... je serai inexorable... je veux être barbare comme toi... va périr, malheureux.

Et aussi-tôt le lord se retire brusquement. Mylord, lui crie Salvini, vous me refusez... Il ne m'entend point!.. Il n'y a plus rien à espérer de la part des hommes! ayons recours au suprême Consolateur: rejetteroit-il aussi mes larmes?

Le geolier, touché de l'état du peintre, lui amène un ministre qui réunissoit toutes les vertus de la vraie piété: sensible, indulgent, plein de cette onction qui prête tant de charmes aux plus simples discours, père tendre, toujours empressé d'ouvrir ses bras à ses enfants malheureux, de recevoir l'épanchement de leurs peines, il pleure & gémit avec l'Italien qui lui redisoit sans

cesse : ce n'est pas , monsieur , ma mort prochaine qui me cause le désespoir où vous me voyez ; c'est le regret , le regret déchirant de m'être souillé d'un meurtre abominable , d'avoir été ingrat envers un homme qui est l'honneur de l'humanité... & moi ! que suis-je aux yeux de cette humanité , à mes propres yeux ?

Il reprenoit : du moins , s'il m'avoit pardonné !.. Dieu ! voilà un coup plus sensible encore que la fin ignominieuse qu'on me prépare !

Salvini retombe sur ses chaînes en pleurant amèrement ; le charitable ministre lui déployoit toute l'étendue des secours consolants d'une religion , la religion des infortunés , qui , tandis que la terre les abandonne & les repousse , leur montre le ciel s'ouvrant pour recevoir leurs larmes & leur repentir.

Adelson livré à lui-même éprouvoit des combats bien différents. Quelquefois la pitié, ce sentiment si honorable pour le cœur humain , venoit solliciter le lord , & soudain

il s'écrioit comme indigné à la seule idée de compassion : pardonner à l'assassin de Nelly ! je serois assez faible , assez lâche... au lieu d'augmenter l'horreur de son supplice... c'est en vain qu'un murmure secret... je voudrois me venger , oui , je le poursuivrois jusqu'aux enfers.

Un baronet de la connaissance du lord lui apprend qu'on vient d'arrêter un misérable chargé de plusieurs crimes , qu'entr'autres il a révélé toutes les circonstances d'un complot tramé contre Adelson : ce scélérat , ajoûte le baronet , est un Sicilien qu'on nomme Géronio ; il s'étoit lié avec Struley qui avoit sçu l'attacher à votre service , en qualité de domestique , quoiqu'il ne fût pas né pour cet emploi. Leur dessein étoit de vous attirer sous les murs de votre parc par le moyen de Salvini à qui ils en avoient imposé , en lui faisant accroire qu'ils vouloient seulement vous enlever. Selon la confession du coupable , le peintre n'avoit jamais pu se résoudre à cette trahison , quoiqu'il ignorât que leur projet étoit de vous assassiner.



Le prisonnier est arrivé à Tyburn. Il profite de la liberté que les Anglais accordent à leurs criminels ; il implore un moment de silence : on demeure attentif ; il raconte en peu de mots sa déplorable aventure , & fait voir à quel excès les passions peuvent nous égarer. Quand il rappelle ses premières années où il goûtoit la conscience d'une ame pure , quand il vient à ce qui concerne sa famille , aux espérances qu'il lui avoit données , au préjugé aussi absurde que barbare de son pays , qui va faire réjaillir sur cette famille innocente la honte dont lui seul doit être flétri , alors l'assemblée semble partager sa douleur : mais qu'on s'attendrit encore davantage , lorsque le peintre parle de sa mère , de cette mère si tendre , qui lui étoit si chère , qui ne lui avoit mis devant les yeux que des exemples de bonté , de vertu , & qui alloit , privée de son fils & de tout secours , succomber sous l'indigence ! La voix de Salvini s'éteint dans les sanglots ; on n'entend que des gémissements , on ne voit que des larmes.

Un mouvement subit agite la foule ; elle fait place à un homme impatient qui court tout en pleurs vers le criminel , & qui crie à haute voix , en le serrant contre sa poitrine : va ... Dieu pardonne , je te pardonne aussi. Adelson , dit avec transport Salvini , en se prosternant à ses pieds ! — Et j'assure à ta mère une pension de trois cent guinées. — Vous me pardonnez ! & les jours de ma malheureuse mère seront conservés par vous ! Voilà , poursuit le peintre , en s'adressant à l'assemblée , le bienfaiteur envers qui je suis coupable !... qu'on me donne la mort.

L'infortuné récite , avec une ferveur touchante , une courte prière , & se livre ensuite aux mains de l'exécuteur.

Soit que le triomphe de la générosité sur la nature coûte trop au cœur humain , ou soit que la pitié nous remue avec violence en faveur d'un de nos semblables dont nous allons voir la destruction , le lord avoit perdu l'usage des sens ; on l'avoit transporté dans une maison voisine ; il ouvre les

yeux, & apperçoit Salvini qui n'étoit plus ; il laisse échaper un sourd gémissement : — Il a donc cessé de vivre ! Ah ! Salvini ! ah ! Nelly ! Nelly !

Ces paroles sont suivies d'un nouvel anéantissement ; il y reste plongé quelques heures , & sort de cette sombre léthargie , pour se rendre précipitamment à sa terre.

Adelson court s'enfvelir dans la chambre où Nelly avoit été assassinée ; il ordonne qu'on en ferme avec soin les fenêtres , que les murs soient couverts d'une tenture noire , & que personne n'approche de sa solitude. C'est - là qu'il s'enfonce dans la profondeur de son chagrin , qu'il s'en pénètre , qu'il s'en nourrit. Un flambeau lugubre éclairoit cette retraite où ne perçoit jamais le jour ; un seul domestique avoit la permission d'y entrer. Le lord avoit fait déployer devant lui les différents habits que portoit sa malheureuse amante ; ses regards se repaissoient de ce spectacle ; il alloit souvent y imprimer.

mer des baisers mêlés de larmes : mais il attachoit sa douleur , son ame entière sur l'endroit de l'appartement qui étoit teint encore du sang de Nelly ; sans cesse il y revenoit coller ses lèvres , l'arroser de ses pleurs.

Mylord Bermond veut arracher son neveu à cette affreuse situation : il ne sçauroit pénétrer jusqu'à lui ; Adelson insensible à ses sollicitations , à ses prières , refusoit obstinément de le voir. Il se rend enfin ; son oncle parvenu à cette espèce de tombeau , va se jeter dans les bras de son infortuné parent , tente tous les moyens divers de consolation , rappelle les charmes , les vertus de Nelly , pleure sur sa mémoire , s'arme des droits d'une religion sublime & bienfaisante , qui , accourant toujours au secours de la nature , lui défend de se nuire , & lui fait même un devoir sacré de sa propre conservation : tous les efforts sont inutiles. Pendant trois mois que vécut le lord , il ne proféra que ces paroles : « Laissez , laissez-moi ; je veux mourir de ma douleur. »

Il y succomba en effet , nommant son héritière madame Rivers , & demandant que son corps fût déposé dans le cercueil de Nelly. Il n'avoit pas oublié de confirmer dans son testament la pension de la mère du malheureux Italien. Mylord Bermond remplit exactement ses volontés : il le pleura le reste de ses jours , & madame Rivers ne tarda point à suivre sa fille & Adelson dans le tombeau.



**S A R G I N E S ,**  
**NOUVELLE.**

**SARGINES,**



## S A R G I N E S , N O U V E L L E .

**P**HILIPPE-AUGUSTE imprimoit le sceau de sa grandeur sur l'empire Français ; depuis Charlemagne , on n'avoit point vû de règne plus éclatant : il a mérité de faire époque dans nos annales. On eût dit que l'ame du monarque s'étoit répandue sur la nation ; il étoit son modèle , & ceux qui l'approchoient , se croyoient suffisamment récompensés , s'ils obtenoient un de ses regards.

On a déjà observé que les grands rois pouvoient , en quelque sorte , d'un coup d'œil créer de grands hommes : cette espèce de miracle semble être réservée sur-tout à nos souverains ; l'amour du Français pour ses maîtres lui inspire le même enthousiasme



qui enflammoit autrefois un Spartiate en faveur de sa patrie ; & qui étoit plus digne de ce transport sublime que Philippe ? La nature paraissoit l'avoir formé pour occuper le trône des Capets ; il avoit annoncé dès le berceau le vainqueur couronné à

*Que PHILIPPE ?* Nul souverain , en effet , n'a été plus favorisé de la nature. Ce prince joignoit à une taille avantageuse & à des traits mâles & réguliers , un esprit juste , & une ame grande & digne d'un monarque. Il fut le premier de nos rois qui entretint des armées sur pied même pendant la paix ; l'art militaire de ces temps lui dut toute la perfection dont il étoit alors susceptible ; ce corps respectable , institué pour l'éducation éclairée de la jeunesse , & qui n'a reçu que sous le règne de S. Louis le nom d'*Université* , est redevable à Philippe de ses anciens statuts. Croiroit-on qu'il avoit devancé LOUIS XIV. dans le projet de cet établissement si utile à la patrie & si honorable pour le fondateur , je veux dire dans le dessein d'un *Hôtel des Invalides*. Paris entouré de murs , un pavé commode substitué à un amas de fange qui en faisoit un lieu infect & lui avoit attiré le nom de *Lutece* , divers embellissements dispersés dans son enceinte où furent renfermés les bourgs voisins , la réunion de plusieurs provinces à la couronne , les grands vassaux soumis à une sage subordination , toute la France , en un mot , ayant pris une face nouvelle , voilà ce qui a mérité si justement à Philippe les surnoms de *conquérant* , de *magnanime* , d'*auguste* , éloge confirmé par la postérité , qui seule a le droit de juger les hommes de quelque rang qu'ils soient ; & de les mettre à leur véritable place.

Bovines, & le protecteur des vertus & des arts. Les du-Metz, le cardinal de Champagne étoient venus par de sages leçons échauffer les dispositions heureuses du jeune prince ; il n'aimoit que ceux qui s'efforçoient de lui ressembler. Parmi ses courtisans, on distinguoit les des-Barres, les de-Roye, les Mauvoisin, les Rouvrai, les Garlandes, les Sargines. Ce dernier respiroit cette vertu mâle & franche, cet instinct de *loyauté* que la chevalerie affermissoit dans le cœur de nos ancêtres, caractère propre au Français, &

---

*Les Du-Metz.* Robert Clément du-Metz avoit été chargé par LOUIS VII. de l'éducation de Philippe : c'étoit le Montausier & le Fénelon de cet âge. Il ne démentit point l'opinion qu'on avoit conçue de sa sagesse & de ses lumières ; il remplit dans toute son étendue l'emploi si important & si difficile de gouverneur d'un roi. Une mort inattendue fit passer ses dignités à *Gilles-Clément* son frère, qui, avec les mêmes vertus & les mêmes talens, eut une destinée aussi triste ; il mourut peu de mois après son élévation. Le *Cardinal de Champagne*, frère de la reine mère, remplaça dans le ministère ces deux hommes si estimables, & rejetant l'esprit de cour, il ne chercha point à détruire ou à changer leur ouvrage : il affermit Philippe dans les heureuses dispositions que lui avoient inspirées *les du-Metz*, & prépara tous les avantages qui ont résulté de ce règne, un des plus beaux qu'ait eus la monarchie française.

qui s'est, pour ainsi dire, éteint avec cette noble institution.

Sargines avoit rempli plus de la moitié de sa carrière, lorsqu'il épousa Agnès de Ville-hardouin qui mourut cinq ans après son mariage, ne laissant d'autre postérité qu'un fils unique. Cet enfant réunit la tendresse & tous les soins du père ; il n'avoit pas ouvert les yeux, qu'il fut environné des

---

*Cette noble institution.* Ce n'est point ici de ces regrets chimériques qu'arrache l'image du vieux tems : on ne sçauroit se rappeler sans quelque peine l'existence de la chevalerie. On sçait très-bien que des frondeurs métaphysiciens qui ne demandent pas mieux que de soumettre tout à leur examen critique, se sont appuyés avec complaisance sur les inconvéniens de cette institution : sans contredit, des abus l'altéroient. Ne doit-on pas aussi avoir la bonne-foi de convenir qu'elle a été pour nos ancêtres une école de vertu & de valeur ? Il y auroit une histoire utile & intéressante à présenter aux regards de la nation : ce seroit le tableau précis des belles actions que la chevalerie seule a produites parmi nous ; nous lui devrions cette justice. Nous sommes bien à plaindre ! nous nous applaudissons de la sagesse d'une raison qui tous les jours nous refroidit davantage. Ce n'est pas cependant la raison qui allume la flamme du génie & celle de l'héroïsme, c'est l'enthousiasme ; & tout ce qui nous environne à présent ne contribue qu'à l'éteindre, & est mort pour nos yeux & pour notre ame. Voilà où nous ont conduits la marche compassée du bel esprit, & la fureur de tout analyser !

meilleurs maîtres dans tous les genres. On ne l'entretenoit que de ses devoirs, que de l'amour d'un Français pour son Dieu, son roi, sa patrie & l'honneur ; on mettoit des armes dans ses faibles mains ; on cherchoit à l'animer, en lui peignant les exploits qui avoient signalé les premières croisades, les diverses aventures où s'étoit fait connaître un nombre de chevaliers dont l'histoire a conservé les noms. Le jeune Sargines, comme il est arrivé depuis à notre célèbre du-Guesclin, ne marquoit aucun de ces goûts qui promettent un développement heureux : il demeurait insensible à ces tableaux intéressans qui auroient dû l'exciter & allumer son courage. Ni les punitions, ni l'espoir des récompenses ne lui arrachotent le moindre présage qu'il seroit seulement capable de grossir la foule de ces êtres vulgaires qui bornent leur orgueil à ramper dans les cours & à y mourir oubliés. Il traînoit une léthargie continuelle, & les années, au lieu de le réveiller, ne faisoient que le rendre plus ré-

belle & plus inhabile , malgré toutes les leçons qu'on lui prodiguoit. A peine con-  
naïssoit-il de nom les exercices auxquels on  
façonnoit de son tems les enfans de notre  
noblesse, ne sçachant ni monter à cheval,  
ni manier une lance, une épée, encore  
moins lire & écrire, & repoussant avec  
humeur ce qui auroit pu le retirer de  
cette paresse avilissante.

Le malheureux père étoit accablé de  
douleur ; il avoit tendrement aimé son  
épouse ; la perte lui en étoit encore nou-  
velle ; & quel motif de consolation lui re-  
stoit ? quel avenir pour un brave chevalier  
qui brûloit de revivre dans sa race ! Son  
fils cependant touchoit à cet âge décisif  
où l'on entre en effet dans la vie, & qui  
semble déclarer d'une façon distincte ce  
que nous devons être. Désespéré de le voir  
dans un engourdissement stupide qui ap-  
prochoit de l'abrutissement , Sargines prend  
la résolution d'avoir avec lui une con-  
versation détaillée : il le mène dans une des  
salles du château où étoient suspendues

de vieilles armes , ferme la porte sur lui , & ordonne au jeune homme de s'asseoir à ses côtés.

Le vieillard prend la parole : — Avant de commencer un entretien que je desiré être suivi de quelque succès , répondez-moi : sçavez-vous qui vous êtes , à qui vous appartenez ? — Je sçais , mon père que je suis gentilhomme , que vous êtes chevalier , que mes ayeux l'ont tous été. — Non , vous ne connaissez pas votre extraction ; vous ignorez l'histoire de votre famille , ce qui même a pu mériter à votre père quelque rayon de gloire : il faut que je mette ce tableau sous vos yeux.

A votre âge , j'étois écuyer ; je me trouvais à la malheureuse bataille de Brenneville ; j'y tuai de ma main deux Anglais qui s'étoient saisis de moi , & qui déjà m'emmenaient prisonnier. J'accompagnai le roi Louis à cette croisade où il montra qu'il étoit digne de nous commander ; j'y servis avec ardeur l'état & la religion. Enguerrand de Coucy , le comte de Ponthieu , Ar-

chambaud de Bourbon, Hugues de Lusignan, Courtenai, le comte de Montargis, Geoffroi de Rançon, Everard de Breteuil, Mathieu de Montmorency, & une infinité d'autres *barons* dont les noms sont également chers à la France, ce sont les respectables modèles que je m'étois proposés ; j'ai eu l'honneur d'avoir pour *frères d'armes* la plupart de ces illustres chevaliers. On a daigné plusieurs fois me confier l'Oriflamme ; encore aujourd'hui notre auguste souverain me comble de ses bontés : mais ce faible éclat n'est rien auprès de celui dont brille vos ancêtres. Jetez vos regards près de ces deux cottes de mailles, sur cette cuirasse ensanglantée : c'est l'armure d'un de vos braves ayeux, qui suivit Robert à la conquête du duché de Bourgogne, & qui s'élançant dans les bataillons ennemis pour sauver son maître, fut percé du coup de-

---

*D'autres Barons, &c.* Ce n'est que vers la quatorzième siècle qu'on a commencé à regarder la dignité féodale de *baron* comme au-dessous de *duc*, de *comte* &c.

finé

finé au monarque : mort glorieuse que tout gentilhomme français doit envier ! Cette épée dont la rouille atteste l'antiquité est celle d'un Raoul de Sargines , qui , sous Lothaire , combattit avec Geoffroi comte d'Anjou , dans cette fameuse journée où l'empereur Othon perdit le fruit de ses conquêtes ; un siège mémorable mit le sceau à la gloire de votre intrépide ancêtre : il s'ouvrit un passage jusqu'à l'aigle impériale , & la fit tomber des remparts de la ville assiégée pour y substituer sa bannière. Appercevez-vous plus loin ce heaume presque fracassé ? il servoit à votre bisayeul , qui , après avoir marché sous les drapeaux de cinq rois , & s'être trouvé à trente-sept batailles , succomba dans les troubles qu'excita le comte de Champagne à l'avènement de

---

*A trente-sept batailles.* Joinville parle ainsi du seigneur de Brancion : « Vous dirai : il avoit esté , quant » il mourut , en trente-six batailles , &c. » Nous croyons qu'il est nécessaire d'avertir nos lecteurs que , lorsque nous citons l'historien de S. Louis , nous nous sommes conformés à l'édition que nous devons aux recherches sçavantes & aux travaux de MM. Melot & Cappeconnier , & qui passe pour la plus fidèle.



Henri I. au trône. Eudes de Sargines, de cette lance, ôta la vie à un Sarrafin d'une stature gigantesque, qu'on disoit le plus vaillant des Infidèles & la terreur des Chrétiens.

Voilà une partie de ce qu'a fait votre maison, pour affermir l'ancienneté d'une noblesse assise sur un monceau de trophées, & dont la splendeur se perd dans la nuit des tems... Et vous, quel monument devez-vous laisser ici qui parle seulement de votre existence ? Vous ne dites mot ! Lorsque vous vintes au monde, avec quel transport je vous reçus sur le bouclier de votre ayeul, en adressant du fond de mon cœur cette prière au ciel ! « O mon Dieu ! » qu'il soit l'honneur de sa race, & qu'un jour il soit mis au rang de nos plus vaillants *prud-hommes* ! S'il en étoit indigne, que la mort me l'enlève !.. » Méritez-vous de vivre ? — Mon père .. — Je suis l'auteur de vos jours ! moi ! non, non... je n'ai point de fils.

Et à ce mot, il échappe un profond gémissement au chevalier ; il poursuit ;

Mon fils se feroit déjà distingué ; il seroit écuyer d'un de nos princes ; il auroit l'ame d'un gentilhomme ; il porteroit le nom de Sargines : & vous... vous mon fils unique !.. Oui, tu l'es, malheureux enfant ! je le sens trop à ma tendresse paternelle, à ma douleur ! Tu le traîneras dans l'oisiveté, tu l'éteindras dans l'oubli, dans l'avilissement, ce nom si respectable !.. le dernier de nos serfs rougiroit de t'avouer pour son fils !.. Tu pleures ! ah ! puissent ces larmes être le fruit d'un remords salutaire ! me promettent-elles que tu sentiras mes reproches, que je t'inspirerai la noble ardeur de ne plus les mériter ?.. Si j'ai retrouvé mon fils, il va se livrer à l'amour de la gloire ; il va s'effayer à monter *au temple d'honneur*... Que j'aie la consolation de t'y voir élevé ! que mes derniers regards se fixent sur cette image si touchante pour un père !

Sargines serre dans ses bras son fils qui

---

*Au temple d'honneur.* C'est ainsi qu'on appelloit le dernier grade de la chevalerie.

versoit toujours des larmes, sans avoir pu proférer une parole ; il interprète favorablement ce silence, le remet entre les mains d'un écuyer vieilli dans la maison, & connu par sa sagesse autant que par sa bravoure : — Raymond, voilà mon fils ; qu'il devienne le vôtre ; je me flatte qu'il répondra à vos soins ; le repentir, si j'en dois croire ses pleurs, s'est élevé dans son ame : il faut espérer qu'il sera docile à vos leçons & à vos exemples.

Les larmes du jeune homme furent bientôt séchées ; au bout de quelques jours, il étoit retombé dans ce sommeil d'indolence où la nature sembloit l'avoir condamné à végéter éternellement, ou plutôt, son caractère s'étoit remontré dans toute son inertie : les reproches & les caresses de son père n'avoient fait naître qu'une impression passagère. Envain Raymond cherchoit à éguillonner cette ame lente & paresseuse : elle se refusoit à tous les moyens qu'on imaginoit pour la remuer, & lui donner la vie ; l'émulation, l'amour des plai-

firs, ce ressort si puissant sur la jeunesse, rien n'étoit capable de l'émouvoir.

Rebuté d'avoir si peu réussi, le bon écuyer ne dissimula point à son maître qu'il désespéroit de vaincre un naturel si ingrat. On alla jusqu'à consulter les *physiciens*, c'est le nom que nous donnions alors aux médecins ; il examinèrent attentivement le jeune Sargines, & prononcèrent d'une voix unanime que cette espèce d'anéantissement & d'inhabilité aux moins importantes occupations, étoit un vice sans remède, & qu'il n'y avoit que la longueur du tems qui peut-être le corrigeroit : quel arrêt accablant pour un père qui n'avoit que ce fils, son unique espérance ! il le regardoit sans cesse, & laissoit couler des larmes ; il ordonne qu'on expose à sa vûe des chevaux superbement enharnachés, des armes élégamment travaillées, & enrichies d'or & de pierres précieuses, & ensuite qu'on lui en fasse présent ; le jeune homme recevoit ces dons avec une froide indifférence, & n'y attachoit pas le moindre regard. C'en

est fait , s'écrie Sargines , puisqu'un spectacle si propre à parler au cœur d'un gentilhomme , à enflammer le courage , ne produit aucun effet sur son ame ! il faut y renoncer... il faut y renoncer... Raymond, je n'ai point de fils ! je suis le dernier de ma race ! ni ma valeur , ni ma noblesse ne me survivront... Raymond, je mourrai tout entier ! j'enfèvelirai avec moi dans ma tombe , le prix de tant d'exploits, la splendeur que repandoit l'illustration de tant de siècles accumulés ! les Sarrafins n'auront plus de Sargines à redouter ! Ah ! mon ami , quelle destinée pour un Français qui aime son pays, son maître, sa religion ! je conçois un projet... un second mariage... Mais s'il sortoit de cet assoupissement, s'il prenoit des sentimens convenables à sa naissance, aux distinctions qui l'attendent , quels regrets pour moi d'avoir contracté un engagement qui lui seroit si préjudiciable ! Raymond, essayons encore de l'animer, de lui faire goûter ses devoirs... ne désespérons point... je sens que je suis

père : j'aurai de la peine à prendre un parti qui blesse les intérêts de mon fils.

Dernières tentatives de la part du chevalier & de Raymond, & aussi inutiles que les précédentes. Il est décidé que le jeune Sargines, abandonné entièrement à la conduite du sage écuyer, ira cacher une vie obscure dans une des terres de ses ancêtres, distante de plus de quatre-vingt lieues de la capitale. Peut-être sera-t-il retiré un jour de cette léthargie ; l'amour paternel a de la peine à bannir tout espoir.

C'est à cette séparation que l'âme du chevalier se déploie dans toute sa sensibilité. Il vouloit faire éclater son ressentiment, l'excès de son indignation ; après avoir accablé son fils des plus violents reproches, il le laissoit partir sans l'embrasser, sans lui adresser la moindre parole de tendresse : la nature l'emporte ; il le suit des yeux, court après lui, & tombe dans ses bras, en fondant en larmes : — Je n'ai donc plus de fils ! mes pleurs... ils ne t'ont point touché ! quoi ! tu es de mon sang,

& tu as si peu d'ardeur ! être aussi insensible ! Dis - moi , ingrat , parle : quels moyens employer pour exciter ces transports que je croyois t'avoir donnés avec la vie ? Ouvre ton cœur à ton père ; il t'aime , oui , il t'aime ; veux-tu faire le deshonneur de mes cheveux blancs , que mon tombeau soit surchargé de ton ignominie ? Approche , viens dans mon sein , viens-y puiser cette flamme dont doit brûler tout digne chevalier ... ne me contrains pas à un éloignement si douloureux ... mon fils ... Sargines , efforce-toi de conserver la noblesse de ce nom ... cruel enfant ! tu me causes la mort !

La faiblesse du père combat quelque tems ; le départ du jeune-homme est différé. Mais ces nouveaux témoignages de complaisance & de tendresse n'ont pas des suites plus heureuses que les premiers. Enfin Sargines a pris une ferme résolution : l'orgueil fait taire la nature , & son fils est éloigné de ses regards , accompagné du vieux écuyer.

Le malheureux père qu'importunoit sa douleur, tâche de repousser le trait qui le déchiroit : il cherche à mettre une distance encore plus grande entre son fils & lui ; il brigue l'honneur de suivre Philippe-Auguste dans son expédition de la Terre-Sainte ; il s'embarque avec le prince. Ils arrivent au pied des remparts de Ptolémaïs ; le roi est reçu comme l'ange même de la victoire qui venoit délivrer la Palestine du joug des Infidèles, & Sargines mérite d'être nommé parmi les chevaliers sur lesquels le monarque se reposoit des soins du commandement.

Raymond ne cessoit de faire des représentations à son élève ; il lui parloit avec chaleur, l'instruisoit exactement des divers *faits d'armes* qui donnèrent tant de célébrité au frége de Ptolémaïs, lui montrait son père à la tête des croisés, & attachant les regards du roi : le jeune homme ne prétoit à ces recits que l'attention d'une curiosité stupide qui demande à s'amuser. Nulle impression ne s'arrêtoit dans son ame ;



toujours appesanti dans son inaction , il étoit si gauche aux exercices de la noblesse, qu'incapable de se tenir seulement à cheval , on avoit été obligé de le transporter dans un chariot jusqu'au nouveau séjour qu'il habitoit.

Sargines s'efforçoit de se consoler dans le sein de la gloire : mais on n'en impose point à la nature ; comblé des applaudissements de l'armée, au plus haut degré de la faveur, cheri de Philippe, il n'en étoit pas moins accablé par l'image cruelle qui le poursuivoit ; il se représentoit sans cesse un fils indigne de son extraction, & languissant oublié au fond d'un château, tandis que l'ardente jeunesse française avoit volé en Asie, & s'y distinguoit par des miracles de valeur ; il recevoit des lettres de Raymond qui lui ôtoient toute espérance.

---

*De le transporter dans un chariot.* C'étoit une espèce de dégradation pour un chevalier ; dans Lancelot du Lac, un chevalier est regardé comme un *vilain* diffamé, parce qu'on l'avoit vu arriver dans une charrette à la cour du roi Artus.

Le chagrin de ce père infortuné augmente ; il est déterminé à finir ses jours sur la brèche de la ville assiégée ; les comtes de Sancerre & du Perche, Guy de Châtillon, Saint-Valery , Châtelleraut, Raoul de Fougères, sont eux-mêmes étonnés de son audace intrépide ; il enflammoit par son exemple tous ces héros. Il aperçoit Enguerrand de Fiennes qu'enveloppoit un gros de Sarrafins : il y court, le dégage, laissant loin derrière lui ses *hommes d'armes*, & au moment qu'il revenoit victorieux, il est atteint d'une flèche, & tombe expirant.

On le transporte dans la tente du roi qui ordonne à ses chirurgiens de visiter sa blessure : ils la jugent mortelle. On raconte au monarque avec quel peu de ménagement le chevalier s'étoit précipité dans les bataillons ennemis : Sargines, lui dit Philippe, d'un ton attendri, avez-vous pu confondre la témérité & le courage ? vous me faites appréhender tout à la fois la perte d'un fidèle sujet, &

celle d'un ami. Ah ! sire, répond le blessé que le sentiment ranime, & en tâchant de se soulever pour baiser une des mains de son maître, sire, que ces marques de bonté me pénètrent ! eh ! qui ne les achèteroit de sa vie ? que je suis heureux à mon dernier soupir ! Vous accusez ma valeur ! sire, je rougirois de vous tromper : un *franc & loyal* chevalier qui est sur les bords de la tombe, doit y descendre sans manquer à la vérité ; il faut vous l'avouer : ce n'est pas, ô mon roi, le seul amour de la gloire, & le desir de justifier votre choix qui m'emportoient au-devant du péril : une autre cause que je vais vous révéler, se joignoit à de si puissants motifs. J'ose demander une dernière grace à votre majesté : qu'elle commande à sa cour de s'écarter pour un moment.

Philippe fait une signe de la main, & il reste avec Sargines, qui reprend ainsi :

Non, sire, mon devoir, ni l'ardeur, j'ose le dire, d'un chevalier avide de combattre sous les yeux de son souverain, ne m'ont

pas seuls guidé : un chagrin violent que je peux confier à votre majesté, m'a fait desirer de terminer ma carrière. Sire, vous connaissez l'honneur : vous êtes Français, & roi ; eh bien ! apprenez quelle douleur me dévore. J'ai un fils, un fils unique que je n'ai pu encore, sire, vous présenter : jugez de ma situation, puisqu'il a passé l'âge où l'on est élevé au grade d'écuyer. Et cet enfant si peu semblable à ses ancêtres, me seroit-il permis d'ajouter, à son père, traîne une incapacité absolue, ne ressent nuls transports, n'est éveillé par aucun aiguillon ! La gloire, l'avantage d'être attaché à votre service, & de marcher sous vos drapeaux, votre nom, sire, dont je frappois incessamment son oreille, tout ces traits si sensibles pour le cœur d'un gentilhomme, se sont émouffés & perdus sur cette ame impuissante ! il est enseveli dans un de mes châteaux, éloigné de Paris, & où il existe à peine. Sire, voilà mon héritier, le descendant des Sargines, le serviteur que j'ai à vous laisser.

A ces mots un ruisseau de larmes coule des yeux du chevalier ; Philippe l'embrasse avec bonté :—Mon cher Sargines, vous irritez votre mal ; calmez-vous ; songez que votre vie ne vous appartient pas , qu'elle est à votre patrie , & au roi de France ; & c'est un de ses biens qu'il est le plus jaloux de conserver. Je verrai au reste ce fils qui vous ressemble si peu ; mes conseils peut-être . . . — Quoi , sire ! vous daigneriez . . . vous aimeriez assez un malheureux père . . . — Sargines , je ferai tout pour le ramener à votre exemple. — Sire , vous me rendrez mon fils . . . Il n'est pas possible , non , il n'est pas possible qu'il voye & qu'il entende votre majesté sans sortir de cette affreuse léthargie . . . il ne seroit pas Français & votre sujet ; je vous dois la vie ; je sens . . . j'espère tout . . . je renaîtrai pour vous aimer encore davantage , & vous servir avec plus de zèle.

En effet ce qu'avoit dit Philippe produisit une espèce de miracle. Sargines se releva du lit de la mort ; il ne pouvoit

contenir sa joie ; il écrit à Raymond qu'il ne faut point se décourager à l'égard de son élève, qu'il a un moyen sûr de l'animer de cette flamme que la nature sembloit lui avoir refusée ; il ajoute par apostille : « N'en doutez point, mon cher » Raymond : vous aurez présidé à l'éducation d'un héros : mon fils le sera, je » vous le prédis ; on ne résiste point à l'é- » preuve que j'emploierai... le roi... » nous ferons tous contents. »

Philippe-Auguste eut donc la satisfaction de voir revivre Sargines : mais il lui étoit réservé de perdre un de ses plus chers favoris : le maréchal du-Metz fut une des illustres victimes qui payèrent de leur vie la prise de Ptolémaïs ; les courtoisans mêmes le regrettèrent ; qu'ajouter de plus à son éloge ? Sargines lui succéda dans la familiarité auprès du monarque ; il sembla, pour quelques moments, oublier son fils : un revers inattendu vint en quelque sorte, le ravir à lui-même ; il aimoit tendrement Raoul, sire de Coucy, dont

la mémoire est consacrée par un amour malheureux : ce jeune banneret, frappé d'un coup mortel, demande qu'on lui fasse venir Sargines, disant qu'il vouloit mourir dans le sein de son ami ; il n'eut que le tems de se disposer à sa fin qu'il envisagea sans effroi, & il expira dans les bras du chevalier, en le conjurant de visiter la dame de Fayel à son retour en France.

Le spectacle de la mort de Coucy fit r'ouvrir la blessure de Sargines, & le ramena aux portes du tombeau ; revenu enfin de l'accablement de sa douleur, & sa blessure étant refermée, il ne tarda point à se rappeler la promesse du roi. Une maladie de langueur, dont on craignoit les suites, obligeoit ce prince de quitter le champ de ses triomphes, & de l'aban-

---

*Une maladie de langueur.* Philippe-Auguste fut attaqué d'une maladie dont on attribua les effets au poison, & qui pouvoit avoir été simplement occasionnée par la vivacité dévorante d'un climat si différent du nôtre : il en perdit les cheveux, la barbe, les ongles ; sa peau même fut enlevée ; les médecins le pressèrent de retourner en France, &c.

donner

donner à la valeur fougueuse d'un rival jaloux, d'ailleurs un des plus grands hommes. parmi les croisés : Richard demeura dans la Palestine, tandis que notre souverain prenoit la route de Lyon pour se rendre à sa capitale.

Sargines l'accompagnoit : le prince fut le premier à lui parler de son fils. Informé que la terre où étoit le jeune-homme se trouvoit à peu de distance de son chemin, mon ami, dit le roi, il me vient une idée singulière qui peut-être vous flattera : j'ai envie que nous nous déroptions à ma fuite,

*Un des plus grands hommes.* Il faut entendre le naïf Joinville nous faire l'éloge de Richard, roi d'Angleterre ; ce ton ingenu, si vrai, si touchant par sa simplicité, peint mieux que tout le faste du bel esprit de notre siècle.

« Le roi Richart demoura en la sainte terre, & fist  
 » tant de grans faiz que les Sarrazins le doutoient  
 » (redoutoient) trop si comme il est escript ou  
 » (au) livre de la terre sainte, que quant les enfans  
 » aux Sarrazins braioient (crioient) les femmes les  
 » escricioient, & leur disoient : raisiez-vous : vez-ci le  
 » roi Richart, & pour eulx faire taire, & quant les  
 » chevaux aux Sarrazins & aux Beduins avoient pour  
 » d'un bysson, ils disoient à leurs chevaux : cuidez-m  
 » que ce soit le roy Richart ? »



& que nous allions surprendre votre fils dans sa retraite. Le chevalier transporté, se précipite aux genoux du monarque : les embrasse : — Sire . . . sire, votre majesté . . . comment lui peindre tout l'excès de ma reconnaissance ? En me servant, & en m'aimant comme vous faites, répond Philippe, avec ce ton de douceur & d'affabilité qui lui prêtoit tant de graces ; Sargines, on ne sçauroit trop récompenser des sujets tels que vous. — Mais, sire, cette démarche... elle n'aura rien qui puisse vous satisfaire. — Eh ! pensez-vous, Sargines, que les rois n'aient pas un cœur ? le mien le disputeroit à tous ceux de mon royaume pour la sensibilité. Je serois charmé de contribuer au changement heureux de votre fils . . . Si nous allions en faire un nouvel *Achille français* !

Le bon chevalier verfoit des larmes, bal-

---

*Achille français.* Guillaume des-Barres, un des plus braves chevaliers de ce temps, & d'une force extraordinaire, fut surnommé l'*Achille français* ; il étoit très-aimé du roi, &c.

butioit des remerciements. Le prince lui passant avec bonté une de ses mains autour du col : — Mon ami, je donnerois une victoire pour le plaisir que tu viens de me faire goûter. Oui, je verrai ton fils, je lui parlerai, mais à une condition : ressouvienst-toi bien de ne pas me nommer. Je ne veux me découvrir qu'après l'avoir interrogé ; ce sera ton ami qui lui donnera des conseils, ensuite le roi paraîtra : — Oh, sire, je vous jure... — Point de sermens. Songe seulement à observer la loi que je t'impose, & promets-moi sur-tout de ne laisser éclater aucun emportement contre ton fils. — Sire, vous me l'ordonnez, je ne lui ferai pas le moindre reproche. — C'est à moi qu'il faut abandonner le soin de ces représentations ; sois bien persuadé que j'y mettrai de la chaleur. Sargines, je suis père aussi.

Ils poursuivent leur route ; Sargines étoit dans l'ivresse de la joie. A peine a-t-il découvert les tourelles de son château, il pique avec impétuosité son cheval vers le pont-levis, & dans le premier mouvement oubliant sa

promesse, s'écrie de toutes ses forces : le roi.. le roi.. où est mon fils ? où est Sargines ? qu'il accoure... qu'il vienne se prosterner devant son maître. Philippe , pour l'engager à se taire, faisoit des signes au chevalier qui n'écoutoit, ne voyoit que l'honneur dont il étoit comblé. Il apperçoit Raymond : — Raymond, voilà notre adorable monarque... mon fils n'est pas avec toi ? qu'on l'avertisse, qu'il se hâte.

Il le voit qui s'avançoit lentement : malgré la présence du roi, il lui échappe une de ces expressions de vivacité, qui étoient si familières à nos ayeux, & il ajoûte : il est toujours le même ! à sa place, j'aurois eu des ailes !

Philippe ne fait que regarder Sargines qui entend ce regard, s'arrête à ces mots, court à son fils, l'entraîne au-devant du monarque que ce jeune-homme ne connoissoit point, & de son bras le pressant de s'incliner : — Tombe aux pieds du roi qui veut bien nous faire la grace de nous visiter... Oui, c'est le roi, malheureux !

Tu ne sentirois point tout le prix de cette faveur insigne !

Philippe s'empresse de relever le jeune-homme , & regardant encore le chevalier : — Sargines, sa physionomie est intéressante ; elle me répond d'avance qu'il marchera un jour sur vos traces. — Qu'il cherche à vous atteindre, sire , au chemin de l'honneur ; je me charge, moi, de lui apprendre à mourir pour le service de votre majesté : mais à cette mort glorieuse, il préférera une vie obscure & inutile à son maître & à sa patrie . . . N'as-tu point à rougir de paraître ainsi en présence de notre monarque ? N'être pas seulement page ? — Laissez-moi avec le jeune-homme, interrompt Philippe. Je vous avertis que je reste ici jusqu'à demain matin ; ayez soin de faire sçavoir où je suis : je serois fâché de causer de l'inquiétude.

---

*N'être pas seulement page.* C'étoit le premier grade pour arriver à la chevalerie ; dès l'âge de sept ans, on retiroit l'enfant d'un noble, des mains des femmes, & l'on confioit son éducation aux hommes : usage qui s'est conservé dans la maison de nos rois.

Sargines enchanté de posséder le roi, parcourt son château, vole à ses domestiques : — Allons du zèle, mes amis ! Ne craignez point de dépenser ; j'acheterois de tous mes biens la satisfaction que je goûte aujourd'hui : on ne donne pas tous les jours à souper au roi de France.

Puis il va trouver l'écuyer Raymond, & avec un soupir : — Eh bien ! mon cher Raymond, toujours la même incapacité ? — Toujours, monseigneur. Je vous l'ai écrit : ni sauter, ni lutter, ni jeter la barre, ni lancer le dard, la pierre ; avoir peur, je crois, de l'ombre d'un cheval. — Avoir peur ! — Oui, monseigneur ; être, en un mot, décidé à fuir tous les exercices : voilà quel est votre fils. Je vous prierai de m'accorder la permission de retourner auprès de vous. Il ne m'est pas possible de soutenir un pareil spectacle !

Le chevalier à ce récit frémissait de colère,

---

*Ni sauter, &c.* Tous exercices du candidat chevalier. Voyez à ce sujet l'ouvrage intéressant de M. de Ste Palaye : on prévient le lecteur qu'on doit à cet écrivain estimable la plupart des notes relatives à la chevalerie, qui accompagnent cette bagatelle.

levoit les yeux au ciel ; il apperçoit de loin son fils avec qui Philippe s'entretenoit ; il fait tous ses efforts pour se contenir : il ne peut s'empêcher de s'écrier : ah ! sire, je suis un père bien à plaindre ! Sargines, répond le monarque, j'ai tout lieu d'espérer. — Cela se pourroit, sire !.. Oh ! je n'en doute point : ce prodige étoit réservé à votre majesté... mais... je ne le conçois pas, sire, il n'est point transporté, ravi, hors de lui-même ! un de vos regards me feroit défier une armée entière.

L'heure du souper est arrivée ; on doit s'attendre que le paon tenoit la première place dans l'appareil du festin. Jamais Philippe

---

*Le paon ne fut pas oublié. C'étoit avec le faisan, ce qu'on pouvoit servir de plus délicat & de plus splendide dans les banquets de nos ancêtres. La chair de paon étoit la nourriture des preux & des amoureux. Le chevalier qui sçavoit bien découper ces mets, recevoit force éloges de la part des convives. Le roi Artus, pour avoir tranché le paon à la table ronde au gré de cent-cinquante chevaliers auxquels il en a fait une égale & sage distribution, est comblé de remerciements & de louanges. D'ailleurs le dernier de ces oiseaux étoit emblématique : c'étoit en quelque sorte, le sceau d'un engagement solennel qu'on appelloit le vœu du paon.*

n'avoit mieux connu le prix de cet amour que tout Français ressent pour son maître. A cette noble fierté qui annonçoit la grandeur suprême, il mêle une gayeté familière & attirante. Allons, dit-il à son hôte, d'un ton plein de sentiment, ne nous souvenons plus du roi : c'est votre ami Philippe qui soupe avec vous... Est-ce que le *jeune-fils* ne se mettra point à table? — Je me garderai, sire, de laisser échapper l'occasion; elle est trop favorable, & il aura l'honneur de servir votre majesté, si elle veut bien le permettre; ce sera un glorieux début dans ses fonctions de page.

Le jeune-homme servit donc le roi, mais avec si peu de grace, & d'une façon si maladroite qu'à chaque instant le chevalier marquoit de la mauvaise humeur; puis, au moindre coup d'œil du souverain, il se radoucissoit.

---

Le *jeune fils*. Expression employée par nos anciens écrivains, comme Joinville, Froissard, Monstrelet, &c. les mots qu'on trouvera ici imprimés en italique, sont des façons de parler empruntées du vieux langage.

La

La chevalerie & ses principaux devoirs furent le sujet de l'entretien ; Philippe en parloit comme un roi des Français , c'est-à-dire avec ce noble transport qu'il fit paraître dans la suite , lorsqu'avant la bataille de Bovines , il offrit la couronne à qui seroit plus digne que lui de les commander. Sur-tout , dit le monarque , chevalier , qu'on lui inspire le plus sublime & le premier des sentimens , *l'amour de Dieu*. Qu'il ait sans cesse la religion devant les yeux , & qu'il soit toujours prêt à combattre & à mourir pour elle. Quel destin comparable

---

*Il offrit la couronne.* On prétend que Philippe-Auguste , quelques heures avant la célèbre bataille de Bovines , posa lui-même sa couronne sur l'autel où l'on célébroit la messe , & la montrant aux soldats : « Voici , leur dit-il , le premier diadème du monde ; » s'il est quelqu'un parmi vous qui se juge plus capable que moi de le porter , je le mets sur sa tête , » & je lui obeis : mais si vous ne m'en croyez pas » indigne , songez que vous avez à défendre aujourd'hui » votre roi , vos biens , vos familles , l'honneur français , » & je vais vous donner l'exemple. » Toute l'armée retentit d'acclamations , de cris redoublés « vive Philippe ! nous mourrons pour lui ! » & l'on court se précipiter aux pieds du roi , & lui demander sa *bénédiction*.

*L'amour de Dieu , & l'amour des dames.* La base de la chevalerie.



à celui de nos *preux* qui ont pu rougir de leur sang les eaux du Jourdain ! Quand il aura atteint l'âge convenable , n'êtes-vous pas d'avis que nous lui fassions entreprendre le *voyage d'outre-mer* ? C'est-là l'école de la gloire & du vrai courage , & (ajoute le monarque avec ce sourire charmant qui lui gaignoit tous les cœurs ,) en qualité de roi de France , j'ai aussi à lui recommander *l'amour des dames , & la courtoisie* ; nous lui en choisirons une des plus aimables & des plus vertueuses , pour être *l'objet de ses pensées & de ses affections* , & il lui fera soumis, fidèle , & se rendra capable de *porter ses couteurs*... me le promettez-vous, jeune-homme ?

Philippe , d'un air affable , lui tendoit sa main ; le vieux chevalier s'y précipite ,

---

*Quel destin.* On a cherché à s'écarter des principes du jour qui rapprochent tout de la façon actuelle de penser & de juger : on a voulu conserver le caractère de Philippe-Auguste , qui assurément doit être bien éloigné de déclamer contre les croisades.

*Le voyage d'outre-mer.* C'est ainsi qu'on appelloit le voyage de la Palestine.

& la couvrant de baisers mouillés de larmes :  
— Je lui ravirai cette faveur ! c'est à moi  
d'imprimer toute mon ame sur la main du  
plus *loyal chevalier qui fut oncques*. Allez ,  
fire , vous ne seriez pas roi , vous seriez  
le premier des hommes. — Et , mon ami ,  
c'est aussi la qualité que j'envie ; elle doit  
aller avant celle de monarque. Oui , vous  
avez raison de penser que j'ai le cœur d'un  
*franc & loyal gentilhomme* ; vous me le  
faites bien sentir en ce moment !

On parla encore de combats , d'un prompt  
retour à la Palestine , du desir ardent qu'a-  
voit le prince d'arracher la Terre-Sainte à  
ses ravisseurs , de son projet bienfaisant de  
répandre tous les genres de félicité sur son  
royaume , & de ne former qu'une famille  
d'heureux : bien entendu , poursuit Phi-  
lippe , que j'en serai le père ; & le père  
adoré , s'écrie Sargines pleurant toujours  
d'attendrissement & de joie ; eh ! fire , peu-  
vent-ils vous refuser ce sentiment ? ils goût-  
tent tant de plaisir à vous aimer ! — Et moi ,  
Sargines , je ne connais pas d'autre bon-

heur que d'être cher à mon peuple. De quelle satisfaction je jouis quand je lis sur leur visage qu'ils sont contents de moi ! que leurs acclamations me touchent ! ah ! Sargines , que j'éprouve qu'il est doux de commander à des Français ! Oh ! quel roi ! quel roi ! dit le chevalier , en se tournant vers son fils : vois , misérable , quel maître tu aurois à regretter ! dépêche-toi donc de mériter de lui être attaché.

Le jeune Sargines donna à *laver* au roi ; il eut l'honneur de lui présenter le *vin du coucher* , & il revint essuyer une longue conversation où le père se dédommagea amplement de sa contrainte , & donna l'effort à tous ces mouvemens que la présence du monarque avoit retenus.

Sargines court chez son fils à la pointe du jour ; il l'amène à la porte de l'appar-

---

*Donna à laver.* Les écuyers donnoient à laver après le repas.

*Le vin du coucher.* C'étoit une composition de vin & de miel , une espèce d'hippocras que les hôtes présentoient aux étrangers , avant qu'ils se missent au lit. Cet usage remonte aux tems les plus reculés , sur-tout parmi les nations du Nord.

tement où le prince reposoit, pour attendre l'un & l'autre l'instant de son réveil. Philippe ne les a pas plutôt aperçus : — Chevalier, je n'ai jamais dormi avec autant de tranquillité : voilà ce que produit le plaisir de causer avec gaieté & franchise ; on ne connaît guères à la cour ces effusions d'ame ! il y a pourtant une si douce satisfaction à se parler du cœur ! .. mon ami, j'ai rêvé que votre fils étoit *la fleur de notre chevalerie*. — Sire, les rêves des rois différent-ils de ceux des autres hommes ? Puisse au reste le songe de votre majesté se réaliser ! j'y gagnerois un fils, & vous, sire, un fidèle sujet de plus : le nombre des bons serviteurs n'est jamais trop grand.

Philippe s'apprêtoit à monter à cheval ; il détache son épée, s'approche du jeune Sargines, & de cet air rempli de bienfaisance qui lui étoit si naturel, la lui mêt au côté en disant : « Après Dieu, le roi de France te fait écuyer. » Sargines, mon

---

*Le roi de France te fait écuyer.* Ordinairement le gentilhomme, sorti à quatorze ans hors de page, étoit

ami, (s'adressant au père) je ne perdrai point au change : vous me prêterez la vôtre.

On ne sçauroit se figurer les transports, le ravissement, l'enthousiasme du chevalier. Ils partent enfin. Sargines a fait encore de vives exhortations à son fils, & lui a promis de le rappeler à Paris au moindre changement heureux qu'on remarqueroit dans sa conduite.

Le chevalier vole vers la capitale, enivré d'espérances, & d'illusions séduisantes. Il a l'épée du roi, se disoit-il incessamment ! il a l'épée du roi ! oh ! il ne faut pas douter qu'il ne devienne le modèle de nos *preux* ! c'est pour le coup que ces vils *mescréans* auront à trembler.

---

présenté à l'autel par son père & sa mère, ou à leur défaut, par deux autres de ses parents, qui chacun, un cierge en main, alloient à l'offrande. Le prêtre célébrant prenoit de dessus l'autel une épée, & une ceinture sur laquelle il faisoit des bénédictions, & l'attachoit au côté du jeune-homme qui commençoit à la porter. Quand il recevoit les honneurs de la chevalerie, on lui disoit : « Au nom de Dieu, » de S. Michel & de S. George, je te fais chevalier, &c.

Le malheureux père est bientôt retiré d'une attente si flatteuse & si légitime ; des nouvelles de Raymond lui portent des coups sans contredit plus accablants que les premiers : le jeune homme étoit retourné à son assoupissement. Sargines n'a plus d'espoir ; il confie sa triste situation au roi qui le presse de se remarier : il cède aux conseils du monarque ; Raymond vient auprès de lui reprendre sa place , & le fils à qui l'on n'a laissé qu'un revenu borné & suffisant pour son entretien , est livré , si l'on peut le dire , à la pitié d'une espèce de domestique qui avoit quelques notions grossières du service de la chevalerie. L'infortuné Sargines défend expressément qu'on lui parle de son enfant , & le regarde comme au rang des morts. Il ne s'occupe plus que de sa nouvelle épouse , de ses devoirs de courtisan , de l'amitié qu'il a vouée à son maître , & tous les jours , il demande au ciel d'autres successeurs qui le dédommagent de celui dont il semble même avoir oublié la perte.

A quelques lieues de la terre où étoit confiné le jeune Sargines, demouroit une dame âgée, veuve d'un seigneur d'Apremont chevalier *d'ancien lignage*, & un de nos premiers croisés, qui avoit consumé son bien aux guerres sous Louis le jeune, & à d'excessives libéralités envers ses vassaux. Cette dame venoit de quitter la cour des sires de Joinville dont son mari étoit parent; retirée dans un vieux château que son peu de fortune laissoit tom-

*Un seigneur d'Apremont.* Écoutons le bon Joinville :  
 « Si i furent le conte de la Marche, & mon seigneur  
 » Hugues le Brun son fils ; le conte de Salebruche ;  
 » mon seigneur Gobert d'Apremont son frère, en  
 » qui compaignie je Jehan seigneur de Joinville  
 » passames la mer en une nef que nous louames,  
 » pour ce que nous estions cousins, &c.

*De quitter la cour des sires de Joinville.* Les hauts barons, quand Hugues Capet monta sur le trône, se croyoient peu inférieurs aux rois ; l'état de leur maison étoit à peu près le même : ils avoient leur cour & leurs officiers. Nous retrouvons en Allemagne & en Pologne des traces de cette ancienne splendeur dont s'enorgueilloient nos seigneurs, & même les gentilshommes subalternes. Ce faste & cette pompe consacrés à la majesté royale, faisoient-ils la félicité des serfs & des vassaux ? Ce luxe déplacé étoit porté si loin, que vers le onzième siècle de simples avocats avoient des chapelains.

ber en ruines, oubliée du monde, & ne cherchant elle-même qu'à l'oublier, elle ne vivoit plus, en quelque sorte, que pour achever l'éducation d'une nièce qui lui tenoit lieu des enfans que la mort lui avoit enlevés.

Sophie, c'est le nom de cette nièce chérie, étoit digne de toute la tendresse de sa tante. Jamais la nature n'avoit rassemblé plus de vertus, de talens & de graces ; rien de plus séduisant, de plus enchanteur ; sa physionomie respiroit à la fois la noblesse & l'agrément ; sa taille réunissoit la souplesse de la nymphe, & la majesté de la déesse. On auroit eu peine à déterminer qu'elle impression plus marquée elle excitoit, du respect ou de l'amour ; c'étoit, si l'on ose le dire, une espèce de culte religieux qui attachoit à cette charmante personne : la vénération ne pouvoit se séparer de la tendresse qu'elle inspiroit. A sa vivacité piquante, se mêloit le charme si touchant de cette mélancolie délicieuse qui produit l'intérêt, & rend l'émotion durable ; lorsqu'elle



parloit, sa beauté prenoit un nouvel empire : la raison & la sagesse ne lui déroboient rien de l'effor brillant de l'imagination. Tant d'avantages étoient encore au-dessous des qualités estimables qu'elle possédoit. Une sensibilité exquise que dirigeoit un dévouement sans réserve à la vertu ; une passion décidée pour tout ce qui ennoblissoit & élevoit l'ame ; une délicatesse & une fierté de sentiments, que dans ce siècle *matériel* & livré à la corruption, on auroit accusées de tenir un peu du romanesque ; toutes les connaissances qu'on étoit alors capable d'acquérir, celles sur-tout de la chevalerie que Sophie regardoit comme la source des perfections humaines ; une modestie sans

*Comme la source des perfections humaines.* Un de nos anciens romanciers nous définit la chevalerie « la *fontaine de courtoisie*, & l'on ne peut tant y puiser qu'elle en soit jamais tarie ; chevalerie de Dieu vint, & les chevaliers sur qui elle découle de la tête aux pieds, en sont les possesseurs ; ils tiennent en fief tout ce qui en arrose le reste du monde. Autres gens n'en ont que l'écorce. » Une telle façon de penser au premier coup d'œil ne présente que des extravagances : mais on sera moins blessé de ces idées absurdes, quand on observera qu'il

exemple, & qui ajoûtoit encore à l'enchantement ; l'ame enfin de Minerve, si l'on me passe ces expressions, sous les traits de Vénus : voilà qu'elle étoit la nièce de madame d'Apremont.

On ne sera pas étonné qu'avec de tels principes, une institution dont l'objet étoit de former des hommes au-dessus du vulgaire, eût arrêté les regards & flatté le goût de Sophie ; d'ailleurs nourrie dans la maison des sires de Joinville, elle s'y étoit pénétrée de cette sorte de vertu chevale-

---

en résulteroit d'heureux effets. Encore une fois traitons avec moins de sévérité ce qui peut produire l'enthousiasme ou l'entretenir ; point de grandes actions, de sublimes écrits, sans ce puissant moteur de l'ame. Ce n'est pas un froid *raisonneur* qui a composé l'*Illiad* ; ce ne sont pas trois cent *Sophistes* qui se sont fait égorger aux Termopyles. La raison humaine livrée à ses propres forces, est bien peu de chose quand il ne s'y mêle pas l'ivresse du sentiment, & quelquefois même le charme de l'illusion ; ce n'est point en employant les subtilités de la dialectique que le vieux de la Montagne envoyoit ses profélytes à une mort certaine.

*Nourrie dans la maison.* Qu'on se ressouvienne que c'étoient les dames qu'on chargeoit d'enseigner aux enfans de la noblesse leur catéchisme & l'art d'aimer. Non seulement on s'attachoit dans les

resque dont nous retrouvons encore l'aimable candeur & le noble enthousiasme dans l'historien de saint Louis.

Sophie entroit dans cet âge si dangereux pour le repos du cœur : elle atteignoit sa dix-septième année, & nous avons observé qu'elle étoit sensible ; mais malgré cette sensibilité qui presque toujours fait le tourment de l'ame, elle avoit déjà eu la force de s'imposer comme une loi absolue, l'obligation de ne jamais se marier : c'étoit une espèce de serment qu'elle se renouvelloit tous les jours à elle-même. Elle n'ignoroit pas que la richesse préside aux alliances, que le défaut de fortune en éloigne, & elle étoit trop attachée aux convenances qu'exigeoit son extraction, pour s'abaisser seulement à l'idée d'un engagement qui eût pu en obscurcir l'éclat.

Pierre (on nommoit ainsi le domestique

---

cours & les châteaux à former des pages & des écuyers ; mais les jeunes demoiselles y recevoient aussi des instructions de *courtoisie*, & y apprenoient tout ce qui peut avoir rapport à la chevalerie.

auquel on avoit confié le jeune Sargines,) aimoit tendrement son maître ; il voyoit avec douleur son oisiveté, & s'efforçoit, autant qu'il lui étoit possible, de l'en retirer. Il le détermine à faire une promenade ; il eût été difficile de saisir une occasion plus favorable : c'étoit dans ce mois où la nature semble nous sourire, & nous montrer avec une sorte d'orgueil la féconde variété de ses richesses naissantes. Il se mettent en chemin : le pupille avoit de la peine à marcher ; la moindre fatigue le rebutoit. Cependant entraîné par les pressantes sollicitations de son guide, forcé peut-être de céder à la beauté de la saison & du lieu, il continue sa route.

Ils apperçoivent une maison écartée dont l'apparence & les avenues annonçoient un ancien château : le jeune-homme qui se plaignoit déjà de lassitude, demanda à s'y arrêter. Pierre combat ce desir, & est contraint de se rendre ; il sont introduits dans cet asyle. Le premier objet qui frappe & attache les regards, toute l'ame de Sargines,

c'est Sophie brodant un manteau de chevalier. La foudre n'est pas plus prompt que le trait qui atteint le jeune-homme ; il a reçu une existence nouvelle ; c'est de ce moment , qu'il a commencé de vivre , de sentir , de penser. Madame d'Apremont n'épargna point ces égards , ces politesses prévenantes dûs à la société en général , & sur-tout à la haute naissance. Sophie naturellement indulgente & généreuse , le fut encore davantage en faveur de Sargines ; il sembloit qu'elle cherchât à le consoler de l'espèce d'humiliation où le retenoit un juste mécontentement ; il étoit resté immobile , & tel qu'on nous représente ces créatures demeurées enchantées sous la bagette d'un magicien. Mademoiselle d'Apremont profère quelques mots : ils vont se lancer dans un cœur ouvert avidement aux premiers ef-

---

*Sophie brodant un manteau.* C'étoit une sorte de récompense de la part des dames ; les chevaliers s'applaudissoient de ces dons , & ils s'en paroient , sur-tout lorsqu'ils se trouvoient à un tournoi , ou dans un jour de bataille.

sels de l'amour. Sargines desireroit faire l'éloge de tant de charmes, & n'a que la force de balbutier des paroles entrecoupées ; on l'enhardit cependant par des louanges semées à propos : on l'entretient des distinctions personnelles qui ont illustré sa famille, des services éclatans qu'elle a rendus à l'état, de la confiance méritée que lui avoient accordée nos souverains. Ces complimens redoubloient son embarras ; un mouvement de dépit sembloit déjà s'élever dans son ame, & lui reprocher d'être si fort au-dessous du nom qu'il portoit. Toujours plus déconcerté, plus accablé sous le tumulte des sensations différentes qui l'agitent, Sargines hors d'état de s'exprimer, ne sachant comment se remettre de son trouble, s'attache à considérer l'ouvrage de Sophie.

C'est, lui dit-elle, un présent que ma tante destine à notre parent le sire de Joinville. Avec quelle ardeur je m'applique à ce travail ! une des occupations les plus flatteuses de notre sexe est de contri-

buer à l'ornement de la noblesse & de la valeur. Quelle satisfaction pour moi d'apprendre que dans les tournois ou dans les combats, le sire de Joinville se fera paré de cet habillement !

Chaque parole de mademoiselle d'Apremont étoit autant d'étincelles qui se communiquoient à l'ame de Sargines, & y excitoient une flamme qui ne devoit point s'éteindre. On se sépara ; madame d'Apremont engagea le jeune gentilhomme à revenir, & Sophie en faisant, selon l'usage, les honneurs, le conduisit jusqu'aux portes du château.

Sargines ne fut pas sorti de ce séjour, qu'il détourna la tête pour le regarder, & ses regards ne s'en détachèrent qu'au moment qu'il l'eut entièrement perdu de vûe. Il jette un soupir, & tombe dans une pro-

---

*En faisant les honneurs.* Les jeunes demoiselles prévenoient de civilité les chevaliers qui arrivoient dans les châteaux ; quelquefois même elles les défarmoisent au retour des tournois ou des expéditions militaires, leur donnoient des nouveaux habits, & les servoient à table.

fonde

sonde rêverie. Le bon domestique s'en aperçoit : — Monseigneur, me seroit-il permis de vous demander la raison de cet accablement subit ? Vous n'ignorez pas que le penchant m'attache à votre service bien plus que l'intérêt. — Oui, mon ami, je le sçais, & j'en suis très-reconnaissant. — Peut-être la fatigue... — Oh ! non, Pierre, je ne suis point fatigué. (Un moment après,) avec quelle politesse, qu'elle bonté madame d'Apremont nous a reçus ! — Monseigneur, elle a une nièce bien aimable ! je n'ai point encore vû de demoiselle plus *courtoise*, plus *attrayante*. — Ah ! Pierre, si tu avois été à ma place, que tes yeux eussent pu se fixer sur elle, que tu l'eusses entendue ! combien elle a de charmes ! comme tout ce qu'elle dit se retient ! Pierre, je n'en ai pas oublié un mot.

Le jeune-homme s'arrête, & retombe dans le silence & la réflexion. Ils arrivent, il semble hâter l'instant où il se trouvera seul. Est-il débarassé de son domestique : alors il cherche à se rendre compte des di-



verses impressions qui le surchargent ; tout ce qu'il peut démêler dans ce cahos de sensations, d'idées, c'est qu'il revoit, qu'il entend toujours Sophie ; les éloges donnés à sa famille l'inquiètent, le tourmentent ; il s'endort avec une image qui est restée au fond de son cœur, & il en est troublé quelques dans ses songes.

La nièce de madame d'Apremont avoit auprès d'elle une gouvernante digne également de son estime & de sa reconnaissance. Genevieve joignoit à beaucoup de vertu, des sentimens de zèle & d'amitié pour son élève ; elle l'avoit reçue dans ses bras lorsqu'elle vint au monde, & Sophie s'intéressoit autant que si elle eût été sa propre fille. Ma chère amie, lui dit la jeune personne d'un ton embarrassé, mais... il n'est pas tel qu'on nous l'avoit dépeint ! sa physionomie noble & modeste annonce sa naissance ; sa timidité lui prête même un certain intérêt... sûrement, il n'est pas aussi insensible qu'on nous l'a dit.—Et de qui donc parlez-vous, mademoiselle ? — Du jeune

Sargines... Ne pensez-vous pas comme moi que son père a montré trop de sévérité ? — Ne blâmons point, mademoiselle, la conduite sage des parents ; il faut croire que le chevalier a raison ; son discernement ainsi que sa probité sont connus.

Le jour ne faisoit que paraître : Sargines se promenoit dans son parc, l'esprit, ou plutôt le cœur rempli d'un objet dont l'empire se manifestoit déjà. Il court à Pierre, qui s'écrie : de si grand matin, monseigneur ! — Pierre, n'irons-nous pas aujourd'hui chez madame d'Apremont ? — Vous n'êtes donc point las, mon cher maître ? — Las ! mon dessein est de suivre tes conseils, & de m'accoutumer à la fatigue. — Que je suis ravi de vous voir cette ardeur ! allons, je ne désespère point que monseigneur votre père... il vous rendra sa tendresse.

Ils sont retournés chez madame d'Apremont. On pouvoit remarquer dans l'habillement de Sargines un soin que jusqu'alors il n'avoit guères connu. Un hazard, peut-être

prémédité, voulut aussi que Sophie, ce jour-là, eût relevé encore par les recherches de la parure, ses graces naturelles ; sa beauté ne s'étoit jamais montrée dans un appareil plus avantageux. Le trouble du jeune-homme s'accrut avec le pouvoir de Sophie. La conversation retomboit incessamment sur les brillants exploits de nos chevaliers, sur les prérogatives que la valeur donne à la noblesse. Sophie s'animoit quand elle rappelloit quelques actions mémorables de nos *paladins*, & elle en devenoit plus belle & plus séduisante aux yeux de son amant : car Sargines l'étoit déjà sans le sçavoir, & l'amant le plus passionné. Quel trait d'humiliation lui perce l'ame, lorsque mademoiselle d'Apremont lui demande si l'exercice du cheval est de son goût ! le jeune gentilhomme ne laisse échapper que des mots vagues ; il est confondu, & s'empresse d'abrégier sa visite.

Le voilà avec son fidèle Pierre, se hâtant de regagner sa retraite, & bien plus accablé que la veille ; il ne peut même cacher

des larmes. — Vous pleurez, monseigneur ! — Pierre, je suis bien malheureux ! mon père n'a que trop de raison de ne point m'aimer, de m'oublier... toutes les mortifications...

Il n'achève pas, & verse encore des pleurs. Le serviteur touché veut engager Sargines à lui confier le sujet de sa peine ; il se tait quelque temps, & tout à coup avec transport comme quelqu'un qui s'arracheroit à un long sommeil : — Pierre, que j'aye un cheval demain, aujourd'hui ; quoique nous soyons peu riches, donne tout ce qu'on demandera. Le domestique, surpris & charmé de ce mouvement de chaleur qu'il n'avoit point encore vû à son maître, s'empresse de faire cette acquisition. Sargines n'a pas plutôt aperçu le cheval, qu'il s'élance & s'efforce de le monter. Enfin, grace à son opiniâtreté & aux soins de Pierre, il est parvenu à ce qu'il desiroit : il est à cheval, aidé du peu de leçons qu'il pouvoit recevoir de l'honnête serviteur qui s'écrioit à chaque instant :

quel changement prodigieux ! que je voudrois que monseigneur fût témoin d'un pareil spectacle ! qui vous a donc suggéré une si bonne idée ? Sargines ne répondoit point, ou ne parloit que de son cheval ; sans cesse il faisoit à ce sujet des interrogations à Pierre, qui, comme nous l'avons dit, n'avoit que des lumières très-bornées dans l'art de l'équitation.

Plusieurs jours se passent ; le jeune-homme brûloit de revoir Sophie : enfin il s'enhardit jusqu'à vouloir la rendre témoin de son nouveau talent : — Allons, Pierre, prenons la route du château de madame d'Aprémont, je suis le chevalier, & toi mon digne écuyer.

Sargines enflammé d'une noble émulation, essaye de faire doubler le trot à son cheval, tandis que Pierre lui recommande d'être plus circonspect, & s'étudie à se tenir exactement à ses côtés.

Sophie apperçoit de loin l'apprentif cavalier ; elle a de la peine à le reconnaître : tant son inhabileté dans un des premiers

exercices de la noblesse le travestissoit à des yeux qui cependant étoient intéressés à lui trouver moins de mauvaise grace ! Ce n'est pas qu'il ne fit aux approches du château tous les efforts pour cacher son incapacité, & pour se remettre de plusieurs chûtes dont il avoit marqué sa carrière. Arrivé auprès de sa nouvelle société, il essuya quelques innocentes railleries de la part de mademoiselle d'Apremont. Il n'est point de légères blessures pour la vanité, & qu'elles sont sensibles, quand nous les recevons surtout d'une main qui nous est chère ! Sargines rougissoit, palissoit, s'indignoit contre lui.

Il ne descendoit plus de cheval, & retournoit incessamment au château qui renfermoit son enchanteresse : car Sophie avoit opéré un véritable enchantement ; il revenoit toujours plus impatient d'expier ses premières années. Son trouble augmente ; son ame demande à s'épancher : un cœur qui s'ouvre à l'amour a besoin d'un confident. Pierre, lui dit Sargines d'une voix touchante, je dois te paraître bien chan-

gé ! je m'étonne moi-même des transports que j'éprouve ! Ah ! mon ami, que je sens vivement tous les torts que j'ai aux regards d'un père , à mes propres regards ! quelle honte m'accable, quand je suis devant l'aimable Sophie ! je ne puis soutenir sa présence, & je la cherche avec empressement ; cette vûe m'est aussi nécessaire que l'air que je respire. Pierre, elle aime la vertu, la gloire, les combats. Mon ami, si elle alloit être informée... donne-moi une lance, un écu, un heaume, une cotte de mailles ; voilà désormais ma seule parure ; je n'en veux plus d'autre , je n'en veux plus d'autre ; j'aurai continuellement l'épée du roi à mon côté... Pierre, je me rendrai digne de la porter. Le domestique en pleurant de joie : — Ah ! monseigneur, monseigneur... mais c'est un miracle ! laissez-moi embrasser vos genoux ; que cette métamorphose me charme ! quelle obligation nous aurons tous à cette demoiselle si estimable ! — Pierre, cela est bien singulier ! tout ce que m'ont dit Raymond, mon père,

père, le roi, ouï, le roi lui-même, n'a pas produit sur mon cœur l'effet d'une parole, d'un seul regard de mademoiselle d'Apremont; elle a excité en moi une révolution que je ne puis exprimer; il me semble que je suis un autre homme, qu'on m'a transporté dans un autre séjour; mille desirs inconnus m'agitent, me pressent; je suis impatient de me distinguer. Pierre, de grace, raconte-moi tous les faits d'armes que tu sauras: j'en ferai autant, mon ami; oui, je brûle de posséder toutes les qualités qui forment le parfait chevalier, &... je les posséderai, ou je cesserai de vivre.

Sargines aimoit déjà assez pour avoir fait attention à la couleur que mademoiselle d'Apremont préféroit: c'étoit celle qui annonce la sérénité du ciel, dont se pare le beau jour, la couleur bleu-céleste: elle entra dans les diverses parties de l'habillement du jeune gentilhomme. Cette galanterie qui ne pouvoit partir que d'une recherche de sentiment, n'avoit point été



perdue pour l'objet qui l'avoit inspirée. La vertu à proportion de la sévérité qu'elle s'impose, éprouve peut-être plus de sensibilité. Que ne dit pas mademoiselle d'Apremont à Sargines, lorsqu'elle apprend que son épée étoit un présent du roi ! C'est alors qu'éclate la noblesse de cette ame éprise de la chevalerie. Sophie demande à voir cette épée, y applique avec respect un baiser de ses lèvres de rose, & la remettant au jeune-homme : — Seigneur, avec de pareilles armes, on feroit la conquête de la Palestine entière ; il n'est point de miracle de vaillance que vous ne deviez vous promettre ; comment n'êtes-vous pas déjà le premier de nos croisés ? Je le ferai ; mademoiselle, répond Sargines emporté par un effor qui l'élève au-dessus de lui-même, si vous daignez applaudir... Mademoiselle d'Apremont lui jette un coup d'œil imposant qui l'avertit de ne pas s'expliquer. Il reprend : jusqu'ici, mademoiselle, je n'avois point vécu ; c'est de vous que je reçois la vie, l'ardeur de la gloire, l'impas-

tience extrême de mériter... vos vertus, vos entretiens pleins de feu ont porté dans tous mes sens... ma famille, mademoiselle, n'aura plus à rougir de moi.

Sargines feul avec Pierre : — Mon ami, je suis toujours sur le point de me perdre, en révélant à mademoiselle d'Apremont mes sentimens ; je n'imagine pas qu'il en puisse être de plus tendres, de plus enflammés & en même-tems de plus respectueux. — Pierre, n'est-ce là pas ce qu'on appelle de l'amour ? — Eh oui, monseigneur, c'est de l'amour : je m'en suis trop aperçu. Mais vous convient-il d'aimer sans l'aveu de monseigneur votre père ? Les enfans bien nés tels que vous, ne doivent-ils pas être soumis en tout à leurs parents ? — Pierre, je renfermerai cet amour dans mon cœur ; je me contenterai d'aimer en secret mademoiselle d'Apremont ; après Dieu, je lui adresserai tous mes vœux, tous mes hommages, &... crois-tu que je ne puisse un jour prétendre à sa main ? quel prix plus flatteur de la gloire ? — En-

core un coup, monseigneur, c'est à monseigneur votre père à choisir la femme que vous épouserez ; qu'il me soit permis de vous faire observer que la fortune de mademoiselle d'Apremont est beaucoup au-dessous de sa naissance... — Tu parles de fortune ! & n'est-ce rien que les avantages dont jouit l'adorable Sophie, une haute extraction, l'honneur d'être la parente des firs de Joinville, toutes les vertus, toutes les graces, la beauté la plus rare, l'ame la plus sublime ?.. Ah ! si mon père la voyoit, n'en doute pas, Pierre, n'en doute pas, mon père auroit mes yeux, il auroit mon cœur.

La gaieté de mademoiselle d'Apremont avoit perdu de sa vivacité ; quand elle se trouvoit seule avec Geneviève, elle se livroit sans contrainte à la rêverie ; ou rompoit-elle le silence, c'étoit pour faire tomber à chaque instant la conversation sur le jeune homme. Mademoiselle, lui dit l'adroite gouvernante, avez-vous pris garde que vous me parlez souvent de Sargines ? — Je t'en par-

le souvent, parce que... son état intéresse; abandonné, pour ainsi dire, de son père, de tout le monde, il mérite qu'on le plaigne. — Eh! mademoiselle, prenez-vous ces sentimens pour de la pitié? Mademoiselle d'Aprémont volé dans les bras de Genevieve: — Ce n'est pas avec toi, ma bonne amie, que j'usurai de dissimulation; la franchise de mon caractère en seroit blessée; oui, le jeune Sargines a excité en moi des impressions qui dans la suite pourroient.. je ne me trompe point, mais je scaurois leur imposer des loix, & un silence éternel, s'il m'étoit absolument impossible de parvenir à les vaincre. Genevieve, continue Sophie; en prenant un ton plus animé, tu me connais; tu n'ignores pas à quel point l'honneur m'est cher: je suis incapable de démentir les exemples que m'offre ma famille, les leçons que j'ai reçues de toi. Il m'est défendu d'aimer; je suis sans fortune, & je ne pourrois être l'épouse que d'un banneret. Sargines est d'une maison illustre; il aura des richesses; je dois donc m'interdire jus-

qu'à la pensée de son alliance. Genevieve, je mourrois plutôt que de manquer en la moindre chose à ce que je me dois. C'est t'en avoir dit assez , pour n'en plus reparler jamais ; non, l'amour n'entrera point dans mon cœur : mais j'ai conçu des sentimens dont la vertu, je crois, ne sera pas offensée, & auxquels ma vanité même s'applaudit de céder. J'aime à imaginer que je ne suis pas indifférente à Sargines ; je t'avouerai aussi que j'ai vû avec quelque sensibilité qu'il portoit mes couleurs. Tu ne l'as pas observé comme moi ? J'ai donc formé le dessein, Genevieve, de tourner au profit de l'honneur & de la vaillance le penchant que je me flatte de lui avoir inspiré. Quelle satisfaction, ma chère amie, je goûterois, si la France m'alloit être redevable d'un de ses plus braves chevaliers ! — Comment, mademoiselle ! — Sargines rejeté de son père, oublié dans un séjour obscur, peu instruit sur les connaissances qu'il devoit avoir acquises, deviendra, peut-être, grace à l'amour, un des premiers défenseurs de l'état.

Oui, Genevieve, je mettrois tout mon orgueil à faire ce prodige : c'est une illusion dont j'aime à me flatter, & peut-il être en effet un plaisir comparable à celui d'allumer la passion de la vertu, de la gloire ? Je te le répète : n'apprehende rien pour la mienne ; encore une fois, Genevieve, qui préféreroit la mort à la seule idée d'une faiblesse, n'a point à craindre d'entretenir des mouvements qui ne partent que d'une générosité pure & désintéressée... S'ils prenoient un autre caractère, ce qui ne sçauroit arriver, sois certaine que je me vengerois de mon vainqueur par le silence & la fierté.

Le père de Sargines n'avoit point d'enfants de son nouveau mariage. La hauteur & les caprices de sa femme augmentoient le sombre chagrin dont il étoit consumé ; son cœur lui rappelloit une image qu'il s'efforçoit d'écarter ; il revoyoit toujours ce malheureux fils qu'il étoit obligé de repousser loin des bras paternels. Rencontroit-il un père qui lui parlât de sa famille, ou qui l'eût à ses côtés, cet objet irritoit la douleur de

l'infortuné Vieillard. C'étoit dans le sein de son maître qu'il alloit épancher ses larmes, & Philippe le recevoit avec bonté, & le consolait. Quel délicieux spectacle pour le sentiment, qu'un sujet dont son roi effuie les pleurs ! Cette satisfaction si douce, si honorable, retenoit le chevalier à la vie, & l'aidoit à supporter le fardeau du rôle insipide de vieux courtois.

Un des premiers effets du réveil du jeune Sargines fut d'engager son zélé domestique à ne point informer son père de la métamorphose que l'amour venoit d'opérer. Je veux, disoit-il, que l'auteur de mes jours n'en apprenne la nouvelle que par des actions où il sera forcé de reconnaître son fils ; oui, Pierre, il le reconnaîtra. Mes ancêtres... Pierre, ils n'ont pas aimé comme moi, je les surpasserai.

Le jeune-homme brûloit effectivement d'une ardeur dont jusqu'alors on n'avoit point vû d'exemple ; il prenoit sur les heures consacrées à la nourriture & aux repos, pour se livrer sans relâche à ses exercices ;

c'étoit l'enchanteresse Sophie, c'étoit l'amour même qui étoit son maître. Le bon Pierre se donnoit aussi bien de la peine pour lui enseigner tout ce qu'il sçavoit, ou plutôt tout ce qu'il ne sçavoit pas : c'est-à-dire qu'il ajoûtoit peu à l'ouvrage du cœur. Un travail infatigable, le desir ardent de plaire à Sophie, tous ces moyens réunis sembloient dédommager Sargines des leçons qu'il n'étoit point à portée de recevoir. Quelquefois mademoiselle d'Apremont avoit la complaisance d'assister à son espèce d'académie ; alors ses progrès frappoient les yeux. Courage, monseigneur, s'écrioit Pierre, qui se faisoit modestement les honneurs de cette éducation, il vous faudra peu de chose pour ne rien ignorer de la chevalerie ; & Sargines attachoit un œil enflammé sur Sophie, qui feignoit de ne pas s'en appercevoir. Sa sagesse pourtant n'appréhendoit point de se compromettre, en témoignant quelque intérêt pour l'instruction du jeune gentilhomme ; elle l'aidoit même de ses conseils, lui ap-



prenoit à se tenir à cheval avec grace ; ainsi qu'à jouter , & à se servir adroitement de la lance & de l'épée ; elle apprêtoit le but de ses propres mains , & ne manquoit pas de lui donner la figure de *paon* ; elle l'aideroit même à se revêtir avec goût des divers habillemens propres à la chevalerie. Enfin toutes les connoissances que Sophie avoit puisées dans la maison de son parent , elle étoit empressée d'en faire part à Sargines , qui donnoit aux expressions de sa reconnaissance , toute la force de celles de l'amour , sans en prononcer le mot.

Eh bien ! disoit Sophie à sa gouvernante , je pense que Pierre & moi nous réussirons : car il faut rendre justice à ce bon serviteur, il

---

*La figure de paon.* Les jeunes gentilshommes formoient une figure de *paon* qui leur servoit de but , & ils faisoient un heaume de leur *chaperon*.

*Elle l'aideroit même.* Un chevalier , dans un de nos vieux romans , est armé par une jeune demoiselle « qui de ses blanches mains , commença à nouer & lacer » éguillettes & courroies. Or devinez comment patiemment il prenoit en gré cette faveur : certes il n'eut pas voulu avoir desia eu la victoire pour perdre tant de privauté de celle en laquelle il vivoit du tout , &c.

se tourmente pour exciter les talents de son élève. — Mademoiselle, n'attribuons point à Pierre un changement si merveilleux : vous devez trop sçavoir à qui il est dû... vous rougissez, mademoiselle ? — Genevieve, eh ! me suis-je cachée à tes regards ? ne lis-tu pas dans mon cœur ? oui, je veux bien croire que Sargines a conçu pour moi des sentiments... — Tous ceux de l'amour, mademoiselle, il est impossible de s'y méprendre, &... où ce penchant le conduira-t-il ? — A la gloire, Genevieve. Je te l'ai dit : je n'ai d'autre objet que d'enflammer une ame qui a déjà pris son essor, d'échauffer cette noble ardeur qui sans doute portera Sargines aux plus grandes actions. Encore une fois, ne crains rien pour Sophie : songe aux leçons que j'ai reçues chez le sire de Joinville, aux exemples d'héroïsme qui ont entouré mon berceau, héritage préférable à tous les dons de la fortune, & le seul bien que m'ait laissé mon père ; ce n'est pas dans ma mémoire que ces images sont gravées ;

voilà où elle sont empreintes ; Geneviève, c'est dans mon cœur, & il n'est que la mort qui puisse les effacer.

Ces sentiments sublimes qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuser d'être exaltés, étoient dans ce temps la base de l'éducation d'un sexe enchanteur. Combien de chevaliers lui ont dû ces *promesses* qui tiennent du merveilleux ! il n'est que l'enthousiasme qui soit capable de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Et quelle cause produit plus cette sorte de feu sacré, si ce n'est l'amour, quand l'ardeur de la gloire & des *hauts faits* lui est associée ?

---

*Qu'on ne manquera point aujourd'hui d'accuser d'être exaltés.* Ce sont en effet des mensonges grossiers pour des âmes abatardies qui ne font que traîner leur impuissance & leurs goûts factices. Qu'on oppose à cette sorte de lecteurs les histoires Grecque ou Romaine, ils traiteront de chimères absurdes toutes ces belles actions, qui ont consacré la mémoire de ces femmes, l'exemple même des héros de l'antiquité. Mais pourront-ils révoquer en doute une Jeanne d'Arc, une Agnès de Sorel dont le courage & les conseils relevèrent Charles VII sur le trône de ses pères ? Il y a des écrivains de ces temps qui ont prétendu que l'union de cette dernière avec ce monarque, étoit fondée sur un *pur amour de la gloire*.

Je desirerois fort qu'on eût transmis jusqu'à nous les conversations intéressantes de mademoiselle d'Apremont. Comme elles étoient pleines de son ame noble & vertueuse ! quel charme elle prêtoit au tableau de la chevalerie ! qu'elle répétoit de fois au jeune gentilhomme : *Office de chevalier est de maintenir femmes, veuves & or-*

---

S'ils se sont trompés, cette erreur fait l'éloge de la candeur de ce siècle, & prouve que de telles vertus ont pu exister.

*Office de chevalier.* Ce sont les expressions mêmes, & qui renferment en peu de mots les devoirs de la chevalerie. A la suite on trouve ceci : « lorsqu'il voit  
 » son poil grisonner, il doit aussi faire un retour sur lui-  
 » même & à Dieu, prendre la croix, faire le voyage  
 » d'outre-mer, combattre les ennemis de la religion,  
 » & ainsi acquérir le titre de *prud-homme*. » La pas-  
 » sion pour les croisades étoit devenue si épidémique  
 » parmi nos Français que le clergé même brûloit de  
 » courir à la Palestine : « Il avoit (c'est Joinville qui  
 » parle) un moult vaillant homme en l'ost, qui  
 » avoit à non (nom) monseigneur Jaque de Castel  
 » evesque de Soissons. Quant il vit que nos gens  
 » s'en revenoit devers Damiete, il qui avoit grant  
 » desirer de aler avec Dieu, ne s'en vout pas revenir en  
 » la terre dont il estoit né ; ainçois se hastia d'aler  
 » avec Dieu, & feri des esperons, & assembla aus  
 » Turs (atragua les Turcs) tout seul, qui à leurs  
 » épées l'occistrent & le mistrent en la compaignie  
 » Dieu, ou (au) nombre des martirs, &c.

*phelins , & hommes méfaisés & non puissants !*

La magnanimité est la première des qualités du vrai héros ; *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui , qui les vaillances d'autrui tait ; & celui est reprouvé vanteur qui révèle les fiennes. Largesse & courtoisie sont les aîles sur lesquelles l'ardeur du chevalier doit être portée. Avoir une horreur décidée pour l'apparence même du mensonge ; sacrifier jusqu'à son orgueil pour son roi , pour sa patrie , pour son Dieu ; s'abaisser sans rougir , quand il s'agit de leurs intérêts ; plutôt*

---

*Les aîles.* Tout ce qui constitue la chevalerie est renfermée dans un vieux roman , le *roman des aîles* ; c'est-là que l'on trouve que la chevalerie vient de Dieu , &c.

*S'abaisser sans rougir.* On ne peut trouver parmi nos chevaliers un exemple plus éclatant de dévouement à la patrie & à la religion que le trait suivant consigné dans nos histoires des croisades. Six députés *prud-hommes* des plus reconnus , & nommés par les comtes de Champagne , de Flandres & de Blois , sont chargés de traiter avec les Vénitiens , & de leur demander des vaisseaux & des munitions pour le service des croisés. Geoffroi , maréchal de Champagne , parle pour ses cinq collègues ; il représente au sénat assemblé la nécessité de porter la guerre en Asie , d'embrasser la cause du ciel , & de venger la majesté

la mort que la moindre faiblesse, & être toujours prêt à offrir sa vie pour conserver celle de ses concitoyens & des malheureux : voilà les fondemens de la grandeur où

---

de la religion outragée ; il implore avec chaleur l'assistance des Vénitiens. « Et pour cela, messeigneurs, (ajoute-t-il en s'adressant à la noblesse, & au fameux doge Henri Dandolo) » comme d'une part, » nous sommes résolus d'entreprendre cette conquête, » & que de l'autre nous sommes persuadés que sans » vous il nous est impossible d'y réussir, on nous a » donné ordre de laisser là tous les discours, & de » nous prosterner à vos pieds, en protestant, comme nous le faisons, de ne nous relever jamais » que vous ne nous ayez accordé ce que nous vous » demandons à toutes les conditions que vous trouverez bon de nous prescrire. »

Et ils se jettent tous à genoux, en tendant leurs mains jointes vers l'assemblée, & ne s'exprimant plus que par des larmes & des sanglots. Quel abaissement plein de grandeur ! Six guerriers respectables, blanchis sous le harnois, qui auroient préféré la mort à la moindre marque de pusillanimité, & qui n'hésitent pas à se coucher dans la poussière pour l'intérêt de l'état & de la religion. Qu'on dise encore que l'esprit de chevalerie n'a pas enfanté des miracles au-dessus même de tous les prodiges d'héroïsme des Grecs & des Romains !

*Plutôt la mort.* Alain Chartier parle de quatre dames dont les amants éprouvèrent un sort différent ; le premier fut tué ; l'autre prisonnier ; le troisième se trouva perdu ; le quatrième vivoit. Le poète fait dire à la dame de celui-ci : « Selon la loi d'amour » je l'aurois mieux aimé mort que vif, &c. »

vous devez prétendre : que ces principes vous animent jusqu'au dernier soupir, N'oubliez pas sur-tout que l'amour n'a de droits qu'après ceux de la religion, de l'amitié, de la fidélité & du zèle qu'on doit au souverain ; & tâchez d'être nommé parmi les *bons chevaliers* du roi.

C'étoit la sagesse même qui s'exprimoit par la voix de Sophie. Que de passions différentes elle avoit allumées dans l'ame de Sargines ! Cette ame impatiente s'élançoit déjà dans la carrière que mademoiselle d'Apremont lui présentoit ; ses regards venoient-ils à se porter sur une carte de la Palestine : il dévorait des yeux ce théâtre de la gloire des Chrétiens.

---

*Parmi les bons chevaliers du roi.* « Les prud-hommes chevaliers, ( nous dit Joinville ) qui estoient avec le roy, vous ai - je ramentu ( rappelé ) pour ce que il en y avoit avec li huiet, tous *bons chevaliers* qui avoient eu pris d'armes desà mer & de-là, & tiex ( tels ) chevaliers soloit l'en appeler *chevalier* ( chevalier par excellence ) le non de ceulx qui estoient chevaliers entour le roy font tiex : monseigneur Geoffroi de Sargines, monseigneur Mahi de Marley, monseigneur Phelippe de Nanteuil & monseigneur Ymbert de Briaujeu, connestable de France, &c.

Il faut, lui dit un jour Sophie, que je vous fasse part d'une histoire amusante, dont la simplicité attachée : c'est une bagatelle qui renferme de grandes vérités ; & aussi-tôt mademoiselle d'Apremont court à une espèce de cassette, & en tire un manuscrit. Quel moment terrible pour le jeune-homme ! on se ressouvient qu'il n'avoit aucun élément d'écriture ni de lecture. Il veut imaginer quelque prétexte pour quitter Sophie : elle ne se rend point à ses raisons, & l'oblige absolument de rester. Sa confusion, le désordre de ses sens augmentent, quand elle lui remet le manuscrit dans les mains. Il est bon, reprend-elle, que vous le lisiez à haute voix ; nous pourrions accompagner la lecture d'observations instructives. Sargines déconcerté rougit, pâlit, est accablé de sa situation : — Mademoiselle... mademoiselle, que vais-je vous révéler ? de quelle humiliation je me couvre à vos regards ! faut-il vous avouer de nouveaux sujets de honte ?.. mademoiselle... (le jeune-homme tout-à-coup versé



un torrent de larmes) je ne sçais pas même lire & écrire. Sophie n'est point la maitresse de cacher son étonnement : — Le fils du seigneur de Sargines être dénué à ce point des premiers principes de l'éducation ! — Mademoiselle, n'en rejetez point la faute sur mon père ; c'est moi, c'est moi seul que vous devez accuser ; c'est-moi qui ai si mal profité des bontés paternelles, & qui souhaiterois en ce moment être enseveli dans les entrailles de la terre. Je ne pourrai jamais... il s'arrête, & détourne la tête pour pleurer avec plus d'amertume. Mademoiselle d'Apremont en est attendrie : — Sargines, ne me dérobez point ces larmes : elles partent d'un cœur sensible, &.. vous réparerez le tems que vous avez perdu ; j'en suis presque assurée. Eh bien !

---

*Je ne sçais pas même lire & écrire.* Sous Hugues-Capet, l'ignorance dans cette partie avoit été portée si loin qu'il suffisoit à un gentilhomme de tremper son gant dans l'encre, & de l'appliquer sur le papier ; cela équivaloit à la signature de son nom. Les seuls titres de possession qu'on pût faire valoir, étoient l'usage, & la tradition ; ils tenoient lieu des actes de mariage & autres engagements.

ce sera moi qui vous apprendrai à lire & à écrire. Il faut croire, ajoute-t-elle en souriant, que le maître s'efforcera de hâter vos progrès. En attendant, écoutez : l'histoire n'est pas longue, & j'imagine qu'elle vous intéressera. Elle est intitulée, **FORCE D'AMOUR.**

« C'ESTOIT au temps où le faige empe-  
» reur Charlemagne de tant glorieuse mé-  
» moire reignoit en France : vivoit en la  
» cité de Tholose ung certain sire Jehan  
» Hildebert, chevalier moult renommé pour  
» sa chevance & son riche avoir, au de-  
» mourant chiche comme villain, & d'hu-  
» meur rebrousse & mal advenante. Il n'a-  
» voit point d'hers masles, si lui estoit-il  
» restée de légitime mariaige une fille sim-  
» plette qu'il aimoit prou, & lui fesoit justice :  
» car icelle avoit le parler emmiellé & gra-  
» cieux, la prunelle attrayante, & qui  
» dardoit flammèches d'amour vif. Ses  
» mains estoient doucelettes comme ermine,  
» & plus blanches que lis ; c'estoient deus

» rouges coraux ou , se mieus aymez, vrayes  
» & appétissantes cerifes qui formoient sa  
» bouche semi-cloise ; y entreluisoit des per-  
» les resplendissantes ; elle avoit en oultre  
» le corfaige gent & délié, à mettre en les  
» deux palmes. On la nommoit Rose d'a-  
» mour, & estoit bien nommée, & avoit-  
» on ain sy faict pour ce qu'elle estoit née  
» dans le mois des roses, & que sa soëve ha-  
» leine avoit le balme exquis des fleurs  
» susdictes, & que ses deux jones plaifan-  
» tes à voir estoient comme deux roses  
» vermeilles & de frêschie venue, si & tant  
» au naturel qu'ung chascun ardoit d'y ap-  
» pliquer ung savoureux baïser. Il n'y eut  
» oncques pucelle plus émerveillable ; aussy  
» n'y avoir-il manant, bourgeois, ou sire  
» chevalier qui ne dict mentalement : que  
» voudrois bien que cette Rose d'amour  
» fut mienne ! ô comme l'aymerois ! Messer  
» Jehan couvoit des yeux sa mignonnette ;  
» il l'aymoit moult grandement, comme  
» nous l'avons susdict ; mais n'avoit nul  
» vuloir ne soucy de la fiancer, pour ce

» qu'il creignoit que frais de nôces ne  
 » le menassent à trop despendre.

» Rose d'amour s'en estoit allée à la  
 » maison des champs de monseigneur son  
 » père ; elle se pourmenoit dans un sien  
 » pré merveilleusement flori. C'estoit un  
 » jour du mois de may, où la saison  
 » printanière revient nous visiter, que les  
 » vergiers reprennent leur robe verte,  
 » que les boutons enclos s'ouvrent & s'é-  
 » panouissent plaisamment, que les petits  
 » oyselets recommencent de gazouiller leurs  
 » doulces cançonnettes, & qu'avec le biau  
 » ciel nous rit toute la nature. Or Rose  
 » d'amour s'esbattoit dans cettuy pré, &  
 » s'amusoit y à faire recherche de frêches  
 » violettes pour s'atourner ung gentil cha-  
 » pel, ou bouquet de feste. Vêlà ung

---

*Où la saison.* Un de nos fabliaux rend avec une  
 grâce bien naïve ces images :

» Ce fu el tems qu'arbres florissent,  
 » Foillent boscages, prés verdissent,  
 » Que cist oïfel en lor latin,  
 » Dolcement chantent al matin.

»jouvencel de biau vifaige, & de maniè-  
 »res courtoises & accortes qui avise la  
 »mignarde, & qui s'approchant pas à pas  
 »& tout doulx, tout doulx d'icelle, lui dict  
 »d'un ton enamouré & avec blandice :  
 »bon jour, belle Rose d'amour, &...  
 »qu'allez vous querrant dans ce pré ? (la  
 »bachelette recognoist sire Eustace Car-  
 »loman, jeune banneret d'ancien lignaige,  
 »& ayant defia renom pour ses faits d'ar-  
 »mes, jaçoit que le duvet primevère co-  
 »tonât à peine son menton.) — Sire che-  
 »valier, je querre violettes nouvelles.  
 »Violettes nouvelles, repart iceluy tout  
 »tremblottant, & ainſy qu'ung qui fe-  
 »roit hors de ſoy ; *poulide flour*, c'est re-  
 »cherche vaine : ne treuverez céans plus  
 »belle fleur que vous. Puis le ruſé tour-  
 »nant ſouventesfois la tête arriere lui,  
 »& n'avifant nulle ame en guize d'eſcour-  
 »tant, ſe prend à dire : ma dame, y a jà

---

*Poulide flour.* Exprefſion languedocienne qui ſi-  
 gnifie *jolie fleur*.

» long-tems qu'ay desir de vous déclarer  
 » un secret qui moult me travaille : l'ay là  
 » sur mon cueur comme lourde charge...  
 » Et quel est ce secret , demande toute  
 » esmue la jeunette ? Ce secret , faict fire  
 » Eustace , en se jettant aux pieds d'icelle ,  
 » c'est que... c'est que vous ayme d'amour  
 » à mourir , & ce , depuis l'heure que vous  
 » ay vûe & remirée au moustier , à la  
 » grand'messe , feste de messieurs S. Jaques  
 » & S. Phélype , je vis du tout en vous ,  
 » & sui pour jamais vostre servant , servant  
 » d'amour. La pucelle se met incontinent  
 » à rougir pis qu'écarlate. — Est-ce que  
 » vous aurois causé , ô ma dame , navre-  
 » ment & angoisse ? vous me paroissez  
 » en esmoy ! — Oh ! non deà , fire cheva-  
 » lier ; ne faut pas mentir : ne serois nul-  
 » lement marie d'estre vostre dame : vous  
 » avez le semblant si honneste , si loyal !  
 » ne vous cuide aucunement capable de  
 » faintise & meschants tours : mais... fire  
 » Eustace , devisez avec mon père ; ne puis  
 » bailler mon cueur sans son congé , & s'il

» me l'accorde, vous engage ma parole  
» que n'aurai d'autre fire que vous.

» Adonc le gentil chevalier plora de  
» joye, & veut baïser la main de Rose  
» d'amour ; nenny, fire Eustace, fist-elle,  
» en retirant sa main, ne baïsez rien que  
» monseigneur mon père ne l'ait permis.  
» Honnesteté défend que songiez seulement  
» à m'amignarder ; tout ce que puis vous  
» bailler est ce bouquet de violettes que  
» garderez en mémoire de moi. Sire Eustace  
» print le bouquet aussi ardamment que  
» se on luy eût mis ès mains le plus biau  
» sceptre de la terre ; puis le posant con-  
» tre son cueur : cecy, faict-il, m'est plus  
» chier que tous les trésors du monde.  
» Fin finale, ils se quittent, en se pro-  
» mettant foy & mariaige ; & Rose d'a-  
» mour dict en oultre qu'elle iroit plustot  
» se clore en nonerie que de faillir à sa  
» promesse.

» Sire Eustace revêr soudainement cotte,

» & mantel de couleur d'esmeraude, fouré  
 » de ménu vair, prend sa ceinture de ver-  
 » meil, & aultres riches acoutrements, &  
 » s'en va monté sur un blanc destrier, en  
 » compagnie d'un sien escuyer son fidèle,  
 » chez messire Jehan Hildebert. Iceluy ne  
 » manque d'abord de s'enquerir de ce qui  
 » amène le gentil damoisel. — L'amour,  
 » messer Jehan; vous cognoissez mon li-  
 » gnaige; veuillez me bailler en mariaige  
 » vostre Rose: car l'ayme d'amour chier,

*De couleur d'esmeraude.* Anciennement les che-  
 valiers alloient vêtus de verd chercher leurs aventures;  
 cette couleur dans leurs habits annonçoit la verdeur  
 de leur printemps, comme la vigueur de leur cou-  
 rage.

*Sur un blanc destrier.* On nommoit ainsi un che-  
 val de main, de même qu'un cheval de bataille; les  
 chevaliers bannerets & même bacheliers, se ser-  
 voient ordinairement de ces chevaux que l'on cou-  
 vroit d'une grande housse de taffetas tombant jus-  
 qu'à leurs pieds, & chargée des armoiries de ceux  
 qui les montoient.

*Le gentil damoisel.* Ce nom abandonné dans la  
 suite aux écuyers, avoit été d'abord un titre d'hon-  
 neur pour la plus haute noblesse. On appella damoi-  
 sel l'héritier présomptif de la couronne, le fils de  
 Philippe I. « Si assembla une fois le roy son conseil  
 » pour savouer qu'il avoit à fere, auquel conseil le da-  
 » moisel Loys le Gros parla, &c.



» & se ne l'ay , en trespasseray. — Si  
 » ne feray de par S. George , fire che-  
 » valier ; elle n'est pas encore assez gran-  
 » delette , & puis n'en ay mie le vouloir.  
 » Or vélà le povre Eustace qui commence  
 » à se condouloir , & à se lamenter que

---

*Et à se lamenter.* Ce qu'il y a d'intéressant dans les mœurs de nos ayeux , c'est qu'il ne cherchoient point comme nous , à mentir à la nature. Voyez un de nos braves chevaliers , Joinville montrant son cœur à découvert avec cette candeur sublime qui honore l'homme , & qui ne dégrade point le héros ; il convient de ses douleurs , de ses craintes , avec la même simplicité qu'il nous parle de ses actions de courage. Comme on aime à voir un vieux guerrier nous faire ce récit naïf ! « Je demandai à monseigneur Baudouyn d'Ibelin qui savoit bien le sarrazinois , que  
 » celle gent disoient ; & il me respondi que il disoient  
 » que il nous venoient les testes trancher ; il y avoit  
 » tout plein de gens qui se confessoient à un frère  
 » de la Trinité qui estoit au conte Guillaume de Flandres , mès en droit de moy ne me souvint onques  
 » de péchié que j'eusse fait , & lors me seignai &  
 » m'agenoillai au pié de l'un d'eulx qui tenoit une  
 » hache danoise à charpentier , & dis : ainsy mourut  
 » madame Sainte Agnès , &c. » Ensuite on veut les ramener vers le grand-Caire pour les égorger. « Lors  
 » cuidames nous estre touz perdus , & y ot (eut)  
 » maint larmes plorées. » Joinville est malade dans la maison du curé d'Acre. « Il n'estoit nul jour que  
 » l'en n'apportât bien vingt morts ou plus au mouf-  
 » tier , & de mon lit toutes les foiz que on les ap-  
 » portoit je ouaie chanter *Libera me Domine*. Lors  
 » je plorai. » C'est cette vérité qui répand un in-

» c'estoit pitié. Eh bien, se met à répartir  
 » le meschant vieil, vous bailleray ma Rose,  
 » se faites ce que vous commanderay. —  
 » Commandez, messer Jehan : si ferai-je,  
 » ou y périray, & vous le jure par mon-  
 » seigneur Saint Denys ; je me dédie au

---

térêt touchant sur les fastes de notre chevalerie. Remontez aux Latins, & sur-tout aux Grecs ; vous y découvrez la même naïveté qui a tant de graces dans Amyot, & tant de force & d'énergie dans Montaigne. Notre célèbre la Fontaine doit le pittoresque intéressant de ses expressions à l'emploi qu'il a sçu faire avec goût du vieux langage. Trop de correction a peut-être altéré & dénaturé le caractère de notre langue. Notre bel-esprit moderne n'atteindra jamais à la simplicité délicieuse des chansons de Thibaut comte de Champagne, & du roman de la Rose. Quand nos faiseurs d'opera-comiques nous donneront-ils des couplets pareils à celui-ci de Marie Stuart, reine d'Ecosse, partant de Calais pour Londres ?

» Adieu, plaisant pays de France ,  
 » O ma patrie la plus chérie,  
 » Que as norri ma jeune enfance ,  
 » Adieu France, adieu mes beaux jours.  
 » La nef qui déjoit nos amours  
 » N'a cy de moy que la moistié :  
 » Une part te reste, elle est tienne ;  
 » Je la fie à ton amitié,  
 » Pour que de l'autre il te souviene.

Tout ce charme attaché aux langues disparaît, lorsque la vérité est bannie des mœurs ; lorsque l'on ima-

» service de Rose d'amour. — Sire cheva-  
 » lier, allez vous-en en estranges contrées,  
 » & m'amenez ung Sarrafin tout vif. Le  
 » vieil plein de cautèle, arraisonnoit ainfy  
 » avec soy ; déà il ne fera mie ce que  
 » lui ordonne : en sui asseuré ; il cuide

gine des tournures, pour suppléer à cette vérité qui blesse, ou qui n'est présentée que chargée d'ornemens. Les Romains du temps de Sénèque, ne pensoient point & n'écrivoient point comme ils pensoient & écrivoient dans le siècle des Cicéron, des Térence, des Virgile. Que devons-nous attendre du nôtre, de ce siècle si poli, où par malheur pour le génie & la société, tout *pense*, tout *raisonne*, tout se croit *philosophe*? Que notre littérature ne tardera pas à s'antécipier, que la vertu sera regardée comme une chimère; & de la destruction morale à la destruction physique, il n'y a qu'un pas. Rome, quand les Gots étoient à ses portes, trouvoit *plaisant* qu'Homère eût fait des *cuisiniers* de ses héros, & *travesti* ses princesses en *blanchisseuses*: mais elle admiroit ces traits de *simple nature*, lors qu'elle étoit la maîtresse de l'univers, lors qu'elle consacroit les éloges d'un de ses héros qui retourne reprendre sa charrue avec la même dignité qu'il avoit accepté le sceptre militaire. Il est vrai que ces Romains-là n'étoient pas *persifleurs*, & qu'ils daignoient traiter sérieusement les matières de politique & de littérature qui exigent le ton sérieux. Si les Grecs fussent toujours restés les Grecs d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, les Turcs ne se seroient point emparé de Constantinople, & quand Mahomet en formoit le siège, au lieu de songer à sa défense, de quoi s'occupoit-on avec chaleur? de disputes de bel esprit, de schisme, de philosophie scolastique, &c.

» du tout avoir ma pucelle, & il ne l'aura.

» Sire Eustace est départi pour région  
 » lointaine, en se disant le long du che-  
 » min : c'est pour Rose d'amour. Qui fut  
 » moult & prodigieusement esbahy ? ce  
 » fut, comme croyez bien, messier Jehan,  
 » quant il avisa le jouvencel luy amenant  
 » ung Sarrafin tout vif qu'il avoit prins en  
 » guerre : — Sire chevalier, me faut avoir  
 » la lance de Brunot. — L'aurez, messire  
 » Jehan ; & le bon Carloman de se redire :  
 » c'est pour Rose d'amour. Il'accourt tost  
 » avec la lance du susdict qu'il avoit na-  
 » vré de très-grandes playes, & messire  
 » Jehan d'estre émerveillé, sans pour cela  
 » s'adoucir de plus. — Sire chevalier, sus  
 » gaignez le sommet des Pyrenées, & m'ap-  
 » porterez en haste de la claire eau d'une  
 » fontaine qui s'y treuve au plus haut lieu,  
 » & la mettrez dans cette coupe d'or que  
 » vélà, & aurez soin que goutte ne s'en  
 » espende : je m'affie à vostre parole de

---

*Je m'affie à vostre parole de chevalier. Une des premières leçons de la chevalerie étoit d'inspirer de l'hon-*

» chevalier que ce ne fera d'autre eau  
 » qu'icelle.— Messire Jehan, que je fois  
 » ung chevalier recreu, deshonté, & puni  
 » pour foy mentie, se ne vous baille la même!  
 » Disant cela, il fêrit son cheval des espe-

reux pour le menfonge, & un fond de loyauté qui ne se détruiſoit jamais. L'histoire nous a conservé à ce sujet une infinité d'anecdotes ; tout le monde connaît la réponse d'un vieux chevalier à la reine femme de Saint-Louis, qui vouloit qu'on lui ôtât la vie, si les Sarrafins se rendoient maîtres de Damiette. « Le grant amiral des galies (galères) (dit Joinville) » m'envoya querre, & me demanda se je » estoie cousin se (du) roi, & je li dis que nanin » : le vertueux chevalier n'hésite point à convenir qu'il n'a pas cet honneur, quoique la conservation de ses jours semblât être attachée à déguiser la vérité. Toute cette brave noblesse prisonnière, & prête à mourir chez les infidèles, voyant qu'on met sa liberté à des conditions, que dans le fond du cœur elle ſçait être hors d'état de remplir, s'écrie d'une même voix : Nous ne pourrions, comme vous nous le proposez, donner pour notre délivrance aucuns châteaux ou places appartenans aux barons d'outre-mer. Après cette courte réponse, ils attendent la mort avec tranquillité, & c'étoit le roi qui leur donnoit l'exemple.

*Ung chevalier recreu.* Recreu dans l'ancien langage veut dire las, fatigué, & c'étoit une espèce d'infamie pour un chevalier d'avouer qu'il succomboit à la lassitude; il falloit que ce fut une injure considérable pour un gentilhomme, puisque notre bon ſénéchal de Champagne prétend qu'il aimoit mieux être appelé *poulain* (payſan) que chevalier *recreu*.

*Deshonté. Dishonoré.*

» rons , & pique droit aux Pyrénées ; il se re-  
» confortoit en murmurant tout bas en son  
» cœur : c'est pour Rose d'amour : puis il re-  
» tourne devers messire Jehan, & lui apporte  
» l'eau sans en avoir goutte espandue.»

» Cependant que fesoit la jeunette, tan-  
» dis que son serviteur subissoit épreuves si  
» cruelles pour l'amour d'elle ? s'estoit  
» marée sa douce pensée en grand'tristesse ;  
» elle ploroit à chaudes larmes jour &  
» nuit. Or comme elle sommeilloit ung pe-  
» tit, vécy qu'en son dormant , luy apparoit  
» une dame merveilleusement belle, habi-  
» tuée en blanc, & toute rayonnante de  
» lumière, qui lui dict : fillette ma mie  
» ne vous affligez tant ! votre bien aymé  
» n'aura nulle male aventure, se mettez  
» confiance en saints & saintes. Rose d'a-  
» mour, aussy-tost son reveil, s'humilia, &  
» fist vœu à madame Ste Agnès & à mon-  
» sieur St Saturnin. Elle ne cessoit de han-  
» ter les moustiers, d'ouyr messes, & d'of-  
» frir menus dons, & force chandelles bé-  
» nites. Or advint par un piteux meschief

» que la povrette ne put parfaire son vœu ;  
» elle tomba en si grand'détresse & pamoison,  
» qu'elle en fut estendue malade sur sa cou-  
» chette ; les physiciens & mires furent tost  
» mandés , mais physiciens & mires ne curent  
» telle maladie. »

» Sire Carloman revenoit tousjours sain  
» & sauf de toutes les entreprinſes hazar-  
» deuses où l'envoyoit le meschant vieil.  
» Finalement iceluy moult despité, & deçu  
» comme Guanelon dans ses tromperies &  
» astuces , lui dict : Sire chevalier , or oyez  
» bien : cecy sera la dernière chose qu'e-  
» xigerai : montez sur cette montaigne que

---

*Et mires.* Nom donné par nos pères indistinctement comme celui de *physiciens* aux médecins & chirurgiens : ces derniers sont appelés *mires* dans des titres anciens, &c.

Comme Guanelon, & non Ganelon , archevêque de Sens ; il entra dans un complôt formé contre son souverain Charles le Chauve, que Louis le Germanique , appuyé des trahisons de l'indigne prélat, chassa de ses états ; l'usurpateur fut même couronné à Sens , par les mains de l'archevêque ; l'action de ce dernier fut tellement en horreur à tous les Français , que depuis ce temps, quand on a voulu désigner un fourbe , un perfide , on l'a appelé *Guanelon* : le ciel punit le crime : Louis le Germanique perdit le fruit de ses conquêtes injustes ; Charles fut rétabli.

» véez, & vous laissez dévaler la tête en  
» bas. Se Dieu vous gard' & qu'en reve-  
» miez, vous promets, foi de chevalier,  
» que sans plus d'épreves, vous espouse-  
» rez tost ma Rose. Tout incontinent fire  
» Eustace, après avoir tiré sa *miséricorde*,  
» & baïsé la poignée d'icelle qui repré-  
» sentoït une croix, puis s'estre signé, en  
» recommandant sa povere ame à Dieu, &  
» lui criant mercy, court à la montaigne,  
» & profère d'un ton lamentable : mourrai  
» volontiers pour Rose d'amour. De quoi  
» messire Jehan est tant esmeu, que sou-  
» dain il va au jovencel, le retient com-  
» me maugré lui, & chéant dans ses bras,  
» & y plorant à grand' abondance : —  
» Gentil chevalier, vous méritez guerdon  
» de tant de fatigues & soucis; à Dieu ne  
» plaïse que je porte dommaige à si par-  
» faicte amitié! ma Rose est vostre : vous  
» la baille pour femme. »

---

*Sa miséricorde*: Sorte de poignard ou de dague-  
dant la poignée figuroit une croix.



» Sur ce s'en vont trouver Rose d'a-  
» mour qui estoit grièvement malade , &  
» dont la face découlonrée avoit la fem-  
» biance de feuilles d'automne. Auffy toft  
» qu'elle eût apperçu son bien aymé , &  
» son père avec lui , & qu'elle eût ouy  
» qu'il la lui bailloit pour espousée , lors si  
» rentra en son cueur la douceur amou-  
» reuse ; ses yeux redeviennent vairs &  
» rians ; vèlà roses & lis qui reluysent à  
» foison & plus qu'avant sur ce biau visai-  
» ge ; on peut bien dire de la pucelle qu'elle  
» fut avivée par l'amour ; elle saute d'ayse  
» au cou de son père : en fist autant fire  
» Eustace , & le jour même , allèrent au  
» moustier où ils furent mariés à la grand'  
» lieffe des deux. Rose d'amour ne fut  
» pourtant oublieuse de son vœu : elle l'ac-  
» complit , & en ce démontra son enten-  
» dement , pour ce que religion doit aller  
» avant joye & contentement de ce mon-  
» de , & du depuis ils eurent heur sans in-  
» terruption , ainsy que lignée nombreuse ,  
» & s'aymèrent-ils d'amour égal jusqu'à leur  
» trespassement. »

On ne ſçauroit ſe repréſenter les diverſes impreſſions que cette lecture excita dans l'ame de Sargines ; elles ſe peignoient tour-à-tour ſur ſon viſage ; ſire Carloman l'enflammoit, & dans Roſe d'amour, il entendoit, il voyoit, il adoroit mademoiſelle d'Apremont. Le trouble du jeune homme augmenta, quand elle vint à lui demander ce qu'il penſoit de cette hiſtoire ; il craignit de parler : mais que ſes yeux en ſe levant ſur Sophie expriموient de transports ! il lui arriva ſeulement de dire qu'il concevoit comment Roſe d'amour avoit animé le courage du banneret au point de lui faire ſurmonter tous les obſtacles : à ſa place, ajoûta-t-il, j'eufſe fait peut-être davantage ; il étoit aimé.

Sophie eut l'art de paraître n'avoir point fait attention à ces mots, qui cependant lui avoient cauſé quelque émotion. La voilà montrant à lire à Sargines dans cette même hiſtoire de Roſe d'amour. Quel intérêt échauffoit ces leçons ! comme le diſciple apprenoit avec avidité ! & que So-

phie prétoit d'empire & de charmes au rôle d'instituteur ! on se pénètre aisément des préceptes donnés par un semblable maître. Combien Sargines faisoit répéter à mademoiselle d'Apremont les endroits où Carloman laisse éclater sa tendresse ! Un jour que Sophie étoit à ces paroles du jeune banneret : » c'est que vous ayme » d'amour à mourir ; » Sargines redit plusieurs fois ces mots d'une voix tremblante ; il regarde ensuite Sophie , que cette altération de ton avoit frappée ; le manuscrit lui échappe des mains , & il tombe aux pieds de sa maitresse , privé de connaissance. Revenu à lui , il s'écrie en versant des pleurs , & en voulant embrasser les genoux de mademoiselle d'Apremont : oui , je vous aime d'amour à mourir ; oui , j'en mourrai ; jusqu'à ce moment , je m'étois efforcé de me taire ; je le vois : mon audace vous offense : mais m'a-t-il été possible de me contraindre , quand je rencontrois une expression qui rend si bien tout ce que vous m'avez inspiré ? Et quel

est votre espoir, interrompt Sophie qui cherche à s'armer de toute la fierté de sa sagesse ? — De vous aimer, de vous révéler comme une divinité qui m'enflamme, & à qui je dois l'existence véritable, de m'attacher de tout mon pouvoir à mériter le don de votre main. — Sargines, cette conversation... Vous n'ignorez pas que je ne sçaurois être votre épouse, que si ma condition est égale à la vôtre, il y a trop de distance entre nos fortunes... D'ailleurs, qui vous a dit que je partagerois vos sentiments ? prenez-vous l'amitié pour l'amour ? Je m'intéressois à votre gloire, à votre honneur... oui, je m'y intéressois, &... je ne dois point vous entendre.

Sophie laisse brusquement Sargines qui passe à l'appartement de madame d'Apremont ; elle court porter son trouble dans le sein de sa gouvernante, & lui apprend l'aveu indiscret qui vient d'échapper au jeune homme. Genevieve affermit la vertu de son élève, lui représente ce qu'exige

son devoir, & l'oblige, en quelque sorte; de consentir à bannir de ses yeux un objet qui pourroit ne lui pas devenir indifférent. C'est donc Genevieve qui se charge d'annoncer un arrêt si cruel à Sargines; elle le trouve chez madame d'Apremont, & saisissant le moment où il se retiroit, elle lui fait part de la résolution de sa pupille. Quel coup de foudre pour l'amant le plus épris! la sévère gouvernante n'est point touchée de sa douleur: elle lui déclare sans pitié qu'il ne doit plus reparaitre au château.

Sargines de retour chez lui, n'a pas apperçu Pierre, qu'il va tomber dans ses bras, en donnant un libre cours à ses larmes: — Ah! Pierre! ah mon ami, mon seul ami! c'en est fait, je n'ai plus qu'à mourir. — Eh! qu'avez-vous donc, monseigneur? — Pierre, j'ai parlé, j'ai dit... ce que je ne devois point dire: j'ai découvert à mademoiselle d'Apremont un sentiment auquel je ne pouvois résister. Je l'ai irritée contre moi; elle m'a prescrit

l'arrêt de ma mort : elle ne veut plus que je la voye ! & à ces mots , redouble le désespoir de Sargines. Il reprend : ne plus la voir ! la mort est le seul remède à mes maux ; Pierre , l'amour cause bien des tourments ! — Je l'avois bien prévu , monseigneur ; de quoi vous avisez-vous aussi d'aimer sans la permission de monseigneur votre père ? — Eh ! mon ami , ai-je été le maître de mon cœur ? est-ce ma faute , à moi , si la divine Sophie a tant de charmes , si elle m'a enchaîné pour la vie ?.. quelle obligation n'ai-je pas à cet amour ? c'est lui qui m'a fait sortir d'un honteux anéantissement , qui m'a animé , qui me rendra digne de m'offrir aux regards de mon père , de soutenir mon nom ; j'ose concevoir cette espérance... Pierre , j'attends de toi un service auquel mes jours sont attachés : cours , vole au château de madame d'Apremont ; tâche de profiter d'un instant où sa nièce sera seule ; dis-lui que je me prosterne à ses pieds , que j'implore mon pardon de sa générosité ,

que c'est par un excès d'amour... non ; garde-toi bien de lui parler de ma tendresse... dis-lui... que je me meurs ; observe sur-tout de n'être point entendu de sa cruelle surveillante.

Le fidèle serviteur pleuroit avec son maître. Après s'être encore permis quelques réflexions que Sargines n'étoit guères en état de goûter, il s'empresse d'aller chez madame d'Apremont ; il apperçoit Sophie dans un petit bois contigu au château : elle se promenoit avec Genevieve. Mademoiselle d'Apremont reconnaît de loin le domestique du jeune gentilhomme ; il se tourmentoit avec autant de maladresse que de zèle à faire des signes qui eussent pu être aisément saisis par la gouvernante ; un heureux hazard voulut qu'elle n'en vit rien , & qu'elle s'écartât de sa pupille. Pierre court à Sophie : — Mademoiselle... c'est de la part de monseigneur : il est si fâché, si fâché de vous avoir déplu ! oh ! il ne vous parlera pas davantage de son amour... De son amour,  
interrompt

interrompt Sophie ! non , il ne m'en parlera plus ; je lui épargnerai les occasions de manquer à ce qu'il me doit : une absence éternelle... — Mademoiselle , ce n'est pas lui... — Pierre , c'en est assez. — Est-ce là votre réponse , mademoiselle ? — Je n'en ai point à vous donner... si Genevieve vous voyoit... retirez-vous.

Le bon domestique s'en alloit tout affligé : Sophie le rappelle : — Pierre , je me plaisois à l'entretenir dans cette noble émulation qui l'anime aujourd'hui , & il a osé... qu'il ne revienne point ici. Pierre , en levant les yeux au ciel , reprenoit son chemin ; mademoiselle d'Apremont va encore à lui : — Il m'étoit cher , je le regardois comme un ami... il n'y faut plus songer ; qu'il m'oublie... ma tante... Genevieve... il le faut ; & elle laissoit couler quelques pleurs qu'elle s'efforçoit de cacher , & qu'auroient surpris facilement des yeux plus clair-voyans que ceux du confident de Sargines : mais Pierre connaissant peu les mouvements du cœur ,



s'en tenoit simplement aux apparences ; & à ce que la bouche prononçoit.

Il s'en retourne pénétré d'une tristesse qui augmente à l'approche de son maître. Ne me dis rien, s'écrie le jeune-homme, du plus loin qu'il l'apperçoit : je lis mon arrêt sur ton visage ; Sophie est donc inexorable ! — J'ai eû beau promettre que vous ne feriez plus éclater cet amour... — Quoi ! malheureux ! tu as dit... — Croyez que j'ai rempli avec exactitude ma commission ; je l'ai beaucoup pressée de vous pardonner ; elle est inflexible... deviez-vous aimer une aussi honnête demoiselle ? du moins , monseigneur , ne falloit-il pas le lui dire. — Pierre , on voit bien que tu n'as pas aimé... si tu avois pu te remplir de ma situation, tu m'aurois mieux servi ; tu m'as perdu !.. laisse-moi... laisse-moi expirer de douleur.

Sophie paraissoit s'applaudir de sa fermeté : mais que son cœur souffroit de cette fierté apparente ! Se rendoit-elle un compte fidèle de ses sentiments , elle éprou-

voit que l'éloignement de Sargines lui cau-  
soit quelque peine. Madame d'Apremont  
demandoit quel sujet avoit tout-à-coup in-  
terrompu les visites du jeune gentilhomme ;  
sa nièce ne lui faisoit que des réponses  
vagues : elle prétextoit les exercices aux-  
quels il se livroit ardemment. La seule Ge-  
nevieve ne sçavoit que trop le motif vé-  
ritable , & pour assurer le triomphe de  
Sophie, elle ajoûtoit aux impressions de  
la sagesse celles de l'orgueil, qui dans le  
cœur humain va bien plus loin que la  
vertu.

On n'ignore pas que l'amour a fait d'un  
artisan grossier un excellent peintre : Sar-

*D'un artisan grossier.* Un garçon maréchal-ferrant  
devient amoureux de la fille d'un peintre célèbre  
d'Apvers : il veut plaire à sa maitresse , & l'obtenir  
de son père qui étoit déterminé à ne lui donner qu'un  
mari de sa profession. L'artisan grossier laisse sa  
outils, prend des crayons, des pinceaux, est enflam-  
mé par l'amour, & fait dans la peinture des pro-  
grès si rapides, qu'il parvient à posséder toutes les  
connaissances de cet art ; il remporte le suffrage même  
du père de sa maitresse ; qui récompense le jeune-  
homme, en l'adoptant pour son élève, & en lui fai-  
sant épouser sa fille.

gines fera un monument éternel d'un prodige à peu près semblable. Convaincu par une triste expérience de la faiblesse des talents de Pierre pour le rôle de son interprète, & craignant de s'exposer aux regards de mademoiselle d'Apremont, il conçoit un projet qu'un amant passionné pouvoit seul imaginer : il n'y avoit aussi qu'un amant comme Sargines qui pût l'exécuter. Voilà tous ses regards, toute son âme attachés sur *Rose d'amour*, que mademoiselle d'Apremont lui avoit laissée : le livre ne sort plus de ses mains ; il lit, relit sans cesse, dévore des yeux, examine attentivement, suit la forme des lettres dans leurs moindres linéaments, s'en pénètre, s'enhardit jusqu'à copier ces traits avec une exactitude scrupuleuse ; il s'occupe de ce travail avec tant de soin & d'ardeur, qu'en peu de jours, il parvient à tracer & à lier des caractères ; enfin, inspiré & conduit par l'amour, il entreprend d'écrire cette lettre à Sophie :

## MADEMOISELLE,

» Vous jugerez du désir violent que j'ai  
» d'obtenir mon pardon par les efforts que  
» je tente : vous n'ignorez point que je ne  
» sçavois pas écrire, & je me flatte que  
» ces caractères seront tracés assez fidele-  
» ment pour vous peindre tout l'excès de  
» mon repentir. Je me jette à vos genoux,  
» & implore ma grace comme la vie mê-  
» me. Si vous persistez à ne vouloir point  
» me pardonner, c'est la dernière fois que  
» je vous importunerai. Puisse ma mort  
» vous faire oublier ma faute! »

Sargines ne se lasse point de revoir sa lettre ; lorsqu'il croit l'avoir rendue lisible , il se hâte d'appeller son cher confident : — Pierre, vite à cheval , porte ce billet à mademoiselle d'Apremont. — Une lettre, monseigneur ! & qui l'a donc écrite ? — Moi, mon ami. — Que dites-vous ? — Cela t'étonne, n'est-il pas vrai ? — Et quel a donc été votre maître ? Je n'ai vu

miracle : voici une lettre qu'il m'envoie , & qu'il a tracée lui-même ; tu sçais qu'il n'avoit nul principe d'écriture. Genevieve , ma colère n'a pu résister ; j'ai permis à Sargines de nous revoir ; j'en conviendrai avec toi , je suis flattée d'avoir été la cause d'un prodige aussi inconcevable. Je suis bien assurée qu'il ne fera plus éclater un sentiment... dont je dois rejeter jusqu'à la pensée... Genevieve , il en feroit mort. Genevieve profita de ses droits de gouvernante , & ne manqua point de s'arrêter à un nombre d'observations très-sensées sur l'imprudence de cette démarche : mais sa pupille n'écoutoit que son cœur.

Sargines reparut donc , plein de joie ; Sophie plus circonspecte , ne laissa point voir la sienne ; elle se contenta de donner au jeune gentilhomme des éloges sur le talent qu'il venoit d'acquérir : il avoit bien de la peine à taire le motif qui l'avoit animé. Mademoiselle d'Apremont qui lui avoit enseigné à lire , se chargea avec bonté du soin de le perfectionner  
dans

Dans ce nouveau talent. L'écolier ne prononçoit plus à la vérité le mot d'amour : mais il l'employoit souvent dans les morceaux d'écriture qu'il soumettoit à l'examen de mademoiselle d'Apremont ; ces occupations ne faisoient point de tort à ses autres exercices ; il continuoit à s'y livrer avec cet attachement & cette obstination qui ne peuvent être sentis que des âmes qui connoissent tout l'empire de l'amour.

Quel événement pour Sargines ! il surprend un jour mademoiselle d'Apremont fondant en larmes : — O Dieu ! mademoiselle ! vous pleurez ! Elle étoit si remplie de sa douleur , qu'elle ne l'avoit point vû entrer dans son appartement. Elle marque de la surprise , & cherchant à se montrer moins affligée : — Ce n'est rien... ces pleurs... Il faudra bien qu'ils s'arrêtent ; & en disant ces mots , elle regardoit le jeune-homme , & pleuroit encore avec plus d'amertume. — Ce n'est rien , s'écrie Sargines avec tout le transport d'un

amour qu'il étoit forcé de contraindre ! & doutez-vous du pouvoir de vos larmes ?.. Mademoiselle, auriez-vous reçu quelque offense ? parlez, parlez ; vous verrez si Sargines est digne de vous venger. — Non, personne ne m'a donné aucun sujet de plainte... Ces chagrins... sont pour moi. Je n'aurois pas cru que l'amitié causât tant de peines !

Mademoiselle d'Apremont se lève pour se retirer : Sargines emporté par un mouvement dont il n'est point le maître, se précipite à ses pieds : — Vous ne me quitterez pas, mademoiselle ; vous daignerez m'apprendre le sujet de cette douleur qui me tue ; oui, je meurs à vos genoux, si vous n'avez la bonté de m'instruire pourquoi ces larmes... Hélas ! c'est dans mon cœur qu'elles coulent ; c'est mon cœur qu'elles consomment, qu'elles dévorent. Mademoiselle d'Apremont retombe sur son siège : — Ah ! Sargines, Sargines, ne m'en demandez point la cause... Il seroit inutile de vous la révéler ; je vous le

répète... l'objet de ce chagrin imprévu... vous ne le sçavez point. Sargines lui-même verse des pleurs : — Eh ! mademoiselle , je n'ai donc pu mériter votre confiance ! je ne demande qu'à partager vos peines ; me priveriez-vous de cette douceur ? la vertu vous défendrait-elle aussi de m'accorder ce témoignage de votre estime ? tous les sentiments de votre part me seroient refusés ? — Ah ! Sargines , pourquoi vous ai-je connu ? — Qu'entends-je ? sans le sçavoir , contribuerois-je... Je percerois mon sein à vos yeux , si je coûtois une seule larme à la divine Sophie. — C'est vous pourtant qui les faites répandre. — Moi ! vous causer cette affliction ! ô ciel ! ciel !.. daignez vous expliquer , ou je m'immole en votre présence. — Je vous l'ai dit, Sargines , cet aveu... il ne produira d'autre effet que de nous accabler l'un & l'autre encore davantage. Ne cherchez point à pénétrer mon secret , & laissez-moi seule me plaindre au fond de mon cœur.

H h ij



Sargines désespéré met la main à son épée ; Sophie effrayée l'arrêtant : — Eh ! bien ! vous allez sçavoir... vous allez sçavoir... C'est vainement que vous ferez informé des motifs qui tourmentent une ame aussi sensible que l'est la mienne à vos intérêts , à votre gloire ; je ne peux qu'exciter en vous un désespoir impuissant. — Dussé-je ~~en~~ mourir mille fois ! de grace , éclairez.. — Sargines... il se prépare un tournoi ; toute la noblesse de l'Europe y va accourir ; la France retentira des noms illustres des Montmorenci , des Destaing , des Beaumont , des de-Nesse , des Castellane... Et le vôtre, Sargines...

Sophie se tait à ces mots ; le jeune-homme tombe dans un profond accablement ; puis tout à coup : — Vos larmes n'auront point coulé en vain ; elles allument dans mon cœur des transports... — Eh ! Sargines , quel en sera le fruit ? à peine avez-vous une idée des exercices de la chevalerie. Il garde quelques moments le silence, & comme sortant d'une pensée

qui l'a fortement occupé : — Mademoiselle , le temps de ce tournoi est-il fixé ? — On parle de le tenir dans un an : mais laissons ce sujet qui m'afflige. — Dans un an!.. j'en crois le sentiment qui m'enflamme ; il m'excitera aux efforts les plus sublimes ; promettez-moi seulement d'accepter l'hommage de mon cœur , de ma main , & je vole... — Sargines... — Oui , j'avois fait serment de me contraindre , de vaincre... Il ne m'est pas possible d'étouffer cette ardeur , qui est pour moi une source de vertu , de gloire , d'actions , que peut-être vous-même applaudirez. — Et sçavez-vous qu'il n'y auroit qu'un chevalier... — Je le ferai , mademoiselle. Daignez m'assurer que mon amour sera récompensé du vôtre , & espérez de mon courage... — Est-ce ainsi que vous gardez votre parole ?.. Sargines , pourquoi nous abuser ? je ne puis être votre épouse. — Mon père... — Votre père , s'il vous rend sa tendresse , voudra que dans le choix d'une femme , la fortune accompagne la

naissance. J'ai peu de bien ; je ne puis donc écouter que l'amitié ; je suis votre amie, je veux l'être : ce sentiment me coûte autant de peines & de trouble que si c'étoit l'amour ; Sargines, une amante ne seroit pas alarmée plus sensiblement sur tout ce qui vous regarde... Vous ne serez point à ce tournoi ! — Croyez... — Encore une fois , que sert de nous tromper ? il est inutile de se flatter : le revenu qu'on vous a laissé ne seroit point suffisant pour les dépenses qu'exigent de pareilles fêtes ; vous n'avez qu'une faible idée des devoirs & des travaux du chevalier ; non , Sargines , vous n'irez point... sont-ce là les douceurs que fait goûter l'amitié ?

De ce moment, Sargines est élevé au-dessus de l'homme. Il redouble d'efforts pour suppléer au défaut des connaissances qui lui manquent ; plusieurs chevaux sont les victimes de ses fatigues incroyables ; il a toujours le heaume en tête , la cuirasse sur le dos , & la lance ou l'épée à la main. Pierre étoit dans une admiration continuelle , tandis

que mademoiselle d'Apremont , dénuée de toute espérance , s'abandonnoit au chagrin qui la dévorait.

Le temps arrêté pour le tournoi arrive ; le lieu avoit été choisi entre Bray & Corbie ; on eût dit que la brillante jeunesse de toutes les cours s'y étoit donné rendez-vous. La présence de la jeune épouse du prince Louis , successeur de Philippe-Auguste , ajoûtoit encore un nouvel éclat à cette fête. Blanche étoit fille d'Alphonse IX roi de Castille , & d'Eléonore d'Angleterre , sœur du roi Jean. Sa mère possédoit ces hautes qualités qui semblent désigner l'ame d'une souveraine : elle réunissoit le talents & les vertus. La justice & la politique , ces deux principes de la science du gouvernement n'alloient point en elle la bienfaisance & l'humanité. Ferme & indomptable dans le malheur , ne tirant de ressources que de son seul génie , & dans la prospérité , inaccessible à cet esprit d'orgueil & de vanité qui en est inséparable , cette princesse sçavoit se

faire adorer des étrangers comme de ses propres sujets. Elle avoit des droits sur tous les cœurs , & recevoit de toutes parts ce tribut d'admiration qu'on ne doit qu'au mérite personnel, & qu'on s'empresse de lui payer : il n'y avoit point de monarque en Europe qui ne recherchât son alliance, & qui n'aspirât à lui ressembler. La nature, à des dons si rares, s'étoit plu à joindre les avantages d'un extérieur à la fois aimable & imposant. La noblesse & les graces prêtoient à ses moindres actions un charme qu'elle n'empruntoit point de la majesté du trône. La plus belle en un mot des femmes, Eléonore étoit le modèle des plus grands hommes.

C'étoit sur de semblables objets que Blanche avoit attaché ses premiers regards. Digne fille d'une mère accomplie , elle avoit reçu d'elle sa beauté comme son ame sublime. Un teint d'une blancheur éblouissante, relevé d'une vivacité naturelle; un front plein d'affabilité, & fait pour porter le diadème; la fierté espagnole mêlée à une douceur ravissante;

l'art si difficile de se concilier à la fois l'amour & le respect ; une aversion décidée pour tous ces usages assujettissants qu'a imaginés la fausse grandeur , dans l'intention de masquer sa petitesse réelle ; l'air & le port d'une jeune déesse qu'on nous peindroit effleurant la terre d'un pied léger , & ne s'annonçant à nos yeux que sous des traits enchanteurs ; la saillie d'une imagination riante qui prétait de l'agrément à cet esprit vaste & solide qu'on devoit admirer un jour ; de la franchise &

---

*Qu'on devoit admirer un jour.* La régence de Blanche , pendant le séjour de Saint Louis dans la Terre-Sainte , est un de ces exemples mémorables du talent si difficile & si rare de gouverner. Elle sut détruire les cabales , conserver l'autorité de son fils , sans abuser du pouvoir , accorder les droits de l'état , de la religion , & ceux de la majesté royale , se faire aimer du peuple & craindre des grands , qui , dans ces temps , étoient encore animés de l'esprit de faction & d'indépendance. On peut dire sans flatterie que cette princesse est une des plus grandes reines que nous ayons vues sur le trône français ; son extrême piété ne faisoit point de tort aux qualités de la souveraine ; elle montra dans plusieurs occasions qu'elle n'écouloit que la justice ; & l'humanité fut toujours une de ses premières vertus. Guillaume de Nangis dans les *Annales de S. Louis* , parle ainsi de Blanche : « Elle fu la plus sage dame si come plusieurs disoient qui onques fu à son temps dont li bien » vindrent au royaume de France , tant comme elle » fu en vie. »

de la gaieté, quoique née & nourrie dans un rang où tout conspire à étouffer ces heureux présents de la nature ; regrettée de sa patrie, & idolâtrée des Français dont elle faisoit les délices : telle étoit la femme de l'héritier présomptif de la couronne, & à peine avoit-elle dix-sept ans.

Philippe-Auguste prenoit plaisir à donner à Blanche des témoignages publics de sa tendresse ; il devoit honorer le tournoi de sa présence ; ce fut lui-même qui nomma la jeune princesse pour présider à cette fête, & pour distribuer les prix.

Déjà les fanfares se sont fait entendre ; & les rois hérauts & poursuivants d'armes ont proclamé la publication du tournoi. Les écus de ceux qui se préparoient à entrer dans la lice, étoient exposés le long d'un monastère. Dans le nombre de ces armures, on en distinguoit une qui offroit de la singularité : la bordure représentoit les douze travaux d'Hercule avec cette devise : **TOUT POUR L'AMOUR.** Au milieu de l'écu qui étoit blanc, se li-

soient aussi ces paroles : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Par allusion aux armoiries & écussons, qui selon la coutume, remplissoient le bouclier, & annonçoient la maison & le rang de celui qui le portoit. Une dame étrangère vint toucher un de ces écus : les juges s'avancèrent, & reçurent la déposition de l'accusatrice. Elle se plaignoit qu'un banneret français s'étoit permis quelques railleries qui inté-

---

*Je les attends de l'amour.* Chez les peuples du Nord, les Scandinaves donnoient à un jeune-homme enrôlé pour la milice un *écu d'attente* : c'étoit un bouclier uni : il restoit dans cette simplicité jusqu'à ce que le candidat militaire eût obtenu le droit d'y tracer des actions d'éclat.

*S'étoit permis quelques railleries.* L'art dangereux de semer le ridicule sur les objets qui en sont le moins susceptibles, semble avoir été de tout temps un des traits caractéristiques de l'esprit de la nation. On se rappelle l'indécente familiarité d'un de nos croisés à l'égard d'un empereur grec. Je me contenterai de citer ici une anecdote empruntée du naïf historien de St. Louis, qui ne servira qu'à montrer l'abus de ce penchant que nous avons à tourner tout en plaisanterie, & dont le malheur même ne sauroit nous corriger. « La vègile de quaresme-prenant vi une mer- » veille que je vous veil raconter : car ce jour meismes » fu mis en terre monseigneur Hues de Landricourt, » qui estoit avec moi a banière ; là où il estoit en » bière en ma chapelle, six de mes chevaliers estoient



ressoient son honneur. Le chevalier fut condamné. Il fallut qu'en présence de plusieurs gentilshommes, il vint demander pardon à la dame, tête nue & sans heaume, à genoux, & qu'il réclamât la *mercy des dames*, promettant qu'à l'avenir il main-

» appuyés sur plusieurs sacs pleins d'orge; & pour ce que  
 » il parloient haut en ma chapelle, & que il faisoient  
 » noise au prestre (ils interrompoient le prêtre par  
 » le bruit qu'ils faisoient), je leur alai dire que il  
 » se teussent, & leur dis que vilaine chose estoit de  
 » chevaliers & de gentilzhomes qui parloient tan-  
 » dis que l'en chantoit la messe; & il me commen-  
 » cièrent à rire, & me distrèrent en riant, que il li re-  
 » marieroient sa femme, & je les enchoisonnai (bla-  
 » mai ou repris) & leur dis que tiex (telles) pa-  
 » roles n'estoient ne bones ne beles, & que tost  
 » avoient oublié leur compaignon: & Dieu en fist  
 » tel vengeance que lendemain fu la grant bataille du  
 » quaresme-prenant dont ils furent mort; ou navrez  
 » à mort, parquoi il convint leur femmes rema-  
 » rier toutes six. »

*Réciamer la mercy des dames.* On étoit exclu des tournois pour avoir mal parlé du beau sexe. Lorsqu'une dame avoit à se plaindre d'un chevalier, elle alloit toucher le timbre ou l'écu de ses armes; alors les officiers du camp s'emyressoient à lui rendre la justice. Si elle ne pardonnoit pas au coupable, on le chassoit de la lice; il n'étoit absous qu'en réclamant à haute voix la *mercy des dames*. Il falloit aussi pour confirmer sa grace, que leur *champion* armé d'une longue pique, ou d'une lance surmontée d'une coëffe, abaîsât ce signe de clémence sur le heaume du chevalier. Peut-être est-ce de cette galanterie sévère qu'est né

tiendroit contre tous la réputation & la vertu de l'offensée. La dame lui accorda sa grace, & il reprit sa place dans une des cadrilles. S'il n'eût pas été absous, on lui eût fermé la barrière, & il n'auroit osé se montrer dans aucun tournoi.

Les *essais* ou *épreuves*, comme l'usage l'exigeoit, servirent de prélude à cette fête. Les officiers préposés à ce soin, étoient venus visiter les joûtes, & les hérauts avoient crié devant eux : *seigneurs chevaliers, aurez demain la veille du tournoi, où prouesse sera vendue au fer & à l'acier*. Une foule de musiciens, troubadours, & ménestriers se dispoisoit à célébrer les vain-

---

parmi nous ce respect singulier que nous avons pour le sexe ; & ce ne seroit pas une des moindres obligations que nous aurions à la chevalerie.

*Les essais*. La veille du tournoi étoit solennisée par des espèces de joûtes, nommées tantôt *épreuves*, tantôt *vêpres du tournoi*, quelquefois *escrémies*, c'est-à-dire, escrime. Les écuyers, s'essayant les uns contre les autres, on appelloit cette journée le *prélude du grand tournoi*.

*Troubadours* ou *trouvères*, poètes originaires de Provence, auxquels nous sommes redevables des premiers éléments de la langue française. Notre roi Robert par son mariage avec Constance, fille du comte

queurs. L'éclat d'un beau jour vint ajouter à la magnificence d'un si noble spectacle. Un amas d'armes étincelantes réfléchissoit les rayons du soleil , & les renvoyoit plus éblouissans ; les panaches flottans , la variété de banderoles , la richesse des livrées , des harnois , & des habits , cette infinité de pavillons ornés de bannières de diverses couleurs , des tentes somptueuses , éparées au loin dans la campagne , ces tours partagées en loges , & en gradins , où le luxe & le goût s'étoient réunis , & dont chacune d'elles en particulier eût attiré les regards : tous ces objets présentoient un tableau qu'aujourd'hui on ne peut guères se figurer. Les trompettes , les tambours , & les acclama-

---

d'Arles , attira beaucoup de ces Provençaux à sa cour ; ils eurent bientôt répandu la manie des vers ; c'étoient eux qu'on chargeoit des *chansons des gestes* , c'est-à-dire , du soin de consacrer les belles actions , & les *faits d'armes* de nos paladins. Il y a tout lieu de croire qu'ils agissoient comme Pindare & Simonide : ils vendoient leurs éloges au plus offrant ; il faudroit bien se garder d'établir l'histoire sur de pareils matériaux : ils doivent être des archives de mensonges & d'absurdités.

tions d'un peuple immense avoient averti que le roi s'approchoit. Il parait entouré d'une cour brillante. On distinguoit dans cette auguste assemblée, les comtes de Flandres, de Dreux, de Champagne, de Blois, de Périgord, de Soissons, de Nevers, de Bar, de Joigni, de Tonnerre, de Vendôme, de Chimey, de Foix, d'Avalon, &c. Les vicomtes de Béziers, de Limoges, de Conserans, les seigneurs de la Roche, de Montfort, de Sauve, Simon de Joinville, & Geoffroi de Ville-Hardouin, l'un sénéchal, l'autre maréchal de Champagne, les Dampierre, les Châtillons, les Brissac, les de Moüi, les Sabran, les de Termes, ne se faisoient pas moins remarquer. C'étoient deux Montmorenci qu'on avoit établis les juges du camp, dignité qui ne se conféroit qu'à des chevaliers de la plus haute noblesse, & de la réputation la plus reconnue. Philippe-Auguste étoit assis sous une espèce de dais où éclatoit une superbe broderie en or qui représentoit les armes de France; ja-

mais la majesté ne s'étoit montrée avec autant de splendeur. Il avoit à ses côtés l'héritier de la couronne, & sa jeune épouse, dont les charmes faisoient oublier la parure, quoiqu'elle fût des plus magnifiques. Un cercle de dames, & de demoiselles du premier rang, attachées au service de Blanche, contribuoient encore par leur beauté, & par la somptuosité de leurs atours, à la pompe de cette fête. On eût dit dans les temps fabuleux, que c'étoit une troupe de dieux & de déesses qui venoient assister aux jeux des mortels. Une satisfaction générale respiroit sur tous les visages; la gayeté française se déployoit dans son activité; ce sentiment rapprochoit tous les ordres de citoyens, & tous les âges : le seul vieillard Sargines, placé à peu de distance du roi, paraissoit ne point ressentir cette joie universelle. Il étoit aisé de saisir dans ses traits flétris, qu'un chagrin sourd le consumoit plus que la tristesse inséparable du nombre des années. La faveur dont il jouissoit, l'amitié  
même

même de son maître, ne le dédommagoient point de la douleur secrète qu'il éprouvoit : tant les plaisirs de la nature nous sont nécessaires, & leur privation nous est sensible !

Les juges avoient fait l'examen des armes : les chevaliers destinés à combattre, superbement vêtus, & parés des livrées & des devises de leurs maitresses, s'avançoient dans la lice, au bruit des fanfares. La plupart, orgueilleux de leur esclavage, étoient conduits par *leurs dames*, qui les tenoient attachés avec des chaînes d'or & de pierreries, & qui les avoient couverts d'*enseignes*, de *joyaux*, &c. L'amour en-

---

*Parés de livrées.* Henri II, dans le malheureux tournoi où il fut blessé à mort par Montgomery, portoit les *livrées de sa belle veuve* ( la duchesse de Valentinois ) qui étoient *noir & blanc*.

*Conduits par leurs dames, &c.* Voyez nos romanciers anciens, & surtout le père Menestrier.

*Qui les avoient couverts d'enseignes, de joyaux, &c.* On donnoit ce nom aux écharpe, voile, coëffe, brasetet, nœud, ruban, boucle de chevet, &c. autant de présents dont les dames honoroient *leurs chevaliers*. Ils en ornoient leurs armes ou leurs habillements ; & ces dons passaient aux mains des vainqueurs, les maitresses des vaincus leur en envoyaient d'autres.

flamme leur courage : ils s'élancent ; on sonne la charge ; les combattants se joignent , s'acharnent les uns contre les autres ; le hennissement des chevaux se mêle au retentissement des coups qui tombent avec fracas sur les casques , & sur les boucliers ; mille cris remplissent les airs ; la terre est jonchée des débris de lances & d'épées , de paillettes d'or & d'argent. La victoire demeure incertaine ; les tenants , & les assaillants au milieu des applaudissements des spectateurs , se retirent avec un égal avantage , & brûlent de rentrer dans la carrière.

Les joutes à la foule étoient terminées. Anseric de Montréal, Raoul de Hauterive, Renaud de Magni, & Geoffroi de la Rivière, qui par leur bravoure & leur agilité, avoient partagé l'attention & l'intérêt, s'avancèrent dans la lice. Un héraut propose de leur part un défi qui est ac-

---

Ces enseignes & joyaux servoient encore à distinguer les combattants ; souvent ils les attachoient à leur heaume, ou à leur écu, &c.

accepté ; plusieurs chevaliers successivement sont mis hors de combat. On s'écrie à diverses reprises : *honneur aux fils des preux ! louange & prix aux vainqueurs !* Le vieux Sargines ne peut s'empêcher de dire au maréchal de France qui étoit près de lui : qu'ils sont heureux , mon ami , les pères de ces jeunes héros ! hélas ! j'ai un fils aussi !

On alloit diviser les prix entre ces quatre rivaux. Un chevalier qui ne s'annonce que sous le nom du *poursuivant d'amour* , se présente au bout de la carrière , & hausse la main , pour signal qu'il demande à se mesurer avec un de ces combattants.

*Honneur aux fils des preux.* On vouloit rappeler à ces jeunes chevaliers la gloire de leurs ancêtres , & les avertir que ce n'étoit qu'au bout de la carrière d'une vie illustre & sans tache que le titre de *preux* les attendoit. Monstrelet dit aussi : mais on crie bien aux fils des *preux* après la mort de leur père ; car nul chevalier ne peut être jugé *preux* , si ce n'est après le trépasement , &c.

*Au maréchal de France.* Dignité unique alors.

*Du poursuivant d'amour.* C'étoit le nom que prenoient souvent les chevaliers , lorsqu'ils ne vouloient pas s'annoncer sous leur nom véritable.



Tous sont impatients de s'essayer contre l'inconnu. Montréal est le premier à qui les juges décernent cet honneur. L'étranger s'avance la visière baissée, son casque sans ornement, & tout son attirail simple & dénué d'armoiries ; il portoit cet écu qu'on avoit déjà remarqué la veille du tournoi , où l'on ne voyoit au lieu d'écusson, que ces mots : JE LES ATTENDS DE L'AMOUR. Mille différentes conjectures s'élèvent : les uns imaginent que cette armure cache le fire d'Avesne, qu'une passion malheureuse retenoit à la cour de France, & qui fuyoit les sociétés pour ne s'occuper que de sa tendresse ; les autres croient avoir reconnu le vicomte de Melun, dont la valeur modeste se déroboit à l'éclat. Les deux champions courent l'un contre l'autre, au son des instruments de guerre ; ils se choquent si rudement , que Montréal rompt sa lance à demi-pied du fer, & son adversaire met la sienne en cinq ou six pièces. Le bruit des trompettes annonce cet assaut distingué. Ils retournent à la charge ; l'in-

connu fait par un coup adroit tomber le panache de son antagoniste, qui propose le combat de la hache. Les juges crient : *holà, c'est assez, que Montréal se retire.* Le second assaillant qu'ils ont nommé est Geofroi de la Rivière ; il brûle de venger son frère d'armes : Montréal & lui étoient liés depuis quelques années par cette association : il fond avec impétuosité sur l'étranger qui s'ébranle sur ses étriers. Un cri général décèle l'intérêt dont les spectateurs sont animés en faveur du *poursuivant d'amour*. Il s'est bientôt rassuré, & presse vivement à son tour son ennemi. Les assauts

---

*Fait par un coup adroit.* Enlever le panache, la victoire, étoit le comble de l'adresse : on admiroit ces coups comme les premiers de l'art de la joute ; d'ailleurs il ne falloit point frapper ni trop haut ni trop bas, & surtout ne point attaquer son ennemi, dès qu'il avoit ôté son casque.

*Son frère d'armes.* Ces *fraternités d'armes* se contractoient de différentes façons ; dans Lancelot du Lac, trois chevaliers se font saigner ensemble, & mêlent leur sang. Cette étrange association date peut-être des temps les plus reculés, & on l'a trouvée chez les nations les plus sauvages. Il entroit dans cette bizarre cérémonie autant de barbarie que de superstition.

se succèdent comme de rapides éclairs ; les lances volent en éclats , & ce jeune présomptueux qui s'étoit flatté d'être plus heureux que Monréal , se voit enlever la visière ; toute la lice retentit d'applaudissements , & de battements de mains. En effet ce coup étoit le chef-d'œuvre de ce genre d'escrime. Le nom du *poursuivant d'amour* vole de bouche en bouche ; les regards avides sont arrêtés sur lui. Raoul de Haunterive n'attend point que son émule soit sorti du champ ; il a déjà pris sa place , & accompagne les mouvements de sa lance , de ces paroles : voyons donc si ce *poursuivant d'amour* sera invincible ; je suis aussi *servant d'amour* , & c'est au nom de *madame* que je vais le combattre. Au nom de la mienne , repart l'inconnu , je te porte ce coup. Les deux champions se frappent , mais avec

---

*Servant d'amour.* Le titre d'*esclave* ou de *serviteur des dames* étoit un titre d'honneur. La peinture de notre chevalerie doit plaire , sur-tout au beau sexe , puisque cette institution , n'en doutons pas , a établi parmi nous cette *courtoisie Française* , que les étrangers se piquent d'imiter.

un sort bien différent. La lance de Hauterive se brise sans qu'il ait donné la moindre atteinte à son adversaire qui le désarçonne & le renverse avec son cheval sur la poussière ; aussitôt le vainqueur emporté par un sentiment de générosité, se précipite vers son ennemi pour le relever. De Hauterive furieux : ce fer, dit-il, servira mieux mon courage ; il tire l'épée ; l'étranger a recours aux mêmes armes. Un nouveau combat recommence ; De Hauterive est prêt d'obtenir la victoire ; long-temps disputée, elle est enfin le partage du *poursuivant d'amour*, qui seul ne convenoit point de son triomphe. C'est à ce trait de noblesse & de modestie qu'on est presque assuré que le vainqueur est le vicomte de Melun. Renaud de Magni tente d'arracher la palme : il est obligé comme les autres de la céder, après de efforts incroyables d'adresse & de valeur.

Ces quatre chevaliers, malgré leur défaite, s'étoient couverts de gloire ; deux sur-tout avoient touché au moment de vaincre. Toute cette jeune noblesse frémissait

d'indignation. Un nombre de combattantes les remplace, & se mesure tour-à-tour avec le champion victorieux; celui-ci, sans marquer ni lassitude, ni desir de quitter la carrière, s'écrie avec une sorte d'enthousiasme, en agitant sa lance : *honneur aux dames ! honneur à l'amour !* L'assemblée, qui semble ressentir ce transport, répète : *honneur aux dames ! honneur à l'amour !* L'inconnu étoit au milieu de la lice, tel qu'on nous peint Jupiter entouré des Titans qu'il a foudroyés; on le voyoit environné de chevaux halétants sur la poussière, de cavaliers renversés, de tronçons de lances fracassées, d'épées brisées, de boucliers rompus : il avoit fourni quinze courses, & avec un égal succès. Il voulut couronner tant d'avantages par la dernière joute, qu'on appelloit la *lance des dames*; & jusqu'à la fin, la fortune se plut à le favoriser.

---

*Sans marquer ni lassitude, &c.* On remportoît souvent le prix pour être resté plus long-temps que ses rivaux, sans se déchaumer, ou lever la visière de son casque, pour reprendre haleine, ou se délasser, &c.

Jamais

Jamais il ne s'étoit vu dans ces écoles de prouesse , un triomphe aussi complet. L'ivresse s'étoit emparée des spectateurs ; ils ne se lassoient point d'applaudir. Les marchaux du camp , fidèles observateurs de la coutume , s'appretoient à recueillir les jugemens , pour établir la nomination du vainqueur : on n'entend qu'un concert de voix qui éclate comme un tonnerre : « *le poursuivant d'amour , le poursuivant d'amour* ». On vole à lui au milieu des fanfares & des acclamations redoublées ; il est porté de bras en bras ; toute l'assemblée se lève pour l'admirer & le combler d'éloges. Les vieillards le montrent à leurs enfants ; la jeunesse à son tour se le propose pour modèle ; les jeux olympiques n'offrirent jamais une gloire plus brillante. Un de nos preux , qui partageoit l'estime de la nation avec *l'Achille français* , & qu'on eût

---

*L'Achille français* , &c. Qu'on se ressouvienne qu'on avoit donné ce surnom au fameux Guillaume des-Barres, dont nous avons déjà parlé.

pris à sa valeur, & à ses traits guerriers pour un de nos célèbres paladins ; Briffac trop grand pour être jaloux, s'élance des loges, se précipite des balcons sur les amphithéâtres, traverse la foule, & court se jeter au col de l'étranger, en s'écriant avec des pleurs d'admiration : « va, qui » que tu sois, tu es un grand homme ! » tandis que le comte de Soissons gardant son caractère, & ses expressions naïves, disoit à son bon ami Joinville : *par la quoisè Dieu ! sénéchal, en voilà ung qui nous passe tous.*

On amenoit le héros victorieux au roi ;

---

*Par la quoisè Dieu !* C'étoit l'expression familière du comte de Soissons ; Joinville le fait ainsi parler à propos d'une bataille remportée : *Par la quoisè Dieu ! encore en parlerons-nous de cette journée, es chambres des dames, &c.* On saisit bien dans ce trait le caractère français ; nos ayeux étoient prodigues de ces espèces de jurements ; les croisades avoient apporté dans notre langue celui de *mor-Mahom*, comme qui diroit *mort de Mahomet*. Le seul serment que se permit S. Louis étoit, *sur mon nom*. Brantôme nous dit que Charles IX avoit toujours à la bouche ces façons de parler indécentes, & aussi contraires à l'honnêteté qu'au respect dû à la religion.

arrivé au lieu où sont les dames, il en reçoit des marques de distinction plus flatteuses encore que toutes celles qu'il vient d'obtenir : écharpes, voiles, colliers, livrées de rubans tirées de leur sein, bracelets, *joyaux*, *enseignes*, lui sont jetées avec transport : il en est accablé ; il n'y avoit pas une de ces beautés qui ne désirât en secret de l'avoir pour son chevalier. Cependant il parvient aux pieds de Philippe, qui ne doutoit point que ce ne fût le vicomte de Melun. Blanche tenoit toute prête l'écharpe enrichie de diamants, que le roi avoit assignée pour le prix. Les courtisans, tous les spectateurs, l'ame, en quelque sorte, suspendue, attendent

---

*Echarpes, voiles, &c.* Nous avons déjà expliqué ce qu'on entend par ces *joyaux* & *enseignes*. On lit dans Perce-Forrest qu'à la fin d'un tournoi « les dames se trouvèrent dénuées de leurs atours ; la plus grande partie étoit en pur chief, & s'en allant les cheveux flottans sur leurs épaules, & leurs cottes sans manches ; car toutes avoient donné aux chevaliers, pour eux parer, & guimpes, & chape-rons, manteaux & casques, manches & ha- bits, &c. »



que l'objet de tant de curiosité se fasse connaître ; il se prosterne aux genoux du monarque & de la princesse , présente au même instant une épée au roi , qui , frappé d'étonnement , n'a point le temps de s'exprimer ; l'inconnu a haussé sa visière. Mon fils , s'écrie le vieux Sargines , en tombant aux genoux de son maître ! Aussi-tôt le nom de Sargines est porté par mille acclamations jusqu'au ciel ; en effet c'étoit lui-même ; il embrassoit les genoux de son père, ceux de son souverain ; il alloit prendre la parole : un bruit s'élève du côté de la princesse ; un chevalier dont la visière étoit baissée , avoit , à la vûe du jeune Sargines , poussé un cri , & perdu l'usage des sens ; on s'étoit rassemblé autour de lui ; on lui délaçoit les courroyes de son casque ; son visage est découvert. Quelle surprise ! on s'attend à voir un guerrier , on apperçoit une jeune beauté : mais de quels mouvements est agité le vainqueur , lorsque cette femme lui offre les traits de mademoiselle d'Apremont l'il vole vers elle.

Sophie ouvre les yeux , fait signe au jeune-homme de retourner auprès du roi & de son père , & demande qu'on la transporte chez la princesse Blanche, qui témoignoit le plus vif intérêt à sa situation. Voilà, dit le jeune Sargines , avec toute la vivacité de son amour , celle à qui je dois le peu de gloire dont je suis couvert en ce moment ! Sire , j'ose l'avouer aux pieds de votre majesté : mademoiselle d'Apremont a eû plus d'empire sur moi que les conseils & les exemples paternels , que l'aspect même & les bontés du premier monarque de la terre : elle me rendra peut-être digne de porter cette épée que votre majesté doit reconnaître pour un de ses bienfaits ; & vous , mon père , vous avez retrouvé un fils qui brûle de vous imiter.

Le vieillard revenu à lui , se précipite dans les bras du jeune-homme , & le couvrant de ses larmes & de ses cheveux blancs , ne peut prononcer ces mots que d'une voix entrecoupée : c'est mon fils ! c'est mon fils ! ah ! mon cher Sargines ! ..

c'est moi qui te dois la vie ! Mes sens ne peuvent suffire... mon fils... ô mon Dieu ! puis-je assez te rendre grâces ?..

Le chevalier fut prêt d'éprouver la destinée de Chilon. Tous les spectateurs sont saisis de ce plaisir si touchant que l'on goûte à s'attendrir. Philippe-Auguste pleuroit lui-même , & tenoit embrassés le père & le fils. Ville-Hardouin racontoit au roi avec quelle ardeur son neveu s'étoit livré aux exercices de la chevalerie , & il couroit à lui , & le pressoit contre son sein. Jamais la nature n'avoit joui d'un plus doux moment : c'étoit son triomphe. Blanche ainsi que son époux , partageoient l'émotion générale ; elle appelle Sargines pour lui décerner le prix, & le ceint de sa main même de l'écharpe qui lui étoit destinée. Ce présent , lui dit-elle avec cette grâce qui ajoute tant à la générosité , est celui que vous

---

*La destinée de Chilon.* L'enfant de Chilon remporte le prix du ceste aux jeux olympiques ; il vient embrasser son père qui meurt de l'excès de sa joie dans les bras du vainqueur.

fait le roi : actuellement recevez le mien , aux conditions que vous serez *mon chevalier* ; le prince mon mari vous permet de prendre ce titre ; elle lui donne un de ses brasselets qu'elle détache de son bras , & lui met sur la tête une couronne de roses ; il a l'honneur de baiser la main de la princesse. Sargines s'inclinoit profondément , & paraissoit comme accablé sous tant de faveurs : Il se relève avec un noble emportement : — Montrez - vous , ennemis de l'état , & de mon roi , je vous présente à tous le défi. Le père toujours pénétré d'un trouble délicieux , n'avoit point la force de parler ; il se contentoit de regarder son fils , de le serrer dans ses bras , & il l'inondoit de ses pleurs.

Philippe demande au jeune héros son pennon ; Sargines le lui présente roulé ; le

---

*Une couronne de roses , &c. Une reine , dans le roman de Petce-forest , dit à un jeune chevalier vainqueur : « Le roi peut bien vous donner de riches prix : » mais à votre âge , le plus agréable est un chapeau de roses : c'est un trésor pour les amoureux. »*

*Son pennon. On nommoit ainsi l'étendard qui étoit*

roi le développe , en coupe les extrémités , le rend quarré , & le remet entre les mains du nouveau banneret en lui disant : « *Veez cy vostre bannière , Dieu vous en laisse vostre preu faire.* » Le son des instruments , les

---

attaché au bout de la lance. La première classe des chevaliers étoit celle des *bannerets* ; ainsi nommés parce qu'ils portoient devant eux leur bannière particulière à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes maisons. Les cadets des chevaliers *bacheliers* n'avoient que le nom d'écuyer. La bannière du chevalier *bachelier* étoit prolongée en deux cornettes ou pointes , telle que les banderoles qu'on voit dans nos églises ; celle du chevalier *banneret* étoit quarrée. Nos girouettes ont conservé ces diverses formes. Lorsqu'un chevalier aspiroit au titre de *banneret* ; le plus haut grade de la chevalerie , il prenoit l'occasion d'un tournoi ; cette nouvelle marque de distinction se conféroit avec les cérémonies qu'on décrit ici. Il falloit qu'un chevalier *banneret* fût noble de nom & d'armes , de quatre quartiers ou lignes , & qu'il eût assez de richesse & de crédit pour lever & entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes , dépense très-considérable , puisque chaque homme d'armes avoit outre ses valets deux cavaliers pour le servir , armés , l'un d'une arbalète , l'autre d'un arc & d'une hache. Le chevalier *bachelier* ou *bas-chevalier* , étoit celui qui n'avoit ni assez de bien , ni assez de vassaux pour fournir à l'état un pareil nombre d'hommes. Les *bannerets* avoient le cry d'armes comme *Châtillon au noble duc* , &c. le cry d'armes de la maison de France est *mont-joie Saint Denys*. On observera que le cry du roi devenoit celui de toute l'armée , tandis que celui des particuliers n'é-

applaudissemens redoublés , les cris de *largesse* , *noblesse* & *libéralité* , accompagnent cette nouvelle marque de bonté du souverain qui n'en reste point à cette faveur : il passe autour du col de Sargines une chaîne d'or , & ajoute ces paroles si flatteuses

---

toit que pour attirer du secours ; on remarquera encore que la paye du *banneret* étoit plus forte de moitié que celle du *bachelier*. Le titre de *banneret* n'est plus d'usage parmi nous ; il s'est conservé en Angleterre , ainsi que le temps fixé pour la création d'un chevalier qui étoit de 21 ans ; c'est à cet âge que les gentils-hommes anglais sont majeurs. Les chevaliers faisoient vœu de visiter les saints-lieux , de déposer leurs armes ou celles des vaincus dans les temples , de planter le premier leur *pennon* sur les remparts d'une place. Ils n'étoient cités en justice qu'avec tous les égards dûs à leur dignité ; s'ils obtenoient des dépens contre leurs parties , ces dépens étoient doubles de ceux qu'on adjugeoit aux écuyers : mais avoient-ils mérité leur condamnation , d'autant plus coupables ( dit le judicieux auteur des mémoires de la chevalerie ) qu'ils devoient aux autres l'exemple de toutes les vertus , & sur-tout de l'équité , ils payoient une amende une fois plus forte que celle des écuyers. Les rois appelloient les chevaliers *noble personne* , *monseigneur* ; les écuyers , *noble homme*. Nous ajouterons ici que ces derniers n'en pouvoient venir aux mains avec les chevaliers , & que le nom d'écuyer est approprié au rejetton qui pousse au pied d'un sèpe de vigne.

*Une chaîne d'or.* Outre le prix , on donnoit aux vainqueurs une chaîne d'or dont les chaînons étoient multipliés à proportion du mérite , &c.

pour un sujet : « *Je veux vous enchaîner  
n pour estre mien , car aurois trop crainte de  
n vous perdre.* » Sargines , dont son père ne  
pouvoit se séparer , est conduit au Louvre  
par le monarque lui-même , & par les pre-  
mières dames & demoiselles de sa cour , &  
*fut crié mont-joie moult hautement.*

L'aventure de mademoiselle d'Apremont  
commençoit à se répandre ; son parent , le  
sire de Joinville avoit sur l'honneur toute  
la délicatesse chevaleresque , qui sembloit  
être sur-tout le partage de cette ancienne  
maison. Il court , plein de colère , chez la  
princesse , où Sophie s'étoit retirée ; elle  
avoit quitté son travestissement. A peine  
le chevalier a-t-il paru qu'elle se précipite  
à ses genoux ; Blanche engage le farouche  
guerrier à entendre la justification de sa  
parente. Monseigneur , lui dit mademoi-  
selle d'Apremont , daignez m'écouter : je

---

*Le sire de Joinville.* C'étoit Simon de Joinville ,  
père de Jean de Joinville , l'historien de Saint Louis ;  
ce fut leur parent Guillaume de Joinville , archevêque  
de Rhéims , qui sacra Louis VIII & Blanche.

n'ai commis qu'une imprudence , qui me coûtera la vie : car je ne soutiendrai point un semblable éclat. Jusqu'ici ma vertu n'avoit eû rien à se reprocher ; il ne m'appartient pas , du sang dont je suis née , de recourir au vil mensonge : je conviendrai donc de ma faute. Dès le premier instant que j'ai connu Sargines , j'ai éprouvé une impression , que le temps n'a fait que fortifier ; je l'ai prise pour une compassion noble & généreuse , pour une amitié pure à laquelle on pouvoit imposer des loix : hélas ! je me suis trop aveuglée ! mes entretiens , mes conseils , je l'avouerai , ont inspiré à ce jeune gentilhomme , le désir violent de s'arracher à cette espèce d'oubli de soi-même , où il languissoit enseveli ; je lui ai fait aimer la gloire , la valeur , la réputation : je m'applaudissois de mon ouvrage. Il a quitté sa retraite pour venir , à l'insçu de son père , chez son oncle , le seigneur de Ville-Hardouin , se perfectionner dans

---

*Le seigneur de Ville-Hardouin. Très-grande mai-*



des travaux , dont les principes lui étoient peu familiers. Son parent l'a accueilli , l'a échauffé dans son projet , & lui a donné le droit d'entrer dans la lice , en le créant chevalier. Il m'a fait sçavoir qu'il devoit se présenter au tournoi. La mort imprévûe de ma tante me laissoit à ma faiblesse ; je la reconnois aujourd'hui cette faiblesse si funeste : mais c'est envain que mes yeux se sont ouverts ; j'ai cédé à ce penchant si impérieux ; que je couvrois du nom trompeur d'amitié ; j'ai pressé ma gouvernante de me suivre , & d'imiter mon déguisement. J'imaginois , à la faveur de ces habits étrangers pour mon sexe , n'avoir d'autre témoin de mon égarement que Genevieve. Sargines a été vainqueur : je n'ai pû résister au plaisir que m'a fait goûter

---

son ; celui-ci étoit maréchal de Champagne. Un Ville-Hardouin a été le premier de nos historiens.

*En le créant chevalier.* Un chevalier avoit le droit d'en faire d'autres ; & il falloit avoir nécessairement ce titre pour se présenter dans un tournoi , & pour joûter contre des chevaliers.

la victoire ; une émotion trop forte a surpris mes sens , & j'allois expirer , quand j'ai été obligée d'ôter ce casque , si peu fait pour moi ! C'est alors que j'ai senti que j'étois la victime d'un malheureux amour ; c'est l'amour qui m'humilie à ce point... Monseigneur , je sçaurai m'en punir : je ne me dissimule pas que le défaut de richesse m'interdit jusqu'à la pensée de contracter un engagement avec Sargines ; je vais donc renoncer au monde , à ma famille , à moi-même ; accordez-moi seulement la permission de me consacrer à une éternelle clôture ; & là , mes larmes continues , & le reste de ma vie écoulé dans les regrets & le repentir , expieront peut-être un moment d'erreur.

Sargines brûloit de voir mademoiselle d'Apremont ; il avoit appris qu'elle étoit chez Blanche ; il voloît auprès d'elle : son père le force de revenir sur ses pas , & de se prêter aux soins que , selon l'usage , se donnoient les dames du plus haut rang , pour le défarmer , & le revêtir d'habits

magnifiques. Oui, mon père, disoit avec chaleur le jeune-homme, je m'applaudis d'en faire l'aveu en présence d'un sexe enchanteur : je lui suis redevable du peu d'éclat que je viens d'acquérir ; c'est mademoiselle d'Apremont qui m'a inspiré une ardeur sublime, qui vous rend un fils... Mon père, vous m'aimez, je le vois : mes lauriers sont arrosés de ces larmes si précieuses, que je conserverai au fond de mon cœur ; la parente des fiers de Joinville ne peut qu'honorer votre choix : souffrez que je la venge des injustices de la fortune ; elle est ma bienfaitrice : je ne vous parle point d'un amour qui me causera la mort, si vous vous refusez à ma prière ; je dois tout à la divine Sophie ; mon père, voudriez-vous que je fusse ingrat ?

Le roi entre, suivi du sire de Joinville. Le vieux Sargines va à ce seigneur : — Mon ami, je suis impatient d'acquitter la dette de mon fils ; je vous demande votre parente pour son épouse. Le jeune-homme ne laisse pas à Joinville la liberté de ré-

poudre ; il court dans ses bras , revient dans ceux de son père. Philippe jouissoit du spectacle le plus intéressant pour une ame que n'avoit point endurcie l'orgueil des grandeurs , & qui connoissoit tout le charme de la sensibilité. Le mariage est décidé , leur dit ce prince ; on s'est conformé à mes desirs : je me charge de l'appareil des nûces ; en attendant , allons célébrer le triomphe du *jeune fils* ; le voilà tel que je le souhaitois ; je lui pardonne de m'avoir résisté : l'amour est le premier maître des Français. Sire , il ne sera jamais que le second , réplique le jeune Sargines d'un ton pénétré , tant que nous aurons un roi qui vous ressemblera , & mademoiselle d'Aprémont sera elle-même de mon sentiment ; des souverains tels que vous auront toujours la préférence sur nos maîtresses.

.. La princesse arrive tenant par la main Sophie , dont la parure relevoit encore les attraits. Le vieux Sargines court l'embrasser : — Cette liberté m'est permise avec ma bru. Mon cher chevalier , lui dit Blar-

che , vous avez prévenu mes sollicitations : — Dites vos ordres , madame , & j'aurois été trop heureux de les exécuter : mais j'étois déjà déterminé à remplir mon devoir ; j'avois à satisfaire ma reconnaissance & celle de mon fils , & si mademoiselle d'Apremont veut bien lui donner la main , je n'aurai plus de vœux à former.

On se rend à la salle du festin ; le roi fait asseoir le jeune Sargines à ses côtés. On avoit placé mademoiselle d'Apremont auprès de la princesse ; & le sire de Joinville , ainsi que son ami , étoient au-dessous du prince Louis. On ne manqua pas d'apporter dans un grand bassin d'or le faisan paré de ses plus belles plumes : mais ce qui rehaussa encore plus la pompe du banquet , ce fut une de ces représentations muettes , connues alors sous le nom d'*entremets*. Un

---

*Le faisan paré , &c.* Nous avons déjà remarqué que le paon & le faisan étoient une sorte d'oiseaux mystérieux pour la chevalerie.

*Sous le nom d'entremets.* Voyez la 3<sup>e</sup> partie de l'estimable ouvrage de M. de Saint-Palaye , & la descente au rideau

rideau se leva au fond de la salle , & découvrit une espèce de théâtre où régnoit une obscurité profonde qui désignoit le cahos. L'amour , figuré par un enfant , descend du ciel , un flambeau à la main ; il secoue ce flambeau , en fait jaillir des étincelles : la lumière paraît ; des arbres s'élèvent ; des ruisseaux coulent & murmurent ; la terre se revêt d'un riant gazon : au milieu de cet enchantement , se voyoit sur une petite colline un jeune-homme endormi ; l'Amour s'approchoit , lui présentoit son flambeau ; le jeune-homme aussitôt se réveilleoit avec surprise , & se précipitoit vers une épée & un bouclier que lui offroit la Gloire ; il s'armoit de pied en cap , & il marchoit avec impatience précédé de la Justice & de la Religion. Il est assez inutile d'observer que ce spectacle étoit une image emblématique de l'aventure de Sar-

---

cription de la fête donnée à Lille en 1453 par Philippe le bon duc de Bourgogne , à l'occasion d'une croisade projetée contre les Turcs.

gines, & que nos ayeux, jusques dans leurs divertissemens, consacroient leur respect pour cette religion qu'ils regardoient toujours comme le premier objet qui devoit les animer.

Les dames continuèrent de combler le jeune chevalier de faveurs éclatantes : elles le servirent à table. Il sçut par sa modestie ajouter à sa gloire. Philippe, & tous les courtisans à l'exemple de leur maître,

*Il sçut par sa modestie, &c.* C'étoit un des premiers préceptes de la chevalerie.

» Un chevalier, n'en doutez pas,

» Doit ferir hault, & parler bas.

Les vainqueurs étoient conduits dans les palais des rois, & admis à leur table, souvent assis à côté d'eux, & servis même par les dames. L'air timide & embarrassé prêtoit un nouvel éclat à leur triomphe. On aura peine à le croire dans ce siècle où le cynisme de l'effronterie est un titre assuré pour réussir, & où la modestie passe pour un défaut d'usage, & ce qu'il y a encore de moins pardonnable, pour un ridicule. ~~Et cette impudence si atroce qui fait tant de tort aux~~ bonnes qualités de notre nation, ce ne sont point la plupart de nos beaux-espirts qui auront le courage de la combattre, & de la détruire. Qui donc doit nous donner l'exemple de la modestie, si ce n'est le vrai mérite ?

lui prodiguèrent les plus flatteurs éloges ; les troubadours le chantent ; on inscrit son nom sur les registres publics des officiers d'armes. Au sortir de la table , il trouve sur son passage deux de ses admirateurs qu'il n'attendoit point , Raymond & Pierre. Eh bien ! dit-il au premier , mon maître , présentement vous reconnaîtrez votre élève ? ( il l'embrasse ) & toi , aussi , mon cher Pierre ! viens dans mes bras , mon ami ; eh ! par quel hazard te vois-je à la cour ? c'est pour le coup que je te fais mon écuyer. Ces bons serviteurs ne répondoient que par des larmes. Celui-ci étoit resté au château , tandis que son pupille avoit passé six mois chez le seigneur de Ville-Hardouin ; craignant que son père ne fût informé de son départ , il avoit chargé son fidèle domestique de le tenir secret , & le docile confident n'avoit quitté son poste qu'à l'ap-

---

*Mon maître.* Les jeunes chevaliers donnoient souvent ce nom aux écuyers qui les avoient élevés , & auxquels il étoit de leur devoir de marquer autant d'égards que de reconnaissance.



proche du tournoi. Il n'avoit point douté, disoit-il, du succès du jeune gentilhomme; il prétendoit même avoir eû à cet égard, des pressentimens; il étoit arrivé au moment où l'on proclamoit le vainqueur.

La naïveté & la franchise touchante de Pierre amusèrent beaucoup le roi; qui ne dédaigna point de s'entretenir familièrement avec lui : ce monarque faisoit toutes les occasions qui pouvoient le rapprocher de la nature; il éprouvoit combien la morgue de la représentation & de la grandeur est étrangère à l'homme, & quelles douceurs sont attachées à la simplicité & au sentiment. Le prince Louis envoya au nouveau banneret, un cheval d'une beauté singulière, avec un harnois orné de fleurs de lys d'or.

Sargines le père voulut que des actions de grâces & un hommage public rendu à la religion fussent le terme d'une journée si glorieuse pour son fils; il le conduisit lui-même à l'église, lui donna sa bénédiction, & y joignit des conseils vraiment

paternels & dignes d'un aussi respectable chevalier.

Les deux amants furent bientôt unis. Ce fut une fête éclatante, où Philippe & toute sa cour assistèrent. Il y eut encore une joute, où Sargines fit la galanterie à sa jeune épouse de rompre plusieurs lances en son honneur; il distribua des prix aux vaillants chevaliers, sur lesquels il avoit eû l'avantage au tournoi, & il remporta une victoire peut-être plus difficile & plus flatteuse que la première, en sachant consoler ses rivaux de sa supériorité; ils devinrent même ses amis, & ses frères d'armes. Foulques, curé de Neuilly, secondé

---

Foulques, &c. C'est ainsi que Ville-Hardouin, notre premier historien, nous parle de ce pasteur zélé, le successeur de S. Bernard pour la ferveur & l'éloquence. « Sçachiez que 1198 ans après l'incarnation de nostre Segnor Jesus-Christ, al tens Innocent III Apostoille de Rome, & Filippe (Auguste ou second) roy de France, & Richart roy d'Angleterre; ot (il y eût) un saint home en France qui ot nom Folques de Nuilli; cil Nuilli fiest entre Lagny sor Marne & Paris, & il ere (étoit) prestre, & tenoit la parroiche de la ville, & cil Foulques, dont je vous di, comença à parler de Dieu

du sçavant Heloïn , religieux de l'abbaye de S. Denys , profita de cette occasion : il prêcha une croisade ; les sires de Moleyn , de Harcourt , de Mailly , de Lava , de Beaujeu , de Resnel de Clermont , de Mirepoix , reçurent la croix des mains du

---

» par France & par les autres terres encor , & nos-  
 » tre sires fist maint miracle par luy , &c. » Cet  
 homme respectable que l'abbé Vely paraît n'estimer  
 pas assez , eut peut-être un zèle trop aveugle en prê-  
 chant une nouvelle croisade : mais le sage auteur de  
 notre histoire devoit ajouter que Foulques prêcha  
 aussi contre le libertinage & l'usure ; beaucoup de fem-  
 mes revinrent de leurs égarements ; il dota des filles  
 honnêtes , & ce que l'on peut regarder comme une  
 espèce de miracle de sa part , plusieurs de ces usu-  
 riers qu'il avoit eû le talent d'émouvoir , vinrent  
 dans ses mains *dégorg*er le fruit de leurs rapines.

*Du sçavant Heloïn.* A propos de cet émule de Foul-  
 ques , il ne sera pas inutile d'observer que l'abbaye  
 de S. Denys entretenoit plusieurs religieux chargés de  
 suivre l'histoire des différens règnes de nos souve-  
 rains. Combien d'obligations doivent nous attacher à  
 cet ordre de S. Benoît , qui a défriché nos terres ,  
 conservé le dépôt de nos faibles connaissances , mis  
 à l'abri du ravage des guerres civiles nos anciennes  
 chartes , nos possessions , & souvent nos familles mê-  
 mes ! Quand il n'auroit fait que produire le célèbre  
 Suger , ne seroit-ce pas un titre suffisant à notre éter-  
 nelle reconnaissance ? C'est cependant cette société  
 laborieuse & bienfaisante que voudroient aussi blef-  
 ser de leurs traits l'ingratitude & l'ignorante mali-  
 gnité du bel-esprit , deux vices émanés de notre con-

zèle prédicateur. Les Mortaigne , les de Tilières , les de Conflans , les Doffemont, les de Guynes , les Beaugency , les la Tour-nelle suivirent cet exemple. On vit avec surprise Sargines quitter le sein d'une épouse qu'il aimoit éperdument , s'enrôler parmi eux , & prendre aussi le bourdon; mais ce qui frappa

---

ruption actuelle. N'oublions pas sur-tout qu'un abbé de S. Denys eut le courage de plaider en faveur du duc d'Orléans , contre son meurtrier le duc de Bourgogne : & dans quel temps ce religieux respectable osoit-il élever la voix ? quand l'abominable Jean Petit , & presque toute la France avec lui outrageoient l'humanité , au point d'applaudir au plus infâme des assassinats.

*Et prendre aussi le bourdon.* On aimera à voir un tableau naïf du départ de nos bons ayeux pour la Terre-Sainte. » Le jour ( dit le sénéchal de Champagne ) que je me parti de Joinville , j'envoie querre » l'abbé de Cheminon que on tesmoingnoit au (un) » plus preudhomme de l'ordre blanche ( l'ordre de » Citeaux. ) Cel abbé de Cheminon si me donna » m'escharpe & mon bourdon ; & lors je me parti de » Joinville , sanz rentrer ou chastel jusques à ma » revenue à pié deschaus , & en langes ( en chemise ) » & ainsi alé à Bléhicourt & à S. Urbain & aultres » cors sains qui là sont , & en démentieres que (tân- » dis que ) je aloie à Bléhicourt & à S. Urbain , je » ne voz ( voulos ) retourner mes yex vers Joinville , » pour ce que le cuer ne me attendisist du biau chaf- » tel que je lessioie , & de mes deux enfants. » Quel naturel charmant ! n'est-ce pas là cote vérité que les

davantage , la femme elle même ne démentant point son caractère élevé , dompta sa tendresse , pour applaudir à la ferveur de son mari ; loin de l'arrêter , elle anima son courage , & l'exhorta à poursuivre une entreprise qui entretenoit cette ardeur che-

seuls Grecs ont connue , & dont nous sommes aujourd'hui si éloignés ?

*Une entreprise.* C'est encore une des déclamations critiques de notre siècle. On a sçu présenter tous les inconvénients , & les abus dangereux qui ont résulté des croisades : on auroit dû aussi avec la même vérité nous offrir la peinture des biens qu'en a retirés l'état. Arrêtons-nous à la seule chevalerie : combien elle a été utile à l'intérêt public , & à cet amour de l'honneur qui enflammoit notre nation , feu sacré que , j'ose le prédire , nous verrons s'éteindre , si notre dépravation continue à faire des progrès ! Les Anglais sont attaqués de la même maladie , & menacés du même sort. Il faut pourtant , à la gloire des deux peuples , citer ici une anecdote qui nous rappelle ces beaux jours de la chevalerie. Je l'emprunte de la gazette de France , article de Marseille , le 18 Mai de cette année. « L'amiral anglais arrivé à Ville-Franche » le 1<sup>er</sup> de ce mois , a remis au capitaine Jervis , » commandant la frégate *l'Alarme* , une lettre & une » caisse avec ordre de la porter en toute diligence à » Marseille au sieur Pléville le Pelley , lieutenant de » vaisseau & du port , lequel à pareil jour 1<sup>er</sup> Mai » de l'année dernière , sauva cette même frégate *l'Alarme* , lorsqu'elle étoit sur le point de périr. La » lettre des officiers de l'amirauté d'Angleterre étoit » conçue en ces termes : *Vos services , monsieur , valereique ,*

valeresque, le principe de tant d'héroïsme & d'actions éclatantes.

Nous nous bornerons à dire que Sargines mérita dans la suite l'honneur d'être le

» envers la frégate ont excité notre admiration & no-  
 » tre reconnaissance. Votre courage, votre prudence,  
 » votre intelligence, vos talents ont mérité que la Pro-  
 » vidence couronnât votre zèle. Le succès a fait votre  
 » récompense : mais nous vous prions d'agréer comme  
 » un hommage rendu à votre mérite, & comme un gage  
 » de notre estime & de notre reconnaissance, ce que le  
 » sieur Jervis est chargé de vous remettre de notre part.  
 » La caisse renfermoit différentes pièces de vaisselle d'ar-  
 » gent richement ciselées, parmi lesquelles il y avoit un  
 » vase chargé d'ornemens relatifs au service rendu  
 » par le sieur Pléville le Pelley. On voyoit d'un côté  
 » les armes d'Angleterre, & de l'autre cette inscrip-  
 » tion latine : *Georgio-Renato Pleville le Pelley no-*  
 » *bili Normano Grandivillensi navis bellica, portus-*  
 » *que Mussiliensis pro-Præfetto, ob navem regiam in*  
 » *littore Gallico periclitantem, virtute, diligentiaque*  
 » *suâ servatam : septem-viri rei navalis Britannicae.*  
 » M. DCC. LXX. A Georges-René le Pléville le  
 » Pelley, gentilhomme Normand de Grandville, lieu-  
 » tenant de vaisseau du roi & du port de Marseille,  
 » pour avoir sauvé du naufrage un vaisseau de roi sur  
 » les côtes de France, les septem-virs de l'Amirauté  
 » d'Angleterre. M. DCC. LXX. » Qu'il est consolant  
 » pour le petit nombre des personnes qui sont sensibles  
 » à la vertu, de voir encore de ces exemples si rares de  
 » grandeur d'ame & de générosité !

Sargines mérita dans la suite, &c. Il devint effective-  
 ment un des premiers héros de notre chevalerie.  
 Sa prudence & son jugement égalèrent sa valeur; il

favori, ou plutôt l'ami d'un roi, dont l'église, de concert avec la France, a consacré la mémoire : ce fut lui qui recueillit les derniers soupirs de ce héros des saints, & qui le remplaça en Asie pour la défense de la chrétienté ; & si le sujet n'eut pas des autels comme son maître, il laissa du moins la réputation immortelle du plus vaillant & du plus vertueux des hommes.

---

soutint seul avec un autre de nos dignes Français, Gautier de Châtillon, l'effort d'une multitude d'ennemis qui vouloient s'emparer du monarque. « Toutes les fois (dit Joinville) que les Sarrazins l'approchoient, Geoffroy de Sargines prenoit son épée (épée) & leur recouroit sus, & les chassoit en sus du roi. » Quelques moments avant, comme on avoit parlé de rendre Damiette à ces barbares, & qu'on offroit pour otage & cautionnement du traité un des frères du souverain ; « les Sarrazins distrent que ils n'en feroient rien ; se en ne leur lesoit le cors le roy en gage ; dont monseigneur Geoffroy de Sargines, le bon chevalier, dit que il ameroit mieux que les Sarrazins les eussent touz mors & pris que ce que il leur feust reprouvé (reproché) que ils eussent lesié le roy en gage. » Après le départ de ce Prince, ce respectable serviteur resta dans la Palestine, revêtu de la qualité de son lieutenant ; il fut depuis sénéchal, & vice-roi de Jérusalem ; malgré le peu de secours qu'il recevoit de la France, & du reste de la chrétienté, il sut durant près de trente années, se maintenir contre la puissance for-

On pourroit comparer l'amour au plus actif des éléments. Nous venons de le voir dans Salvini, tel qu'une flamme sombre & dévorante, répandre les horreurs de l'incendie : dans Sargines, c'est une chaleur douce & féconde, qui fait germer les vertus & les biens, les développe, & les tourne au profit de l'humanité. Ne blâmons les passions qu'autant qu'elles sont mal dirigées. Sans le feu, les autres éléments ne pourroient subsister : sans les passions, il ne sçauroit y avoir de grandes ames. Le fer

---

midable des infidèles. « Le brave Sargines ( c'est de l'abbé Vély que nous empruntons ce trait qui peint bien notre héros ) « valoit seu des millions de rem-  
 » parts & de bastions. » L'auteur des annales de S. Louis parle ainsi de ce chevalier : « Le roy establi  
 » en la cité d'Acre un sien preu chevalier & hardi  
 » aus armes en son lieu que on appeloit Gefroy de  
 » Sargines, & commanda que tout li obéissent come  
 » à seigneur, liquel Geffroy se contint moult loyau-  
 » ment & moult sagement jusques à tant que il tref-  
 » passa de ce siècle. » S. Louis disoit de lui qu'il n'a-  
 voit point vû de plus vaillant chevalier, & de plus  
 honnête homme ; aussi y a-t-il peu d'exemples qu'un  
 roi aime son sujet autant que ce monarque aima Sar-  
 gines ; il fut véritablement l'ami de son maître, &  
 n'abusa point de sa faveur : pour un ceurtisan, n'est-  
 ce pas le comble des éloges ?



déchire le sein de la terre , & en fait sortir ce qui contribue à notre conservation , à notre utilité , à nos plaisirs : le fer sert aussi notre aveugle rage , & par nos mains , porte la destruction , & égorgé nos semblables. Souvenons-nous que les remèdes les plus salutaires se tirent souvent des plantes vénéneuses , & gardons - nous de mettre sur le compte de la nature , cette mère trop bienfaisante pour des enfants ingrats , l'horrible abus que nous faisons de ses présents.



**ZÉNOTHÉMIS,**  
**ANECDOTE MARSEILLOISE.**

**Mm ii j**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CHICAGO, ILL.

# EXTRAIT

DE

## L'HISTOIRE DE MARSEILLE, JUSQU'A SA PRISE PAR JULES-CÉSAR.

L'ORIGINE des Marseillois ressemble à celle de la plupart des autres peuples : ce sont à peu près les mêmes nuages qui la couvrent, & les mêmes fables qui la défigurent. Cependant ces ténèbres & ces mensonges impriment à une histoire une espèce de caractère de vénération, & lui donnent le

---

*Extrait, &c.* Nous avons crû qu'il étoit nécessaire de tracer un tableau rapide de l'histoire de Marseille, jusqu'à sa prise par Jules-César ; ce coup d'œil jettera des lumières sur l'anecdote qu'on va lire : il épargnera une infinité de notes, qui pourroient ralentir l'intérêt qui doit résulter de la lecture du texte.

*Ces mensonges impriment à une histoire, &c.* On desireroit bien pénétrer la cause de cette espèce de sentiment superstitieux que nous inspire l'antiquité ; cette recherche devoit exciter les efforts de nos subtils métaphysiciens.

M m iv

#### 416 *EXTRAIT DE L'HISTOIRE*

mérite de l'antiquité. Si c'est un avantage , on ne sçauroit le contester à Marseille ; sa naissance se perd dans la nuit des siècles ; on prétend que les Phocéens furent ses fondateurs.

L'époque de leur arrivée dans la Gaule Narbonnoise est difficile à établir , grâce au fil peu certain qui nous dirige dans le labyrinthe de notre chronologie : inconvénient très-réel pour les amateurs du vrai , & qui arrêtera toujours les progrès de l'histoire. Quoi qu'il en soit , on s'accorde assez dans ce choc d'opinions si contrariées à fixer la fondation de Marseille sous le règne de Tarquin l'Ancien. C'est ainsi que le mutilateur de Trogue-Pompée , Justin , donne à ces commencements obscurs les couleurs intéressantes de la fiction : les Phocéens ne différant point des nations que la nature a placées dans le voisinage

---

*On prétend que les Phocéens , &c. Il ne faut pas les confondre avec les habitants de la Phocide en Grèce ; les premiers vinrent de Phocée , ville de l'Yonie , province de l'Asie mineure.*

de la mer , exerçoient le trafic , & sur-tout la piraterie ; le peu d'étendue de leur territoire & un fol ingrat sembloient justifier leur goût pour les incursions & les ravages ; ils étoient animés du même esprit qui depuis a poussé les Normands jusques dans nos ports , & leur a fait partager une de nos plus riches provinces , & le nom de Français. Ceux-là abordèrent avec quelques vaisseaux à l'embouchure du Rhône ; invités par la situation & les agréments du lieu , & par l'amour de la nouveauté , ils conçurent le dessein d'édifier une ville ; de retour chez eux , ils ne manquèrent pas de faire part à leurs concitoyens de leur découverte ; il leur arriva ce qu'éprouvent presque tous les hommes qui ont vû , & qui cherchent à en tirer vanité : l'exagération embellit leurs récits , & elle produisit son effet : on crut aveuglement ; une troupe de Phocéens se hâta de s'expatrier ; ils s'embarquèrent après avoir nommé Furius & Péranus pour chefs de l'entreprise , & s'arrêtèrent à des

parages dépendants des Saliens ; descendus à terre , ils détachèrent leurs conducteurs vers Sénan , roi des Ségorégiens , qui faisoit sa résidence à Ségorégium , qu'on croit être la ville d'Arles , ou celle de Riès , pour obtenir de lui la permission de bâtir une ville. Le souverain , précisément en cette circonstance , s'occupoit du projet de faire choix d'un mari pour sa fille , que l'historien romancier nommé Gipris. C'étoit la coutume , lorsqu'on vouloit établir une fille , de donner un festin , où étoient conviés tous ceux qui la recherchoient , & le jeune-homme à qui elle présentoit de l'eau , étoit déclaré son époux. Les chefs Phocéens furent appelés à cette fête ; Gipris n'eut pas apperçu Péranus , qu'elle en devint subitement amoureuse , & au mépris des prétendants de sa nation , courut offrir de l'eau à l'étranger , qui , en la qualité de gendre du roi , obtint sans peine l'objet de ses sollicitations ; la ville fut donc élevée au lieu dont Péranus étoit convenu avec ses compatriotes.

On s'appercevra aisément que cette *jolie historiette* est calquée sur le dénouement de l'Eneïde : cette Gipris est une froide copie de Lavinie , & ce Sénan nous rappelle les traits du bon roi Latinus.

Il y a encore d'autres romans aussi ingénieusement arrangés sur l'origine de Marseille : les Phocéens ayant résolu d'abandonner leur patrie , mirent à la voile , & furent déterminés par leur chef à tenir la route que Diane leur indiqueroit ; débarqués à Ephèse , ils s'empresèrent de consulter la déesse : elle eut la complaisance d'apparaître en songe à une certaine dame appelée Aristarque , & dont on a bien soin de nous garantir l'inviolable attachement à la vérité ; on la nomme *femme d'honneur* ; Diane commanda expressément à cette *femme d'honneur* de prendre une de ses statues , & de suivre ces étrangers ; la dame obéit sans hésiter ; Marseille bâtie , on y éleva promptement un temple à Diane ; on déposa dans cet asyle sacré la statue à qui on laissa le même habillement qu'elle por-



toit dans le temple d'Ephèse , & cette Aristarque fut créée prêtresse de celui de Marseille. Les Phocéens ; selon d'autres fabricateurs d'histoires aussi vraisemblables , avoient été obligés de changer de demeure & de climat ; Harpage , un des lieutenants de Cyrus , & gouverneur de la Phocée , y exerçoit tous les genres de vexation que fait souffrir à de malheureuses victimes du despotisme un subalterne auquel on a confié quelque portion de l'autorité ; ces sous-tyrans sont toujours plus impérieux & plus cruels que le premier tyran : l'Asie nous en offre plus d'un exemple. Il est encore des écrivains qui attribuent la cause de cette émigration à Xercès , qui , comme l'on sçait , poussa l'abus de la suprême puissance jusqu'à la férocité & à la folie : on ajoute que ces infortunés , contraints par de mauvais traitements de s'arracher à leur terre natale , firent un ferment solennel accompagné des plus terribles exécutions : le ferment fut de ne jamais retourner dans leur premier

pays jusqu'à ce qu'une masse de fer qu'ils avoient jettée dans la mer, vint de son propre mouvement à furnager sur les flots : delà cet adage si connu , *Phocensium execratio*.

L'étymologie du nom de Marseille n'est pas moins difficile à expliquer ; ce sont autant d'énigmes dont on laisse le mot à deviner aux oisifs & aux érudits. L'opinion de Plutarque est que Massalias a été le fondateur de Marseille. Si nous nous en tenons à ce sentiment , qui paraît le plus raisonnable , il faudra renoncer à Furius & à Péranus , & je ne pense pas que Marseille perde infiniment à retrancher leurs noms de ses fastes. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette ville eut , dès les premiers temps , le sceau de grandeur imprimé à Rome naissante : elle s'éleva à vûe d'œil comme cette métropole du monde , & annonça bientôt ce qu'elle devoit être un jour , le modèle des gouvernements pour la sagesse des loix , la régularité des mœurs , la culture des vertus & des arts , & l'étendue des connaissances.

La destinée de Marseille devoit être semblable en tout à celle de Rome : ses murs n'étoient pas sortis de terre , qu'elle excita l'envie & la mauvaise humeur de ses voisins ; ils conjurèrent sa perte , prirent les armes , & furent vaincus. Mais, ce qui ne sçauroit trop mériter les éloges d'un historien philosophe , les Marseillois connurent un genre de victoire dont on avoit alors peu d'idée , & qui , malheureusement pour l'humanité , n'excite guères encore aujourd'hui l'émulation des conquérants : ces vainqueurs d'une espèce rare se montrèrent les bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient subjugués ; ils civilisèrent leurs vertus féroces , leur firent adopter des mœurs dont la douceur contribue aux agréments de la vie , leur enseignèrent à profiter des dons heureux que leur avoit faits la nature , à tailler la vigne , à planter des oliviers , à jouir en un mot de tous les avantages de la société , ainsi que de ses plaisirs : de sorte qu'on eût dit que *la*

---

*De sorte qu'on eût dit , &c. Adeo. (dit Just. Hist.*

*Gaule avoit été transportée dans la Grèce ; plutôt que la Grèce dans la Gaule.*

Les Marseillois , au rapport de quelques-uns de nos sçavants, passent pour avoir été les instituteurs des Druides, des Eubages, des Vares, autant de classes différentes de prêtres , de poètes & de philosophes parmi les Gaulois. Ce qu'on peut assurer , c'est que Marseille communiqua de proche en proche aux barbares qui l'entouroient cette politesse & ce goût des arts qu'elle tenoit de sa fondatrice : bienfaits que le ciel sembloit avoir réservés aux belles contrées de la

L. XLIII) *magnus & hominibus & rebus impositus est nitor ut non Gracia in Galliam emigrasse , sed Gallia in Graciam translata videretur.*

*Passent pour avoir été les instituteurs des Druides , &c.* Ce sentiment n'est pas général. Les sciences fleurissoient déjà dans les Gaules lorsque les Phocéens y arrivèrent ; mais ces derniers donnèrent aux arts cultivés par les Gaulois une forme nouvelle , & contribuèrent à leur éclat & à leurs progrès.

*Quelle tenoit de sa fondatrice , &c.* C'est ici qu'on pourroit examiner le système du célèbre Montesquieu sur l'influence du climat. En effet , il semble que tous les arts , sur-tout ceux d'imagination , n'ont point eu d'autre berceau que la Grèce : ces peuples ont parlé la plus belle langue qu'on ait connue jusqu'à

Grèce. L'obscur mysticité qui, dans les Gaules, enveloppoit la religion & les sciences, s'éclaircit ; la lumière devint générale, & cette clarté répandue jusqu'aux extrémités des régions Beligiques, une source inépuisable de biens pour l'humanité.

Malgré ses succès rapides, Marseille avoit toujours des ennemis à combattre ; ils sembloient renaître de leurs défaites, pour être éternellement vaincus. Coman, fils & successeur de Sénan, n'héritait point des sentiments de son père en faveur des Marseillois ; un petit souverain, dépendant de la domination, s'avisa de lui faire un apologue dont le sens tendoit à pré-

présent. De pareils avantages résultoient-ils d'une heureuse position, des richesses que la nature paraît avoir prodiguées à ces riantes contrées, ou de la forme du gouvernement, & de cette vive énergie que la liberté donne à l'homme ? &c.

*Un apologue, &c.* Cette fable ressemble singulièrement à celle d'Esopé sur le même sujet : une chienne, sur le point de faire ses petits, prie un berger de lui accorder une retraite dans sa maison ; elle obtient sa demande. Débarrassé de son fardeau, & les petits devenus forts, l'animal ingrat refuse, non seulement de sortir à la sollicitation du berger, senter

Tenter ces étrangers chassant les anciens possesseurs de la Gaule Narbonnoise , & s'emparant de leurs terres. Le roi des Ségorigiens concerta donc la perte d'un peuple que son prédécesseur avoit protégé ; il choisit un jour de fête de la déesse Flore pour l'exécution de son projet ; des soldats déguisés trouvèrent le moyen de s'introduire dans Marseille ; ils devoient en ouvrir les portes , tandis que les habitants seroient livrés au sommeil ; & Coman , qui étoit dans une embuscade à la tête d'une troupe d'élite , eût accouru se rendre maître de la ville , & en auroit égorgé tous les citoyens ; ils touchoient au moment de leur destruction : le hasard qui les favorisoit , permit qu'une parente du prince barbare aimât éperduement un de leurs compatriotes ; la discrétion tient peu contre les caresses de l'amour ; cette

---

mais il se rend maître de l'asyle d'hospitalité , & en chasse le possesseur légitime. Il y a tout lieu de croire que le roi bel esprit avoit connaissance des ouvrages du fameux fabuliste.

femme découvrit le complot à son amant, qui s'empresse de le révéler aux principaux de sa nation. Les émissaires de Coman payèrent de leur vie leurs artifices , & lui-même fut surpris & mis en fuite , après avoir laissé sept ou huit mille des siens sur la place. On veut que cette aventure ait fait naître la coutume de garder Marseille , & d'en fermer les portes les jours de fêtes. On date aussi à peu près de la même époque cet autre usage : un homme chargé par le gouvernement prenoit les armes des mains de ceux qui entroient dans la ville , & les leur rendoit à la sortie.

La gloire de Marseille ne demeura point renfermée dans ses murs : elle s'étendit jusqu'à Rome , qui rechercha avec empressement son alliance. Les avantages qu'elle avoit remportés dans plusieurs batailles navales contre les Carthaginois , eussent suffi pour unir étroitement les Marseillois & les Romains ; l'Espagne se lia aussi avec les premiers : tout rendoit une espèce d'hommage à leur admirable législation , tant les mœurs

& les vertus ont un ascendant plus impérieux peut-être que la force des armes !

L'aristocratie étoit le système d'administration qu'ils avoient adopté. Six cent de leurs plus riches & plus vertueux citoyens composoient leur sénat ; de ces six cents , on en choissoit quinze , auxquels on remettoit la connaissance des affaires qui demandoient une prompte expédition ; & de cette dernière classe , se tiroient trois présidents qui , pour les fonctions & les prérogatives , approchoient des Consuls Romains. Leurs loix tenoient beaucoup de celles des Yoniens ; gravées sur des tables suspendues dans les places publiques , elles étoient en quelque sorte sous les yeux de tout le monde , & conséquemment personne n'en pouvoit rejeter la transgression sur son ignorance ; aussi les châtimens étoient-ils sévères. Une épée dont la rouille attestoit l'antiquité , étoit attachée aux lam-

---

*Six cent , &c.* On les nommoit *Timouchos* , c'est-à-dire , *gens honorés*. Il y a des écrivains qui les appellent *Prouchous*.



bris de la salle du conseil : cette espèce de signe emblématique avertissoit les sénateurs d'immoler tout à l'exacte justice. Leur échappoit-il la moindre faute , ces loix , dont ils étoient les organes & les soutiens , déployoient contre eux toute leur rigueur ; l'histoire , qu'on lira à la suite de ce précis en est un exemple mémorable.

L'austérité du gouvernement avoit profcrit de Marseille & de son territoire les bateleurs , les bouffons & les comédiens ; on avoit craint que l'art ingénieux de représenter les divers effets de l'effervescence des passions , ne fût nuisible à la discipline qui faisoit la base constante de cette république , & ne corrompît la jeunesse livrée aux fougues de l'âge. On usoit de la même

---

*Et les comédiens.* Auroit-on chassé les organes des Corneille , des Racine , des Crébillon , des Voltaire ? Faut-il détruire les passions dans l'homme ? & ne doit-on pas plutôt s'appliquer à en diriger l'effet ? Et qui a plus d'empire sur le cœur humain que la représentation d'une belle tragédie ? Lorsqu'une pièce de théâtre renferme des maximes vicieuses , ce ne sont pas les comédiens qui sont punissables , ce sont les auteurs de semblables drames.

févérité envers ces contemplatifs qui, sous prétexte de perfectionner la nature humaine, la réduisent à une sorte d'abstraction de tous les sens, & se contentent d'une morale *métaphysique & inagissante*. Il falloit nécessairement, chez les Marseillois, qu'on adoptât un genre de travail; c'étoit le premier principe de l'éducation. Les armes, les lettres, les arts & métiers partageoient l'occupation & l'activité de ce peuple; le commerce sur-tout & la navigation attahoient tous leurs soins; ils avoient, à l'exemple des Rhodiens, établi sur cet objet, des réglemens très-estimés.

---

*Ces contemplatifs.* Jettez un coup d'œil sur les ordres religieux institués par de sages législateurs: ils ont fait du travail la base de leurs réglemens; voyez l'ordre de S. Benoît, qui a défriché nos terres, &c. S. Cyrille, dans un de ses ouvrages, contre les Anthropomorphites, désapprouve hautement les moines qui s'appliquent à la prière sans travailler; il leur donne pour exemple les apôtres, dont les travaux manuels n'affaiblissoient point la piété. Un des premiers principes de religion chez les Turcs, est de sçavoir un métier; le grand seigneur lui-même est soumis à cet usage, qui devroit être adopté de toutes les nations sensées.

Leur sagesse éclatoit jusques dans leurs funérailles : deux cercueils restoient continuellement exposés à l'entrée de la ville ; l'un étoit destiné aux personnes de condition libre , & l'autre aux esclaves. Ce spectacle les familiarisoit sans doute avec une image qui devoit être continuellement sous les yeux ; ils regardoient la mort comme une suite nécessaire de la vie , & s'interdisoient dans ces occasions la plus légère marque de tristesse : c'étoit , selon eux , le fruit mûr qui doit se détacher de l'arbre ; le deuil expiroit le jour même , & se terminoit par un sacrifice & par un repas où assistoient la famille & les amis du défunt.

Si les hommes avoient de la valeur , de la sagesse & des lumières , les femmes possédoient ces vertus , qui , sans avoir autant d'éclat , honorent la vie domestique , & en font le bonheur ; compagnes attentives de leurs maris , elles joignoient à la vivacité de l'amour , le zèle constant & délicat de l'amitié ; elles remplissoient tous

les devoirs de mère ; d'une chasteté irréprochable , elles pouissoient la bienséance jusqu'à se défendre le vin ; & si elles s'écartoient de cette espèce de vœu , leurs époux étoient en droit de leur ôter la vie.

Pour ce qui concerne les arts , peu de gouvernements en ont reçu autant de lustre & d'utilité que la république de Marseille ; son académie jouissoit d'une réputation brillante ; élevée au-dessus de toutes les autres sociétés littéraires , on l'appelloit communément *Athenopolis Massiliorum* , la *seconde Athenes* ; on y accouroit des diverses parties du monde ; c'étoit le dépôt universel des connaissances humaines , & le berceau d'une multitude de grands hommes dans tous les genres : législateurs , guerriers , philosophes , poètes , orateurs , jurisconsultes , médecins , sont sortis en foule du sein de Marseille , & ont porté au loin la gloire de leur patrie. Ces éloges ne peuvent être soupçonnés d'exagération ; Cicéron , dans sa harangue pour L. Flaccus ,

---

*Cicéron dans sa harangue , &c. Voici le passage qui*

## 432 EXTRAIT DE L'HISTOIRE

a consacré l'estime distinguée que les Romains mêmes accordoient aux Marseillois ; & avant lui, Aristote avoit composé à leur louange un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous. On remarquera qu'ennemis du luxe, ils ne lui laissoient pas la moindre prise sur aucune branche de l'administration ; l'économie regnoit dans les habillemens, les bijoux, les dots. Une fidélité inviolable rehaussait tant de belles qualités ; non seulement ils en donnèrent des preuves signalées durant la guerre Punique ; mais, dans les guerres civiles, ils conservèrent aux Romains un égal atta-

---

renferme l'éloge de Marseille : « *Neque verò te ,  
 » Massilia , pratero , quæ L. Flaccum militem , quæ  
 » floremque cognosti : cujus ego civitatis disciplinam  
 » atque gravitatem non solum Græciæ , sed haud scio  
 » an cunctis gentibus anteponendam jure dicam : quæ  
 » tam procul à Græcorum omnium regionibus , disci-  
 » plinis , linguaque divisa , cum in ultimis terris  
 » cincta Gallorum gentibus barbaria fluctibus alluatur ,  
 » sic optimatum consilio gubernatur ut omnes ejus  
 » instituta laudare facilius possent quam æmulari.*

Les Romains mêmes, &c. On se rappellera que les Romains donnoient sans distinction à tous les peuples la dénomination insultante de *Barbares* ; les Marseillois devoient donc être bien flattés d'arracher des éloges à une nation si dédaigneuse.

chement,

chement , & le portèrent à un si haut degré d'héroïsme , qu'il leur en a coûté , pour ainsi dire , l'existence de leur république.

Il paraîtra bien surprenant qu'un peuple dont la morale étoit si pure , la politique si éclairée , & la société si douce , eût retenu les superstitions impies & barbares des Phocéens ses ancêtres : tant l'esprit humain est sujet à des contrariétés inexplicables ! Ils immoloient à Diane d'Ephèse des hommes au lieu d'animaux ; ce bois sacré que Lucain nous représente enveloppé d'une nuit religieuse , étoit souillé de semblables sacrifices offerts à des divinités inconnues ; cette abominable coutume avoit gagné leurs voisins , & infecté toutes les Gaules. Lorsque Marseille étoit affligée de la peste , un pauvre se présentoit pour être la victime expiatoire qui devoit ramasser sur sa tête les influences du malheur public : la ville le nourrissoit pendant quelque temps des viandes les plus délicates ; on le paroît ensuite de

riches habits ; il faisoit le tour des remparts , & l'on finissoit par le chasser hors des murs , chargé des plus horribles malédictions.

Cette sage république , jalouse de répandre au loin les précieux avantages qu'elle possédoit , donna la naissance à une infinité de colonies qui fleurirent par ses soins ; Turin & Nîmes sont les principales : la première reçut le nom de *Taurinum* , parce que les Marseillois portoient un taureau dans leurs armées ; Empurias , située en Espagne , leur eut également obligation de son origine. Leur opulence s'accrut par un événement assez singulier : un tremblement de terre considérable entraouvrit les Pyrénées , & mit à découvert de fécondes mines d'argent dont les Marseillois tirèrent force lingots. La nature sembla n'en point demeurer à cette espèce de prodige opéré en leur faveur : l'embrasement d'une vaste forêt qui couvroit ces montagnes , suivit de près le tremblement de terre ; l'incendie dura plusieurs jours , & avec une telle violence , qu'il échauffa ces mines

au point qu'il en découla , en quelque sorte , un fleuve d'argent , où les Marseillois & les Phéniciens puisèrent abondamment de nouvelles sources de richesses.

Il falloit que la domination de ces premiers fût bien étendue sur la mer & sur la terre , puisque la Méditerranée porta le nom de *Mer de Marseille* , & que Lyon , du côté du Nord , devint une des bornes de sa juridiction : les Romains l'appelloient *leur sœur , leur bonne alliée , très-fidèle & très-généreuse*. Elle étoit arrivée au plus haut degré de la puissance légitime & de la gloire véritable. Les secousses du bouleversement qui renversa la république Romaine & lui donna une nouvelle forme , se firent ressentir à Marseille , & entraînèrent sa chute. Les différends de César & de Pompée devoient régler la destinée du monde ; on s'attend bien que Marseille attachée à la justice & à l'honneur , se rangea du parti de Caton ; la harangue sublime que dans cette occasion ses habitants firent à César , nous a été



436 *EXTRAIT DE L'HISTOIRE, &c.*

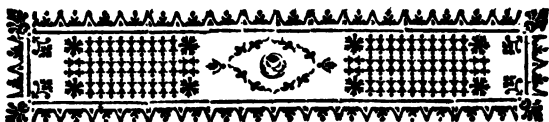
conservée dans le poëme de la Pharsale. Enfin , après des miracles de fidélité & de bravoure , victimes des trois plus cruels fléaux , de la guerre , de la famine & de la peste , les Marseillois suivirent le sort de leurs alliés : ils se soumirent au plus célèbre & au moins odieux peut-être des tyrans ; ils perdirent la suprême puissance : le commerce , les vertus , les arts leur restèrent ; un long écoulement de siècles & le changement de domination n'ont pu leur ravir ces possessions , les seules qui soient immuables , & sur lesquelles la tyrannie & le temps n'aient point d'empire. Marseille en jouit encore , & dans sa situation présente , elle n'a point à regretter son ancienne splendeur.

---

*Dans le poëme de la Pharsale , &c.* Cette harangue se trouve L. 3. Elle est en effet de la plus grande beauté : tous les ressorts de l'éloquence y sont déployés.

*Les arts leur restèrent , &c.* Les Romains , préférant dans la suite Marseille à Athènes , envoyoient leurs enfants à son académie ; Lucius Antonius , petit-fils de la sœur d'Auguste , y fit ses études , & depuis , le fameux Agricola dont Tacite nous a laissé une histoire si touchante , qui devoit être celle de tous les hommes ,





## ZÉNOTHÉMIS, *ANECDOTE MARSEILLOISE.*

**M**ARSEILLE, en fléchissant sous la fortune de César, n'avoit perdu que les apparences du plein pouvoir, & de vains droits de souveraineté : l'autorité véritable lui étoit demeurée, celle qui avoit fondé la république, qui l'avoit soutenue contre les efforts conjurés des Gaulois, la puissance absolue sans tyrannie, qu'un état emprunte d'une constitution sage & éclairée, & qui surmonte quelquefois le choc des temps & des révolutions, & survit aux autres empires. Nous avons vû les

---

*Zénothémis, &c.* Le fonds de cette anecdote est tiré d'un des dialogues de Lucien, intitulé : *Toxaris, sive amicitia* ; il nous fait dans cet ouvrage l'éloge de l'amitié, & nous en montre tous les charmes. Toxaris & Mnésippe, l'un Scythe & l'autre Grec, sont les interlocuteurs, &c.

Chinois subjugués continuellement par les Tartares , leur imposer un joug peut-être plus affujettissant , l'esprit inaltérable de leurs loix & de leurs coutumes. Dans cette vaste partie du monde , la destinée constante des vaincus est de se rendre les instituteurs , & en quelque sorte , les maîtres légitimes de leurs sauvages tyrans ; les informes habitants de Samarcande deviennent des hommes & des lettrés à Peking. C'est ainsi que les Romains venoient puiser à Marseille des leçons de sagesse & de vertu , & y adoucir cet orgueil féroce & grossier qui se contracte dans le métier des armes , & rarement est séparé de leurs succès. Cette métropole de nos contrées méridionales étoit l'école de l'univers entier : tous les principes des connaissances humaines & des bonnes mœurs s'y trouvoient réunis ; son sénat sur-tout sembloit être le sanctuaire même de la

---

*Y adoucir cet orgueil , &c.* On connaît ces vers d'Ovide ;

» Qui bene pugnabat , Romanam noverat artem ;  
» Mittere qui poterat tela , disertus erat.

justice : il étoit un modèle pour le sénat de ses vainqueurs.

Ménécrate & Zénothémis se distinguoient dans la classe des citoyens respectables que la naissance & le sçavoir plaçoient à la tête du gouvernement. Le premier , déjà avancé en âge , jouissoit d'une réputation solidement établie pour son intégrité autant que pour ses lumières dans la jurisprudence : elles lui avoient acquis le surnom du *nouveau Scavola*. Une fille unique devoit hériter de sa considération & de ses richesses ; mais le vertueux sénateur mettoit bien au-dessus des présents de la fortune , l'estime de ses concitoyens & la sienne propre : il sçavoit apprécier cette récompense , la seule qui nous satisfasse pleinement , & que si peu de gens en place connoissent , & sont jaloux de mériter. La tendre amitié de Zénothémis ajoûtoit le dernier degré à son bonheur : ce jeune-homme sorti à peine de l'enfance , s'étoit attaché fortement à Ménécrate ; ce penchant s'étoit accru avec les années ,

& leur disproportion n'avoit point nui aux douceurs de cette liaison indépendante des sens, qui rapproche, unit les cœurs, & qui les porte à se communiquer leurs goûts, leurs affections, leurs intérêts mutuels. L'amitié, née d'un principe noble & pur, peut s'envisager comme une passion céleste qui élève l'homme au degré de perfection dont sa nature est susceptible. Zénothémis joignoit aux graces de la figure & à la dignité de l'extérieur, une ame sublime & enflammée de l'amour des arts & des vertus ; après son ami, le sage auquel il desiroit le plus de ressembler, étoit *Æbutius Liberalis*, célèbre Lyonnais,

---

*Æbutius Liberalis*, &c. Il fut ami de Sénèque qui lui dédia son *Traité des Bienfaits*. La vertu de ce particulier respectable sembla consoler l'humanité de l'horrible existence de l'infâme Néron ; c'est ainsi que le précepteur de ce monstre nous dépeint son ami : « La philosophie de cet homme vraiment sage » ne se bornoit point à des préceptes imposants que » dément quelquefois la conduite de celui qui les » donne : c'étoit par l'exemple d'une vie pure & » régulière qu'*Æbutius Liberalis* formoit des élèves » à la vertu. Toute sa conduite étoit empreinte des » leçons de la sagesse dont il faisoit profession.

dont les rares qualités lui méritèrent l'éloge , sans contredit , le plus touchant , le titre du *meilleur de tous les hommes*.

Charmolæus , un des plus habiles jurifconsultes de son siècle , & qui avoit composé des ouvrages que le temps nous a ravis , étoit père de Zénothémis ; il avoit fortifié son fils dans ces excellentes dispositions qui s'annonçoient avec tant de supériorité. Le jeune Marseillois donnoit la préférence à la morale sur toutes les autres études ; un mérite prématuré lui avoit ouvert le chemin aux honneurs & aux dignités : la loi s'étoit même laissée fléchir

» La bonté , cette vertu dont la seule énonciation  
 » renferme l'idée de toutes les qualités honnêtes ,  
 » lui méritoit à juste titre le surnom glorieux du  
 » *meilleur de tous les hommes* ; sa libéralité ne con-  
 » naissoit d'autres bornes que les besoins d'autrui ;  
 » sa générosité d'autre prix que celui des bienfaits  
 » qu'il recevoit ; sa grandeur d'ame , d'autre gloire  
 » que celle qui résulte de la bienfaisance : *turpe est*  
 » *beneficiis vinci* : c'étoit la devise de cet homme ,  
 » l'honneur de l'humanité ».

On emprunte cette note intéressante de l'estimable ouvrage de M. l'Abbé de Longchamps , écrivain qui sent les vertus dont il fait l'éloge.

en sa faveur : quoiqu'il fût célibataire & d'une extrême jeunesse , par une exception honorable , il étoit entré parmi les *Timouchos* , & l'on ne doutoit point qu'il ne montât bientôt au rang des quinze , & que dans la suite il ne fût un des trois présidents.

Des affaires domestiques appelloient Zénothémis à Nîmes , une des plus florissantes colonies des Marseillois , qui avoit consacré sa reconnaissance , en adoptant une partie des armes de ses fondateurs. Ménécrate vit avec regret s'éloigner son ami ; il le pressa de hâter son retour. Mon cher Zénothémis , lui dit-il , votre amitié m'est devenue un bien aussi nécessaire qu'il m'est précieux ; vous m'avez fait éprouver que l'ame avoit des besoins , & vous sçavez les satisfaire tous. L'amour paternel

---

*Les Timouchos , &c.* Pour être élevé à cette dignité , il falloit avoir des enfants , & être originaire de Marseille , depuis son ayeul inclusivement : on se ressouviendra que c'étoit le nom qu'on donnoit aux six cent qui composoient le sénat.

ne suffit point à mon cœur ; vous seul me consolez de cet ennui attaché à la représentation , & aux soins du ministère public. Zénothémis , les hommes sont des créatures ingrates qu'il est impossible d'apprivoiser : leur méchanceté résiste à tous les bienfaits ; je les connais , & je les sers. Je conviendrais avec vous que la vertu se récompense par elle-même : mais qu'il y a d'instants où notre ame fatiguée de cette noblesse désintéressée , demande un prix plus à la portée de nos sens ! & c'est dans votre amitié que j'ai trouvé ce prix si flatteur ; votre société m'inspire , m'échauffe , me fait supporter le pesant fardeau de mes travaux , de mes devoirs , m'excite à rechercher de nouveaux applaudissements ; revenez bien vite , mon ami. Je ne sçais , mais vous ne m'avez jamais été plus cher : notre séparation produit au fond de mon cœur une tristesse qui me surprend moi-même , puisque je dois vous revoir incessamment. Adieu , ayez un peu plus de fermeté que moi.



Zénothémis , devons-nous ressembler aux autres hommes ? & la faiblesse seroit-elle le partage du sentiment ?

Ménécrate tombe dans les bras de son ami ; il ne sçauroit s'en séparer. Ils se quittent enfin , après s'être renouvelé plusieurs fois les assurances d'une amitié inviolable.

Le fils d'un Marseillois distingué est soupçonné d'un meurtre commis pendant la nuit ; l'instruction de l'affaire est confiée à Ménécrate : on ne pouvoit choisir de juge plus sçavant & plus intègre. L'accusé n'étoit que trop coupable , si l'on consultoit sur-tout la sévérité des loix de Marseille ; le vrai s'étoit montré dans tout son jour : la fatale sentence alloit être prononcée. Le père & la mère du jeune homme accourent , tombent aux genoux du Magistrat , les arrosent de pleurs. Hélas ! s'écrie le père infortuné , en découvrant sa tête chauve , & se prosternant plus profondément : bienfaisant Ménécrate , daignez être homme , avant que d'être l'organe de la

justice ; vous voyez couché dans la poussière un malheureux vieillard qui n'a plus qu'un jour à voir la clarté du soleil ; il espéroit revivre dans un fils unique , & ce fils va lui être enlevé ! & par quels coups ? Ce n'est pas assez qu'il perde la vie : son châtement sera perpétué par une mémoire flétrie qui s'étendra sur toute sa famille , qui me poursuivra jusques dans la tombe. Ménécrate , vous êtes père ! oui , mon fils est criminel , je ne vous le cache pas ; oui , il a mérité toute votre rigueur : du moins nos loix l'ont ainsi décidé , quoique je pusse l'excuser en vous donnant des preuves que son adversaire l'a insulté vivement , & a succombé sous un premier mouvement de vengeance.... La mort de mon malheureux fils ranimera-t-elle celui dont il a percé le flanc ? Contemplez une déplorable mère qui n'a point la force de s'exprimer ; cette douleur qui se tait , vous peint l'horreur de sa situation. Ame généreuse , ordonnez le trépas de tous trois , s'il faut qu'on arrache de notre sein cet enfant..... Si vous

aviez à juger votre fille , la condamneriez-vous ? pourriez-vous bien laisser tomber le glaive des loix sur sa tête ? Ayez compassion de ma vieilleffe : c'est l'humanité qui pleure à vos genoux , qui vous adresse sa priere , ses cris : Ménécrate , c'est mon dernier soupir qui vous intercède.

En effet le vieillard expiroit aux pieds de Ménécrate. Le juge attendri le relève avec bonté , ainsi que sa femme ; la nature se fait entendre à son cœur ; la voix de la dure équité est moins forte ; l'austère magistrat enfin n'est plus qu'un homme sensible , qu'un père remué par le spectacle le plus déchirant : il cède à ce mouvement si noble dont s'applaudit l'humanité , & que l'on craint d'appeller une faiblesse : il immole son devoir , pour n'obéir qu'à la pitié : le criminel est déclaré innocent.

Ménécrate étoit trop estimé & trop heureux pour ne pas exciter l'envie : ses ennemis ( en est-il de plus féroces que ceux que la jalousie irrite ? ) se réunissent à la famille du mort ; on demande

la révision du procès ; on propose des informations ; le meurtrier , malgré le rapport favorable d'un de premiers sénateurs , est déclaré coupable : il subit le supplice destiné aux homicides. L'esprit de parti , ce sentiment si aveugle & si barbare , n'en reste point à cet acte de justice : il s'acharne à la perte du juge trop humain , exagère sa faute comme un crime capital qui blesse les loix & l'équité. Ménécrate , cité devant le sénat assemblé , comparait , & ne dissimule point qu'un sentiment de compassion l'a surpris , & s'est rendu le maître de son cœur ; il convient de toute l'étendue d'une erreur susceptible peut-être de pardon , si l'on n'écoute que la sensibilité ; il avoue qu'il a mérité d'être repris par sa compagnie ; il finit son discours par implorer son indulgence. Un accusateur se lève , & prononce les mots de présents & de corruption. Arrêtez , dit Ménécrate avec cette fierté qui sied si bien à une ame innocente , épargnez à ce corps auguste , ainsi qu'à moi , l'horreur d'entendre une

imputation d'un nouveau genre pour des hommes tels que nous. Il a pu m'échapper une faute digne sans contredit de punition : j'ai trahi les loix , mon devoir ; mais oser me soupçonner d'une bassesse ! une vie irréprochable de soixante ans prendra ma défense ; interrogez-la bien cette vie trop longue , hélas ! pour mon bonheur : il n'y a point de jour dans ces soixante années qui ne vous réponde que je suis incapable de commettre..... dois-je nommer un crime si honteux , si avilissant ? C'en est un , sénateurs , je le répète , de me justifier contre une accusation inouïe pour vous & pour moi. Si c'est votre décision , qu'on me donne la mort , sans s'efforcer de fouiller mon honneur ; je vous abandonne ma fortune , mon existence ; en me condamnant , vous ne pouvez m'ôter votre estime : elle me sera toujours dûe ; je l'emporterai malgré mes ennemis , malgré vous-même , dans le tombeau , & ma mémoire en jouira encore.

Un discours si touchant & si noble n'a-  
mollit

mollit point ces cœurs dénaturés & jaloux  
qui se paroient de l'inflexibilité des loix  
La brigue a le dessus : Ménécrate est dépouillé de ses dignités ; la confiscation de ses biens fuit une perte si cruelle : mais ce qu'il y a de plus accablant pour cet infortuné , quoique le sénat n'ait pas prononcé sur ce dernier chef d'accusation , son honneur , graces aux venins de l'inférieure calomnie , ne se sauve point des soupçons injurieux : voilà le trait qui le déchire continuellement, & qui reste plongé au fond de son cœur.

Zénothémis est informé de l'horrible catastrophe que vient d'essuyer son ami ; il accourt , vole dans ses bras , sans avoir la force de s'exprimer. Les premières paroles de Ménécrate sont : vous ne le croyez pas ? c'est moi que l'on a accusé..... Zénothémis , votre ami est toujours digne de vous & de lui-même.

Il est impossible de peindre les divers transports de Zénothémis , sa douleur , son désespoir , tout l'excès de son amitié : il

pleuroit sur les mains de Ménécrate , les portoit à sa bouche , les ferroit contre son cœur : — Non , mon cher Ménécrate , vous n'êtes point coupable : vous n'avez été que faible , que trop sensible ; c'est à ceux qui vous ont condamné à éprouver des remords. Qui ! vous ! vous être souillé ! .... En a-t-on seulement pu concevoir l'idée ? Eh ! il ne l'a point cru le perfide qui vous a accusé ; personne ne le croira. Que votre innocence ne peut-elle éclater à tous les regards , comme elle frappe les miens , comme elle remplit mon cœur ! Ranimez-vous : tôt ou tard le ciel venge la vertu ; la vôtre brillera dans toute sa splendeur. — Zénothémis , mon sort est décidé ; je connais le remède qui me délivreroit de mes maux ; deux objets m'ont retenu à la vie , le plaisir de te revoir , de t'embrasser encore , d'épancher dans ton sein les larmes de l'homme le plus malheureux , & l'espérance de conduire bientôt ma fille à l'autel ; tu sçais qu'Endimaque , de l'aveu de Myfias son père , a sollicité la main de

Cydipe; l'époque du mariage étoit fixée, quand tous les malheurs sont venus fondre sur ma tête.....—Vous croyez que Myfias.....—Il tiendra sa parole; mon infortune ne l'aura point refroidi: il est persuadé, si l'on peut me reprocher une faiblesse, & assurément c'est une faute énorme que j'ai commise; mais quel homme à ma place ne se fût pas laissé toucher: il est convaincu, dis-je, que mon honneur est dans toute sa pureté. Je vais donc hâter cette union; ces nœuds formés, il m'est permis de disposer de ma destinée; je profite de la liberté qu'une loi sage nous accorde: je me présente devant ce sénat qui s'est armé contre moi d'une justice inexorable; auroit-il le front de m'interroger sur les motifs qui me pressent de quitter la vie? Mon ami, tu es fait pour m'obliger: ce sera de tes mains courageuses que je recevrai le vase de ciguë.....—Que dites-

---

*Le vase de ciguë, &c.* Les Marseillois qui croyoient avoir des raisons de s'affranchir de la vie, étoient



vous , Ménécrate ? êtes-vous si peu jaloux de votre véritable existence , de votre mémoire , que vous serviez la rage de vos ennemis par une action aussi insensée & aussi indigne du grand homme & du vrai sage ? Vous parlez d'attenter à vos jours ! laissez de telles ressources au crime ; c'est alors qu'on vous jugeroit coupable , que la calomnie & la méchanceté triompheroient. Osez vivre pour faire éclater votre innocence ; osez supporter le malheur : c'est bien plus que de recourir au trépas. Quand tout l'univers vous accableroit , quand moi-même j'aurois la lâcheté de vous abandonner , n'avez-vous point votre cœur , la vérité qui vous reste , qui vous soutient ? leur aveu doit vous suffire. Que mon amitié n'est-elle de quelque prix à vos regards ! vous sçavez avec quelle ardeur j'aime la vertu , Ménécrate , c'est vous

---

obligés de les exposer au sénat : ces motifs examinés avec soin , on leur accordoit la permission de se donner la mort ; & à l'exemple des Grecs , ils prenoient ordinairement un breuvage de ciguë.

*ANECDOTE MARSEILLOISE. 453*

exprimer combien vous m'êtes cher ; oui, vous possédez un ami. Si vous aviez le moindre reproche à vous faire sur l'accusation.... dont l'idée seule est inconcevable, je serois le premier à vous échauffer dans le projet courageux de mourir ; peut-être aurois-je assez de force pour conduire le poignard dans votre sein , &.... je ne vous survivrois pas. Mais vous êtes innocent : il faut que Marseille contemple en vous le monument de sa barbarie. L'extrême justice est un outrage à la nature. Vous vivrez pour couvrir votre pays de confusion. L'honnête-homme malheureux est un reproche imposant à ses concitoyens , au monde entier.... Je vole au sénat : il révoquera la sentence qui vous a perdu.

Zénothémis court rassembler les *six cent* ; il veut élever la voix en faveur de son ami : on lui répond que l'équité défend de revenir sur le jugement , & que la condamnation de Ménécrate a été prononcée par les loix. Vous parlez toujours de loix, dit Zénothémis , eh ! parlez d'humanité ;

examinez la faute de votre collègue ; c'est un excès de compassion , qui , s'il fait tort à son intégrité , honore son cœur ; il s'en remet à votre clémence.

Les représentations de Zénothémis , ses efforts , ses prières sont inutiles , & il est obligé de céder à la multitude qui prétend avoir jugé *légalement*.

Eh bien ! crie à Zénothémis , son ami du plus loin qu'il le voit , la rage de l'envie est-elle rassasiée ? — Elle est plus animée que jamais ; votre condamnation est irrévocable : mais mon amitié se roidit & s'augmente avec votre infortune ; venez , daignez me suivre.

Ménécrate accompagne Zénothémis qui le conduit à sa maison ; le vieillard ne peut s'empêcher de soupirer , en considérant cette demeure & les richesses qu'elle renferme ; cette image lui rappelle sa première situation ; il veut se retirer. Nous ne nous quitterons plus , lui dit le jeune homme en le retenant avec transport , & en le serrant dans ses bras ; vous voyez votre azyle ,

vosre fortune ; du moins nous partagerons l'un & l'autre. Que me proposez-vous , interrompt Ménécrate ? je sens tout le prix de cette offre : mais vosre dessein ne feroit pas d'ajouter à mes peines ? — Qu'entends-je ? — Mon ami , les bienfaits , quelque soit la main qui les dispense , traînent toujours l'humiliation après eux ; notre existence perd de sa dignité , quand nous la devons au secours d'autrui. — L'amitié..... — Est moins pure dès l'instant que la reconnaissance vient mêler son tribut à des sentimens libres ; je veux vous aimer sans intérêt. — Quoi ! l'indigence..... — Pensez-vous que je n'aye pas appris à la supporter ? Tous les hommes naissent indigents : la richesse leur est une situation étrangère ; l'adversité n'est point le malheur véritable. Conservez-moi cet honneur qu'on veut m'enlever ; imposez silence à la calomnie : voilà les maux auxquels le courage le plus ferme a de la peine à résister. Encore une fois , que m'importent des biens , des palais ? Jeune-homme , je n'ai besoin que de

mourir ; c'est un cercueil qu'il me faut ; c'est l'unique présent qu'il me soit permis d'accepter de votre amitié généreuse ; je vous le redis : tout autre me blesseroit. Je vais chez Myfias : vous me détournerez en vain d'un projet.... Je n'aspire qu'à marier ma fille , & je suivrai après ce que m'ordonnent mon cœur & ma destinée.

Zénothémis , accablé de douleur , portés pas chez Hermogène dont il devoit épouser la nièce ; leur mariage avoit été préparé , en quelque sorte , dès le moment même de leur naissance ; les deux familles s'étoient engagées réciproquement à cette union qui devoit resserrer leur intimité. La jeune personne méritoit tous les vœux de Zénothémis ; il ressentoit le pouvoir de ses charmes , & en effet c'étoit la vertu même sous les traits de la beauté. Zénothémis , quelque fût son ardeur , aimoit peut-être encore moins qu'il n'étoit aimé ; Agathée , c'est le nom de la nièce d'Hermogène , s'attachoit tous les jours davantage à son amant ; les rares qualités de  
Zénothémis ,

Zénothémis, son ame sensible & sublime fortifioient l'amour dont cette femme, l'honneur de son sexe, s'applaudissoit; elle n'hésitoit point à faire l'aveu de sa passion: un sentiment noble & pur ne connaît pas ces déguisemens que le vice a imaginés, & qu'il a décorés du nom imposant de bienfaisances.

Agathée voyoit d'un œil satisfait s'approcher le terme prescrit pour son hymen; loin de s'offenser des larmes que Zénothémis donnoit au sort de Ménécrate, elle le pleuroit avec lui. Zénothémis, disoit-elle, quels témoignages flatteurs je reçois de votre tendresse! vous m'estimez assez pour me montrer tout l'intérêt qui vous lie à un illustre infortuné; ne craignez point que l'amour soit jaloux de l'amitié. Laissez-les couler ces pleurs qui vous honorent tant à mes yeux; vous me plairiez bien moins, si aujourd'hui vous ne vous occupiez que d'Agathée. Réunissons-nous pour nous remplir de la cruelle situation d'un homme qui est digne d'être votre ami; efforçons-nous d'adoucir ses chagrins; ils sont affreux! Ah!

Zénothémis, qu'est-ce qu'un cœur qui ne sçait point partager les peines d'autrui? Le premier des plaisirs, sans doute, est d'être utile aux malheureux.

De pareils sentimens, & dans un âge si peu fait pour les éprouver, paraîtront peut-être extraordinaires. Qu'on se transporte du milieu d'un siècle de corruption, où la vertu est si avilie, l'éducation si négligée; qu'on remonte aux beaux jours d'une République, le modèle des gouvernemens qui l'entouroient, & l'on n'aura point de peine à concevoir qu'Agathée, instruite par des leçons & des exemples, eût cette justesse d'esprit & cette élévation d'ame, heureuses dispositions que l'amour étoit venu encore perfectionner.

La nièce d'Hermogène avoit une rivale qu'elle ne soupçonnoit point, & qui cherchoit à se cacher à elle-même des impressions que le temps ne faisoit qu'approfondir : c'étoit la malheureuse fille de Ménécrate, Cydipe qui nourrissoit dans son sein une passion d'autant plus violente, qu'elle étoit contrainte à l'étouffer; Zénothémis

étoit l'objet de ce penchant insurmontable ; une langueur secrète consumoit la jeunesse de cette infortunée. Dumoins, s'écrioit-elle, lorsqu'elle se trouvoit seule, s'il m'étoit permis de refuser ma main , de garder ma liberté , de ne vivre que pour un amour, qui, hélas ! me conduira au tombeau, je goûterois encore quelque douceur à verser des larmes ; je me dirois : c'est Zénothémis qui les fait couler. Mais dépendre d'un époux, d'un tyran ; manquer à son devoir, quand on aime la vertu autant que je la chéris ; former des vœux inutiles & coupables ; trembler de s'avouer un sentiment qui auroit fait le charme de ma vie : ah ! Cydipe, Cydipe, précipite une mort qui ne sçauroit venir assez tôt... Et mon père, qui le consolera dans les revers qui l'accablent ? il n'a d'appui que moi & Zénothémis. Fatale amitié, que vous me coûtez cher ! Je revois tous les jours l'auteur de ce trouble que j'ai tant de peine à déguiser ; tous les jours... je deviens plus criminelle... Cédons à la nécessité : marchons



à l'autel ; n'envifageons qu'un père , qui mérite bien ce facrifice ; il m'aime ; il eft malheureux , ne vivons que pour lui... Zénorhémis n'eft-il pas épris d'Agathée ? ils vont être unis ; ils vont être unis ! que cette image reffe fous mes yeux. On ne m'aime point ; on en aime une autre... J'épouferai Eudimaque ; je triompherai de ma faiblesse ; j'oublierai mon ennemi : ma vertu aura la victoire.

Zénorhémis revoit Ménécrate : — Ah ! mon ami , Myfias reffemble aux autres hommes ! Il n'y a donc que toi feul qui auras le courage d'aimer un malheureux ! Expliquez-vous , interrompt le jeune fénateur.

Ménécrate lui apprend que Myfias l'a reçu avec froideur , qu'il a même détourné l'entretien au fujet du mariage projeté , qu'en un mot il a prétexté une affaire pour fe dérober à une converfation qui pefoit à fa perfidie. Oui , Zénorhémis , continue Ménécrate , le malheur ne m'a que trop éclairé : Myfias n'eft plus mon ami ; ma fille ne fera point l'époufe d'Eudimaque ;

je ne verrai point former ces nœuds, la seule espérance, l'unique consolation qui pussent m'attacher à la vie; je mourrai; & qui est-ce qui restera à ma fille? mon infortune, le souvenir de ce qu'elle a été, le tableau effrayant de ce qu'elle fera; mon nom, ma race s'éteindront avec Cydipe. Mon ami, l'homme demande des successeurs, & l'on ne s'accoutume point à l'idée affligeante qu'on ne revivra point dans une posterité qui semble tromper la mort, & perpétuer notre existence; Ménécrate sera détruit tout entier. Et qui aujourd'hui voudroit être l'époux de ma fille? tout me trahit, m'abandonne... peut-être suivrez-vous l'exemple de Myfias... Ah! pardonnez, mon cher Zénothémis, pardonnez.

---

*Je ne verrai point former, &c.* Qu'on se pénètre de la vérité des mœurs antiques : un père regardoit comme le plus grand des malheurs de sa vieillesse que sa fille ne se mariât point; il aspirait à se voir revivre dans des petits enfants. Les célibataires étoient vus de mauvais œil chez les Spartiates. Alors on ne connoissoit pas cet *égoïsme* cruel, si outrageant pour la nature, & l'on ne s'applaudissoit point de dérober à la postérité ce qu'on pourroit appeller une *dette sacrée*, &c.

Voilà où conduit la disgrâce ! on offense l'ami le plus cher.

Ménécrate, en achevant ces mots, étoit tombé dans le sein du jeune-homme, & pleuroit amèrement. Mon père, lui dit Zénothémis, comme revenu d'une profonde rêverie, calmez cette douleur qui m'accable ; vos larmes portent la mort dans mon ame. Oui, l'adversité nous rend soupçonneux, défiants, injustes ; Myfias vous aura paru différent de ce qu'il peut être ; vous me disiez qu'il vous aimoit : le cœur change-t-il en si peu de temps ? je vous quitte pour vous rejoindre bientôt. Ménécrate, le comble du malheur est de perdre l'espérance.

Zénothémis impatient d'exécuter son dessein, se rend chez Myfias. A peine l'a-t-il apperçu :—Myfias, je vous demande une conversation particulière ; ordonnez que vos domestiques se retirent. On les laisse seuls ; Zénothémis prend le premier la parole :—Il y a long-tems que votre réputation m'est connue ; c'est ce qui m'a déterminé à vous voir, & à vous entretenir avec

la franchise qu'elle inspire. Je voudrois mériter que l'univers fût, comme Marseille, instruit de l'amitié qui me lie à Ménécrate. Quand le penchant ne me conduiroit point, j'attacherois de l'orgueil à me déclarer l'ami d'un homme que tout semble abandonner. Qui est-ce qui élève plus l'ame, & lui donne plus de satisfaction que d'embrasser le parti de l'infortune, & de paraître lutter contre les dieux mêmes ? C'est-là que la nature humaine puise la véritable grandeur ; c'est ainsi que Caton s'est montré supérieur à César ; & lorsque cette infortune est tombée sur l'innocence , lorsque la vertu souffre , pouvons-nous sans crime lui dérober notre pitié , notre appui ? ..—Vous prétendez parler de Ménécrate ?—De lui-même.—Et vous le peignez innocent , lui que le sénat...—Vous ne le croyez pas coupable. Quelle est sa faute ? car on ne peut donner d'autre nom à son erreur , un excès , si j'ose le dire , de cet attendrissement , le mouvement le plus doux de l'ame , & qui décèle davantage notre origine céleste...—Méné-

crate a manqué à la justice.—Il a cédé à l'humanité; elle est au-dessus des loix, des conventions; l'humanité nous vient du ciel; les loix sont notre ouvrage, & que de traits de notre faiblesse & de notre barbarie nous y avons imprimés! Ah! Myfias, écoutons notre cœur: voilà le premier juge; c'est à lui de prononcer sur Ménécrate. Que le sénat le soumette à la sévérité d'un système de législation établi par nos prédécesseurs, consacré par l'habitude, par ce respect que nous portons aux anciens usages: nos magistrats peut-être ont fait leur devoir. Mais ici, dans l'épanchement de la vérité, nous devons être des hommes, dépouiller la robe & l'esprit de sénateur, prendre l'ame du dernier des humains en faveur de Ménécrate. Encore une fois, qu'avons-nous à lui reprocher? un sentiment rapide de compassion envers un vieillard expirant, prosterné à ses pieds, qui implore la grace de son fils; ce fils insulté, outragé, s'est abandonné aux transports invincibles de la nature qu'enchaîne & que punit l'inflexibilité.

de nos loix : c'est un malheur plutôt qu'un crime , & Ménécrate s'est laissé émouvoir. Telle est donc la source de tous les revers qui ont foudroyé un de nos plus illustres citoyens ! Suivrez-vous l'exemple de la multitude ?.. oublierez-vous qu'il fut votre ami , que vous fûtes le sien ? Votre fils...—N'épousera point la fille de Ménécrate ; il a dû s'y attendre.—O ciel ! pourriez-vous ?..—Vous voudriez...—Que dès cet instant Eudimaque conduisit Cydipe à l'autel.—Mais, Zénothémis, y pensez-vous ? Ménécrate ne feroit point coupable , il suffiroit que le sénat eût prononcé contre lui , que le bruit public le condamnât ; l'honneur...—Est-ce se montrer hautement l'ami d'un malheureux , de rendre hommage à la vérité ; elle est cette vérité au-dessus de toutes les opinions ; vous ne pouvez la corrompre , l'étouffer , quand tout le monde élèveroit la voix pour lui imposer silence. Vous osez vous parer de l'honneur ! je vous le demande à la face du ciel qui nous écoute , qui lit dans nos ames : un homme que l'u-

nivers entier jugeroit criminel, s'il ne l'étoit point en effet, le croiriez-vous réellement deshonoré? Ah! quiconque le connoitroit assez pour lui rendre la justice qui lui seroit dûe, auroit de l'honneur & de ses devoirs une idée véritable. C'est ce que Ménécrate me fait éprouver; je suis pleinement convaincu de son innocence; je lui dois mon estime, mon soutien, mon amitié, & ces sentimens, tout m'ordonne de les faire éclater jusqu'au dernier soupir: je ne me démentirai point. Myſias, qui ne ſçait pas avoir son opinion, est indigne du nom d'homme. Et de quoi nous servira ce présent des cieux, la raison, si nous asservissons notre façon de penser à celle d'autrui? La sagesse & la vérité ont leurs principes invariables. Parce que l'injustice & la calomnie ont accablé Ménécrate, vous trahiriez votre promesse!.. Je vous le redis: hâtez-vous de la remplir; que votre fils s'empresse d'offrir sa main à Cydipe; qu'ils aillent au temple...—Zénothémis, vous ne ſçavez donc pas?...—Malheureuse faiblesse

humaine ! funeste contagion qui corrompt toutes les vertus ! vous balancez à donner le nom de votre beau-père à l'homme qui vous a été le plus cher , pour lequel vous êtes en secret pénétré de vénération ! & c'est l'exemple qui vous entraîne !.. où est votre fils ?..—Zénothémis , vous refusez de m'entendre ; ce n'est pas assez que Ménécrate paraisse coupable , que son honneur soit attaqué , celui de sa fille..—Que dites-vous ? la fille de Ménécrate , Cydipe..—Est soupçonnée ; on sème un bruit sourd.. sa sagesse...—Arrêtez , Myfias , arrêtez ; pensez que vous parlez à l'ami de Ménécrate , à l'homme qui chérit le plus la vertu... gardez-vous de flétrir celle de Cydipe... Myfias , c'est encore de ces mensonges absurdes qui ne vous en imposent point ; non , ils ne vous font point illusion.. Ayez assez de fermeté pour ne pas dissimuler : il y a une sorte de noblesse à se montrer sans déguisement ; dites que vous craignez de déplaire au sénat , que Ménécrate est malheureux , que son alliance ne flatte plus



vosre vanité, qu'il est pauvre : mais étendre vos procédés odieux jusques sur sa fille, former des soupçons, les publier... c'est le comble de l'inhumanité, &... voilà les actions qui deshonnorent !

La colère étinceloit dans les yeux de Zénothémis ; il quitte brusquement Myfias, & va retrouver Ménecrate qu'il embrasse avec transport :—Mon respectable ami, oublions la terre, les hommes ; efforçons-nous de nous suffire à nous-mêmes : que Zénothémis vous tienne lieu de tout.

Un torrent de pleurs accompagne ces expressions articulées avec peine.—Zénothémis, quel est donc le nouveau chagrin que vous avez à m'annoncer ? C'est envain que vous me le cachez ; je lis dans vos regards un trouble qui vous trahit. Ah ! ne craignez pas de déchirer mon cœur ; il n'a plus de blessures à recevoir : tous les coups lui ont été portés.—Non, il ne les a point tous ressentis. Vous aviez bien raison d'appréhender que Myfias ne suivît le torrent de l'exemple... il n'est plus votre ami... il faut renoncer à ce mariage.

Zénothémis rend un compte fidèle à Ménécrate de la conversation qu'il vient d'avoir avec Myfias. Le vieillard ne peut que lui dire : ma fille ne sera donc point unie à Eudimaque ! elle n'aura point d'époux ! ce revers manquoit à mon affreuse destinée !

A ces mots, il baisse la tête, & tombe dans une douleur profonde. Zénothémis avoit pris la sage précaution d'observer le secret sur ce qui regardoit Cydipe ; il ne doutoit pas que Myfias n'eût la même discrétion, & que ces soupçons aussi injustes qu'outrageans ne restassent ensevelis dans le silence.

Ménécrate crut avoir besoin de ménagemens pour apprendre à sa fille la rupture de son mariage ; il étoit bien éloigné de prévoir que cette nouvelle lui causeroit une joie secrète ; Cydipe, seule, en déploie tous les transports :—Je pourrai donc ne m'occuper que de mon amour ! je ne serai ni infidèle, ni parjure ; Zénothémis sera la divinité à qui j'adresserai tous mes vœux ; il sera permis à mon cœur de se répéter

qu'il n'aime que Zénothémis; ce penchant si doux, si invincible, les remords ne l'empoisonneront pas! Et y auroit-il du crime à brûler pour un objet que tout le monde doit adorer? il est le consolateur, le seul consolateur de mon père; il cherche à nous soulager sous le poids de tant d'infortune; Zénothémis a pour nous l'amitié la plus vive... Ah! l'amitié n'est point l'amour; Zénothémis ne m'aime point... Eh bien, ce sera moi qui l'aimerai, qui l'aimerai... sans retour; je ne vivrai que pour ce sentiment; il fera tous mes plaisirs, il suffira à mon bonheur. Le tendre, le pur amour n'est-il pas récompensé par lui-même? c'est alors qu'il cesse d'être une faiblesse, qu'il devient une vertu.

La fille de Ménécrate trouvoit ainsi dans ce qui augmentoit la douleur de son père, un motif de consolation & même de contentement.

Zénothémis partageoit tous ses moments entre Agathée & Ménécrate. Quel spectacle vient un jour le frapper! il accouroit

*ANECDOTE MARSEILLOISE. 471*

auprès de son ami : il le voit étendu sur la terre, baigné de larmes, appelant la mort à grand cris :—Et de quels nouveaux coups de foudre auriez-vous été frappé ? la fortune auroit-elle pu augmenter vos disgraces ? parlez, mon ami, mon père... Le vieillard hausse la tête, & s'écrie au milieu des sanglots : Zénothémis, je ne connoissois pas encore tout mon malheur...—Expliquez-vous.—Eh ? pourquoi ai-je hésité à me débarrasser du fardeau de la vie ? O mon unique bienfaiteur ! approchez ; venez percer ce cœur qui ne peut plus résister aux douleurs accumulées qui l'oppressent. Mon ame est impatiente de quitter ce séjour de crimes : venez la recevoir dans un sein, le seul qui soit ouvert à mes larmes.—Ménécrate, je vous en conjure au nom de cette amitié dont vous ne doutez pas, instruisez-moi... pourquoi cette agitation ?—Mon ami, il n'est que trop vrai, je suis deshonoré.—Comment ?—Ma fille... des bruits se répandent... ma fille n'est plus digne de moi... Eudimaque... son honneur...

elle l'a perdu... Zénothémis, hâtez l'instant de ma destruction.

Le jeune homme comprit aisément d'où partoît cette nouvelle si accablante. Les soupçons que Myfias avoit laissé entrevoir, & qui devoient mourir dans le secret, étoient divulgués, & parvenus enfin aux oreilles du malheureux père. Zénothémis lui avoue que dans son entretien avec Myfias, cet ami infidèle n'avoit pu contenir quelques propos injurieux à Cydipe, & qu'il avoit cru devoir les taire, & en quelque sorte, les oublier lui-même. Je connais votre fille, poursuit Zénothémis d'une voix assurée, je vous connais, elle ne sçauroit avoir démenti le sang dont elle sort, l'éducation qu'elle a reçue, vos exemples. D'ailleurs je me flattois que Myfias étoufferoit des soupçons honteux pour sa propre réputation, & qui, selon les apparences, ne doivent leur origine qu'à sa perfidie. Quoi! Eudimaque... son père auroit poussé le crime à ce point! & que peuvent leurs discours? Ah! répond Ménécrate, si tous les hommes

vous

vous ressembloient ! mais voilà le trait mortel que me préparoit la fureur de mes ennemis ; j'y succomberai. Je veux voir Cydipe , je veux voir Cydipe ; (elle venoit en ce moment auprès de son père.) Entrez , ma fille... mérites-tu encore ce nom & ose rendre hommage à la vérité ; c'est la seule vertu qui reste aux coupables. (Cydipe demeure interdite ) L'amour t'auroit-il égarée ? Eudimaque...—Mon père , je ne l'ai jamais aimé ; je respectois vos volontés , mais mon cœur... Eudimaque n'auroit eu que ma main. Et en prononçant ces mots , elle ne peut s'empêcher de lever les yeux sur Zénothémis.—Tu n'as nul reproche à te faire ? ne me dissimule rien , parle en présence de mon ami ; qu'il n'ignore point le comble de mes revers... Le bruit se répand... tu m'as deshonoré.

Ménécrate fait part à sa fille des détails injurieux que la méchanceté prend plaisir à publier. Cydipe tombe évanouie , comme si elle eût été atteinte de la foudre. Revenue par les soins de Ménécrate & de

Zénothémis, cette fille courageuse suspend ses larmes : on diroit qu'une divinité l'inspire, & la soutient :—Mon père, mon père, daignez m'écouter : votre fille est digne de vous, & vous, dont l'estime m'est plus chère que vous ne pensez, ami généreux de deux infortunés, soyez convaincu de mon innocence. Jamais je n'ai offensé la vertu ; j'aurois regardé comme un crime impardonnable, une idée seule qui auroit été contraire aux principes de cette vertu dont je suivrai les loix jusqu'à mon dernier soupir. Le ciel connaît mes sentiments : c'est ce ciel que j'implore contre la calomnie. Ce dernier trait nous étoit réservé ! Si j'eusse été capable de céder à un moment de faiblesse, si j'en avois eu seulement la pensée, une mort prompte eût suivi ce honteux égarement... Ce n'est pas à Ménécrate à douter de sa fille.

Ces paroles sont exprimées avec ce ton de l'ame qui caractérise la vérité. Zénothémis l'interrompt vivement : non, Cydipe n'a rien à se reprocher ; je suis prêt à dé-

fendre son innocence contre tout ce qui se présentera pour l'attaquer. C'est vous, s'écrie Cydipe, qui me rendez justice ! ah ! Zénothémis !

Elle reprend avec attendrissement, en se tournant vers lui : ils veulent m'enlever votre estime !.. Ménécrate la tient dans ses bras :—J'en crois tes larmes, le sang dont tu es née ; oui, c'est la calomnie qui ne se lasse point de nous poursuivre. Te voilà donc, ma fille, sans appui, sans espoir, en proie à des discours outrageants ! ô dieux ! dieux ! quand serez-vous rassasiés de nos maux ?

Ménécrate est plongé dans l'accablement. Quoi ! se dit Cydipe, lorsqu'elle est retirée, Zénothémis aura cru... Il n'est pas possible ; mon cœur, mes regards, tout l'aura instruit de mon amour pour mes devoirs ; pour mes devoirs ! eh ! ce n'est pas la vertu seule qui me les rend sacrés ; ce n'est point Eudimaque qui occupe mon ame, qui y règne en tyran absolu... Il n'y a que la mort qui puisse m'affranchir de



tant de liens qui me pèsent ; faut-il exister après des épreuves si cruelles ? Si je n'étois point nécessaire à la conservation d'une vie qui me fait oublier la mienne !.. Sommes-nous assez malheureux ? mon père aux bords de la tombe , sans secours , privé de tout , entouré de perfides , d'ingrats ; & sa fille , lorsqu'elle aime , lorsqu'elle brûle en secret , forcée d'étouffer son penchant , n'ayant d'autre bien que l'honneur , & soupçonnée , & accusée d'un crime , en présence... de qui ? du seul objet qui m'intéresse après Ménécrate , & dont je sois jalouse de mériter l'estime : c'est l'unique sentiment qu'il me soit permis de solliciter , d'attendre de Zénothémis ; tout autre desir m'est interdit , quand mon cœur... Infortunée Cydipe , tu en mourras ! du moins que Zénothémis l'ignore ; n'avois-je pas assez de tous nos revers ? emportons ma folle erreur dans le cercueil ; est-ce à moi qu'il appartient d'aimer ?

Ménécrate voyoit tous les jours s'approfondir l'abîme où le sort l'avoit précipité.

Ces besoins humilians, qu'entraîne l'indigence, le menaçoient, & son orgueil sembloit s'aggrandir avec son infortune ; toute l'industrie de l'amitié ne pouvoit imaginer les moyens d'être utile à ce vieillard, sans blesser cet amour-propre qui est peut-être la seule consolation des malheureux. Mais ce qui perçoit d'un trait plus cruel que tous ceux de sa propre adversité, l'ame sensible de Ménécrate, c'étoit la situation de Cydipe ; il exposoit sans cesse cette image aux yeux de Zénothémis : sa fille poursuivie par la calomnie, sans époux, sans nulle espérance d'en avoir. La fille & le père, disoit-il, n'ont plus d'autre ressource à choisir qu'une mort précipitée.

Quel tableau pour un ami ! qu'il étoit gravé profondément dans l'ame de Zénothémis ! il expiroit avec ces deux infortunés ; il alloit chez Agathée donner un libre cours aux larmes que la présence de Ménécrate & de Cydipe avoit retenus ; quelquefois le malheur s'irrite par les marques de compassion que lui prodigue la sensibilité.

Zénothémis, transporté de fureur, avoit couru chez Myfias, qui, craignant des reproches trop mérités, s'étoit dérobé à sa vûe. Il demande à parler à Eudimaque : on lui apprend que ce jeune-homme a quitté Marseille, & l'on ajoûte qu'on ignore le lieu de sa retraite. Zénothémis croit avoir découvert la vérité : il ne doute point qu'Eudimaque ne soit l'auteur des bruits injurieux qui blessent la réputation de Cydipe, & que Myfias ne l'ait soustrait aux effets d'un juste ressentiment.

Agathée partageoit le désespoir de Zénothémis ; elle l'entendoit souvent répéter : L'infortuné Ménécrate n'a donc plus de consolation à attendre sur la terre ! les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront jamais pour Cydipe ! sa malheureuse destinée est décidée ! Une honte éternelle sera imprimée sur ses jours, sur ceux d'un misérable vieillard qui meurt dans l'assurance que tout a rejeté sa fille, qu'elle ne tardera point à le suivre au tombeau ! Encore s'il avoit un gendre dont il pût, sans rougir, accepter.

les secours généreux, qui le consolât à ses derniers moments, qui fermât ses yeux éteints dans les larmes, qui la flattât de l'espoir que son nom se perpétuerait ! mais Ménécrate ne voit sous ses pas qu'un vaste tombeau qui l'engloutit lui, & ses espérances : perspective plus cruelle que la mort ! c'est toute l'horreur du néant qu'il envisage ! & l'indigence se joint à des revers si accablants ! Il refuse... Ce seroit moi qu'il auroit servi ! Ah ! les bienfaits de l'amitié n'humilient point : ils ne font que resserrer les nœuds. Ménécrate... sa fille, sa fille... quel sort effrayant !

Il y avoit déjà long-tems qu'Agathée écoutoit ces discours avec un air de réflexion qui décèle une ame profondément occupée ; le désordre de ses sens se peint sur son front ; des pleurs, qu'elle s'efforce de repousser, la trahissent & viennent en abondance sur les bords de sa paupière ; elle regardoit Zénothémis par intervalle, & de sombres accents lui échappoient. Zénothémis allarmé interroge Agathée, la presse

de lui apprendre d'où nait ce trouble subit.  
—Zénothémis, il n'est pas temps encore  
de parler... Je conçois un dessein... Vous le  
sçaurez... vous le sçaurez.

Quelques jours s'écoulèrent : Hermogène  
est frappé lui-même de l'état où se trouve  
sa nièce : il avoit pour elle toute la ten-  
dresse d'un père ; son frère au lit de mort  
lui avoit recommandé cette enfant , qu'il  
avoit , pour ainsi dire , adoptée. Agathée  
prétendoit une indisposition ; renfermée  
dans son appartement , elle se livroit à cette  
agitation qu'elle avoit tant de peine à con-  
tenir ; elle avoit essayé vingt fois de tracer  
les diverses pensées qui la tourmentoient ,  
& vingt fois la plume avoit fui de ses mains ;  
ses genoux fléchissoient sous elle , & elle  
retomboit souvent sur son siège , en laissant  
échapper un torrent de larmes : il étoit  
aisé d'appercevoir que son ame étoit dé-  
chirée par de violents combats. Enfin , dit-  
elle , un jour , à Zénothémis , vous ferez sa-  
tisfait. Il faut que vous ameniez ici Mé-  
nécrate , sa fille & quelques-uns de vos  
meilleurs

meilleurs amis; mon oncle, à ma sollicitation, les prie d'assister à un festin qu'il prépare en l'honneur des dieux domestiques. Sans doute les conviés ne se refuseront point à l'invitation.

En prononçant ces mots, elle regardoit avec attention Zénothémis qui promet de suivre ses volontés.

Le jour est arrivé. L'aspect de Cydipe avoit produit chez Agathée une émotion qu'elle parvient à surmonter. On entre dans la salle du festin : tout y présentoit les apprêts d'une fête somptueuse. L'assemblée cède aux mouvements d'une gaieté décente. Hermogène, sa nièce & Zénothémis étoient seuls plongés dans une rêverie dont on cherchoit vainement à deviner la cause. La fin du repas approchoit; Zénothémis qui, durant tout le festin, avoit parlé bas à Aga-

---

*Des dieux domestiques.* Les anciens avoient coutume à certains jours marqués dans l'année, d'offrir des sacrifices aux divinités subalternes qui présidoient à leurs maisons, à leurs foyers, &c. Des repas de cérémonie terminoient ces sortes de fêtes : les Chinois nous retracent encore à peu près les mêmes usages, &c.

thée & à Hermogène, & avoit donné des marques d'une agitation extraordinaire, quitte brusquement la table comme égaré & hors de lui-même, se précipite dans une chambre voisine : le maître de la maison & sa nièce se hâtent de l'y suivre. Les convives restent interdits ; ils se demandent le sujet de cette absence inattendue. La surprise de Ménécrate & de Cydipe est encore plus grande. Agathée rentre avec son oncle & Zénothémis ; celui-ci paraissoit accablé ; la jeune personne avoit les yeux chargés de larmes ; elle affecte de reprendre un air ferein. Hermogène ordonne qu'on apporte une coupe destinée aux libations sacrées. Les esclaves obéissent. A peine la coupe a-t-elle paru, Zénothémis ne peut retenir un geste qui décèle son trouble ; Agathée lui parle encore à voix basse ; des impressions de curiosité sont sur tous les visages. La nièce d'Hermogène fait un signe à Zénothémis, comme si elle le pressoit d'exécuter sa volonté ; elle se saisit elle-même de la coupe, la remet dans les mains de son amant.

qui se lève, porte la coupe au ciel, & profère d'une voix entre-coupée ces paroles qu'Agathée, qui étoit près de lui, sembloit lui dicter : je prends à témoin cette assemblée, & j'en jure sur cette coupe, par les dieux immortels que je prie en ce moment de m'entendre : je choisis pour mon épouse Cydipe, la fille de Ménécrate. Ma fille, s'écrie le vieillard ! Zénothémis me donneroit sa main, dit à son tour Cydipe ! Oui, vous serez sa femme, réplique Agathée, & moi...

Elle n'achève pas, & tombe évanouie ; on vole à son secours ; cette héroïne sort du sein même du trépas, pour devenir une créature au-dessus de l'espèce humaine, qui va déployer toute la grandeur de son ame. Non, dit Ménécrate, en courant vers elle, fille sublime, je ne reçois point les serments de Zénothémis ; je ne souffrirai pas qu'il vous soit parjure ; c'est vous qui devez être son épouse ; il a donné sa parole, il vous aime, il vous est cher ; ma fille & moi, ne sommes pas faits pour un semblable sacrifice ; marchez à l'autel, & nous à la mort.



Vous ferez le père de Zénothémis , répond Agathée , en s'armant de courage ; je veux présider à ces liens... je le veux. Ce que je viens d'éprouver est un reste de faiblesse dont je triompherai. Sans doute j'attachois tout mon bonheur à me voir la femme de Zénothémis ; j'adore la vertu , c'est dire combien j'adorerois l'époux que le ciel & ma famille m'avoient destiné ; oui , je l'aimois , & j'ose en convenir en sa présence , en présence de mon parent , & de cette assemblée. Mais quel plaisir je goûte à m'immoler pour cette même vertu qui m'est si chère ! Ménécrate , je fais mon devoir ; je remplis les obligations d'une ame sensible. Zénothémis est votre ami ; la calomnie cherchoit à flétrir la réputation de Cydipe ; tout l'opprimoit ; après l'injure que lui ont faite Myfias & son fils , elle n'avoit plus d'hyménée à espérer ; il n'y avoit que Zénothémis seul qui pût lui offrir sa main , & il la lui présente , de mon aveu ; je souscris à cette union ; j'en hâte le moment... Ne regardez point mon trouble , mes larmes... el-

les s'arrêteront... Cydipe fera mon amie.

Cydipe étoit prosternée aux pieds d'Agathée, saisie d'admiration & de reconnaissance, ainsi que Ménécrate qui ne cessoit de redire : ce mariage ne s'accomplira point ; nous mourrons plutôt Cydipe & moi ; non, généreuse Agathée, je ne souffrirai point que vous nous immoliez votre bonheur, une tendresse si vive & si légitime. Ma nièce, dit Hermogène, a exigé mon consentement pour cette action qui doit l'honorer à tous les yeux ; puisse-t-elle n'en être pas la victime malheureuse ! Elle ne la fera point, interrompt Ménécrate. Je connais ce qu'ordonne mon devoir : je lui obéirai. Ma fille, suivez-moi ; Zénothémis, héros de l'amitié, pensez-vous que mes sentiments doivent le céder aux vôtres ? allez, Zénothémis, je suis digne d'être votre égal.

Ménécrate entraîne Cydipe ; Zénothémis vouloit les accompagner : mais le spectacle d'Agathée dont on concevra aisément l'horrible situation sous cette magnanimité apparente , Hermogène lui-même expirant

de douleur, ces objets forcent le jeune fé-  
nateur à s'occuper, en cet instant, de ce  
qu'il devoit à la vertu, à l'honneur, à l'a-  
mour; jamais Agathée n'avoit eu plus de  
charmes à ses regards; il accompagne l'oncle  
& la nièce dans leur appartement, tandis  
que l'assemblée se sépare, frappée de tant  
de coups à la fois.

Zénothémis se trouve seul avec son aman-  
te :—Divine Agathée, qu'avez-vous fait ?  
—Mon devoir, une action... qui me coû-  
tera peut-être la vie; hélas ! il me sera im-  
possible de n'y pas succomber. Mais, Zé-  
nothémis, je me suis élevée au-dessus de  
mon sexe, au-dessus de la nature humaine ;  
parlez-moi de mon triomphe, & non de  
mes faiblesses : elles éclateront encore à vo-  
tre vûe. Je vous aime, Zénothémis, oui,  
je goûte un plaisir inexprimable à vous l'a-  
vouer, je vous aime... & je vous mets dans  
les bras de Cydipe; je venge le malheur,  
la vérité, la vertu; nous nous donnons mu-  
tuellement un exemple suprême d'honnê-  
té, de grandeur d'ame, d'un courage qui

étonnera peut-être la postérité, qui nous surprend nous-mêmes. Ne nous démentons point, Zénothémis. La fortune se plaisoit à persécuter Ménécrate ; il ressentoit les épreuves cruelles de l'adversité ; sa fille étoit deshonorée : je lui rends son honneur ; Ménécrate ne pourra rejeter les bienfaits de son gendre ; mon amant... sera mon ami, & je n'en aurai point de plus cher, de plus respectable. Au milieu des tourments qui me déchirent le cœur (car je ne veux pas vous paraître plus vertueuse que je ne le suis) une satisfaction pure vient me dédommager du plus grand sacrifice ; celui de mes jours ne lui seroit pas assurément comparable. Au moment que vous aviez mes vœux, toute ma tendresse, Zénothémis... ah ! ne tournons plus nos regards sur cette image : ne voyons que notre gloire ; livrons notre ame au noble orgueil... — Nous ne lui immolerons point notre amour ; cette action à laquelle vous m'avez contraint, je ne la ferai point ; je ne la ferai point ; Ménécrate est mon ami, il est malheureux,

tout l'accable ; je lui reste seul dans le monde entier : mais n'êtes-vous pas aussi l'objet de tous mes sentiments ? ne vous les dois-je pas ces sentiments qui augmentent avec vos attraits, avec vos vertus ? & mon ardeur... — Elle doit vous toucher moins que la félicité attachée à la bienfaisance : Ménécrate & Cydipe revivent, sont vengés de l'injustice du sort, sont heureux par vous... par moi... Personne n'aura ma main ni mon cœur ; vous seul regnerez toujours dans cette ame dont votre image ne sortira point. Oui, vous aurez toujours ma tendresse, mais une tendresse pure qui ne nous offenserait l'un ni l'autre, dont même je n'aurai point à rougir en secret ; je vous aimerai, comme les dieux, sans doute, aimement, sans intérêt, sans espérance, pour vous-même ; votre vertu fera la mienne ; je remporterai la victoire avec vous ; je partagerai votre gloire, votre bonheur ; & n'y en a-t-il pas un bien doux à remplir ses devoirs, à donner à la nature humaine, la plus belle leçon de sensibilité qu'elle

puisse recevoir ? Mon ami !.. un autre mot ne m'échappera point : non, je ne le prononcerai plus ce mot qui est gravé dans mon cœur, & qu'il faut bien que j'en efface ; hâtez-vous, d'affermir notre triomphe ; ne me revoyez qu'avec le nom du mari de Cydipe ; éloignez-vous de ces lieux ; quittez-moi , quittez-moi , Zénothémis : c'est à vous à m'encourager. Adieu , ne voyez point couler mes larmes ; n'en versez point vous-même ; j'expierai les miennes... Songez que vous êtes déjà lié par un serment...—Je le trahirai , je le romprai ce serment inconcevable que vous m'avez arraché , que tout mon cœur dément ; il n'est pas possible... tous les dieux...—N'achevez point. Est-ce-là le langage de l'ami de Ménécrate, d'un homme qui a mérité ma tendresse ? Encore une fois , Zénothémis , séparons-nous ; nous deviendrions faibles , au niveau de ces âmes vulgaires que nous ne devons point imiter ; je me bannirai de votre vûe , jusqu'au moment... Il le faut... Zénothémis , soyez l'époux de Cydipe.

Agathée aussi-tôt sort de son appartement, va auprès d'Hermogène, & laisse Zénothémis vivant à peine, & ne sachant à quel sacrifice s'arrêter.

Ménécrate avoit à peine regagné sa retraite :—Ma fille, tu vois le parti qui nous reste à prendre : il n'en est point d'autre que d'abandonner promptement Marseille, & de nous livrer à toute la fatalité de notre malheureuse étoile. Où irons-nous ? quel sera notre azyle ? dans l'extrême indigence, privé de tout secours, nous n'avions d'appui que Zénothémis, & nous devons le fuir pour jamais ! Vivrions-nous au prix des jours mêmes d'Agathée ? car tu l'as pu observer, elle aime trop Zénothémis pour le céder, sans perdre la vie ; & nous nous fouillerions d'un pareil forfait !.. Tu pleures ! tu ne me réponds point ! tu ne me témoignes pas cette décision qui doit être notre partage ! Allons, hâtons-nous de quitter notre patrie ; tu me prêteras ton bras ; Antigone ne fut-elle pas la

compagne & le soutien d'Œdipe, lorsqu'il déroboit sa vieillesse à la fureur de ses enfans dénaturés, & qu'il se fauvoit à Colone?

Cydipe mettoit de la lenteur dans les préparatifs de leur départ. Ils sont prêts à fortir; elle n'a plus la force de marcher; elle tombe, baignée dans les larmes. O ciel! dit le vieillard! pourquoi ces pleurs, cette désolation? Cydipe, vous semblez refuser de suivre un père infortuné, qui cessera bientôt de vous être à charge!.. Jusqu'à ma fille qui me rejette, qui me trahit!..—Vous trahir! ah! mon père, le ciel

---

*Antigone.* Tous les gens de lettres connoissent *Œdipe à Colone* par Sophocle : c'est-là que la nature est exprimée dans son admirable simplicité; la tendresse d'Antigone pour son père, la misère auguste, si l'on peut risquer cette expression, d'un roi chargé de malheurs & d'années, ces tableaux si touchans ont suffi pour remplir un drame entier d'un intérêt qui va toujours croissant, & bien différent de ce tumulte bizarre d'actions entassées les unes sur les autres, que nous appellons des effets, & qui blessent, à la fois la raison & le goût. Assurément ce n'est pas Racine qui nous a donné ces leçons : aucun de nos poètes dramatiques n'a plus approché des Grecs, les seuls modèles inimitables pour la belle tragédie, &c.



m'est témoin que vous ne me futes jamais plus cher... mais quitter mon pays... Zénothémis... nous ne le reverrons donc plus!.. Mon père... mon père, il est inutile de vous cacher plus long-tems un secret qui devoit expirer avec moi; apprenez que j'aime, que j'adore Zénothémis depuis le premier instant qui l'offrit à mes regards; j'épousois Eudimaque pour obéir à votre volonté, à mon devoir, pour adoucir votre cruelle destinée; & j'allois m'unir à tout ce qui a sçu me plaire, à tout ce que je dois estimer, chérir! & votre vertu... laissez-moi recueillir un moment mes forces; je m'immolerai à cette vertu si fort au-dessus de ma faiblesse; je vous suivrai, mon père, je renoncerai à la main, à la présence... je ne le nommerai plus... je cesserai de vivre... Ah! je mourrai ici : mon ame est prête à s'exhaler !

Elle n'achevoit pas ces mots, que Zénothémis entre avec impétuosité; il trouve Cydipe étendue sur la terre, s'abandonnant au plus vif désespoir, Ménécrate ac-

cablé de sa situation ; il apperçoit les apprêts de leur fuite :—Vous me quittiez , Ménécrate ! Oui ! s'écrie Cydipe , mon père & moi nous nous arrachions de ces lieux ; nous nous dérobons aux regards du seul ami qui nous reste. Zénothémis s'empresse de relever Cydipe : —Venez , suivez mes pas ; & vous , mon père , car , Ménécrate , désormais vous n'aurez plus d'autre nom , accompagnez-moi à l'autel où je vais former ces nœuds qui m'attacheront davantage au plus respectable des mortels.

Le vieillard se jette aux pieds de Zénothémis ; il veut s'opposer à ce mariage , qui fera , dit-il , le malheur d'Agathée , & de son ami :—Je ne le souffrirai point cet hymen qui mettroit le comble à mes maux... Laissez-nous fuir ; laissez nous expirer. Voulez-vous que je sois votre assassin , celui de la nièce d'Hermogène ?

Ces paroles sembloient exciter quelque incertitude dans l'ame de Zénothémis ; il regardoit Ménécrate , en versant des larmes ; un billet , qu'à l'instant il reçoit d'A-

gathée, le détermine tout à coup : il se précipite vers le temple, & malgré les efforts de son ami, présente sa main à Cydipe qui paraissoit vouloir ne pas donner la sienne; mais que ses efforts étoient faibles! enfin ces nœuds sont formés; l'autel a reçu leurs serments, & Zénothémis est l'époux de Cydipe.

Tandis que la fille de Ménécrate, par une révolution inattendue, voyoit changer sa destinée, Agathée ressentoit toute l'horreur de la sienne : —C'en est donc fait! il faut bannir de mon cœur un amour... que la vertu même y consacroit... plus d'espoir! plus de tendresse! vivre pour souffrir une mort continuelle! Zénothémis ne fera jamais à moi! jamais je ne serai à Zénothémis!.. & il est à une autre! en ce moment, ces liens... ils sont tissus! je ne reverrai tout ce que j'aimois, qu'avec le nom de l'époux de Cydipe!.. Cette union ne s'achèvera point; il est encore temps : courons au temple... y montrer ma faiblesse, mon deshonneur! Et n'est-ce pas moi qui ai en-

voyé Zénothémis aux autels, qui l'ai pressé de conclure cet engagement, qui m'affafline ? ne lui ai-je pas écrit ? n'ai-je pas prévenu par un ordre exprès ces retours... dont j'ai à rougir ? Quoi ! fitôt me repentir d'avoir donné un exemple de générosité, dont si peu de cœurs sont capables ! & n'est-ce rien que d'être supérieure à ces ames impuissantes qui n'ont pas la force de vaincre leurs passions ? Soyons la victime de nous-même... malheureuse Agathée ! l'orgueil, quelque soit son éclat, ne dédommage point de l'amour ! Je le dompterai, je l'étoufferai cet amour si puissant ! Jouissons de ma victoire : je me suis immolée ; j'ai fait le bonheur d'un infortuné, que l'injustice poursuivait ; je rends à sa fille l'honneur qu'on vouloit lui enlever. Que j'ai lieu de m'applaudir de ma fermeté ! quand je rentre en mon cœur, n'y vois-je pas un effort de magnanimité qui m'élève à mes propres regards ?.. Eh ! que je paye cher cette action dont la postérité peut-être s'entretiendra avec quelques éloges !.. l'expire

496      Z É N O T H É M I S ,  
de mille coups ! tant de vertu est au-dessus  
de moi !

La situation de son amant n'étoit pas moins violente : le cœur plein d'amour pour la nièce d'Hermogène , il est dans le sein de Cydipe ; elle saisit sa douleur à travers les sentimens généreux qu'il s'efforce de faire éclater ; elle tombe à ses genoux , en fondant en larmes : — O mon bienfaiteur suprême , laissez-moi vous adorer comme l'image des dieux protecteurs ; ne me déguisez point les horribles combats que vous coûte ce sacrifice ; il est affreux , je le sens. Vous aimiez Agathée ; je n'ai ni ses vertus ni ses charmes : je n'ai qu'une ame pénétrée de la plus vive reconnaissance... de la reconnaissance ! Ah ! cette faible expression est bien loin de vous peindre mes sentimens ; sçachez , Zénothémis... Ce n'est pas le seul desir d'être utile à mon malheureux père , d'adoucir ses peines qui m'a fait en secret aspirer à cette union ; je ne prétends point surprendre votre estime ; l'amour le plus tendre , le plus passionné m'enflam-

moit ;

moit ; mon premier soupir a été pour vous ; auriez-vous pu croire qu'Eudimaque... mon amour seul eût suffi pour vous répondre de mon attachement à mes devoirs , &... vous aviez toutes mes pensées , tous mes transports. Je m'enchaînois au fils de Myfias pour obéir à mon père , pour le secourir ; j'aurois dû avoir son courage , fuir avec lui de ces lieux ; Zénothémis , je n'ai pu quitter un séjour que vous habitiez ; tout m'imposoit l'obligation d'épargner un supplice le plus cruel , à la nièce d'Hermogène , de mourir plutôt que d'accepter votre main... Encore une fois , je n'ai pas le dessein de vous abuser : non , ne m'estimez point assez pour imaginer que la tendresse que je devois à un père , m'ait conduite ; je le répète : c'étoit un amour... je me reprocherai toujours d'avoir porté de tels coups à la femme la plus aimable , la plus respectable... elle est malheureuse par moi , lorsque c'est elle qui me tire de l'abîme de l'infortune ! Ce qui doit vous consoler : vous rappelez un ami des portes du tombeau ;

envisagez bien la grandeur de votre action généreuse ; vous faites plus : vous vengez sa fille des flétrissures de la calomnie ; elle étoit abandonnée & rejetée de tout l'univers : vous descendez jusqu'à cet objet d'humiliation : vous lui donnez le nom de votre épouse. J'expirerai donc avec ce nom qui m'est si cher ; dussé-je ne vivre qu'un seul jour , j'aurai vécu , ce jour , honorée du titre de la femme de Zénothémis. Agathée pardonnera à ma mémoire ; elle reprendra tous ses droits ; vous lui reporterez ce cœur... qui lui est dû , & que la mort seule pourra me contraindre à lui céder.

Zénothémis ne répondoit à Cydipe que par des larmes , qu'il eût bien voulu lui cacher ; cependant il goûtoit le plaisir d'effuyer celles de son ami ; il avoit soulagé son infortune : ce vieillard demeuroid avec lui , & le beau-père de Zénothémis marquoit moins de répugnance à recevoir ses bienfaits. Ce n'est pas que Ménécrate ne ressentît toujours vivement l'état affreux

Agathée : il ne se livroit qu'à regret à sa nouvelle situation, lorsqu'il venoit à jeter les yeux sur la malheureuse nièce d'Hermogène. Il la voyoit souvent. O fille divine, lui disoit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai partagé la félicité de Cydippe ; je serois aujourd'hui le plus heureux des hommes, si notre bonheur n'étoit pas acheté aux dépens du vôtre ; vous n'ignorez point que j'ai mis à ce mariage tous les obstacles qu'il m'étoit permis d'opposer ; encore à présent, cette image me poursuit, & empoisonne les douceurs d'une société qui devoit me faire oublier toutes nos disgraces ; c'est vous, sublime Agathée, c'est votre générosité sans exemple, qui a décidé, qui a pressé cet engagement si fatal aux cœurs les plus sensibles ! Digne Ménécrate, répliquoit la nièce d'Hermogène, en affectant de repousser le trouble qui l'agitoit, ne me parlez point de quelques mouvements auxquels j'imposerai la loi ; je n'ai senti, je ne veux sentir que votre bonheur ; il est le mien, oui, il est le



mien ; dites , répétez-moi que j'ai adouci vos disgraces , que votre fille... Ménécrate , je me suis sacrifiée pour elle , pour le plaisir de vous rendre tous deux heureux... Cydipe l'est sans doute : elle est aimée de Zénothémis... Ménécrate , il n'y a point d'autre félicité.

Quels combats cette fille héroïque eut à soutenir quand elle revit Zénothémis & Cydipe ! & ce fut elle qui chercha leur présence ; elle étoit la première à consoler l'un & l'autre des chagrins que son état leur causoit ; elle évitoit cependant de se trouver seule avec le gendre de Ménécrate ; elle le craignoit ; elle se craignoit elle-même. La véritable vertu , sans faste , se défie de ses forces ; une timidité prudente la sauve de sa chute. La nature humaine est toujours si près de la faiblesse ! & tel qui eût fourni une longue carrière exempte de reproches , pour avoir manqué un seul instant de précaution , a perdu le fruit de trente ou quarante années d'une vie exemplaire.

Cydipe devint mère : elle donna le jour à un fils dont la beauté attiroit tous les regards ; la nièce d'Hermogène engagea Zénothémis à lui laisser prendre soin de cet enfant. Etranges contrariétés du cœur humain ! comment Agathée pouvoit-elle désirer d'avoir sous les yeux ce qui lui offroit, si l'on peut le dire , l'image de son malheur ! quelquefois elle pressoit cet enfant dans son sein , & le couvroit de baisers & de larmes ; d'autres fois elle l'écartoit loin d'elle : c'étoit Cydipe , sa rivale , qu'elle envisageoit , qu'elle repouffoit dans cette innocente créature ; bientôt après elle le reprenoit : elle y revoyoit , elle y adoroit Zénothémis.

Hermogène persistoit inutilement à demander que sa nièce fit choix d'un époux ; insensible à ses plaintes , comme à ses prières , elle ne vivoit que pour offrir en secret sa douleur à Zénothémis. Y auroit-il du plaisir à se dire : qu'on souffre pour ce qu'on aime ? l'orgueil se mêle à cette satisfaction intérieure , & c'est une sorte

de dédommagement des peines que cause une tendresse malheureuse. Agathée cherchoit la solitude ; alors cette passion qui la tyrannisoit , & qu'aux yeux du public elle affectoit de vaincre , éclatoit dans toute sa violence. Que cette infortunée reconnoissoit sa faiblesse ! qu'elle éprouvoit qu'une ame vertueuse , soumise à son propre jugement , se trouve inférieure au degré de perfection qu'elle occupe dans l'estime d'autrui ! Sollicitant les visites de Cydipe dont la vûe irritoit le sombre ennui qui la consumoit , aimant plus que jamais cet homme qu'elle ne devoit qu'estimer , & redoutant de lui montrer le moindre des sentimens qu'elle se déguisoit à elle-même , jalouse de ne laisser paraître que sa générosité , sa grandeur d'ame , un courage inébranlable : telle étoit la triste situation d'une femme qui devoit être pour les siècles à venir un objet d'admiration.

Sa santé s'affaiblissoit ; elle envoya prier Zénothémis de se rendre chez elle avec sa femme & son beau-père ; l'inquiétude les

faîsit : ils accourent , & trouvent Hermogène assis près de sa nièce , & plongé dans la plus profonde douleur : ce spectacle les frappe d'effroi. Approchez , leur dit Agathée , d'une voix qu'elle s'effayoît de rassurer , venez consoler mon oncle. Que dites-vous , s'écrient-ils tous à la fois ? Mes amis , continue-t-elle , il n'est plus tems de vous cacher mon état : je n'ai que quelques heures à vivre , peu d'instants peut-être ; nos plus habiles médecins ont prononcé mon arrêt... Point de larmes ! point de gémissements ! daignez m'écouter ; c'est pour la dernière fois qu'Agathée va vous entretenir ; que ses paroles restent dans votre cœur ! Zénothémis , arrivée au terme où je touche , on se fait gloire d'exposer la vérité dans tout son jour ; je vais donc vous

---

*Nos plus habiles médecins , &c.* Les Marseillois étoient les médecins les plus renommés de ces tems. Démofthènes , Crinas & Charmis se sont distingués dans cet art avec un succès qui a eu peu d'exemples ; c'est à Rome sur-tout qu'ils déployèrent leurs talents. Crinas légua par son testament , six millions de sesterces pour les fortifications de Marseille , &c.

l'offrir telle qu'elle a toujours été dans mon ame. Zénothémis, l'hommage de mon cœur vous fut consacré dès le premier instant que le sentiment est venu l'agiter, & je m'applaudissois de ma passion ; vous étiez mon ami, mon amant : vous alliez être mon époux : mais la vertu nous étoit aussi chère à tous deux que notre tendresse. La femme qui aimoit Zénothémis, & qui en étoit aimée, devoit aspirer à mériter un attachement si pur, si noble, si digne de la divinité, qui sans doute s'étoit plu à créer nos ames, & à y imprimer tous les traits de sa grandeur ; j'ai cédé au transport courageux qu'il faut croire que cette divinité avoit allumé dans mon sein : j'ai dompté mon amour pour ne me remplir que de l'ardeur sublime de changer la destinée d'un malheureux qui faisoit respecter son infortune ; j'ai voulu le venger de sa patrie, du sort qui le persécutoit ; j'ai rendu à sa fille l'honneur que vouloit lui ravir la calomnie ; Ménécrate, & Cydipe me doivent un soulagement dans leurs peines ; Zénothémis

me

me doit le triomphe de l'amitié, ce qu'il y a de plus flatteur pour l'homme sensible, l'avantage d'avoir embrassé le parti de l'adversité, d'avoir donné un état à la fille de son ami, quand une imposture barbare la flétrissoit : laissez mes yeux expirants se fermer sur cette image. Puisque je fais profession de présenter aujourd'hui la vérité, il faut vous découvrir la cause du mal qui me précipite au tombeau : deux natures se sont combattues en moi, l'une supérieure à mon sexe, à l'humanité, m'a fait repousser un trop cher ascendant, & entreprendre une action digne peut-être de quelque estime; l'autre nature m'a ramenée toujours à mes premières impressions, à ce penchant... dont la mort seule me rendra maîtresse... la vertu coûte donc bien des efforts !.. vous voulez m'interrompre, Zénothémis ? n'envisagez que ma victoire, que la douceur que je goûte en cet instant d'avoir pu céder à un mouvement généreux ; vantez-moi la noblesse du sacrifice ; j'ai subjugué mon cœur. Madame, (s'adressant à Cydipe)

j'ai volé au-devant de ma rivale; votre enfant est devenu le mien; (Agathée prend dans ses bras le fils de Zénothémis) qu'on ne l'ôte point de mon sein! qu'il recueille mon ame! Mon oncle m'aime assez pour me permettre de nommer mon héritier cet enfant qui m'est si cher. (Zénothémis & Cydipe veulent s'opposer à ce nouveau témoignage de l'héroïsme d'Agathée.) Eh! me refuseriez-vous cette faible marque de votre amitié? Zénothémis, je crois la mériter cette amitié pour laquelle j'ai tout fait... mais oublions mes faiblesses; craignons sur-tout de nous attendrir. Je ne sçais si l'orgueil m'égare, ou si les dieux m'élèvent jusqu'à eux en ce moment: j'éprouve qu'il y a une satisfaction inexprimable à mourir pour la vertu; oui, j'expire pour elle... Ne troublez point un plaisir si pur, si doux; cachez-moi vos douleurs. Adieu, Zénothémis, adieu respectable Ménécrate, & vous... qui devez m'aimer... je sens la mort s'approcher; je revivrai parmi vous, Parlez souvent ensemble de la malheureuse Agathée;

jamais cœur humain n'a été plus sensible, n'a plus aimé... & bientôt il sera anéanti... Non, il ne cessera point d'exister : les dieux sont trop justes, trop bienfaisants pour ne pas rendre mes sentimens éternels ; ils transportent mon ame au séjour céleste ; je vais les contempler, ces dieux, dans toute leur splendeur ; ils récompensent nos combats ; la vertu obtient son prix. Zénothémis, mes yeux ne vous voyent plus... Hermogène, mes amis, mettez la main sur mon cœur, il palpite encore pour vous... Zénothémis... recevez mon dernier soupir.

Cette femme sublime n'avoit pu résister aux divers orages qui bouleversoient son ame ; elle s'étoit long-tems efforcée de cacher son extrême agitation aux regards même de son parent, & lorsqu'on recourut aux secours de l'art, ils ne produisirent plus d'effet : le mal étoit trop avancé.

On ne sçauroit donner une idée du désespoir qu'excita la mort d'Agathée ; son on-

---

*Les dieux sont trop justes, &c.* La piété étoit une des qualités des Marseillois ; un poëte latin a dit de ce peuple : *illustras quos sola fides, &c.*



cle la pleuroit comme si elle eût été sa propre fille. Pour Zénothémis, il resta dans cet accablement qui caractérise les grandes douleurs; Cydipe tomboit souvent à ses genoux : c'est moi, lui disoit-elle, qui vous enlève Agathée, Agathée notre bienfaitrice! ah! c'étoit à moi d'expirer; mon enfant auroit retrouvé une mère, & Agathée eût oublié qu'une autre avoit porté le nom de votre épouse; Agathée vivroit, vous aimeroit... vous m'auriez pardonné.

Zénothémis relevoit sa femme en l'embrassant, & ne s'exprimoit que par des gémissements & des sanglots; il engagea Hermogène à demeurer avec eux; ils ne composoient plus qu'une même famille occupée de sa douleur.

Le gendre de Ménécrate avoit renfermé les cendres d'Agathée dans une urne de porphyre, que tous les jours il couronnoit de fleurs, & arrosoit de larmes; il la ferroit contre son sein, l'élevait au ciel, lui donnoit des baisers religieux; il conduisoit son enfant avec lui, & lui faisoit appliquer ses

lèvres caressantes sur ce monument funéraire; l'appartement qui contenoit ce dépôt sacré, étoit une espèce de temple où la nièce d'Hermogène recevoit les mêmes honneurs que l'on rend aux dieux; ce culte étoit la principale occupation de Zénothémis.

Quoique leur tristesse ne se calmât point, ils couloient des jours tranquilles; ils chérissoient leur affliction. L'image des malheurs de Ménécrate sembloit fuir de son souvenir; il étoit prêt à quitter la terre avec ce repos de l'ame qui est le bonheur véritable; il avoit apprécié le songe de la vie : graces aux bienfaits de son ami devenu son gendre, il ne regrettoit plus sa fortune passée, & laissoit ses enfants à l'abri des caprices du fort, & des injustices de leurs concitoyens.

De nouveaux coups attendoient ce vieillard aux bords de la tombe; il n'avoit pas épuisé la mesure des disgraces qui lui étoient réservées : la fureur de ses persécuteurs se réveille. Quelle nouvelle foudroyante pour

l'infortuné Ménécrate ! il apprend que le sénat a repris l'instruction de son procès, qu'en un mot, le dernier trait alloit lui être porté, qu'il étoit sur le point d'être *déclaré prévaricateur & infâme*. Ménécrate avoit soutenu les privations les plus cruelles : mais être exposé à l'opprobre, & le voir consacrer par la sanction des loix : ce tableau ne laisse à cet illustre malheureux que la force de se saisir d'une épée qui s'offre à ses mains ; le fer étoit sur sa poitrine. Arrêtez, s'écrie Zénothémis, que le hazard amenoit dans l'appartement de son beau-père, & qui détourne aussi-tôt l'épée menaçante : Ménécrate, que faites-vous ? & pourquoi ce nouvel emportement de désespoir ? — Mon ami, ne vous opposez point au seul remède qui reste à mes maux ; sçachez que la rage de mes calomniateurs s'est ranimée, qu'ils ont juré ma perte. Le sénat est assemblé ; ils ne sont pas satisfaits de m'avoir arraché mes emplois, ma fortune : ils vont, Zénothémis, rendre un arrêt qui me flétrira... & vous pouvez d'un instant reculer ma mort !

ah ! je ne puis expirer assez-tôt ! — Qu'ai-je entendu, mon père ? écoutez , écoutez , promettez-moi de différer jusqu'à mon retour , à terminer une vie que moi-même je vous presse de quitter , si mes espérances sont trompées. Je ne vous demande qu'un seul moment , & je reviens.

Zénothémis n'a pas achevé ces mots , qu'égaré , furieux , il vole à la salle où les magistrats s'étoient rassemblés , il s'y précipite : — Non , cruels , vous ne le prononcerez point cet arrêt inique ; ce seroit vous qu'il couvrirait d'infamie , d'un opprobre ineffaçable. Il ne vous suffit donc point d'avoir plongé dans la disgrâce un malheureux... Eh ! quel est son crime ? je m'en rapporte à la décision même de ces loix inexorables , écrites en caractères de sang : que l'examen de son erreur soit soumis à toute leur équité barbare. Vaincu par les larmes d'une famille mourante qui embrassoit ses genoux , subjugué par cet ascendant si impérieux , & dont notre nature doit s'enorgueillir , qui nous parle , nous sollicite , qui

nous presse en faveur de notre semblable que le malheur opprime, Ménécrate trop humain, un instant seul, s'émeut, s'attendrit, veut conserver la vie à un jeune-homme qui, sans doute, n'étoit pas innocent. Quiconque a donné la mort, doit recevoir la mort; ce jugement est la sentence de toutes les législations, de tous les pays, de tous les âges; nous le sçavons : l'humanité même demande que celui qui a détruit, soit détruit; cette loi immuable & éternelle est gravée sur tous les tribunaux, dans tous les cœurs. Mais examinons, je vous en conjure, la nature du meurtre dont Ménécrate détournoit le glaive de la justice : c'est un premier transport de vengeance qu'enflammoient la fougue de la jeunesse, la vive impatience de repousser l'insulte, tout le ressentiment de l'orgueil humilié & outragé; & à quelles extrémités nous porte ce tyran de la faiblesse humaine? combien d'esprits sages n'a-t-il point égarés? Nous en trouverions des exemples frappants chez les Grecs nos ancêtres, chez les Romains, chez

les Gaulois qui nous entourent , dans cette République , parmi nos plus respectables compatriotes : voilà sur quels objets Ménécrate s'étoit arrêté ; voilà ce qui a pu un moment faire pencher la balance dans ces mains qui l'ont soutenue plus de quarante années avec une fermeté inébranlable que nous admirions. Ne sommes-nous que magistrats : Ménécrate est irrépréhensible ; son ami n'hésite point à le dire ; lui-même a le courage de s'accuser hautement par ma bouche : il y a une forte d'expiation honorable de sa faute à en découvrir toute l'étendue : Ménécrate avoue , & sent qu'il a manqué aux fonctions de sa place , aux loix dont il étoit l'organe & le ministre vengeur , & cette idée le tourmente plus que la perte de son rang & de sa fortune ; le plus cruel des supplices pour une ame attachée à ses devoirs , est de s'être démentie , ne fut-ce qu'un instant , dans le long cours d'une vie exempte d'ailleurs de reproches. Mais , sénateurs , soyons hommes , & ne rougissons point de l'être : c'est le premier

514      Z É N O T H É M I S ,

titre, la première dignité : alors nous ne verrons dans notre concitoyen qu'une faiblesse que vous auriez dû oublier ; du moins la justice devrait être satisfaite de la punition ; & loin de s'adoucir, votre équité, ou plutôt, j'oserais le dire, votre courroux implacable se réveille : il n'est pas assouvi par la situation déplorable où languit Ménécrate ; il veut le bannir du sein d'une patrie qui lui est chère encore, lui ravir le seul bien qui lui reste, & qu'il soit jaloux de conserver, lui ôter l'honneur... Je sauverai le vôtre, & malgré vous-même, de la flétrissure qui l'attend ; je vous l'ai dit : cet arrêt infamant ne sortira point de vos bouches, il n'en sortira point... Que votre inhumanité insatiable s'acharne sur les jours d'un vieillard ; il a le pied dans la tombe, il y descend ; réunissez-vous ; disputez-vous la gloire de l'y précipiter ; teignez le tribunal de ce sang glacé par l'âge & par la misère ; souillez-en vos mains cruelles... mais que votre malheureuse victime n'expire point deshonorée ; Ménécrate n'a pas

mérité ce châtimement, ce supplice plus affreux que toutes les tortures. Qu'est-ce que la mort comparée au deshonneur ? voilà le trépas véritable, l'éternelle destruction ; & quelle aveugle furie peut vous ramener sur un jugement aussi odieux ?

La chaleur avec laquelle Zénothémis s'enonçoit, le desordre de ses expressions, la noblesse de sa figure, cet intérêt si puissant qui l'enflammoit pour un ami malheureux, tout excitoit la curiosité de l'assemblée ; les regards, les esprits sont en suspens ; les cœurs commencent à s'attendrir. Un des sénateurs répond avec une gravité froide & sèche, qu'il est prouvé que Ménécrate a cédé à la corruption, que de l'argent... Zénothémis ne le laisse pas achever, & en poussant un cri : — Une telle accusation !.. la majesté du lieu !.. j'ai besoin de me le rappeler pour enchaîner une vengeance... où sont les preuves ? où sont les preuves ? qu'elles soient présentées, & mises sous tous les yeux ; que l'imposture soit confondue ; que la vérité éclate ; que l'innocence triomphe.



Le magistrat déconcerté balbutie quelques paroles qu'on n'entend point. Myfias entroit dans la salle du conseil; voici, dit l'accusateur, celui qui nous donnera des lumières. Myfias, s'écrie Zénothémis! il court à lui : — C'est vous qui vous élevez contre Ménécrate, qui l'accusez, qui produisez ces témoignages!... sçachons... voyons... (Myfias vouloit se retirer) vous ne nous quitterez pas : il faut étouffer l'amitié, la nature, la vérité, consommer le crime, prêter au mensonge toute l'audace dont la perfidie est susceptible, assassiner, deshonoré... ton ami ; il le fut, ô le plus détestable des hommes ! & tu ne t'en souviens que pour le perdre. Achève, achève, ose essayer de noircir Ménécrate ; fais-nous voir qu'il s'est souillé d'une bassesse... que toi seul pourrois commettre.

Myfias pâle & agité, tire d'une main tremblante des lettres qu'il dit avoir été écrites à Ménécrate par Eumène, le père du jeune-homme qu'on avoit essayé de soustraire à la rigueur des loix ; ces lettres ren-

Termoient la proposition d'une somme considérable, & il paraissoit que Ménécrate en avoit exigé encore davantage. Tous les regards se tournent vers Zénothémis : — Cela ne peut être. La terre & le ciel s'uniroient pour m'assurer que Ménécrate a pu seulement concevoir la pensée d'une action aussi honteuse, aussi avilissante : je démentirois la terre & le ciel. Une vertu soumise à tant d'épreuves, ne sçauroit se dégrader à ce point ; la nature se bouleverseroit, l'ame de l'honnête homme conserveroit sa pureté. Myfias, tu es un imposteur ; la vérité va t'accabler ; tu prétends que ces caractères sont de la main d'Eumène ; il est dans le tombeau ; qu'on aille chez quelques-uns de ses parents ou de ses amis : ils auront de ses lettres ; qu'on les apporte ; qu'on les confronte ; que la fourberie abominable soit dévoilée.

Un esclave vole à la voix de Zénothémis, & revient avec plusieurs écrits tracés de la main d'Eumène ; on les rapproche des lettres produites par Myfias. Sénateurs,

reprend Zénothémis avec vivacité, examinez bien ces traits... malgré la ressemblance apparente... faisissez-vous... la différence ne peut échapper; elle est visible pour tous les yeux... ces lettres... sont l'ouvrage de la fausseté. Ose, infamè calomniateur, soutenir qu'elles sont d'Eumène; que ne sort-il de la tombe pour te confondre! son ombre menaçante... elle s'élève, elle t'environne, elle te presse, te parle par ma voix; dis, dis, auras-tu bien le front de persister dans ton crime, de consacrer le mensonge par une audace inouïe? Songe que cette assemblée, qu'Eumène, la terre, le ciel t'écoutent, que la foudre ne demeurera point oisive dans la main des dieux, qu'ils la tiennent suspendue sur ta tête; elle gronde cette foudre vengeresse, l'entends-tu? elle va fondre en éclats... Il est donc bien vrai qu'Eumène est l'auteur des lettres que tu viens de nous montrer, qu'il les a écrites, que Ménécrate s'est laissé corrompre? Réponds; mes yeux sont attachés sur tes yeux, & ne perdent pas un de tes regards; toute mon ame est appliquée à sur-

prendre les mouvements de ton ame criminelle ; je cherche jusques dans ton cœur ce que tu vas dire... tu baisses la vûe ! tu ne profères pas une parole ! tu restes interdit ! le trouble t'égare ! il t'accable ! tu te soutiens à peine !.. tu me filis !.. demeure.

Myfias prétexte une indisposition, & par un geste demande au sénat la permission de se retirer : il sort, la tête enveloppée dans sa robe. Zénothémis avec transport : — La vertu triomphe, sénateurs ; qu'exigez-vous de plus ? le silence, l'accablement, la retraite du perfide, en voilà assez pour vous convaincre de l'innocence de Ménécrate. Non, Ménécrate n'est point coupable ; Eumène n'a point écrit ces lettres ; mon ami ne s'est point dégradé jusqu'à ajouter le crime à la faiblesse. Myfias est un imposteur digne des plus rigoureux supplices.

Zénothémis parle bas à l'esclave qu'il avoit déjà employé ; au même instant que celui-ci quittoit la salle du conseil, entre un autre esclave chargé de remettre au sénat une lettre de Myfias ; on s'empresse de

l'ouvrir, & on lit ces mots à haute voix :

« Il est tems, sénateurs, de rendre hom-  
 » mage à la vérité : j'ai éprouvé qu'il étoit  
 » impossible de lui résister, & je succombe  
 » sous son pouvoir. Zénothémis, tu l'em-  
 » portes. Ménécrate n'a point commis le cri-  
 » me dont je l'accusois. La lettre attribuée à  
 » Eumène est de moi ; c'est moi qui ai tout  
 » fait, qui ai soulevé plusieurs de nos con-  
 » citoyens contre un malheureux que j'au-  
 » rois dû servir ; c'est moi qui avois médité  
 » sa ruine, qui voulois perdre jusqu'à sa mé-  
 » moire. Connaissez toute la perversité du  
 » cœur humain : Ménécrate fut mon ami ; la  
 » honteuse jalousie vint empoisonner mes  
 » sentimens ; ses talens, ses vertus, sa ré-  
 » putation, son bonheur me devinrent insup-  
 » portables ; je cherchai à le punir du sup-  
 » plice secret qu'il me faisoit souffrir ; je fai-  
 » sis l'occasion que me présentait la faute  
 » où il étoit tombé ; j'eus l'adresse de prêter  
 » à cette faute toutes les couleurs d'un cri-  
 » me impardonnable ; j'échauffai les esprits ;  
 » j'armai des persécuteurs ; je donnai nais-  
 » sance

» fance à des soupçons, à des discours ca-  
 » lomnieux ; je poursuivis Ménécrate jus-  
 » ques dans sa fille dont j'essayai de flétrir  
 » l'honneur ; j'abusai de l'autorité paternelle  
 » pour engager mon fils même à jeter des  
 » nuages sur la vertu de Cydipe. Ma haine  
 » infatigable ne se borna point à ces atroci-  
 » tés : je conçus le projet d'anéantir le mo-  
 » nument de ma perfidie ; je résolus d'ache-  
 » ver mon ouvrage, en vous obligeant de  
 » bannir Ménécrate, & de le diffamer par un  
 » arrêt irrévocable. Mon cœur se révoltoit  
 » contre une action si noire ; j'en étois plus  
 » ardent à repousser mes remords, & j'esperois  
 » les étouffer, en détruisant ma victime.  
 » Après cet aveu, vous ne devez pas dou-  
 » ter qu'il ne me soit resté le courage de  
 » vous prévenir : toutes vos tortures n'éga-  
 » leroient point ce que je souffre. Au mo-  
 » ment que cet écrit tombera dans vos  
 » mains, j'aurai cessé de vivre, assuré que  
 » je serai l'objet d'une éternelle exécration  
 » pour les hommes, & que les dieux ne me  
 » pardonneront jamais ».

Il est donc des dieux, s'écrie Zénothémis,

qui punissent le crime ! le monstre est son propre boureau ; il s'est fait justice. Vous le voyez , sénateurs : Ménécrate alloit succomber sous l'imposture & l'iniquité ; son innocence est reconnue ; non , jamais il ne se fût souillé de la fange de la corruption. Vous n'avez à lui reprocher qu'une erreur , qu'un moment d'oubli involontaire de ses devoirs. S'il a manqué à cette intégrité austère qui nous distingue des autres nations , hélas ! sa peine n'est-elle pas assez rigoureuse ? & le glaive vengeur ne tombera-t-il point de vos mains ? Que faut-il de plus pour la satisfaction des loix ? privé de ses charges , sans nulle ressource , n'ayant d'appui que sa fille , que son gendre qui tous les jours ressent plus vivement son infortune , prêt d'expirer , accablé de tous les coups , & par qui ?.. j'imiterai son silence ; je ne me

---

*Cette intégrité austère , &c. Cette vertu étoit si éminente chez les Marseillois , qu'ils méritèrent cet éloge consacré dans les vers suivans.*

» *Fortes Roma dedit , dedit & laudata desertos*

» *Gracia ; frugales inclita Sparta dedit ;*

» *Maffilia integros dedit , &c.*

permettrai aucun murmure ; ne craignez point que son châtiment ait diminué son attachement pour vous ; tous ses vœux se tournent incessamment vers cette place qu'il a occupée avec tant de gloire ; il vous est toujours associé par une ame remplie de vos intérêts ; il lève au ciel ses mains défaillantes, & lui demande de vous prodiguer tous ses bienfaits ; ses derniers soupirs seront encore pour ce sénat... Souvenez-vous que vous êtes les pères de la patrie, que l'indulgence est le premier sentiment de l'amour paternel, que Ménécrate entre dans le tombeau. Y descendra-t-il sans avoir la consolation d'obtenir sa grace, sans pouvoir se dire : enfin , j'ai retrouvé mes compatriotes , mes amis ; mes derniers regards s'arrêtent sur leur bienfaisance ; je meurs content, puisqu'il ont oublié ma faute , puisqu'ils daignent me r'ouvrir leurs bras , m'assurer qu'ils me pardonnent... Sénateurs, vous vous attendrissez... Ah ! ne repoussez point , ne repoussez point un mouvement que doit vous accorder l'équité : elle a ses bornes , & la nature n'en a point ; laissez-la triompher cette maîtresse



des cœurs ; la véritable vertu bannit la dureté. Si Dieu n'étoit que juste, il ne pardonneroit pas, il ne seroit pas Dieu ; sa clémence, sa bonté, voilà son plus bel attribut, le premier rayon de son essence immortelle ; vous êtes ses images sur la terre. ( Il se prosterne devant les juges. ) L'humanité avec moi embrasse vos genoux, elle y apporte les larmes de Ménécrate, &... le voici lui-même : approchez, ô mon ami, approchez, venez désarmer la justice ; que la pitié l'emporte !

Ce vieillard, en effet, paraît, suivi de Cydipe, qui tenoit dans ses bras son enfant couronné d'un rameau de cyprès, & couvert d'une robe de deuil. La beauté de cet enfant ; celle de sa mère, que la douleur rendoit encore plus touchante, ce spectacle détermine l'intérêt qu'avoit pro-

---

*La véritable vertu, &c.* Que Cicéron la connoissoit bien cette vertu qui doit se concilier avec l'humanité plutôt que de l'effaroucher, & de s'élever contre le sentiment ! *Neque enim*, dit ce grand homme dans son dialogue de l'amitié, *sunt isti audiendi qui virtutem duram & quasi ferream esse volunt*. Plus loin dans le même ouvrage : *Non est enim inhumana virtus, immixtis, neque superba*. Voilà la saine philosophie, & de ces préceptes que tous les hommes doivent retenir.

duit le discours de Zénothémis ; il prend avec transport son fils d'entre les bras de son épouse , le présente aux juges : — Sénateurs , jetez les yeux sur cette innocente créature : ses premiers accents sollicitent votre compassion en faveur de son malheureux ayeul ; ses premières larmes coulent pour lui , & intercèdent sa grace... la lui refuserez-vous ?

On auroit dit que le fils de Zénothémis étoit inspiré par son père ; il agitoit ses bras caressants , sembloit les tendre aux magistrats ; il leur sourioit avec ce charme ingénu auquel la nature a prêté tant de pouvoir ; Cydipe versoit des larmes ; tout cède à cet heureux artifice employé par Zénothémis. Ménécrate alloit parler : on se lève ; on n'entend qu'un cri qui s'échappe du milieu des pleurs , & dont retentit la salle : grace ! grace ! que Ménécrate reprenne sa place au sénat ! On court à lui ; on s'empresse de l'amener comme en triomphe ; on le porte sur le siège qu'il avoit occupé. Plusieurs de l'assemblée se précipitent à ses pieds , en s'écriant : c'est à vous de nous pardonner ; nous avons eu la lâcheté d'être les organes de la calom-

nie; Myfias nous avoit infectés de ses poisons; nous detestons hautement notre crime; décidez la punition que nous devons subir. Ménécrate les embrasse, les presse contre son sein : il ne peut que pleurer à son tour, & proférer ces mots attendrissants : j'emporterai donc au tombeau les bontés de ma patrie ! Les sénateurs le proclament un des trois présidents ; il succomboit sous l'excès de la reconnaissance, & étoit penché sur sa fille, & sur Zénothémis qui l'arrosaient de leurs larmes, & élevoient leur enfant jusqu'à lui pour le caresser. Jamais l'empire du sentiment ne s'étoit plus manifesté ; c'étoit un jour de victoire pour l'amitié, & pour la nature. On apprit que Myfias s'étoit tué, & qu'on l'avoit trouvé baigné dans son sang ; son fils se bannit lui-même de Marseille, en déclarant que tous ses discours sur Cydipe étoient l'ouvrage de la calomnie. Tout reconnu & attesta la vérité : Ménécrate vécut assez pour goûter la douceur qui suit le triomphe de la vertu ; il eut la consolation d'expirer dans les bras de ses enfants. Pour Zénothémis, il acquit une gloire aussi pure qu'é-

clatante ; on le citoit comme le modèle de l'amitié & de la bienfaisance : on le nomma *le plus sensible des hommes*. Que les titres sont flatteurs quand c'est le sentiment qui les donne , & non l'intérêt & l'adulation ! L'orgueil & l'oubli des bienfaits ne corrompirent point le bonheur de Zénothémis ; il conserva sa reconnaissance & son attachement à la mémoire de la nièce d'Hermogène ; il obtint de la République qu'elle lui élevât à ses frais une statue près de celle d'Hémithée ; il prononça même en son honneur un panégyrique que l'on admira comme l'ouvrage du sentiment ; le nom d'Agathée fut par ses soins inscrit au rang des noms célèbres dont se glorifioit Marseille. Zénothémis jouit long-tems du bonheur d'être l'homme le plus vertueux & le plus estimé ; sa mort fut celle du sage , la fin

---

*Près de celle d'Hémithée , &c.* Hémithée , Marseilloise , mariée à Marfidius du même pays , eut le malheur d'inspirer la plus violente passion à un jeune homme qui l'avoit vûe dans une fête publique ; il saisit le moment favorable où cette femme se trouvoit seule , & voulut satisfaire ses desirs criminels ; Hémithée se lança sur l'épée qu'il portoit , & expira , en disant qu'elle aimoit mieux s'arracher la vie , que de manquer à la foi conjugale ; Marfidius arrivé sur ces entrefaites , & informé de cette horrible catastrophe , courut se percer de la même épée sur le corps sanglant de son épouse.